This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

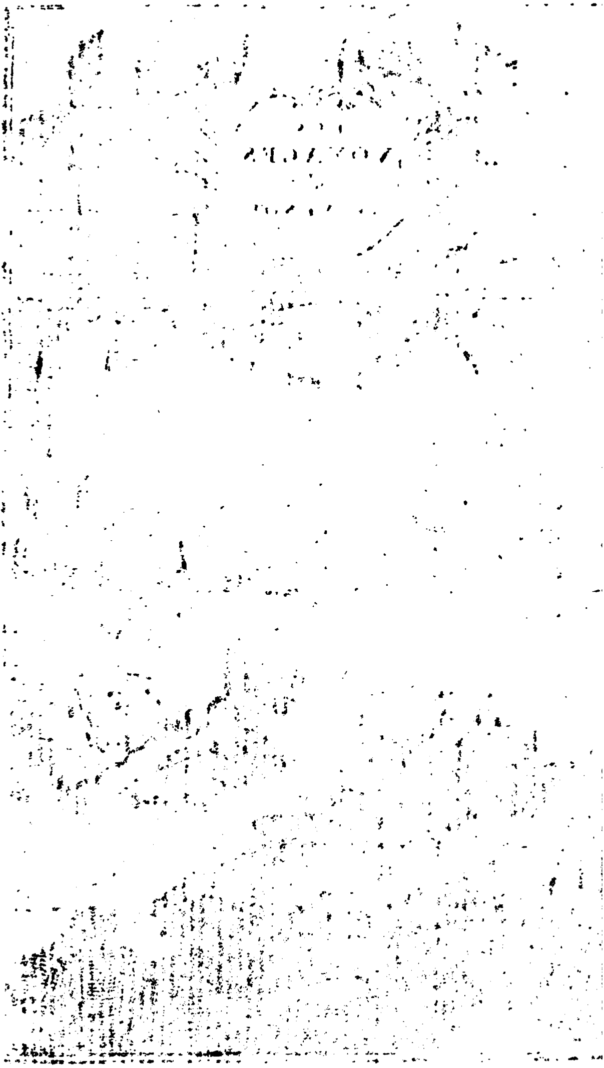
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

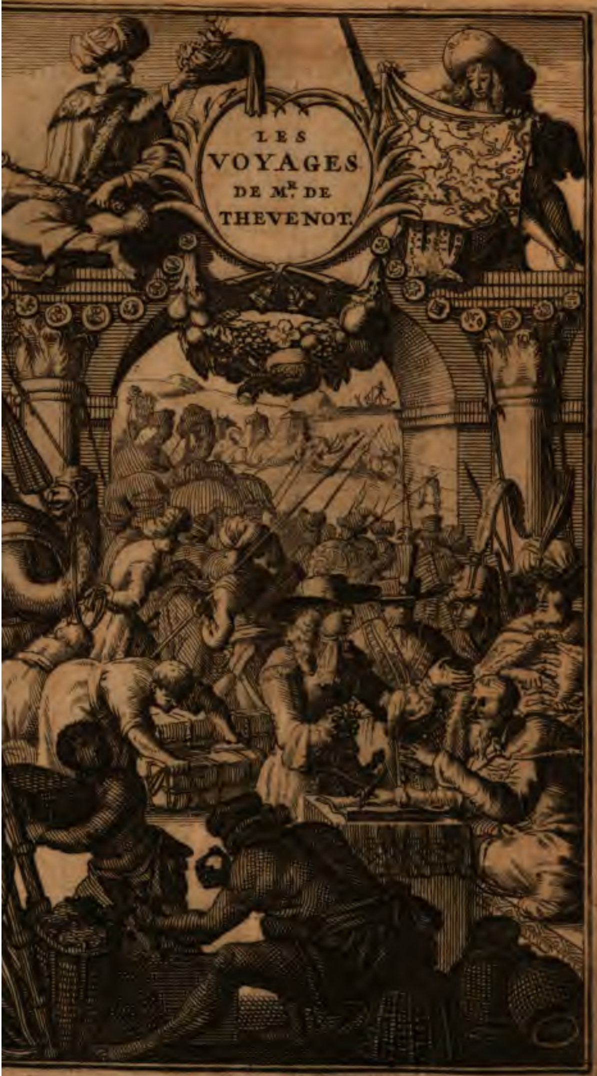
EX LIBRIS PUBLII
HANNIBALIS SCICLUNA
NON STEMMA SED VIRTUTE

5 vols.
m/-/-

5 vols.
£2.10.0

Scic: 1278




LES
VOYAGES
DE M^R. DE
THEVENOT.

VOYAGES
DE Mr. DE
THEVENOT
en EUROPE, ASIE & AFRIQUE,
Diviſez en trois Parties, contenant cinq Tomes.

PREMIERE PARTIE
contenant le VOYAGE DU LEVANT.

Dans laquelle entr'autres choſes il eſt ſoigneuſement traité des Etats
ſujets au Grand Seigneur, des Mœurs, Religions, Forces,
Gouvernemens Politiques, Langues & Coutumes des
Habitans de ce grand Empire.

Et où ſe trouvent auſſi diverſes particularitez de l'Archipel, Conſtantinople,
Terre-Sainte, Egypte, Pyramides, Mumies, Deſerts d'Arabie, la
Meque: & de pluſieurs autres lieux de l'Aſie & de l'Afrique,
remarquez depuis peu, & non encore décrits juſqu'à preſent.

Avec les choſes memorables arrivées au dernier Siege de Bagdet,
les Ceremonies faites aux receptions des Ambaſſadeurs du
Mogol: Et l'entretien de l'Auteur avec celui du
Prêtejan, où il eſt parlé des ſources du Nil.

TROISIEME EDITION,
enrichie de figures en taille douce.

A AMSTERDAM,
Chez MICHEL CHARLES LE CENE,
M. DCC. XXVII.

RHODES HOUSE
14 NOV 1939
LIBRARY

4:3

AVIS DE L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

LEs Exemplaires des Voyages de Mr. de Thevenot de la premiere & ſeconde Edition étant devenus rares au point : qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en recouvrer ſinon dans les ventes publiques de quelques Bibliotheques, & qu'il ne s'en trouve pas aſſez pour en fournir au grand nombre des curieux, qui les recherchent inutilement, il y a de la juſtice a en faire une nouvelle Edition pour faire plaiſir au public, & contribuer à la conſervation des Relations ſinceres de cet Illuſtre Voyageur. C'eſt ce qui m'a porté a en faire une troiſieme Edition, plus correcte que les precedentes ; pour y parvenir ! une perſonne capable, a pris le ſoin d'en faire une reviſion exacte, & de corriger les fautes qu'on y a trouvées, J'eſpere l'aplaudiſſement du Lecteur en cela , puiſque c'eſt pour contribuer à ſa ſatisfaction, car les fautes déplaiſent par le vice de l'ortographe non ſeulement, mais encore quelque fois, parce qu'elles changent ou défigurent la repreſentation de l'objet auquel on a deſſein de prêter ſon attention.

AVIS.

Je n'ai fait aucun changement dans l'ordre des matieres qui doit reſter, puiſque ce ſeroit entreprendre ſur l'Autheur. Mais j'ai diviſé ces Voyages en cinq Tomes, les deux premiers contiennent les premier & ſecond Livre qui font la premiere Partie au titre de Voyage du Levant. Les Tomes III. & IV. contiennent les Livres I, II, III. & IV. ſous le titre de Suite du Voyage du Levant : Enfin le Tome V. contient les Voyages des Indes Orientales, le tout pour en faciliter la relieure en Volumes égaux autant qu'il a été poſſible, les Notes marginales ont été augmentées ou éclaircies pour repreſenter plus diſtinctement ce qui eſt contenu en chaque page, & j'ai placé l'Indice des Matieres à la fin de chaque Partie, pour en faciliter la recherche au Lecteur, j'ai joint auſſi les figures en taille douce convenables aux differens ſujets pour l'éclairciſſement & l'ornement de l'Ouvrage, eſperant de n'avoir obmis aucun des ſoins convenables pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur & me procurer l'aprobation de cette Edition.

PRE-

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

J'ATTRIBUE, comme les autres, l'impreſſion de mon Livre à l'empreſſement de mes amis, & principalement à la conſideration d'une perſonne à qui je fais gloire d'obeir, & qui m'a demandé quelques inſtructions ſur certains lieux de mon Voiage: Comme je n'en avois fait les remarques que ſur des broüillons en papiers ſeparez, il s'eſt paſſé quelques années ſans que j'aie voulu ſonger à les mettre au net, parce que je m'étois toûjours perſuadé qu'il étoit fort peu neceſſaire après de ſi doctes Ecrivains, comme Meſſieurs de Breves, des Hayes, du Loir, d'Opdam, de donner au public des inſtructions des lieux, dont ils ont écrit ſi ſavamment & avec tant d'avantage. Comme néanmoins on m'a remontré que la face des choſes ſe change, que ce qui ſe pratique aujourd'hui eſt bien different de ce qui ſe faiſoit en leur tems, qu'on ne peut pas tout remarquer & tout dire, & qu'il n'y a point de Livre de Voiage qui n'inſtruiſe; outre cela aiant conſideré qu'il y avoit beaucoup de particulier & de curieux dans mes memoires, & que je pouvois donner pluſieurs choſes, dont on n'a point encore, ou au moins très-peu écrit, je n'ai point fait difficulté d'en faire quelque ordre, & de conſentir qu'ils fuſſent imprimez; il eſt vrai que je l'ai fait à la hâte, & que j'aurois dû avoir pris plus de tems pour en rendre l'élocution plus polie, mais quelques affaires m'en ont empêché, & j'ai cru que la naïveté du langage en feroit mieux concevoir la vérité: Je ne dis rien de la préoccupation des eſprits ſur la lecture qu'on en fera, il faut en laiſſer le ſuccès au ſort & au goût que l'on y prendra: la diverſité en eſt ſi grande, qu'il eſt difficile d'en juger; je connois des perſonnes pour leſquelles il faudroit compoſer des livres entierement ſemblables à ceux auſquels ils ont croiance, ſi on vouloit qu'ils donnaſſent foi aux nouveaux, & qui veulent faire paſſer pour menſonge tout ce que ceux là ne diſent pas; & j'en ſai d'autres qui donnent ſi fort dans la bagatelle, qu'ils ne trouvent de beau que ce qui eſt à peine croiable: je n'ai conſideré aucune difference de ces eſprits en la compoſition de mon Livre; je me ſuis fortement ataché à dire la verité; ce qui n'eſt pas de moi, je l'ai remarqué, afin qu'on ne m'en impute rien; ce qui eſt de moi, je le ſoûtiendrai veritable à moins que je ne me ſois trompé moi même, & je me moque de ceux qui diſent qu'il faut habler ou mentir pour être crû: je ne doute point que mon abſence ne ſoit cauſe de quelques fautes dans l'impreſſion, mais il eſt aiſé de les diſtinguer, & je me perſuade que le jugement que l'on en fera ſera équitable: je ſuis ſeulement obligé d'avertir qu'il s'eſt gliſſé une erreur conſiderable dans le calcul que j'ai fait des années de l'Hegyre que les

Turcs & Arabes ont pour Epoque, & qui commença le 22. Juillet de l'an de nôtre Seigneur 622. c'eſt pourquoi je dois dire encore ici que les années des Turcs ſont compoſées de douze mois, dont ſix ont trente jours, & les autres vingt-neuf, la premiere en aiant trente, & la ſeconde vingt-neuf, & ainſi alternativement juſqu'à la fin, ce qui fait que leurs années ſont plus courtes que les nôtres d'onze jours ; mais comme nous nous ſervons du Biſſextil pour ne pas perdre quelques minutes qui ſont outre nos 365. jours, auſſi les Turcs, pour ne pas laiſſer en arriére celles qui n'entrent pas dans le compte des 354. jours, donnent tous les trente ans au dernier de leur mois appellé Zoulhidgeh, onze fois, c'eſt à-dire, dans onze années, le nombre de trente jours, ſavoir la 2. année, la 5. la 7. la 10. la 13. la 15. la 18. la 21. la 24. la 26. & la 29. En toutes les autres années ce mois n'a que 29. jours, & ainſi le 16. de Juillet de l'an 1663. eſt le 29. de Zoulhidgeh, ou le dernier jour de l'an 1073. de l'Hegyre. Pour ce qui regarde l'approbation de ce livre, s'il aggrée, j'aurai courage d'en donner un autre, comme j'eſpere, encore plus curieux : ſinon, je m'en conſolerai comme les autres.

On a été obligé au defaut de Caracteres Arabes, de ſe ſervir des nôtres aux vers Turqueſques qui ſuivent : le hha y eſt écrit par hh : Le hh ponctué qui eſt le kha, par kh. Le ſſad par ſſ. le Tza qui eſt le Ta ponctué, par z. l'Ain eſt marqué de â. le Caf eſt écrit par q. le Kef par K. & le kef adgemi par gn & par ng.

THEVENOT TCHELEBINUNG HHAZRETINEH SÉFER KITABI-SINUNG UZREH GAZELLER.

HErneh guzel ola deria juzindeh,
Herneh dakhi guzel ola qaradeh;
Tchiqarup qaleminden ganimetlu.
Zehoureh gheturdy amdgian rigbetlu:
Siz oni taqlid idup, ichlerugnuz
Kerimi muft bizeh baghichlar-ſegnuz:
Kitabugnuz cherif âlemdeh qaboul
Oladgiaq, bizeh âziz dur né maqboul:
Ani taſſnif itmek itchun, ghendugnuz.
Varup ghezup duniaï dolachdugnuz:
Hem kablietugnuz âzim her jerden
Filhhaq têlim eder vé her maqlouqden:
Lakin chuhretung leh ben oloup iekdil,
Kitabden chikiaiet ittugumi bil:
Bou mezbour hhaqqi bir Lerreh ekſiltti,
Qatchan ſſavachunir rivayet itti:
Neqadar duchurdung bou ſſavachindeh?
Mechhour kim bilmezſah her franqiſtandeh?
Danucq olan âmeluneh fakhruni
Aïtti banga, hem jararlighuni:
Pirouzi ſenden, n-itchun ya Pehlevan:
Ghizlerſen dilaver ſenung Kirevan?

LA CROIX PAITIS.
Tarq dilindeh Faranſah Padichahinung Kiatibi hem tergimani.

A MONSIEUR
DE
THEVENOT,

Sur ſon Livre de Voiage.

Traduction des vers Turqueſques.

IMitant les travaux d'un Oncle curieux,
Qui vient de mettre au jour par ſa plume feconde
Ce qu'on voit de plus beau ſur la terre & ſur l'onde,
Tu nous donnes auſſi tes labeurs glorieux.

Ton Livre nous doit être & cher & precieux.
Toi-même pour le faire, as viſité le monde;
Et ton experience à nulle autre ſeconde,
Nous inſtruit de l'état des hommes, & des lieux.

Cependant je m'en plains avec ta renommée,
Au recit d'un combat, dont l'Europe informée,
Sait combien d'ennemis ton grand cœur mit à bas:

Des témoins de tes faits m'ont raconté ta gloire;
Pourquoi nous caches-tu ta valeur aux combats,
Puis-qu'on doit à ton bras l'honneur de la Victoire?

LA CROIX PAITIS
Secretaire Interprete du Roi en
Langue Turqueſque.

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans cette premiere Partie.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. DEſſein de Voiager. Pag. 1
CH. II. *De Meſſine.* 7
CH. III. *De la Sicile.* 10
CH. IV. *De Meſſine à Malte.* 13
CH. V. *De l'Ile de Malte.* 14
CH. VI. *Des Châteaux S. Ange & S. Erme.* 20
CH. VII. *De la Cité Valette.* 23
CH. VIII. *Du Boſquet & autres promenades de la campagne, & de l'Ile de Gozo.* 32
CH. IX. *De la réjoüiſſance qui ſe fait au jour de Nôtre-Dame de Septembre.* 34
CH. X. *Du départ de Malte pour Conſtantinople.* 35
CH. XI. *Du Cap de Matapan, & de l'Ile de Cerigo.* 38
CH. XII. *De l'Ile de Zia.* 40
CH. XIII. *De l'Ile d'Andra, & de l'échoüement du vaiſſeau.* 45
CH. XIV. *Des Dardanelles, de Gallipoly, & de l'arrivée à Conſtantinople.* 51
CH. XV. *De la ſituation de Conſtantinople.* 56
CH. XVI. *De Sainte Sophie, de la Solymanie, Moſquée neuve, & autres.* 62

CH. XVII.

CH. XVII. *De l'Hypodrome, des Colonnes & Obeliſques de Conſtantinople.* 67

CH. XVIII. *Du Serrail du Grand Seigneur.* 69

CH. XIX. *Des autres Serrails, des Hans, des maiſons ordinaires, & des Bezeſtains de Conſtantinople.* 78

CH. XX. *De Caſſumpacha, Galata, Pera, & Topana.* 82

CH. XXI. *De la Tour de Leandre, de Scudaret, de l'Ile du Prince, & de la Mer noire.* 85

CH. XXII. *De la taille & force des Turcs, de leur habillement, de leur façon de saluër, & de leurs mœurs.* 89

CH. XXIII. *Des Bains des Turcs.* 94

CH. XXIV. *Du manger, du boire, & du coucher des Turcs.* 100

CH. XXV. *Des Paſſe-tems des Turcs, & de leurs exercices.* 106

CH. XXVI. *De la langue Turque, des ſciences des Turcs, & de leurs maniéres de deviner.* 111

CH. XXVII. *Des maladies des Turcs, & de leurs rémèdes.* 114

CH. XXVIII. *De Mahomet, & de l'Alcoran.* 117

CH. XXIX. *De la croiance des Turcs.* 119

CH. XXX. *Des Anges Gardiens, & de l'examen des Anges noirs.* 123

Ch. XXXI. *Des Bêtes qui entreront en Paradis.* 126
Ch. XXXII. *De la Circonciſion.* 130
Ch. XXXIII. *Des commandemens qui ſe doivent obſerver en la Religion Turque.* 132
Ch. XXXIV. *Du Ramadan, ou Carême des Turcs.* 136
Ch. XXXV. *Du Bairam, ou Pâque des Turcs.* 141
Ch. XXXVI. *De ce qui rend les Turcs impurs, & de leurs ablutions.* 145
Ch. XXXVII. *De la façon de leurs Moſquées, & de leurs Prieres.* 151
Ch. XXXVIII. *De la charité des Turcs, & du voiage de la Meque.* 157
Ch. XXXIX. *Des choſes défenduës aux Turcs dans leur Religion.* 161
Ch. XL. *Des Miniſtres de la Loi des Turcs.* 165
Ch. XLI. *Du Mariage des Turcs.* 171
Ch. XLII. *De la beauté, mœurs, & habillemens des femmes Turques.* 174
Ch. XLIII. *De la façon de pleurer les morts chez les Turcs, de la façon de les enſevelir, & de leurs cimetieres.* 178
Ch. XLIV. *Sommaire de l'humeur des Turcs.* 183
Ch. XLV. *Du Grand Seigneur.* 188
Ch. XLVI. *Du Grand Viſir, & autres principaux Officiers de l'Empire Turc.* 199

Ch. XLVII.

CH. XLVII. *Du Divan, ou Conſeil du Grand Seigneur.* 205
CH. XLVIII. *De la police des Turcs, de la monoie, & des poids de Conſtantinople.* 208
CH. XLIX. *Des Châtimens & Genres de mort en Turquie.* 213
CH. L. *De la milice du Grand Seigneur.* 217
CH. LI. *De la facilité du Grand Seigneur à lever de grandes armées, & les faire ſubſiſter.* 223
CH. LII. *De la foibleſſe des Turcs ſur mer.* 229
CH. LIII. *De la bataille des Dardanelles, donnée l'an* 1656. 232
CH. LIV. *De la ſedition qui arriva à Conſtantinople l'an* 1655. 242
CH. LV. *Des Chrêtiens & des Juifs ſujets du Grand Seigneur.* 257
CH. LVI. *Arrivée & audience d'un Ambaſſadeur du Mogol.* 264
CH. LVII. *Sortie du Grand Seigneur en pompe.* 272
CH. LVIII. *De la Ville de Bourſe.* 276
CH. LIX. *Voiage de Bourſe à Smyrne.* 283
CH. LX. *De la Ville de Smyrne.* 288
CH. LXI. *De la Ville de Chio.* 292
CH. LXII. *Des arbres de Maſtic, du Monaſtere de Niamoni, & de l'Ecole d'Homere.* 299
CH. LXIII. *De quelques Villages de l'Ile de Chio.* 307

TABLE DES CHAPITRES.

Ch. LXIV. *De l'Ile de Chio, & de ſes habitans.* 315

Ch LXV. *De l'Ile de Patino, anciennement appellée Pathmos.* 324

Ch. LXVI. *De l'Ile de Nixia.* 326

Ch. LXVII. *Des Iles de Paro, Delos, Mycone, Tine, & Nio.* 331

Ch. LXVIII. *De l'Ile de Santorini.* 333

Ch. LXIX. *Des Iles de Policandre, Milo, Sifanto, Thermia, Ajora, & Scyra.* 340

Ch. LXX. *De l'Ile de Samos & de Nicaria.* 347

Ch. LXXI. *De l'Ile de Stanchio & de Bodrou.* 354

Ch. LXXII. *De nôtre départ de Bodrou, & de nôtre arrivée à Rhodes.* 359

Ch. LXXIII. *De l'Ile & Ville de Rhodes.* 364

Ch. LXXIV. *Voiage de Rhodes à Alexandrie.* 373

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE DE LEVANT.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DU DESSEIN DE VOYAGER.

Deſir plus ardent de voyager en [illegible] qu'autrefois.

Le deſir de voiager à toûjours été fort naturel aux hommes, mais il me ſemble que jamais cette paſſion ne les a preſſez avec tant de force qu'en nos jours : le grand nombre de Voyageurs qui ſe rencontrent en toutes les parties de la terre, prouve aſſez la propoſition que j'avance, & la quantité des beaux voyages imprimez qui ont paru depuis vingt ans, ôte toute raiſon d'en douter ; il n'y a point de perſonnes, qui aient inclination aux belles choſes, qui ne ſoient touchez de celles dont ils inſtruiſent, & il y en a peu, s'ils n'étoient retenus par des ataches preſſantes, qui ne vouluſſent eux-mêmes en être les témoins & les ſpectateurs: Ce ſont ces belles Relations qui m'ont donné la premiére penſée de voyager, & comme en l'année mil ſix cens cinquante-deux je n'avois point d'affaire conſiderable qui dût m'en empêcher, je réſolû facilement de ſatisfaire ma curioſité, en ſuivant les mouvemens qu'elles m'avoient inſpiré: Je commençai par l'Angleterre, & continuai par la Hollande & l'Allemagne, enſuite je viſitai l'Italie, de laquelle juſqu'à ce que j'aie paſſé Naples, non plus que des trois autres, je ne ferai aucune remarque particuliére, parce que les raretez, qui les rendent recommandables, ſont aſſez connuës de tous les François: Après avoir rempli mon eſprit de toutes celles que Rome lui put fournir, je réſolus facilement de n'en demeurer pas là, & de chercher dans quelques autres Païs à me raſſaſier des choſes dont je n'avois qu'un avant-goût: mais il faloit me déterminer de quel côté je voyagerois, & afin de ne pas faire un voyage inutile, me pourvoir des moyens & des inſtructions néceſſaires pour en profiter: Dieu m'en préſenta l'occaſion, je trouvai à Rome un Gentil-homme François qui s'appliquoit fortement à la connoiſſance des choſes du Levant; ſa réputation étoit ſi géne-

Commencement des voyages de l'Auteur.

Homme très-ſavant.

géneralement établie parmi les doctes; qu'il étoit recherché de tous ceux que la ſolidité de la ſcience animoit, parce qu'on trouvoit abondamment en lui ſeul, ce qu'on ne pouvoit rencontrer que très-rarement dans tous les autres: quoi que la converſation des plus doctes Cardinaux, & autres Prélats plus conſiderables de Rome, lui occupât une grande partie de ſon tems, néanmoins je ménageai ſi bien ſa connoiſſance, qu'il me donna part en ſon amitié, & je fus bien ravi d'aprendre par moi-même, ce que je ne ſavois que par le rapport d'autrui, je connus d'abord un homme ſi ſavant dans les belles lettres, & dans les Langues Greque & Latine, qu'il pouvoit être mis au rang des plus habiles hommes qui les profeſſent, & ſi profond dans l'Hebraïque, que non ſeulement il entendoit les Livres Hebreux, mais toutes les ſortes de Rabins, & cela ſi à fonds, qu'il diſputoit contre les Docteurs ou Hakans Juifs, auſquels il expliquoit les Prophetes & le reſte du vieux Teſtament à l'avantage de nôtre Foi, ſi ſubtilement & avec tant de ſuccès, que je ne crains point de dire, qu'il y en avoit peu qu'il n'ébranlât: ils étoient ſi charmez de ſa ſcience, qu'ils en venoient juſqu'à l'importunité, & après trois & quatre heures de converſation, leurs livres à la main, je les ai vû ſouvent regreter d'être congediez de lui,

Amitié de l'Auteur avec Monſieur d'Herbelot.

en ſorte qu'il ſembloit qu'il leur dérobât le tems que la civilité l'obligeoit de donner à ſes autres amis : les langues Chaldaïque & Syriaque ne lui étoient guère moins familieres, il excelloit dès ce tems-là dans l'Arabique, la Perſienne & la Turque, dont il a depuis encore ſi fort cultivé les livres, que je puis dire aſſûrément qu'il eſt en toutes ces langues le plus habile que je ſâche en Europe : Je ne mets pas cette habileté ſeulement dans le parler de ces langues & dans l'intelligence de leurs livres ; je la mets principalement dans leur érudition, & dans la doctrine de la plûpart des choſes de l'Orient, dont il ne parle jamais qu'il ne raviſſe, & où il fait connoître tant de ſcience, qu'il y a peu de perſonnes qui n'en reſtent ſurpris. C'eſt la connoiſſance de tant de langues Orientales, qui l'a ſi fort perfectioné dans toutes les Hiſtoires, tant anciennes que modernes qu'il poſſède ſi avantageuſement ; & ce qu'il en a recueilli nous aprend des particularitez ſans nombre, que ni nos Geographes, ni nos Hiſtoriens ne ſavent pas, ou au moins qu'ils ſçavent ſi imparfaitement, qu'ils ne ſont que begaier ſur des choſes, dont il pourroit donner des inſtructions avec certitude : il poſſède la plupart des autres ſciences à l'égal des langues, & comme ſon humeur eſt fort éloignée de la préſomption, & qu'il n'eſt pas de ces Savans qui dédaignent de converſer avec ceux qui n'en ſavent pas autant qu'eux, mais que ſans faire le rencheri, il entretient facilement un châcun ſur ce qu'il lui propoſe, & lui fait part de ce qu'il ſait, je ne manquai pas alors de me ſervir de l'occaſion, & de profiter d'une amitié qui m'étoit ſi utile. Il me communiqua ce qu'il avoit apris de tous les Levantins qu'il avoit fréquenté, tant de leurs mœurs que de leurs façons de faire, il m'inſtruiſit même des précautions que je devois avoir en quantité de rencontres, & enfin il me détermina entiérement pour le Levant: le comble de ma joïe fut lorsque lui-même délibera de faire le voyage, je me repûs long-tems du bonheur que j'eſperois d'une compagnie ſi avantageuſe, & je ne doutois point avec tant de connoiſſances, qu'à mon retour je ne puſſe faire part au public de tout ce que l'Orient produit de beau par ſcience, par art, & par nature: mais comme nous étions ſur le point de nous embarquer, il ſurvint à Monſieur d'Herbelot (c'eſt le nom du Gentil-homme dont je viens de parler) une affaire de famille, qui lui étant de grand intérêt, interrompit ſon deſſein, & l'obligea de retarder ſon départ: je ſouffris cette diſgrace avec patience, parce qu'il me promit de me venir trouver à Malte, & comme je m'étois entiérement preparé pour m'embarquer dans une des quatre

tre Galeres du Pape qui devoient toucher à Naples, dont alors l'entrée étoit défenduë aux François, il me conſeilla de ne perdre pas une ſi belle occaſion, ce que je fis. Je partis de Rome le Lundi 31. Mai 1655. & le deuxiéme Juin je m'embarquai à Civita-Vecchia ſur la Galere que le Comte Gaddi commandoit, où je reçus de la courtoiſie de ce Comte toutes les marques d'une ſinguliére generoſité; le quatriéme Juin les Galeres s'arrêterent à huit milles de Naples: & le cinquiéme aiant été emploié par les paſſagers des Galeres à viſiter cette ville, nous partîmes le Dimanche ſixiéme Juin ſur le ſoir, & fîmes voile vers la Sicile, nous vîmes en paſſant le feu de la montagne de l'Ile de Stromboli, on me dit que ceux qui en approchoient y entendoient de grands hurlemens, qui procedent aſſurément, non de l'enfer, dont les ſimples gens du païs croient que le ſommet ardent de cette montagne eſt une bouche, mais de l'impetuoſité des vents, qui s'engouffrant avec violence dans de grandes cavernes que la mer a creuſées, & y allumant dans les mines de ſoufre, dont tout ce païs eſt plein, le feu qui s'eſt fait & conſervé paſſage par la montagne, y font des bruits qui ſemblent des hurlemens de damnez. Le Mardi huitiéme Juin au ſoir nous paſsâmes le Phare de Meſſine, & le lendemain Mécredi neu-

Stromboli, Ile.

Phare de Meſſine.

neuviéme Juin nous arrivâmes à l'entrée de la nuit devant Meſſine ſans entrer dans le port, auprès duquel nous jettâmes l'ancre; & le lendemain Jeudi 10. Juin étant décendus à terre, nous nous promenâmes par la ville avec plus de liberté que nous n'avions fait à Naples : j'en parlerai ſuccinctement.

CHAPITRE II.

DE MESSINE.

LA ville de Meſſine eſt en Sicile du côté qui regarde Rhegio en Italie, duquel elle n'eſt éloignée que de ſoixante milles : Cette ville eſt au lieu où étoit celle de Zande; elle a pris le nom de Meſſine des Meſſiniens du Peloponneſe qui ont habité ce lieu-là, & qui l'ont bâtie; elle a un Port fort ſûr, & fait par la nature; il ſemble qu'il ait été meſuré avec le compas, tant il eſt rond & proportionné : à l'entour de ce port en terre, ſont pluſieurs beaux Palais tous bâtis d'une même ſymmetrie, qui font une fort belle vûë à ceux qui entrent dans le port, mais ils n'ont pas été continuez; au bout du Mole qui ferme ce port eſt une Tour qui en garde l'entrèe; environ ſur le milieu du dit Mole, eſt une autre Tour, ſur le haut de laquelle on allume toutes les nuits une grande lanterne, pour faire connoître aux vaiſſeaux qui navi-

Meſſine, ville.

Zande, ville.

gent le lieu où ils ſont; cette ville eſt aſſez melancolique, quoi que les ruës ſoient belles & larges; nous la viſitâmes, je vis écrit au deſſus de la porte de l'Egliſe Cathedrale en gros caracteres aſſez anciens, GRAN-MERCI A MESSINE, lorſque les François ſe firent les maîtres de la Sicile, Meſſine ſe rendit à eux la premiére, & pour en conſerver la memoire ils firent cette inſcription; devant cette Egliſe, qui eſt grande & belle, il y a une grande place, au milieu de laquelle eſt un théatre, où eſt repreſentée en bronze la Victoire de Lepante, on y voit auſſi une ſtatuë en bronze de Don Jean d'Autriche; le Novitiat des Jeſuites eſt ſur une montagne plus haute qu'aucun lieu qui ſoit en la ville, & comme de ſes jardins l'on découvre toute la ville & le port, je reçus facilement l'offre qu'un Jeſuïte me fit de me les faire voir: après avoir paſſé de très-ſpacieuſes allées, il me conduiſit dans un jardin fort élevé, d'où il me montra Charybde & Scylla, qui rendoient autrefois ce détroit ſi dangereux, que tous ceux qui y paſſoient, ſe croioient aſſurez de perir. Scylla eſt un rocher aſſez proche d'un château, qui eſt en Italie ſur le bord de la mer vis-à-vis du Phare de Meſſine, ce château ſe nomme Scyllio, d'où cet écueil a pris ſon nom de Scylla: Pour Charybde, il eſt vis-à-vis & proche du port de Meſſine, mais il n'eſt dan-

Charybde, & Scylla, promontoires.

dangereux que lorſqu'il y a deux courans contraires, qui faiſans tournoier les vaiſſeaux durant quelque tems, les tirent à fond ſans aucune reſource; pour les éviter il faut aller le plus près du port ou le plus loin qu'il eſt poſſible, car le danger eſt au milieu d'entre le port & la terre d'Italie oppoſite: quoi que le peril ſoit grand en ce lieu-là, le port n'en eſt pas exempt, car le Jeſuïte me dit qu'il étoit quelquefois arrivé qu'un vaiſſeau étant déja entré dans le port, & aiant ſalué la ville, fut ramené dehors par ces courans, & s'étoit perdu à la vuë de toute la ville: le proverbe Ancien *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim* ne fut pas dit ſans raiſon, car lorſqu'on a évité le danger d'un de ces écueils, il eſt certain que l'on tombe aiſément dans l'autre ſi l'on ne s'en prend garde: la fable, qui diſoit que Charybde & Scylla étoient deux monſtres marins entourez de grands chiens qui aboioient, tire ſon origine du grand bruit de ces eaux, par le choc qu'elles font l'une contre l'autre, en ſorte que lors principalement qu'elles frapent avec violence l'écueil Scylla, il ſemble que ce ſoient de grans chiens qui aboient. Or les Meſſinois pour empêcher qu'il ne ſe perde aucun vaiſſeau à ces paſſages, tiennent pluſieurs Pilotes experts aux gages de la ville, dont il y a toûjours quelqu'un en ſentinelle ſur les plus hautes tours;

Pilotes aux gages des Meſſinois.

& lorſqu'un vaiſſeau ſe trouve en danger & que ſon patron ſe défie de ſon ſavoir, en tirant un coup de canon, ces Pilotes ne manquent point de l'aller ſecourir avec leurs barques : le Jeſuite me mena dans un jardin encore plus élevé que les autres, tout auprès duquel il y a un beau baſtion qui commande la ville, auſſi bien que toute cette maiſon des Jeſuites ; il me dit qu'il y avoit à Meſſine dix-huit Châteaux tous forts, dont les Eſpagnols n'en tenoient que quatre, le reſte étant tenu par les Meſſinois, qui ſont ſi jaloux des Eſpagnols, que ceux-ci aiant fait une forterefſe au bout du port, ils en firent une ſur le bord de l'eau, à l'oppoſite & ſeulement à la portée du mouſquet de celle des Eſpagnols. Cette ville eſt fort riche à cauſe du grand trafic de ſoye qui s'y fait : il n'y a aucune hôtelerie pour les étrangers, ce qui leur eſt une très-grande incommodité étant obligez de loger en un méchant cabaret qui eſt ſur le port que l'on nomme la Barraque, où l'on fait fort mauvaiſe chere : tout y eſt à bon marché, le vin y eſt fort, & très-mauvais : cette ville a un Archevêque.

XVIII. Châteaux à Meſſine. Meſſinois jaloux des Eſpagnols.

CHAPITRE III.

DE LA SICILE.

Ile de Sicile.

LA Sicile eſt une Ile dont la figure eſt triangulaire, chaque pointe du triangle faiſant un Cap, l'un de ces Caps ſe nomme Capo Difaro, l'autre Capo Paſſaro, & le troiſiéme Capo Boco, qui étoient anciennement appellez Pelorus, Pachynus, & Lilybæus: pluſieurs croient qu'elle tenoit autrefois à l'Italie, dont elle n'eſt éloignée que de trois milles, mais qu'elle en fut détachée par la force de la Mer, qui ſe fit paſſage entre deux: d'autres diſent par un tremblement de terre.

Capo Difaro, Capo Paſſaro, Capo Boco, anciennement appellez Pelorus, Pachynus, & Lilybæus.

Ce détroit qui eſt maintenant entre cette Ile & la Calabre, s'appelle le Phare de Meſſine, & eſt très-dangereux à paſſer non ſeulement à cauſe de Charybde & Scylla, mais encore parce que les pointes des deux Terrains du Continent & de l'Ile viennent comme à s'enclaver l'une dans l'autre. Cette Ile eſt la plus conſidérable de la mer Mediterranée, tant pour ſa grandeur, qui eſt de près de 700. milles de circuit, que pour ſa fertilité: car ſon terroir produit de toutes choſes abondamment, & ce fut la quantité de ſes blez, de ſes vins excellens, & de ſes olives, & de pluſieurs autres choſes ſemblables, qui la fit autrefois nommer un des greniers de Rome: Elle a grand nombre de belles villes fort riches: mais elle eſt fort incommodée du Mont Gibel, anciennement appellé le Mont Ætna; qui jette continuellement des flames en abon-

Phare de Meſſine dangereux.

Mont Gibel, anciennement appellé Ætna.

dance; elle eſt auſſi fort ſujette aux tremblemens de terre qui y font d'horribles ravages: Cette Ile a été ſous la domination de beaucoup de ſortes de nations, elle a été aux Grecs, aux Carthaginois, aux Sarrazins, aux François, & enfin au Roi d'Eſpagne, qui y tient un Vice-Roi, lequel fait ſa réſidence ſix mois à Palerme, & ſix mois à Meſſine; ce mélange de tant de nations differentes, deſquelles toute la Sicile a rétenu quelque vice, a rendu les Siciliens d'un ſi mauvais naturel comme on les voit aujourd'hui; Ils ſont extrêmement fiers, & jaloux, & il n'y a guére de vices dont ils ne ſoient capables; la vengeance ſe nourrit de famille en famille juſqu'à des centaines d'années, & comme ils ſont extrêmement vindicatifs, ils ſe défient ſi fort des François, à cauſe de la cruauté des Vêpres Siciliennes, que méſurant nôtre naturel au leur, ils ne ſe perſuadent pas que jamais nous puiſſions oublier un affront, qui juſqu'ici a été ſans exemple, & qui nous a coûté tant de ſang: ils ont toûjours au côté un poignard long de deux palmes, & large de trois doigts, & il n'y a pas un artiſan dans ſa boutique, qui n'ait ſon poignard au côté, même en travaillant: ils ont l'eſprit fort ſubtil & malicieux.

Vice-Roi de Sicile, & où il réſide.

Mœurs des Siciliens.

CHAPITRE IV.

DE MESSINE À MALTE.

NOus partîmes de devant Meſſine le Jeudi dixiéme Juin avec un vent contraire, en ſorte que malgré tous les efforts des rames, nous fûmes obligez de donner fond tout auprès du port de Meſſine trois heures après en être partis, toutefois une heure après nous ſarpâmes, quoi qu'il fît toûjours le même tems, & que la mer fût un peu agitée. Le Vendredi ſur le ſoir nous donnâmes fond devant Agoſte, mais nous ne débarquâmes point; on me dit pour m'en conſoler que ce n'étoit preſque qu'une ruë aſſez vilaine comme elle me parut en effet, ſon terroir pourtant fournit d'excellens vins qui ſentent fort la violette; nous levâmes les Ancres de devant cette ville le lendemain Samedi onziéme Juin au matin, & paſſâmes devant Syracuſe, à préſent par corruption Saragouſſe, patrie d'Archimede, & qui autrefois fut la Métropolitaine de la Sicile; le terroir de Saragouſſe fournit d'excellent vin muſcat; Nous n'arrêtâmes point devant cette ville, mais nous continuâmes nôtre route avec le divertiſſement des Dauphins & des Tons, qui ſautans hors de l'eau ſuivoient les gâleres en grand nombre; le Dimanche douziéme Juin ſur

De Meſſine à Malte.

Agoſte, ville.

Saragouſſe, ville anciennement appellée Syracuſe.

ſur les 6. heures du matin il ſe leva un vent grec-levant, qui nous mena ſi vîte, que ſur les onze heures du même matin nous découvrîmes l'Ile de Malte, & ſur les 4. heures après-midi nous entrâmes dans le port de la ville; on tira toute l'artillerie de tous les Châteaux de Malte en l'honneur du Pape, lequel étoit nouvellement créé, pour ſaluer ſes galeres, qui pour rendre le ſalut, tirerent pluſieurs fois toutes leurs piéces.

CHAPITRE V.

DE L'ILE DE MALTE.

Situation de l'Ile de Malte.

L'Ile de Malte eſt ſituée en la mer d'Afrique, entre la Sicile & Tripoli de Barbarie, elle eſt éloignée de la Sicile de ſoixante milles, & d'Afrique de cent milles : ſa latitude eſt de trente-quatre degrez, & ſa longitude de trente-huit : elle s'étend du levant au ponant, & a vingt milles, de longueur & environ douze de largeur, ſon circuit eſt de ſoixante milles. Elle fut appellée Melita du mot grec Méli, qui ſignifie miel, à cauſe qu'il s'y fait de fort bon miel, maintenant on l'appelle Malta, du mot Melita, quoique les Barbareſques en tirent l'étymologie d'une de leurs Hiſtoires. Ils diſent qu'autrefois les Mores de Tripoli étant diviſez en deux partis ſous deux Scheiks ou Capitaines,

&

& aiant enſemble guerre continuelle, ceux du parti le plus foible reſolurent de quitter le païs, & d'aller habiter ailleurs, que pour cet effet ils envoierent quelques-uns des leurs en mer chercher quelque lieu propre à habiter: Ces gens trouverent l'Ile Melita qu'ils jugerent leur être propre, & étant retournez, leur Scheik leur aiant demandé s'ils avoient trouvé quelque lieu, ils répondirent en leur langue, *Lakeinadgeire eledia fiel ma ou tab*, qui veut dire, nous avons trouvé une Ile où il y a eau & plaine, & de ce *Mà ou tab*, ils diſent que par corruption on l'a appellée Malta: Cette Ile eut anciennement pour Roi Battus, riche & puiſſant Prince, & grand ami de Didon Reine de Carthage. Elle fût en-ſuite ſujette aux Carthaginois, & par après aiant été ſaccagée & ruinée par une armée Romaine ſous la conduite de M. Attilius, & depuis ſoûmiſe à l'Empire Romain avec la Sicile, cet Empire tombant en décadence, Malte fût occupée par les Sarrazins, ſur leſquels Roger Prince Normand, Comte de Sicile, la conquit l'an 1090. Depuis ce temslà, elle a toûjours été entre les mains des Chrétiens; l'an 1530. Charles Quint la donna avec l'Ile de Gozo aux Chevaliers de Hieruſalem, qui alloient vagans de côté & d'autre depuis huit ans qu'ils avoient perdu Rhodes; du depuis on les appellez Chevaliers

Battus, Roi de Malte.

Roger Prince Normand conquit Malte ſur les Sarrazins en l'an 1090.

Charles V. donna Malte aux Chevaliers de Hieruſalem avec l'Ile de Gozo.

liers de Malte: Cette Ile eſt baſſe & n'eſt qu'un rocher blanc & tendre, fort propre à bâtir & à faire de la chaux, mais qui ne reſiſte pas long-temps aux vents marins, principalement au ſiroc qui le mange; il y a fort peu de terre ſur ce rocher, encore eſt elle pierreuſe, de ſorte qu'il ſemble qu'elle ſoit incapable de rien produire, & toutefois elle porte de fort bons fruits, mais principalement des figues qui n'y ſont pas moins bonnes qu'en Provence, & des mêlons ſi excellens qu'on auroit peine à y en trouver un mauvais, & qui ſont la plupart blancs; on n'y prend aucun ſoin pour les faire venir, on en jette la ſémence en terre comme on fait du blé, ſans y faire aucune façon pour les conſerver: les raiſins y ſont excellens à manger, mais non à faire du vin, ils ont la peau épaiſſe, & le dedans charnu comme des prunes; on y ſeme du cotton qui y vient bien: on n'y ſeme que fort peu de grain, car la Sicile en fournit aux Maltois autant qu'ils en ont de beſoin; l'air y eſt ſi chaud qu'il eſt impoſſible d'y cheminer au ſoleil, les nuits y ſont inſupportables en Eté, tant pour les grandes chaleurs, qu'à cauſe des moucherons ou couſins, qui y ſont ſi importuns, qu'ils mettent le viſage tout en ſang, principalement aux nouveaux venus qu'ils diſtinguent aiſément, en ſorte que quand on ſe

Temperature de l'air à Malte.

leve au matin, on a le viſage ſemblable à celui d'une perſonne qui releveroit nouvellement de la petite verolle : il n'y a point d'hiver en cette Ile, & on ne s'y chauffe point, mais au contraire on y boit toûjours à la glace : l'air y eſt fort ſubtil & ſain pour les vieillards, qui à peine y peuvent mourir ; les maux de tête y ſont dangereux, & les maux d'yeux y ſont communs à cauſe de la blancheur du terrain, ce qui oblige pluſieurs Commandeurs & Chevaliers de porter des lunettes vertes, je ne ſai toutefois ſi le verre recevant la chaleur du ſoleil ne brûle point les yeux : Il n'y a point en cette Ile d'animal venimeux, & aucun n'y peut vivre, les habitans attribuent ce miracle à S. Paul auquel ils ſont fort devots, & croient que c'eſt par la vertu de la bénediction que ce Saint y donna après ſon naufrage, lorſqu'il fut attaqué de la vipere dont parle le Chapitre 28 des Actes des Apôtres, & de laquelle n'aiant reçû aucun mal, ils furent ſi étonnez qu'ils le crurent Dieu ; ils donnent de la terre de la grotte où il étoit, pour rémede contre les morſures des ſerpens & autres venins, même contre toutes fiévres putrides & malignes ; avec plus d'efficace que la terre ſigillée, ainſi que pluſieurs perſonnes ont éprouvé en aiant recouvré la ſanté ; ils en attribuent encore la vertu à la bénediction de S. Paul, & on en

Lunettes vertes.

S. Paul fort reveré à Malte.

Terre de la grotte de S. Paul.

charge tous les ans pluſieurs barques pour porter aux autres lieux de la Chrêtienté ; c'eſt des rochers de cette Ile que ſe tirent les pierres en forme d'yeux de ſerpent que l'on porte au doigt enchaſſées dans des anneaux, à cauſe de la vertu qu'on croit qu'elles ont contre les venins. Cette Ile eſt fort peuplée, & lorſqu'en l'an 1590 le calcul en fut fait par le commandement du Comte d'Alvadeliſta Vice-Roi de Naples, pour ſavoir la quantité de grains qui leur étoit néceſſaire, on trouva qu'au Bourg, en la vieille Ville, en la ville Valette, en l'Ile de St. Michel, & en ſept Paroiſſes, qui contiennent plus de 36. villages, il y avoit 27000. hommes ſans les Chevaliers de l'Ordre, & ceux qui ſont à leur ſervice ; les Maltois ont le tein brun & ſont du naturel des Siciliens pour le moins en la vengeance : les femmes y ſont belles & aſſez familieres, elles vont par la ville couvertes d'une mante ſur la tête qui leur traîne juſqu'à terre, mais quoi qu'elles ſe cachent tout le viſage, elles voient tout le monde ſans être connuës de perſonne : la langue naturelle de l'Ile de Malte eſt l'Arabe, mais l'Italienne y eſt fort commune particuliérement à la ville.

Pierre d'œil de ſerpent.

L'Ile de Malte a pluſieurs ports & cales bien gardez par des forts qu'on y a bâtis ; mais entr'autres il y a deux grands ports ouverts

par

Marſamouchet un des ports de Malte.

par grec-levant, l'un deſquels s'appelle Marſamouchet, l'autre eſt le grand port; ces deux ports ſont diviſez par une échine ou langue de terre aſſez élevée, ſur la pointe de laquelle fut bâti le Château Saint Erme, & depuis enſuite de ce Château, la Cité Valette: ce premier port de Marſamouchet ſert pour retirer les vaiſſeaux qui veulent faire quarantaine afin d'avoir communication avec la ville, & pour ceux qui ne peuvent entrer dans le grand port à cauſe du mauvais tems, comme auſſi pour les Corſaires, qui ne voulant s'arrêter que très-peu ne viennent point dans le grand port, d'où on ne ſort pas facilement; dans ce port il y a une petite Ile en laquelle eſt le Lazaret, où ſe retirent ceux qui font quarantaine: Pour le grand port il contient pluſieurs ports en ſoi, il eſt couvert à l'entrée de deux écueils, un de chaque côté: ſur celui qui eſt à main droite, eſt bâti le Château S. Erme, lorſqu'il fait mauvais tems il eſt fort dangereux d'en approcher, & quand on y entre ou qu'on en ſort il faut bien prendre garde: aiant paſſé ces écueils on voit à main gauche un port où ſe retirent les vaiſſeaux qui viennent du Levant & ne veulent pas s'arrêter à Malte, & ils vont là, afin d'être ſeparez des autres; allant plus avant on paſſe entre la Ville Valette qui eſt à main droite, & le Château S. Ange qui eſt à gauche, ſitué ſur

Pluſieurs Ports à Malte.

Château S. Ange à Malte.

la pointe d'une langue de terre, le long de laquelle eſt le bourg derriére le dit Château; Après cela on trouve à main gauche un autre port fort ſur & bon, qui eſt entre le Bourg & l'Ile de la Sangle. Cette Ile eſt une langue de terre habitée, preſque ſemblable à celle du Bourg auquel elle eſt paralléle, ces deux langues s'étendant du Levant à Ponant comme deux doigts de la main: C'eſt dans ce port que ſe retirent les Galeres de la Religion, & tous les Vaiſſeaux qui doivent reſter quelque tems à Malte, ſoit pour charger, pour épalmer ou pour ſe refaire, y ſont reçus; On le ferme avec une chaîne de fer. Au fond de ce port eſt un petit port enclos de pieux, où l'on enferme le ſoir toutes les petites barques, afin qu'aucun eſclave ne puiſſe s'enfuïr durant la nuit: paſſé l'Ile on peut encore aller plus loin, mais il n'y a plus de fond; depuis l'entrée du grand port juſqu'à ſon extrémité, ou plutôt juſqu'à ſon fonds il y a bien deux milles. Ile de la Sangle.

CHAPITRE VI.

DES CHATEAUX SAINT ANGE & Saint Erme.

Châteaux S. Ange & S. Erme. SI-tôt que le Roi d'Eſpagne eut donné l'Ile de Malte aux Chevaliers de Saint Jean, Meſſire Philippe de Villiers-l'Ile-Adam,

dam, qui pour lors étoit Grand Maſtre de l'Ordre, en vint prendre poſſeſſion, & ſe logea dans le Château S. Ange, & toute la Religion dans le bourg: Mais Sultan Soliman n'étant pas content de l'Ile de Rhodes dont il avoit depouillé cet Ordre illuſtre, aiant fait deſſein d'exterminer entiérement des gens qui quoi qu'en petit nombre lui avoient donné tant de peine, & qu'il prévoyoit lui devoir encore bien faire du mal, envoia en l'an 1565. une puiſſante armée pour ſe rendre Maître de cette Ile de Malte: Elle y arriva au mois de Juillet, étant alors Grand Maître Frere Jean de la Valette de la Langue de Provence, & débarqua vers Montepelegrino; Les Turcs attaquerent d'abord le Château S. Erme qui défend entiérement les entrées du grand port & de Marſamouchet, ils planterent leur batterie au lieu où eſt à préſent la ville de la Valette, qui n'étoit pas encore commencée, & battirent ſi rudement ce Château, qu'en aiant tué tous les défenſeurs ils s'en rendirent les maîtres: ils ſe tournerent vers le bourg & l'Ile de la Sangle; le bourg eſt défendu du Château S. Ange, qui eſt au bout du dit bourg du côté du port, ſitué ſur des rochers forts hauts & difficiles à grimper; de ſorte qu'il eſt preſque inacceſſible: l'Ile de la Sangle eſt défenduë d'un baſtion qui eſt à ſa pointe: ils donnerent à tous ces lieux pluſieurs

ſieurs

Le Grand Maitre de Villiers.

Soliman envoia aſſieger Malte.

Le Grand Maitre de la Valette.

Montepelegrino.

Siege de Malte.

ſieurs aſſauts où ils expoſerent pluſieurs milliers d'hommes, mais inutilement, aiant toûjours été repouſſez avec de grandes pertes: Cependant quoi que le Château S. Ange les maltraitât de telle façon, qu'ils n'oſoient ſe tenir à découvert, ils bâtirent l'Ile ſi rudement, qu'ils en ruïnerent les défenſes, & réſolurent d'y donner un aſſaut géneral, parce qu'étant maîtres de cette Ile, ils auroient rompu la chaîne qui fermoit le port, tenduë depuis le Château Saint Ange juſqu'à l'éperon de la dite Ile: Le Grand Maître aiant eu avis de leur réſolution, fit faire dans le Château Saint Ange des embrazûres à fleur d'eau, ſans les ouvrir en dehors, en ſorte néanmoins qu'un coup de marteau pouvoit leur donner l'ouverture néceſſaire à ſon deſſein, il y fit en diligence poſer le canon dont il avoit beſoin: le jour étant venu, les Turcs envoyerent quantité de barques chargées de ſoldats pour donner aſſaut à l'éperon de l'Ile, & en même tems les canons du Château Saint Ange paroiſſant à fleur d'eau, tirerent avec tant de ſuccès, que toutes les barques étant coulées à fond, tous ces gens furent noiez: ils firent encore pluſieurs vains efforts, & voiant venir du ſecours de la Chrêtienté, deſeſperant de cette entrepriſe ils ſe retirerent. Ils partirent de cette Ile ſur la fin de Septembre de l'année 1565. aians

Le port de Malte fermé d'une chaîne.

employé inutilement une très-puiſſante armée durant trois mois, contre une place défenduë par une poignée de gens, mais très-vaillans, comme le ſont encore ceux d'aujourd'hui, qui leur font tant de mal avec ſept galeres ſeulement ; qu'ils n'eſtiment aucuns ennemis plus redoutables : auſſi pour l'ordinaire en quelque nombre que ſoient ces Infidelles, ils ne manquent pas de fuir quand ils apperçoivent quelques galeres de la Religion de Malte, & il eſt indubitable qu'ils évitent le combat tant qu'ils peuvent, depuis ce tems-là les dommages du Château Saint Ange n'ont point été réparez, la nature le rendant encore aſſez fort de ſoi-même.

Chevaliers de Malte redoutables aux Turcs.

CHAPITRE VII.

DE LA CITÉ VALETTE.

Cité Valette.

APrès la retraite des Turcs, la Religion réſolut de bâtir encore une ville neuve, où le Grand Maître pût demeurer commodément avec toute la Religion, & pour cela ils choiſirent cette langue de terre, au bout de laquelle eſt le Château Saint Erme & d'où les Turcs les avoient battus ſi furieuſement : le Grand Maître de la Valette en mit la premiére pierre le 28. Mars de l'an 1566. & la nomma de ſon nom la Cité Valette, ſur quoi on fit ce dicton. *Plus valet valor Valetæ quàm fortitudo Valetæ*, faiſant allu-

Valeur du Grand Maître Valette.

alluſion au nom du Grand Maître. On la toûjours du depuis tellement fortifiée, que je croi facilement qu'elle a peu de pareilles au monde en fortifications; l'entrée de ſon port eſt défenduë du Château S Erme, qui eſt à préſent imprenable, ne pouvant être batu que par la ville neuve dont il eſt entouré du côté de terre; car du côté de la mer étant ſitué ſur des rochers forts hauts il eſt inacceſſible: Après ce Château eſt la Barraque, où ſont neuf piéces de canon à couvert, qui empêchent qu'on n'approche du port: l'entrée de ce port eſt encore défenduë par le baſtion d'Italie, lequel eſt fort élevé, & où il y a ſix piéces de canon qui battent à découvert: il y a ſur ce baſtion un beau Baſilic, que les Turcs laiſſerent à Malte avec un autre ſemblable, lorſqu'ils en leverent le ſiége, car étant preſſez de ſe retirer, & ne pouvant charger ces piéces ſur leurs vaiſſeaux, à cauſe de leur prodigieuſe peſanteur, ils en jetterent un dans la mer où il eſt encore proche de terre, d'où on ne l'a pû retirer, & l'autre reſta à terre: de l'autre côté du port eſt le Château S. Ange qui le défend encore, & de ce même côté, hors du port, mais proche ſon entrée, ſur une pointe, eſt une tour, où il y a deux ou trois piéces de canon, qui ſervent auſſi à la ſûreté de ce port; le Gouverneur du Bourg à le ſoin d'y envoyer des

Barraque.

Baſtion d'Italie à Malte.

Beau Baſilic des Turcs à Malte.

des gens pour la garder. Du côté de terre cette ville n'eſt pas moins forte que du côté de la mer, étant ceinte de bonnes murailles fondées ſur des rochers fort hauts, avec pluſieurs baſtions & autres pièces de fortifications : cette ville d'ailleurs eſt toûjours bien munie de vivres, la Sicile qui en eſt proche lui en fourniſſant autant qu'elle en a de beſoin; en ſorte que faiſant conſidération ſur les excellentes fortifications dont elle eſt revêtuë, & ſur le danger du canal, qui fait que quelque armée de mer que ce ſoit, ne peut ſubſiſter guère plus de deux mois devant Malte, je ne crains point de dire qu'elle eſt imprenable; Ses fortifications ſont auſſi belles que bonnes, & font une perſpective très-agréable, ceux qui arrivent dans le port de Malte prennent grand plaiſir à voir la Barraque couverte de beaux arbres plantez en file; il y a un fort beau jardin & aſſez elevé qui regarde le port au deſſous du baſtion d'Italie; il eſt rempli d'orangers & de citronniers plantez à la ligne, & une quantité de belles fontaines qui jettent l'eau fort haut, achevent de le rendre fort delicieux, c'eſt le Grand Maître Laſcaris qui a fait faire ce jardin : ſur le port eſt une fontaine qui l'orne beaucoup, elle eſt ſur le bord de la mer; on y voit rejaillir fort haut quantité d'eau que jette un Dauphin qu'un Neptune tient ſous ſes piez, &

Malte imprenable.

Grand Maître Laſcaris.

Belle fontaine à Malte, & ſes commoditez.

cette fontaine eſt placée ſi commodément, que les vaiſſeaux y peuvent faire eau ſans porter leurs barils à terre; là auprès eſt un rocher fort épais, que le Grand Maître Laſcaris a fait percer, pour faire un paſſage, en ſorte que l'on ſe promene fort aiſément d'un bout à l'autre du port, ce qu'on ne pouvoit faire auparavant, parce que ce rocher va juſqu'à la mer: Du port il faut monter pour entrer dans la ville, qui eſt petite, ſon circuit ſe faiſant facilement en demi-heure, mais elle eſt fort jolie; elle a deux portes, l'une qui conduit au port, & l'autre à la campagne; elle a pluſieurs Egliſes, dont la principale eſt celle de Saint Jean, qui n'a véritablement point de place devant ſon grand portail, mais qui en a une très-belle devant une des portes qui ſont aux côtez; A châque angle en dehors il y a une fontaine; cette Egliſe eſt grande & large, aſſez haute & bien bâtie; le pavé eſt tout de beau marbre, & le haut orné de quantité de drapeaux pris ſur les infidelles; il y a huit Chapelles pour les Auberges, & tous les Chevaliers ſe placent chacun en la chapelle de ſon auberge; auprès du grand Portail eſt une autre chapelle où on enterre tous les Grands Maîtres: On conſerve dans cette Egliſe pluſieurs belles Reliques, la main droite de St Jean Baptiſte y eſt gardée, il y manque ſeulement les deux derniers doigts; cette main fut donnée

Egliſe de Saint Jean à Malte.

Main droite de S. Jean Baptiſte.

Zizim frere de Bajazet à Rhodes.

Le Grand Maître d'Aubuſſon.

née aux Chevaliers par Bajazet ſecond Empereur des Turcs, qui craignant que ſon frere Zizim, lequel s'étoit refugié à Rhodes l'an 1482. pour éviter la cruauté de ſon frere qui le vouloit faire mourir, ne remuât contre lui, demeura d'accord la même année avec le Grand Maître d'Aubuſſon qu'il lui payeroit tous les ans quarante mille ducats, afin qu'il ne le laiſsât point aller, ſavoir trente mille pour l'entrêtien de Zizim, & dix mille pour reparer le dégât que Mahomet ſon pere avoit fait au ſiége de Rhodes; cette ſomme s'eſt payée fort exactement tant que Zizim a vêcu; Le même Bajazet ſâchant que les Chevaliers de Rhodes faiſoient grande eſtime des Reliques de Saint Jean leur patron, il leur fît préſent de cette main, qu'il trouva dans le tréſor de Mahomet ſon pere, aiant été apportée d'Antioche à Conſtantinople, comme il eſt marqué en lettres Gottiques ſur le pié du Reliquaire qui porte cette Relique, & qui eſt tout d'or. On y voit encore une main de Ste. Anne à laquelle il ne manque qu'un doigt; dont ils ont fait préſent à la Reine Mere de Louïs XIV. à préſent régnant en France, lorſqu'elle mit au monde ce Monarque; ils ont pluſieurs autres Reliques & beaucoup de très-riches ornemens Il y a dans cette ville pluſieurs beaux bâtimens, mais entr'autres le Palais du grand Maître eſt

Beau magazin d'armes à Malte.

fort magnifique : il y a dedans un magazin d'armes très-conſidérable, non ſeulement pour la quantité d'armes qu'on y voit, & qui eſt telle, qu'on m'a aſſûré y en avoir pour armer trente-cinq à quarante mille hommes, mais encore pour le grand ordre avec lequel on les entrêtient ; toutes les pièces différentes étant enſemble châcune en ſon lieu, & nettoyées par des Eſclaves qui y travaillent inceſſamment ; celles des Grands Maîtres qui ont été bleſſez dans les occaſions, s'y voient avec les marques ſur les dites armes. Proche la porte il y a un canon qui eſt fait de barres de fer jointes enſemble avec quelque fil de fer, & par deſſus du bois aſſez mince, & le tout couvert d'un gros cuir bien dur & bien couſu ; cette ſorte de canons a été inventée pour la commodité du tranſport, parce qu'ils ſe peuvent facilement porter ſur des montagnes & autres lieux âpres & difficiles, mais après en avoir tiré deux ou trois coups ils ne ſauroient plus ſervir. Ce Palais du Grand Maître a vûë ſur une grande place quarrée qui eſt au devant, au milieu de laquelle eſt une belle fontaine qui jette une grande abondance d'eau & fort haut ; le Grand Maître Laſcaris l'a fait faire avec une dépenſe de plus de quatre vingt mille écus, l'eau en vient de plus de ſix lieuës loin, ſur de hautes arcades priſes dans le roc, auſſi eſt elle de grande uti-

Canon couvert de cuir.

lité, car elle fournit de l'eau par toute la ville, qui n'avoit auparavant que de l'eau de pluïe : on fait couler de l'eau dans toutes les ruës par de petits chemins faits exprès, qui vont rendre aux citernes; de ſorte que quand quelqu'un veut emplir ſa citerne d'eau, il parle au fontenier qui lui en envoie autant qu'il en veut, en bouchant les chemins qui traverſent celui qui va à ſa maiſon, & auſſi celui qui eſt au deſſous de ſa porte, afin que l'eau ne puiſſe paſſer outre & qu'elle entre par le trou qui conduit à ſa citerne. A l'un des bouts de cette place eſt une colonne d'environ quinze piez de hauteur, que le grand Maître de Verdala fit dreſſer & y mit ſes armes. Les Palais de la Conſervatorerie & de la Tréſorerie ſont encore beaux, auſſi bien que les Auberges. L'Hôpital eſt fort bien bâti, la ſale pour les Chevaliers malades eſt tapiſſée de haute liſſe, & ils y ſont ſervis en vaiſſelle d'argent, & par des Chevaliers. Tous les malades ſont reçûs à cet Hôpital & fort bien traitez, tous les pauvres paſſagers n'y ſont point refuſez, on les loge & nourrit juſqu'à l'occaſion d'un paſſage pour le lieu où ils veulent aller, & alors on leur fait leurs proviſions & ils s'embarquent ſans qu'il leur coûte rien pour leur voiage. Les Jeſuïtes y ont auſſi une maiſon fort bien bâtie, & ils y tiennent College; toutes les maiſons juſqu'aux moindres y ont belle apparen-

Colonne dreſſée par le Grand Maître de Verdala.

Palais de la Conſervatorerie & de la Treſorerie.

Auberges de Malte.

Hôpital de Malte.

Pauvres paſſagers nourris & logez à Malte.

ce, étant faites de pierres quarrées taillées du roc même, ce qui ne leur coûte pas beaucoup, car le roc eſt fort tendre; & quand quelqu'un veut bâtir, il fait faire ſa cîterne premiérement, parce qu'il en tire des pierres pour faire une partie de ſon bâtiment, pour le reſte il en envoie couper aux environs de la ville, car il n'en coûte que la peine; cette pierre conſerve ſi bien ſa blancheur, qu'il ſemble toûjours que cette ville ſoit neuve: toutes les maiſons y ſont bâties en terraſſes, & on peut aller d'une ruë à l'autre par les terraſſes des maiſons. Il y a pluſieurs belles places, comme celle qui eſt devant le Palais de ſon Eminence, celle qui eſt entre les maiſons de la Conſervatorerie & de la Tréſorerie, & celle du marché qui eſt quarrée & jolie. La fontaine qu'on y voit fut bâtie par le Grand Maître Laſcaris, c'eſt une grande corbeille de pierre fort bien taillée, & percée à jour tout à l'entour, elle eſt ſur un pié-d'eſtal élevé de terre d'environ trois piez; dans cette corbeille eſt poſée une aiguille ou obeliſque haute d'environ quatre piez, qui a aux quatre angles de beaux feſtons de fleurs pendans, depuis le haut juſqu'au pié, & ſur le haut de l'obéliſque eſt une autre petite corbeille bien faite; les eaux ſortent avec une telle juſteſſe de la premiére corbeille aux quatre angles de l'obéliſque, qu'elles viennent toutes ſe rendre

Belle fontaine artiſtement bâtie à Malte l'an 1635.

dans la petite corbeille, qui étant percée à jour renvoie ſes eaux à la corbeille d'embas, d'où elles coulent dans une grande auge de pierre où boivent les chevaux, & de cette auge, elles tombent dans une autre petite auge haute d'un pié, où viennent boire les chiens & autres petits animaux. Les ruës de cette ville ſont incommodes, en ce qu'il faut toûjours monter ou décendre, mais elles ſont larges en droite ligne, & pour la plûpart elles commencent & aboutiſſent aux murailles de la ville; la plus belle de toutes, eſt celle qui va depuis le château Saint Erme juſqu'à la porte Roiale, elle a preſque un mille de longueur, & c'eſt dans cette ruë qu'on fait courir le pallio aux chevaux & aux ânes les jours de réjouïſſance; venant le long de cette ruë à commencer du château S. Erme, on monte un peu, & on paſſe entre le Palais de ſon Eminence qui eſt à main gauche, & la place de devant qui eſt à main droite; on paſſe en-ſuite entre le Palais de la Tréſorerie qui eſt à main droite, & une place moins grande que la précedente, au fond de laquelle eſt le Palais de la Conſervatorerie; un peu plus loin à droite eſt l'auberge d'Auvergne, qui eſt fort agréable par la quantité d'orangers qu'on y voit en entrant: puis l'auberge de Provence qui a une fort belle façade; & entre ces deux auberges, mais à gauche, eſt une aſſez belle place, au bout de laquelle eſt une porte pour entrer dans l'Egliſe Saint Jean, ainſi que j'ai dit ci-devant; de ſorte qu'on voit dans cette ruë ce qu'il y a de plus beau dans la ville.

CHAPITRE VIII.

DU BOSQUET ET AUTRES promenades de la Campagne, & de l'Ile de Gozo.

Promenades de Malte.

LA campagne eſt remplie de jardinages & lieux de plaiſance fort agréables; le boſquet qui n'eſt qu'à douze milles de la ville neuve eſt un lieu très-delicieux, où les Grands Maîtres vont ordinairement ſe divertir; ce lieu fût fort embelli par le Grand Maître de Verdala de la Langüe de Provence, qui fut fait Cardinal; il y fit bâtir un Palais en forme de Château, où la ſymmetrie eſt ſi bien obſervée, & tout y eſt ſi juſtement pratiqué, qu'il n'y a pas un pié de terre de perdu; toutes les ſales ſont ornées de belles peintures, qui repreſentent la vie du Grand Maître Verdala: cette maiſon a un fort beau jardin plein d'orangers, de citronniers, & d'oliviers, avec pluſieurs belles fontaines; à quelque eſpace de cette maiſon, eſt un petit bois où il y a beaucoup de gibier pour le plaiſir des Grands Maîtres. En allant à ce lieu de plaiſance, on paſſe proche de la vieille ville qui en eſt peu éloignée; Elle eſt ſituée au milieu

lieu de l'Ile ſur une coline mediocrement relevée, d'agréable aſpect, enceinte de précipices & vallons continus, & le dedans eſt orné de beaux édifices; aſſez près de cette ville eſt la Grotte où ſe retira Saint Paul tant qu'il fut à Malte, & d'où l'on tire cette terre blanche qui eſt bonne contre les venins; il y a encore dans cette Ile une Grotte, où eſt une image de la Vierge appellée Nôtre-Dame de la Melecca, où l'on dit qu'il ſe fait ſouvent des miracles; On peut encore s'aller promener à l'Ile de Gozo qui n'eſt éloignée de Malte que de cinq milles; cette petite Ile a trente milles de tour, douze de longueur, & ſix de largeur: quoi qu'elle ſoit ceinte de rochers & de précipices, elle a pourtant quelques cales: cette Ile a l'air fort ſain & eſt extrêmement fertile, & preſque toute cultivée, quoi qu'elle ſoit montueuſe; elle a des ſources fraîches & douces, & des lieux propres aux jardinages & aux vergers, mais les habitans s'appliquent plus volontiers à labourer pour avoir des grains, qu'aux autres cultures; il y avoit autrefois dans cette Ile ſept à huit mille ames; mais depuis l'an 1551. que les Turcs en prirent le château, & emmenerent tout ce qu'ils y trouverent, il y en a beaucoup moins; ce château eſt maintenant bien fortifié.

Nôtre-Dame de la Melecca.

CHAPITRE IX.

DE LA REIOUISSANCE QUI SE fait au jour de Nôtre-Dame de Septembre.

Céremonie & réjouïſſance de Nôtre-Dame de Septembre à Malte.

ME trouvant à Malte le huitiéme Septembre, jour de la Nôtre-Dame, je vis la réjouïſſance & céremonie que fait tous les ans la Religion à pareil jour, en mémoire de ce que les Turcs leverent le ſiége de devant le Bourg. Toute la Milice ſe trouve de grand matin en armes devant St. Jean, & ſe range en bataille; l'Egliſe étant extraordinairement parée, le Grand Maître aſſiſte à la grande Meſſe, où après l'Epître dite, le Maréchal de la Religion ſort de l'auberge d'Auvergne, & ſuivi d'un Commandeur des plus anciens de l'auberge aiant le caſque en tête, porte le drapeau de la dite auberge; il fait le tour de l'Egliſe, & lorſqu'il paſſe par la place, tous les ſoldats font leur décharge de mouſquets par trois fois: Après ce Commandeur vient un Page du Grand Maître, qui d'une main porte une épée, & de l'autre un poignard que le Roi d'Eſpagne envoia preſenter à la Religion, après que les Turcs ſe furent retirez, l'un & l'autre ſont garnis de pierreries de très-grand prix: Etant arrivez au grand portail de Saint Jean, ils entrent dans l'Egliſe & s'avancent juſqu'auprès de l'Autel, & le Commandeur qui porte le drapeau, ſaluë trois fois le S. Sacrement avec le dit drapeau; puis ſe tournant vers le Grand Maître, il le ſaluë de même, & enſuite il s'en va prendre ſa place au deſſous de ſon Eminence à ſon côté, & le Page ſe place auprès de lui. Ce Page préſente au Grand Maître l'épée & le poignard, qui les tient tous nuds la pointe en haut durant qu'on chante l'Evangile, & quand elle eſt finie, il les rend au Page; & après la Meſſe ils reconduiſent ſon Eminence à ſon Palais, où le Commandeur le ſaluë encore trois fois avec le drapeau; puis ils s'en retournent à l'Auberge, où le Commandeur qui a porté le drapeau, fait grand feſtin à toute l'Auberge & à ſes amis; après le dîner on fait des courſes de pallio, & d'autres réjouïſſances ſemblables qui terminent la fête.

CHAPITRE X.

DU DE'PART DE MALTE POUR *Conſtantinople.*

J'Attendis à Malte Monſieur d'Herbelot durant cinq mois, mais ſes affaires empêchant entiérement l'exécution du voiage que nous avions propoſé, il me le fit ſavoir; c'eſt pourquoi je réſolus de partir, & aiant trouvé un paſſage pour Conſtantino-

Sainte-Marguerite, vaiſſeau.

ple, je ſortis de Malte le Jeudi quatriéme Novembre mil ſix cens cinquante-cinq à neuf heures du matin ſur la Sainte Marguerite, vaiſſeau du Capitaine Philippes Martin de la Ciudad, qui venoit de Livorne; ce vaiſſeau qu'il y avoit environ trente-huit ans qui étoit bâti, étoit bon voilier & fort heureux en mer; il avoit ſur ſon bord trente-deux mariniers, & étoit armé de ſix piéces de canon de fer, & de huit pierriers de bronze, étant bien garni d'arquebuſes & de mouſquets: Nous allâmes de conſerve avec le Capitaine Antoine Martin frere de nôtre Capitaine, dont le vaiſſeau ſe nommoit le Saint Eſprit, ſur lequel il y avoit 28. hommes, cinq canons de fer & huit pierriers: une Polaque de la Ciudad nommée la Sainte Marguerite, venoit encore avec nous, elle avoit ſur ſon bord vingt-quatre hommes, deux canons & ſix pierriers de fer, ſon Capitaine ſe nommoit Jaques Feautrier; cette Polaque alloit fort bien, mais le vaiſſeau du Capitaine Antoine Martin reſtoit toûjours derriére, ce qui nous faiſoit perdre plus de dix milles de chemin par jour, parce que nous l'attendions lorſqu'il étoit un peu éloigné: nous avions un bon vent de ponent & maëſtral, qui ſe changea le Vendredi 5. Novembre ſur le matin en lebeſche, & la nuit ſuivante après une grande pluïe il ſe changea en tramontane;

mais ſi foible, que nous faiſions fort peu de chemin : le Samedi 6. Novembre au ſoir il ſe rafraîchit, & nous fit avancer beaucoup, mais plus nous avancions, plus croiſſoit la crainte que nous avions de rencontrer les vaiſſeaux de Tripoli ſur les croiſées de l'Ile de Sapience, où nous croïons devoir paſſer le jour ſuivant, & cependant nous y paſſâmes ſûrement ſans nous en appercevoir : car le Dimanche ſeptiéme Novembre au matin, croiant être encore éloignez de pluſieurs milles de la dite Ile de Sapience, ſuivant le calcul que nous en avions fait, nous nous apperçûmes que nous avions déja paſſé le cap de Matapan qui eſt à plus de 70. milles au delà de cette Ile : cette erreur vint de ce que nous ne croïons pas que nôtre vaiſſeau avançât plus de huit milles par heure, & il en avançoit plus de dix, parce qu'outre le vent favorable, les courans du Golphe de Veniſe nous ſervoient auſſi ; Nous fimes encore une autre erreur, & non de moindre conſéquence que la premiére ; c'eſt que nous avions dreſſé nôtre route de telle ſorte, que nous devions paſſer plus de nonante milles loin de l'Ile de Sapience, & du cap de Matapan pour paſſer entre le Cerigo & le Cerigotto, & cependant le Dimanche à la pointe du jour, nous nous trouvâmes, comme j'ai dit, au deſſus du cap de Matapan, mais

L'Ile de Sapience.

Cap de Matapan.

Erreur en la route de mer.

ſi près de terre qu'il n'y avoit que deux milles de diſtance, ce qui fit que nous fumes obligez de paſſer entre la terre ferme & le Cerigo, chemin qui eſt véritablement plus court de plus de quarante milles, que ſi nous avions paſſé entre le Cerigo & le Cerigotto, mais étant auſſi beaucoup plus étroit, il eſt bien plus dangereux; cette derniere erreur fut auſſi cauſée par les courans du Golfe de Veniſe, qui nous pouſſerent à gauche vers la terre ferme, ſans nous en appercevoir; nous fumes aſſez joïeux de nous être ſi heureuſement trompez, car nous nous trouvâmes avancez de près de cent cinquante milles plus que nous n'avions crû, & délivrez de la crainte des Corſaires, qui n'oſent pas approcher ſi près de Cerigo, où il y a preſque toûjours quelque galeace Venitienne pour leur courir ſus: toutefois il eſt très-dangereux de faire de ſemblables erreurs, car s'il eût été nuit, nôtre vaiſſeau eût couru riſque de ſe rompre contre terre, dans la penſée où l'on étoit d'en être bien éloignez.

Cerigo, Cerigotto.

CHAPITRE XI.

DU CAP DE MATAPAN ET DE l'Iſle de Cerigo.

Cap de Matapan.

LE cap de Matapan eſt un promontoire de la Morée, qu'on nommoit autrefois Tæ-

Tænarus ; on dit que ce fut à ce promontoire qu'Arion aborda porté ſur le dos d'un Dauphin : C'eſt dans cette terre qu'habitent les Maniotes, gens qui vivant ſans Roi & ſans Loi dans les montagnes, ſont ſujets de celui qui eſt le plus fort dans le païs, tantôt des Venitiens, & tantôt des Turcs, & font mêtier de voler les paſſans. Ces peuples tirent leur nom de la côte qui s'appelle Maina. Sur les neuf heures du matin le vent commença à diminuer, de telle ſorte que nous nous trouvâmes en grande bonace près le cap de Saint Angi, où nous demeurâmes tout le jour ſans le pouvoir doubler, juſque ſur les trois heures après minuit du Lundi 8. Novembre, que le vent grec s'étant levé nous doublâmes le dit cap; après quoi, voiant que ce même vent qui nous étoit alors contraire, continuoit, & que nous reculions plus que nous n'avancions, nous réſolûmes d'aller donner fonds à l'Ile de Cerigo à la cale de Saint Nicolas, nous y demeurâmes tout ce jour & la moitié du ſuivant, ſans toutefois voir le païs ; comme cette Ile ainſi que tout l'Archipel eſt pleine de gibier, nous décendimes en terre pour chaſſer : l'Ile de Cerigo étoit anciennement appellée Porphyris, à cauſe de la quantité de Porphyre qui s'en tiroit ; elle fut auſſi nommé Cythera, d'où vient peut-être le mot de Scotera, qui ſe trou-

Ile de Cerigo anciennement appellée Porphyris, ou Cythera.

trouve dans l’Iſolario del Bordony: ce fut la premiere Ile que Venus habita après être née de l’écume de la mer, ſelon les fables, & c’eſt la cauſe pour laquelle on lui bâtit un Temple en ce lieu-là auprès de la mer, dont les ruïnes, à ce qu’on dit, ſe voient encore aujourd’hui. Cerigo eſt la premiere Ile de l’Archipel ou mer Ægée, elle a ſoixante milles de circuit, & n’eſt éloignée de la terre ferme de la Morée que de cinq milles, elle a une ville qui porte même nom que l’Ile; les Venitiens ſont les maitres de toute cette Ile, & y tiennent bonne garniſon, étant un paſſage très-important.

CHAPITRE XII.

DE L’ILE DE ZIA.

Zia, Ile. LE Mardi neuviéme Novembre, voiant que le tems ſe diſpoſoit au beau, après avoir paié au Conſul une piaſtre d’ancrage, nous levâmes les ancres ſur le midi; mais étans dehors nous ne trouvâmes point le vent bon comme nous nous étions imaginez, car il ſe faiſoit tantôt levant & tantôt tramontane, mais toûjours ſi foible que nous ne pouvions avancer. Le Mecredi dixiéme Novembre nous eûmes bonace juſqu’au ſoir, que le vent ſe fit lebeſche, ce qui nous réjouit fort, mais la nuit il ſe changea en ponant, avec lequel nous ne laiſſions pas d'avancer, il dura juſqu'au Jeudi onziéme Novembre au matin, que ſur les huit heures il ceſſa de telle ſorte, qu'en même tems nous eûmes bonace, qui dura juſqu'au ſoir, que le vent ſe fit levant, puis grec, & enfin il ſe changea la nuit en tramontane, qui nous tourmenta un peu; & craignant pis, nous reſolûmes d'aller donner fonds à Zia, dont nous étions fort près. Le Vendredi douziéme au matin nous découvrimes une voile, laquelle étant plus près, nous reconnûmes être le Contr'Admiral de Veniſe, qui étoit un vaiſſeau Flamand: lorſqu'il eût arboré la bannière de Saint Marc nous mîmes la nôtre, & alors il nous ſalua de deux coups de canon lui aiant rendu le ſalut par cinq coups de pierriers, il nous fit ſavoir par un coup de canon ſans bâle, qu'il vouloit parler à nous, & nous alla attendre au port de Zia où nous le ſuivimes; nous y trouvâmes encore un autre vaiſſeau Flamand de l'armée des Venitiens, l'un & l'autre alloient porter du ſecours en Candie. Du Cerigo à Zia il y a cent ſoixante milles; le port de Zia eſt à couvert de tout vent, on y entre du côté de ponant & maëſtre. Le Samedi 13. Novembre nous allames au Bourg éloigné du port d'environ cinq milles, à deſſein d'y prendre des rafraichiſſemens; nous nous armames

Port de Zia.

mes de peur de quelque embuſcade, parce que l'on y eſt ſujet en ce païs, on nous dit que peu de jours auparavant une galiotte Turqueſque étoit venuë de nuit au port, & y aiant vû des vaiſſeaux, elle ſe cacha derriére un écueil, & les Turcs étant décendus en terre, s'étant mis en embuſcade, ſurprirent ceux de ces vaiſſeaux qui étoient à terre pour ſe promener & pêcher, entre leſquels étoit le Capitaine d'un vaiſſeau, ſans armes comme les autres, qui furent emmenez avec lui à la vûë de tous les vaiſſeaux, ſans qu'ils puſſent leur donner aucun ſecours. Nous étant donc préparez à tout évenement, nous primes un chemin, que nous croïons le plus court pour aller au Bourg, mais qui étoit le plus long & le plus difficile, il nous falut monter & décendre trois ou quatre montagnes ſi hautes & ſi rudes, n'étant que du roc plein de ronces, que nos mains y furent auſſi bien employées que nos piez; enfin après avoir bien eu de la peine nous y arrivames, mais lorſque nous croïons nous y réjouïr un peu, nous découvrimes en mer trois vaiſſeaux, qui étant venus juſqu'à la bouche du port & voiant qu'il y avoit des vaiſſeaux dedans, paſſerent de l'autre côté, comme pour aller prendre port à Spinalonga, qui eſt une Ile vers le Negrepont; ce qui mit fort en peine nôtre Capitaine, lequel ne ſachant qu'en juger,

Spinalonga, Ile.

juger, nous dit que s'il arrivoit du malheur à ſon vaiſſeau, il vouloit y être préſent: cela fut cauſe qu'en même tems nous décendimes par le bon chemin, que les habitans du Bourg nous montrerent, & parce que nous ne vimes plus ces vaiſſeaux, nous jugeames qu'ils étoient de Malte, & qu'ils n'avoient pas voulu entrer dans le port à cauſe qu'ils y avoient vû deux vaiſſeaux Venitiens, croiant qu'ils n'y trouveroient pas de grands rafraichiſſemens. Le Lundi 15. le Conſul nous étant venu voir au vaiſſeau, nous mena au Bourg, où il nous donna à diner en ſa maiſon: le Bourg eſt grand & a bien 700. maiſons, mais on nous dit qu'il n'y en avoit que 400. habitées, & que les autres 300. ne ſont abandonnées que depuis la guerre de Candie; ces maiſons ne ſont baties que de pierres de rocher & de terre, & ſont rangées comme des degrez d'amphitheatre, chacune étant batie ſur le derriére de la couverture de l'autre, & ſur le panchant de la montagne, faiſant ainſi dix ou douze rangs, de ſorte qu'il n'y a point d'autres ruës que les couvertures des maiſons, qui ſont plates, en terrace, & continuées de l'une à l'autre, ſi bien qu'on voit tout d'un coup toutes les maiſons: il y a un Chateau fort éminent qui eſt ruiné, & qui étoit ſi fort, qu'on me dit qu'il y a quelques années que 60. Turcs y tinrent bon durant un mois avec deux mouſquets ſeulement contre l'armée Venitienne, dont Thomas Moroſini étoit pour lors Général, & qui ne ſe rendirent que parce que l'eau leur manqua: cette Ile qui ſe nommoit anciennement Ceos & Cea, & que l'on dit avoir été autrefois une partie de l'Ile de Negrepont, a la figure d'un fer à cheval, elle a 50. milles de circuit, ſon terroir eſt aſſez bon, raportant du blé, du vin, du paturage & quantité d'autres bonnes choſes, ſon port eſt fort rempli de poiſſon, ce que nous experimentions ſouvent en y jettant les filets: Ses habitans païent de caradge, ou tribut tous les ans aux Turcs 3400 Piaſtres, & aux Venetiens] 2600. outre les avanies & voleries qu'on leur fait; ce qui les ruïne, & en oblige pluſieurs d'abandonner leurs maiſons & leur païs; les femmes y ſont habillées d'une façon qui paroit groſſiére, mais qui ſied bien à celles qui ſont propres: elles ont des robes qui leur viennent juſqu'aux genoux, & elles en mettent juſqu'à ſix ou ſept l'une ſur l'autre, de ſorte qu'elles paroiſſent fort groſſes, & qu'on voit leur chemiſe qui décend un demi-pié plus bas; elles portent aux jambes de beaux bas de laine blancs, & leur tête eſt couverte de certains voiles qui leur couvrent auſſi le ſein, & qu'elles tournent comme elles veulent; au reſte les habitans de cette Ile ſont bon-

Ceos, ou Cea, Ile.

bonnes gens, & aſſez dignes de compaſſion à cauſe des maux que leur font ſouffrir, auſſi bien les Chrêtiens que les Turcs.

CHAPITRE XIII.

DE L'ILE D'ANDRA ET DE l'échouëment du vaiſſeau.

LE Mardi 16. Novembre le vent étant un peu appaiſé, nous partimes ſur les huit heures du ſoir, eſperant de trouver le vent favorable en mer; mais le Mécredi 17. Novembre au matin, le vent de tramontane ſe fit ſi fort, que nous fûmes obligez de relacher à l'Ile d'Andra, où nous donnames fond ſur les deux heures après midi, nous y trouvames cinq vaiſſeaux Venitiens: auſſi-tôt qu'ils ſûrent de nous, qu'il y avoit ſoupçon de peſte à Malte, ils nous défendirent d'avoir aucune pratique avec eux, ni avec ceux de l'Ile: quoi que cette défenſe m'ait empêché de connoitre cette Ile par moi-même, je ne laiſſerai pas de rapporter ici ce que j'en ai apris de ceux qui y avoient été, comme auſſi d'un mémoire manuſcrit qui m'en eſt depuis tombé entre les mains; l'Ile d'Andra, jadis Andros, eſt éloignée de Zia de ſoixante milles; elle a quatre vingts milles de tour, elle eſt eſtimée la plus fertile de tout l'Archipel; auſſi l'eſt-elle en toutes choſes, & principalement en ſoïe, de laquelle les habitans qui ſont environ 6000. ames trafiquent à Chio, & autres lieux, dans des barques qu'ils font à Andra, & en tirent 40000 piaſtres par an; il y a une ville ſituée proche de la mer qui n'a pas plus de 200. maiſons, ſon port eſt aſſez bon, il a pour traverſier le vent de Midi; on voit encore dans la mer ſur un petit écueil un chateau non habité: il y a outre cela ſoixante villages diſperſez en divers endroits, deſquels les plus conſidérables ſont Arni & Amolacos qui ſont habitez d'Arnautes ou Albanois au nombre de douze cens ames, tous de Rit Grec, & differens de langue & de coutumes, gens groſſiers & ſans aucune diſcipline: auprès de ces villages, il y a un Monaſtère de 100 Moines, appellé Tagia, bati en forme de Forteresſe, avec une Egliſe fort bien ornée quoique petite, & ſervie par ces Moines qui ſont dans la derniére ignorance; ils donnent à manger aux paſſans autant de tems qu'ils demeurent-là, & quand ils s'en vont, ils leur donnent des proviſions pour retourner en leur païs, auſſi ont-ils de grands revenus: il y a encore ſix petits Monaſtères avec peu de Religieux; il y a un très-grand nombre d'Egliſes Greques qui ſont, ainſi que le reſte, ſous

Arni, Amolacos, villages.

le commandement & dicipline d'un Evêque Grec. Les Latins ont auſſi un Evêque, qui le jour de la Fête Dieu porte le Saint Sacrement par toute la ville en proceſſion, où il y a un fort grand concours de peuple tant des Grecs que des Latins: & quand l'Evêque paſſe par les ruës, tout le monde ſe jette à terre, & tous étendent des tapis, des fleurs, des herbes, & d'autres choſes odoriferantes; & comme ils ſe tiennent à terre, l'Evêque ne ſauroit paſſer, qu'il ne les foule aux piez en marchant ſur eux: la Cathedrale de l'Evêque du Rit Latin eſt dediée à S. André Apôtre, elle eſt aſſez belle, mais elle a peu de revenu: il y a encore dans la ville ſix Egliſes, l'une deſquelles eſt dediée à Saint Bernard, & tenuë par des Capucins qui apportent un grand ſoulagement à l'Evêque par leurs prédications & confeſſions, & par leur écôle, à laquelle vont tous les enfans des Grecs, on y en envoie même d'Athenes pour aprendre les lettres, les Turcs diſpoſent du temporel, & il y en a pluſieurs familles dans l'Ile, dont les Grecs & les Latins ſont fort tourmentez. Il y a dans cette Ile une valée fort agréable, appellée Menites par les habitans, quantité de belles ſources, & d'arbres fruitiers qui y ſont, outre 40. moulins ou environ qui meulent pour l'uſage des gens de la ville, & des villages circonvoiſins, la rendent

Menites, agréable valée.

dent fort utile. La ſource qui fait tourner ces moulins ſort d'une Egliſe appellée la Madonna del Cumulo, & cette eau court par des ruiſſeaux au travers de la valée ; ces eaux paſſent ſur des arbres renverſez naturellement, en telle ſorte qu'ils paroiſſent ainſi courbez artificiellement ; un Peintre ne ſauroit repréſenter en perſpective une valée ſi belle & ſi agréable; au bout de cette valée dans la plaine, les Jeſuïtes ont un jardin plein d'arbres fruitiers de toutes ſortes, qui leur rend beaucoup tous les ans ; ils y ont leur maiſon & leur Egliſe appellée Sainte Venerande ; cette Ile pourroit être appellée fort belle, ſi les maiſons y étoient mieux baties, & ſi l'air y étoit bon, mais il y eſt fort mauvais, auſſi bien que les eaux de la ville : les habitans de l'Ile d'Andra ſont civils, & leur langue eſt plus litterale que celle des autres Grecs ; leurs femmes ſont honnêtes & parlent bien, mais leur habillement eſt fort meſſéant ; les habitans de la ville ſont fort laborieux, ſont gens de bonne chere & de paſſe tems, & les païſans y ſont plus induſtrieux, ils ſont des paniers d'oſier très-blancs, dont on ſe ſert par tout l'Archipel : pour leur vivre, ils mangent quelquefois de la chair de chévre, quoi qu'ils aïent dans les bois & les montagnes quantité de venaiſon & de gibier, liévres, lapins, perdrix & autres ſemblables : mais ils n'ont point de chaſſeurs ni d'arquebuſes : leur mer eſt ſans poiſſons, & encore pire que celle de Gennes : ils n'ont ni Medecin ni Chirurgien, & quand ils ſont malades ils ont recours à la miſéricorde de Dieu : Cette Ile appartenoit autrefois à la famille de Sanuti, qui l'avoit euë en douaire de la famille de Zen, dont étoient les Ducs de Naxia en ce tems-là. Ce fut en cette Ile que Themiſtocle fut envoié d'Athenes pour recueillir de l'argent ; & étant entré en conference avec ceux de l'Ile, il leur dit, Meſſieurs d'Andra, je vous apporte deux Dieux, l'un de la perſuaſion & l'autre de la force, prenez celui qu'il vous plaira : ils lui répondirent, & nous vous préſenterons deux Déeſſes, l'une de la pauvreté, & l'autre de l'impoſſibilité, prenez celle qu'il vous plaira, ce qui fut cauſe que les Atheniens l'aſſiegérent & la prirent. Nous reſtâmes devant Andra depuis le Mecredi 17. juſqu'au Vendredi 19 Novembre, auquel jour commençoit le dernier quartier de la lune, ce qui nous faiſant eſperer que le vent ſe changeroit, étant alors bonace, nous ſarpâmes au lever de la lune entre dix & onze heures du ſoir, & trouvâmes un bon vent de lebêche Etant ſortis du port, nous détournâmes à main droite, & paſſâmes entre Andra & Negrepont avec le vent en poupe : le lendemain Samedi 20. nous découvrîmes

Famille de Sanuti.

Sciro.
Iſpicera.
Chio.

Echouëment du vaiſſeau.

mes devant midi Sciro, puis peu après Iſpicera, puis Chio : ſur le ſoir le vent ſe changea en levant & ſiroc, ce qui ne nous empêcha pas de continuer nôtre route aſſez heureuſement juſqu'au lendemain 21 Novembre, que ſur les trois ou quatre heures après minuit nous apperçûmes quelque terre, mais nous ne ſavions ſi c'étoit Tenedo ; & ſur la pointe du jour nous allâmes à la traverſe, & alors nous reconnûmes que nous l'avions déjà paſſé, & que nous étions devant Troie fort proche de terre ; nôtre Capitaine s'éveilla au bruit que fit le vaiſſeau en échoüant, & croiant qu'il étoit perdu, il envoia vîtement voir à la ſentine, s'il y avoit beaucoup d'eau, mais on n'y en trouva point du tout ; il fit en même tems mettre le Caïque en mer, & étant décendu dedans il fit la viſite autour du vaiſſeau qu'il trouva ſans dommage, n'y aiant que la proüe enſablée, & aiant en même tems fait embroüiller les voiles, le vaiſſeau commença un peu à reſpirer, on jetta une ancre à la poupe, par le moien de laquelle, on nous retira hors de ce ſable en peu de tems ; veritablement Dieu nous aſſiſta bien particuliérement en cette occaſion, car il faiſoit un vent ſi frais, qu'allant à toute voile comme nous allions, le vaiſſeau devoit enfoncer bien avant, & cependant en une heure de tems, nous en fûmes dehors, ſans qu'il entrât une ſeule goutte d'eau dans la ſentine : ſi le fonds eût été de roche comme ce n'étoit que de la mote, le vaiſſeau étoit perdu ; pendant que les Mariniers étoient tous occupez à délivrer le vaiſſeau, me voiant hors du danger du naufrage, je m'arrêtai à conſiderer les ruïnes de l'ancienne & fameuſe ville de Troie, qui ſont encore fort remarquables & de grande étenduë ; enfin étant dégagez nous prîmes un peu plus à la gauche, & ſur les neuf à dix heures nous paſſâmes les bouches, & entrâmes dans le canal de l'Helleſpont ; c'eſt en cet endroit que les Turcs paſſerent la premiére fois d'Aſie en Europe ; ſur une heure après midi le vent étant ceſſé nous jettâmes l'ancre ; le Lundi 22. Novembre environ la même heure après midi le vent demi jour s'étant levé, nous levâmes l'ancre, & environ une heure après midi nous paſſames entre les Chateaux des Dardanelles, que nous ſaluames de trois coups de pierriers, & ſur les trois heures après midi nous jettames l'ancre.

Canal de l'Helleſpont.

CHAPITRE XIV.

DES DARDANELLES, DE Gallipoli & de nôtre arrivée à Conſtantinople.

LEs Chateaux des Dardanelles ſont tous deux ſur le bord du Canal de l'Helleſ-

Dardanelles.

pont, que les Turcs appellent abſolument & par excellence Boghas, c'eſt-à-dire, Gorge ou Canal; l'un eſt en Europe, & l'autre en Aſie, & à la portée du canon l'un de l'autre; l'eſpace d'entre deux eſt d'environ deux milles, qui eſt toute la largeur du canal en cet endroit: Celui qui eſt en Europe dans la Romanie eſt au lieu où étoit anciennement Seſtos; il eſt bati en triangle, au pié d'une haute montagne qui le commande & le couvre, & ſur laquelle eſt un bon Bourg; ce chateau a trois tours couvertes de plomb, deux deſquelles ſont vers la terre, & la troiſiéme qui eſt la plus grande ſur le havre; il y a ainſi que je pus voir ſecrettement avec des lunettes d'approche, environ 20. embrazures à fleur d'eau, garnies de canons, dont la bouche eſt ſi prodigieuſement large, qu'outre ce que j'en pûs remarquer avec mes lunettes, on m'aſſûra qu'un homme y pouvoit entrer à l'aiſe: l'autre chateau, qui eſt en Aſie, dans la Natolie, à la place où étoit autrefois Abydos, eſt ſitué dans une plaine, il me ſembla preſque quarré; il y a trois tours à chaque face, & un donjon au milieu, il n'a pas tant d'embraſûres que l'autre: ce fut Mahomet ſecond, fils d'Amurat ſecond qui fit batir ces deux forteresſes, tant en Europe, qu'en Aſie; Elles ſont proprement les clefs de Conſtantinople, qui en eſt éloignée de

Boghas Seſtos.

Abydos.

Mahomet ſecond a fait bâtir ces deux châteaux.

200.

200. milles, car elles empêchent qu'il ne paſſe aucun vaiſſeau ami ou ennemi ſans congé, autrement il ſeroit en danger d'être coulé à fonds: tous les vaiſſeaux qui viennent de Conſtantinople, arrêtent trois jours devant celui de la Natolie, afin qu'on les viſite, & qu'on ſache s'il n'y a point de marchandiſes de contrebande, ou d'eſclave fugitif: ces deux lieux de Seſtos & Abydos ſont célèbres par les amours de Leandre & de Hero: Ce fut vers cet endroit que Xerxes Roi de Perſe dreſſa un pont de bateaux, pour faire paſſer ſon armée d'Aſie en Europe: d'Andra aux Chateaux il y a environ deux cens quatre-vingt milles. Le Mardi 23. Novembre le vent s'étant levé ſur le midi, nous levames l'ancre, qu'il nous falut jetter le ſoir à cauſe de la bonace: le Mecredi 24. Novembre après minuit nous la levames derechef, & aiant mis trois rames de chaque côté du vaiſſeau, nos gens ramerent ſi bien que nous arrivames à Gallipoli à une heure après midi; des Chateaux juſqu'à Gallipoli on compte trente-cinq milles, nous y arrêtames huit jours, durant leſquels nous eûmes le tems de nous y promener, mais nous n'y remarquames pas grand' choſe: cette ville a été batie par Callias chef des Atheniens, d'où elle fut nommée Calliopolis, & par corruption Gallipoli; elle paroît peu peuplée, & on n'y

Seſtos & Abydos, celebres par les amours de Leandre & de Hero.

Endroit où Xerxes fit bâtir un pont ſur la mer.

Gallipoli.

Raki ou eau de vie.

Cauſe pourquoi les portes des maiſons des Grecs ſont fort baſſes.

Galeres des Turcs reſtées de la bataille de Lepante.

voit quaſi perſonne que dans les marchez ; pluſieurs Grecs y demeurent, qui pour la plûpart vendent du raki ou eau de vie ; les portes de leurs maiſons ne ſont hautes que d'environ deux piez & demi, & ils les ſont ainſi, afin que les Turcs n'y puiſſent entrer à cheval, comme ils ſont ailleurs, lorſqu'ils ſont ſous, & où ils renverſent tout ; il y a dans cette ville un chateau quarré avec une tour, qui y eſt jointe par un pan de muraille, mais à ce que je pus juger de ſon ancienneté, je croi qu'il a été bati par les Chrêtiens : ſur la marine il y a un Arſenal où on voit ſept galeres fort vieilles, que les Turcs diſent avoir pris ſur les Venitiens lorſqu'ils conquirent l'Ile de Chypre, mais la verité eſt qu'elles ſont le reſte de leur armée navale qui ſe ſauva de la bataille de Lepante, & ils les firent tranſporter à force d'hommes par deſſus l'Iſthme de Corinthe, pour les mettre dans la mer de l'Archipel, ne le pouvant par mer, parceque les Chrêtiens qui avoient pris les autres batimens en occupoient les paſſages. Le Mecredi premier Décembre voiant qu'il faiſoit un peu de vent, nous ſarpames à quatre heures après midi, étant tous aſſez ennuiez de demeurer là, mais à peine fûmes nous hors du port qu'il nous falut jetter l'ancre : ſur les neuf heures du ſoir faiſant un peu de clair de Lune, nous la levames, & avec un bon vent de ponant & le bêche, qui nous menoit fort vîte, nous paſſâmes durant la nuit l'Ile de Marmora, à l'endroit de laquelle la mer eſt fort large, cette mer s'appelle de Marmora, autrefois on la nommoit Propontide. Le Jeudi 2. Decembre le vent ſe changea en mi-jour, qui nous faiſoit avancer beaucoup plus vîte, mais les courans qui ſont là bien forts, nous étant contraires, furent cauſe que nous ne fimes pas autant de chemin que nous euſſions pû; enfin le jour aiant paru, nous découvrîmes Conſtantinople, qui eſt diſtante de Gallipoli d'environ cent vingt-cinq milles; étant entrez dans ſon détroit, & aiant paſſé devant le Serrail, & devant Conſtantinople, nous donnâmes fonds à Galata entre une & deux heures après midi: nous y aprîmes que le feu avoit pris à cette grande ville la nuit précedente, & n'étoit pas encore bien éteint, nous l'avions aperçû dans la Propontide ſans avoir pû nous imaginer en quel lieu il étoit. Auſſi-tôt que je fus à terre, j'allai ſaluer Monſieur de la Haye Ambaſſadeur pour le Roi, qui me reçut avec beaucoup de civilité: je me retirai enſuite à Galata chez un Flamand nommé Monſieur de la Rose, qui tenoit penſion, & peu de jours après je loüai à Pera une fort jolie maiſon, qui avoit jardin & vuë ſur les bouches des deux mers, & le tout à fort bon marché.

Ile de Marmora.

Arrivée à Conſtantinople.

CHAPITRE XV.

DE LA SITUATION DE Conſtantinople.

Boſphore de Thrace.

Mer Blanche ou Propontide.

Mer noire ou Pont-Euxin.

Marêts Meotides.

Commodité de l'oppoſition des canaux des Mers blanche.

TOus ceux qui ont vû Conſtantinople ſont d'accord que cette ville eſt dans la plus belle ſituation qui ſoit au monde, de ſorte qu'il ſemble que la nature l'ait faite pour dominer & commander à toute la terre ; elle eſt ſituée en Europe ſur une pointe de terre ferme avancée vers le Boſphore de Thrace, de laquelle il n'y a qu'un trajet de demi-heure juſqu'en Aſie : à main droite elle a la mer Blanche ou Propontide, par laquelle on va facilement en Aſie, en Egypte, & en Afrique ; & par où elle reçoit toutes les commoditez de ces lieux-là : à main gauche eſt la Mer noire ou Pont-Euxin, & les Marêts Meotides, qui recevant un grand nombre de riviéres, & aiant beaucoup de peuples voiſins, fourniſſent à cette ville toutes les commoditez du Nort; de ſorte qu'il n'y a rien qui puiſſe être néceſſaire, utile ou agréable dont on n'apporte une grande quantité à Conſtantinople de tous côtez par la mer ; & ces deux canaux de la mer blanche & de la mer noire ſont tellement oppoſez l'un à l'autre, que quand le vent empêche les vaiſſeaux d'arriver à Conſtantinople par l'un : il eſt bon pour en faire venir par l'autre. Entre ces deux Mers & noire. eſt l'entrée du port, que la nature ſans aucun aide de l'art à fait le plus beau du monde, il a pour le moins ſix milles de tour & un mille de large, & il y a fond par tout; tellement que des deux côtez on décend des vaiſſeaux à terre ſans entrer en aucune barque, parce que les plus gros vaiſſeaux peuvent donner de la prouë à terre ſans aucune crainte. Il ne faut donc point s'étonner de la réponſe que l'Oracle fit aux Fondateurs, qui l'aiant conſulté pour ſavoir où ils bâtiroient leur ville, n'en reçûrent que cette réponſe, vis-à-vis des Aveugles, leur donnant à entendre qu'ils devoient bâtir vis-à-vis des Chalcedoniens; qu'il prétendoit avoir été bien aveuglez, de negliger cette ſituation ſi avantagée de la nature, & d'avoir bâti Chalcedoine en Aſie vis-à-vis de ce lieu-là. Cette ville appellée autrefois Bizance fut bâtie par Pauſanias Roi de Sparte, quelques-uns diſent qu'il ne la fit que rebâtir, ou qu'il l'amplifia ſeulement: Elle fut détruite par l'Empereur Sevére pour punir la revolte de ſes habitans, & par aprés rétablie par Conſtantin le Grand; qui l'augmentant de beaucoup, l'appella Nouvelle Rome, & en-ſuite la nomma de ſon nom Conſtantinople. On trouve qu'elle fut appellée Parthenopolis, à cauſe qu'elle fut dédiée à la Vierge par le même Con-

Beauté du port de Conſtantinople.

Parthenopolis.

Theopolis.

François Maîtres de Conſtantinople.

Conſtantinople priſe par Mahomet ſecond.

Iſtambol.

Climat de Conſtantinople.

ſtantin, peut-être à l'imitation d'Antioche, qui étoit appellée Theopolis. Elle demeura depuis ce tems-là le ſiége de l'Empire d'Orient, l'Empire aiant été partagé. Elle fut priſe ſur les Grecs par les François joints aux Venitiens l'an 1203. & repriſe par les Paleologues l'an 1254. puis enfin conquiſe ſur les Grecs par Mahomet ſecond Empereur des Turcs, un Mardi 27. Mai fête de la Pentecôte de l'an 1453. les Turcs l'ont toûjours gardée depuis, & l'ont appellée Iſtambol, qui eſt un mot corrompu du Grec ϛανπόλιν : elle eſt preſque ſituée ſous le même climat que Lion, & toutefois la chaleur y ſeroit en Eté fort incommode, ſi l'air n'y étoit rafraîchi d'un vent qui y regne ordinairement après midi dans les mois de Juillet & Août; les François appellent ce vent, vent de dehors, à cauſe qu'il vient de la bouche du port : cette ville eſt ſi ſujette aux tremblemens de terre, que j'y en ai ſenti deux pour une nuit : Quand à ſa figure elle eſt triangulaire, deux de ſes côtez ſont batus de la mer, l'un étant bordé de la Propontide ou mer blanche, & l'autre du port, le troiſiéme regarde la terre ; Le plus grand eſt celui qui eſt ſur la Propontide, & qui prend depuis la pointe du Serrail juſqu'aux ſept tours, celui du port eſt moien. Le Serrail eſt bâti ſur la pointe du triangle, laquelle avance entre la

Plan de Conſtantinople.

Situation du Serrail.

Propontide & le port, & au deſſous de ce Palais, en un lieu plus bas & ſur le rivage ſont les jardins du Serrail, environ à la place où étoit autrefois bâtie l'ancienne ville de Bizance, ce qui eſt un fort bel objet pour ceux qui arrivent à Conſtantinople, tant de la mer blanche que de la mer noire. A l'autre angle qui eſt ſur le canal de la mer blanche ſont les ſept Tours couvertes de plomb; elles ont été bâties par les Chrêtiens, & ont ſervi long-tems à mettre le tréſor du Grand Seigneur, maintenant on en fait la priſon des perſonnes de qualité. Au troiſiéme angle, qui eſt au fond du port du côté de terre, ſe voïent les ruïnes du Palais de Conſtantin. Cette ville eſt entourée de bonnes murailles, dont celles du côté de terre ſont doubles, bâties en des endroits de pierre de taille, & en d'autres ſeulement de moîlon & de brique. Chacune de ces murailles eſt munie au devant, d'un foſſé à fond de cuve revêtu d'un côté & d'autre, & fort large: le premier mur de dehors n'eſt qu'une fauſſe braie, élevée de quelques dix piez, avec force creneaux & barbacanes en ſon parapet, & des canonniéres par le bas, tant en la courtine, que dans les tours, qui ſont peu éloignées l'une de l'autre, & qui ſont au nombre de 250, ou environ. La ſeconde muraille eſt de même, ſinon qu'elle eſt

Les ſept Tours.

Murailles de Conſtantinople.

plus haute, car elle a bien trois toiſes hors de terre juſqu'au cordon; elle eſt garnie de pareil nombre de tours que la précedente, toutefois plus élevées, de ſorte que le tout commande, & eſt à cavalier l'un de l'autre; enfin cette ville ſe pourroit aiſément rendre très-forte; mais juſqu'ici les Turcs n'en ont eu aucun beſoin, parce qu'on ne les va pas chercher ſi loin. Les murailles de la marine ne ſont pas ſi hautes, mais elles ſont encore bonnes, & bien garnies de creneaux & de tourrions, elles ſont plantées le long de l'eau, au bord du détroit où eſt la Propontide, ſi ce n'eſt aux cales & décentes ou échelles, qui ſont de petits ports auſquels les barques viennent aborder, car là elles ſe retirent en dedans pour leur faire place environ 50. pas, ſelon la diſpoſition du rivage.

Grandeur de Conſtantinople.

Pluſieurs ſe ſont imaginez que Conſtantinople étoit plus grand que ni le Caire ni Paris, en quoi ils ſe ſont trompez, car aſſûrément il eſt plus petit qu'aucune de ces deux villes. Les uns lui donnent 13. milles de circuit, d'autres 16. & d'autres 18. mais j'ai fait une fois ſon circuit avec un autre François, nous prîmes chacun une montre, & nous étant mis à Tophana dans un caïque ou bâteau, nous paſſâmes du côté de Conſtantinople, & décendîmes en terre le plus près qu'il nous fut permis du Kiousk du Serrail, qui eſt ſur le port; puis aïant envoïé le caïque aux ſept tours nous attendre, nous mîmes nos montres ſur ſept heures, & cheminâmes à pié le long du port, toûjours hors les murailles, & auſſi du côté de terre, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivez aux ſept tours, où regardans nos montres, nous trouvâmes qu'elles étoient toutes deux ſur huit heures & trois quarts ainſi nous emploïâmes une heure & trois quarts à faire ce chemin, & il ne faut pas plus d'une heure pour venir par caïque des ſept tours juſqu'au coin du Serrail à force de rames de trois hommes, car ce côté ne ſe peut faire à pié, l'eau y batant les murailles; s'il y avoit un chemin pour paſſer à pié, je ne doute point qu'on ne le fit en une bonne heure, mais y mettant cinq quarts d'heure, c'eſt tout le tems qu'on peut déſirer pour le faire à l'aiſe, & même ce quart d'heure y eſt néceſſaire, parce que nous avions dès le commencement laiſſé derriere nous un peu du côté qui eſt ſur le port, à cauſe que l'on n'oſe y paſſer: ainſi je trouvai que l'eſpace de trois heures tout au plus ſuffiſoit pour faire le circuit de Conſtantinople à pié, en marchant aſſez vîte, comme nous faiſions: On peut donc dire qu'elle a de tour hors des murailles dix à douze milles: Cette ville a vingt-deux portes, ſix du côté de terre, onze le long du port, & cinq au détroit de la Pro-

Circuit des murailles.

pon-

pontide, aiant toutes leur port & décente.

CHAPITRE XVI.

DE SAINTE SOPHIE, DE LA Solimanie, Moſquée neuve, & autres.

LOrſque l'Empereur Conſtantin transfera le ſiége de ſon Empire de Rome à Conſtantinople, il réſolut de rendre cette ville, qu'il nomma la nouvelle Rome, ſi illuſtre, qu'elle égalât au moins l'ancienne, & pour cela il choiſit ſept colines ou tertres, ſur le haut & ſur le panchant deſquels, à l'imitation de la premiére, qui eſt bâtie ſur ſept montagnes, il bâtit ſa ville, qu'il enrichit enſuite de quantité d'ornemens, comme de ſtatuës, colonnes, &c. Cette ville, qui eſt ſur ſept colines, eſt diſpoſée avec un tel ordre, qu'une maiſon n'ôte point la vuë à l'autre; les ruës n'y ſont pas belles, & pour la plupart elles ſont étroites, mais il y a pluſieurs beaux édifices. On y voit quantité de belles Moſquées, dont la plus magnifique eſt celle de Sainte Sophie, autrefois Egliſe des Chrêtiens, bâtie par l'Empereur Juſtin, & amplifiée, enrichie & ornée par l'Empereur Juſtinien, & dediée à la Sageſſe de Dieu, c'eſt pourquoi on la nomma Agia Sophia; depuis les Turcs étant maîtres de Conſtantinople, l'ont changée en Moſquée, & lui ont laiſſé ce nom, qu'elle conſerve encore à preſent. Cette piéce, qui eſt admirée de tous ceux qui la voient, a 114. pas de long, & 80. de large, elle eſt quarrée par dehors, & ronde en dedans; il y a quatre portes pour entrer ſous le portique, qui s'étend le long de toute la face de l'Egliſe, mais on n'y laiſſe qu'une petite porte ouverte, qui eſt le guichet d'une grande porte de marbre bien travaillée: Après on trouve ſept portes pour entrer dans une eſpece de nef, qui n'eſt pas fort large; & en-ſuite neuf autres grandes portes de cuivre, dont celle du milieu principalement eſt fort grande, & c'eſt par là qu'on entre dans la Moſquée, qui eſt fort ſpacieuſe, & au milieu de laquelle eſt un dôme, dont la voute eſt faite en forme de demi-globe ſurbaiſſée, & ainſi preſque unique en ſon eſpece & en ſon artifice; au dedans de cette Egliſe il y a un porche qui regne tout autour, lequel porte une autre galerie, pareillement voutée, large de trente pas, ſoûtenuë de ſoixante colonnes, & elle en porte autant d'autres plus petites, qui ſoutiennent le haut de l'Egliſe, toutes ces colonnes étant de dix en dix, tant en haut qu'en bas. On monte à cette galerie d'en haut par un degré très-aiſé, & il nous falut donner de l'argent à un Turc, qui nous en ouvrit la porte: cette galerie étoit deſtinée, lorſque les Chrêtiens en étoient les maîtres, pour les femmes, qui s'y mettoient durant le ſervice divin, afin de ne troubler point par leur vûë la devotion des hommes: On y voit un tombeau, que les Turs diſent être celui de Conſtantin, & auſſi une pierre, ſur laquelle (à ce qu'ils croient) Nôtre-Dame lavoit les langes de nôtre Seigneur, & ils lui portent un grand reſpect: Cette Egliſe étoit autrefois toute peinte à la Moſaïque, on y en voit même encore quelques piéces, comme de Croix & d'images, que les Turcs n'ont qu'à demi effacées, lorſqu'ils entreprirent de tout biffer, parce qu'ils ne ſouffrent point d'images; au dehors de cette Egliſe ſont quatre Minarets ou clochers fort hauts & menus, juſqu'au haut deſquels on monte; ils ont à l'entour des balcons à pluſieurs étages, d'où les Muezins appellent à la priére; cette Egliſe étoit autrefois avec ſes appartenances bien plus grande qu'elle n'eſt à préſent; les Turcs en aiant beaucoup retranché: elle leur a ſervi de modéle pour bâtir leurs Moſquées: derriére & tout auprès de la dite Egliſe; non loin de ſon entrée, dans une petite ruë ſe voient deux grandes & groſſes colonnes, où l'on dit que ſe faiſoit autrefois juſtice; d'autres diſent qu'il y en avoit trois, & que ſur chacune Conſtantin y avoit fait mettre une Croix de bronze, & que ſur chaque Croix étoit gravée en mots & caractêres Grecs, une

Tombeau de Conſtantin.

Pierre reverée.

Minarets.

de ces paroles, JESUS-CHRIST, SURMONTE; proche de là eſt une vieille tour, où ſont gardées les bêtes du Grand Seigneur, j'y vis des Lions, des Loups, des Renards, des Leopards, un Loup Cervier, la peau d'une Giraſe, & autres animaux rares. Sainte Sophie ſervant de modéle pour les belles Moſquées de Conſtantinople, où l'on en compte ſept Roïales, je dirai que la Solimanie lui eſt fort ſemblable; c'eſt une grande Moſquée toute pleine de lampes, au bout de laquelle eſt une petite Chapelle ou Turbé, dans laquelle eſt le cercueil qui enferme le corps de Sultan Soliman fondateur de la dite Moſquée; ce cercueil eſt ſur un tapis étendu à terre, qui a été apporté de Medine, & ſur le dit cercueil eſt une couverture apportée de la Meque, laquelle ville eſt repreſentée ſur cette couverture. A un des bouts du cercueil eſt un Turban, où ſont atachées deux aigrettes garnies de pierres précieuſes, & à l'entour ſont pluſieurs cierges & lampes allumées, & beaucoup d'Alcorans enchaînez, afin qu'on ne les puiſſe dérober, & qu'on les liſe pour le ſalut de l'ame du mort; auſſi y voit-on à toutes les heures des gens gagez qui y liſent l'Alcoran; les Grands Seigneurs aiant le ſoin de laiſſer un fond pour entretenir inceſſamment ces priéres après leur mort: auprès de cette Chapelle il y en a une autre, au milieu de laquelle

Solimanie, Moſquée.

Cercueil de Soliman.

eſt le corps d'une Sultane que Soliman aimoit fort, il y a auſſi le corps d'un fils de Selim fils de Soliman II Cette Moſquée a un très-beau cloître accompagné de ſes bains & fontaines: La Moſquée neuve, que Sultan Ahmet fit bâtir, eſt des plus belles & magnifiques de Conſtantinople: On y entre par une grande Cour, de laquelle on vient à un portique, qui a une galerie couverte en longueur de neuf dômes, & en largeur de ſix, ſoutenus par des colonnes de marbre, & couverts de plomb; puis on entre comme dans un cloître quarré, aiant à l'entour pluſieurs lieux ſecrets, avec chacun ſon robinet, qui donne de l'eau, pour purifier ceux qui ont fait leurs néceſſitez, ſelon la coûtume des Turcs; il y a même une belle fontaine au milieu du cloître; la Moſquée eſt atachée à ce cloître, auſſi la porte eſt-elle dedans; cette Moſquée eſt fort grande, & a un fort beau dôme, elle eſt remplie d'une grande quantité de lampes & de petites galanteries dans des boules de verre, l'une par exemple enferme une petite galere bien équipée, l'autre le deſſein en bois de la dite Moſquée, les autres d'autres gentilleſſes ſemblables; derriére cette Moſquée eſt un Turbé où ſont les corps de Sultan Ahmet & de ſes enfans, il y a ſur leurs cercueils un gros bonnet de Chiaoux, & un gros cierge proche chacun d'eux, & toûjours là quelqu'un qui

Moſquée neuve.

Beau portique.

Lieux ſecrets de la Moſquée.

Eau auprès des lieux ſecrets.

prie pour le repos de leur âme : la principale entrée de cette Moſquée eſt dans l'Atmeïdan.

Il y a encore pluſieurs autres belles Moſquées à Conſtantinople, comme celle de Sultan Mehemmet, proche de l'angle qui eſt au bout du port ; celle de Sultan Selim, qui en eſt un peu éloignée ; celle qui eſt appellée Chahzadeh meſdgidi, c'eſt-à-dire, Moſquée du fils du Roi, parce que ce fut un fils de Soliman qui la fit bâtir proche de l'Oda des Janiſſaires : & la Moſquée bâtie par Bajazet proche du vieux Serrail : toutes ces Moſquées ont des Hôpitaux & des Ecôles, où ſont nourris & inſtruits pluſieurs pauvres Ecoliers, qui d'eux-mêmes n'ont pas le moien d'étudier.

Moſquées de Sultan Mehemmet, de Selim, de Chahzadeh, de Bajazet.

Pauvres Ecôliers nourris aux dépens des Moſquées.

CHAPITRE XVII.

DE L'HYPODROME, des Colonnes & Obeliſques de Conſtantinople.

IL y avoit autrefois dans Conſtantinople quantité de belles ſtatuës, d'obeliſques, & de colonnes, mais tout cela a été tellement ruïné, qu'il en reſte fort peu : l'ancien Hypodrome ſe voit encore à préſent de la même grandeur qu'il étoit autrefois ; c'eſt une fort grande place, plus longue que large, qui fut appellé Hypodrome, parce qu'on y exercoit les chevaux à la courſe, les Turcs les y exercent encore tous les jours, & l'ont nommée

Hypodrome, place où l'on exerce les

mée

Chevaux, appellée par les Turcs Atmeïdan.

Obéliſque.

Colonne de trois ſerpens.

Taliſman contre les ſerpens.

Colonne Hiſtoriale.

mée Atmeïdan, qui veut dire, place ou champ des chevaux; au milieu de cette place eſt un obéliſque aſſez entier, marqué de lettres Hieroglyfiques, & à quelques pas de là eſt une colonne aſſez haute, toute de pierres miſes les unes ſur les autres, ſans aucun ciment; Un peu plus loin vers le bout de la place, eſt une colonne faite de trois Serpens d'airain entortillez les uns avec les autres, qui finiſſent le haut de la colonne par leurs têtes un peu éloignées l'une de l'autre: Mahomet ſecond aïant pris Conſtantinople, rompit d'un coup de zagaye ou de maſſe d'armes, la mâchoire d'embas à une de ces têtes, & quelques-uns diſent que cette colonne aiant été poſée là par Taliſman contre les ſerpens, cette rupture eſt cauſe que du depuis on y en voit, ce qui n'étoit pas auparavant; toutefois ils ne font point de mal, à cauſe, dit-on, que cette colonne y eſt encore. Il y a dans la ville deux autres belles colonnes, l'une fort ancienne, appellée la colonne Hiſtoriale, parce qu'elle a tout à l'entour depuis le bas juſqu'en haut, des figures en bas relief, comme celles d'Antonin & de Trajan à Rome, & on dit que c'eſt l'Hiſtoire d'une expedition d'Arcadius qui la fit dreſſer, & y mit ſa ſtatuë deſſus; on monte juſqu'en haut par un eſcalier en limaçon qui eſt en dedans. L'autre colonne s'appelle Colonne brûlée, parce qu'elle eſt toute noire, aïant été brûlée par le feu qui prit à quelques maiſons prochaines, dont elle fut ſi mal traitée, qu'on a été obligé de l'entourer de gros liens de fer pour la tenir en état, & l'empêcher de tomber; elle eſt de huit pierres de Porphire, qui étoient ſi bien jointes l'une à l'autre avant cet incendie, qu'elle paroiſſoit d'une piéce, auſſi les jointures étoient-elles cachées & couvertes par des branches de laurier taillées deſſus, maintenant elles ſe font voir facilement. **Colonne brûlée.**

CHAPITRE XVIII.

DU SERRAIL DU GRAND Seigneur.

LE Serrail du Grand Seigneur eſt la premiére choſe que l'on voit en arrivant à Conſtantinople par mer, cet objet eſt fort agréable à cauſe des jardins qui ſont ſur le bord de l'eau; mais l'architecture du bâtiment n'a rien de magnifique, & eſt fort ſimple en comparaiſon de ce que devroit être le Palais d'un ſi puiſſant Prince. Serraï en Turc, veut dire Palais, & les François par corruption, diſent Serrail, le prenant ce ſemble, ſeulement pour l'appartement où ſont ſerrées les femmes; comme s'ils vouloient deriver ce mot du François ſerrer, ou **Serrail ou Serraï, c'eſt-à dire Palais.**

de l'Italien ſerrar, qui veut dire fermer, mais ce mot eſt Turc & ſignifie Palais, & celui du Grand Seigneur eſt appellé Serrai par excellence: Il eſt bâti au lieu où fut jadis Bizance, ſur le tertre de Saint Demitre, qui eſt une pointe de terre ferme regardant le canal de la mer noire; les logemens ſont ſur le haut du tertre; & les jardins occupent le bas: ce Palais a trois milles de tour, & eſt en triangle, dont deux côtez ſont ſur la mer, enfermez des murailles de la ville, & entre les murailles & la mer il y a un petit quai un peu relevé, mais perſonne n'y peut aller, principalement du côté du port, ſi ce n'eſt paſſé le Serrail; le troiſiéme côté eſt ſeparé de la ville par de bonnes murailles garnies de pluſieurs tours, auſſi-bien que celles qui ſont du côté de la mer, dans leſquelles tours il y a toûjours des Aadgemoglans en ſentinelle: Ces Aadgemoglans ſont le rébut des enfans de Tribut, parmi leſquels on choiſit les plus ſpirituels & adroits, qu'on inſtruit & avance pour les charges, & ceux qui ont le moins d'eſprit ſont emploïez à des offices bas & roturiers, comme à être jardiniers, palfreniers, & ſemblables. Du côté du port, vis-à-vis de Galata, il y a ſur le quai un Kieuſk ou pavillon fort peu élevé de terre, ſoutenu de pluſieurs belles colonnes de marbre, où le Grand Seigneur vient ſouvent prendre l'air;

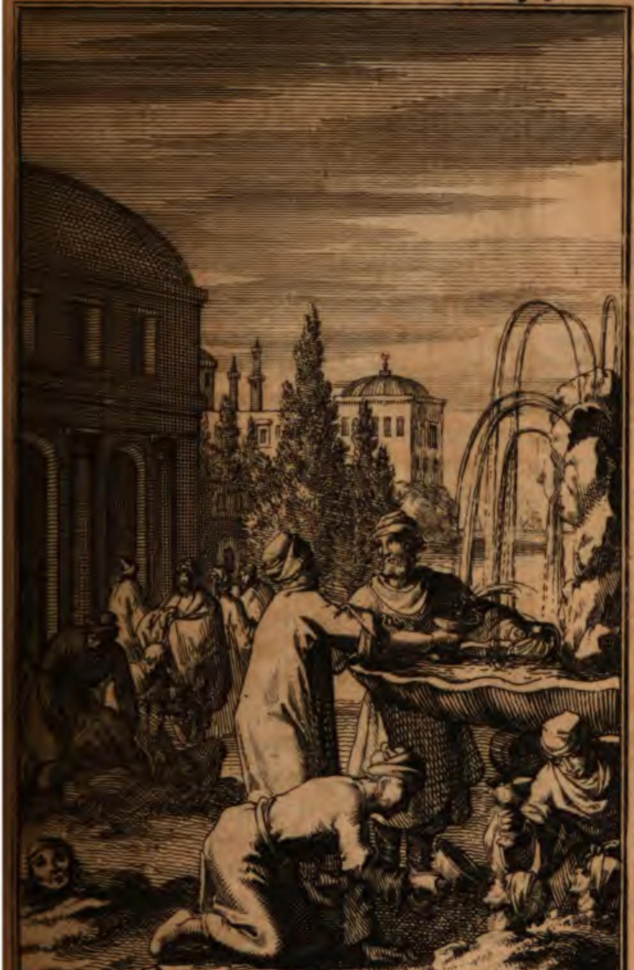
Tertre de S. Demitre.

Grandeur du Serrail.

Aadgemoglans rebut des enfans de Tribut.

Kieuſk ou Pavillon.

Tom. 1. Pag. 71.



l'air; ils s'embarque en cet endroit dans ſa galiote lorſqu'il veut ſe promener ſur la mer. A l'autre côté du Serrail qui eſt ſur la mer, & va vers les ſept tours, eſt encore une eſpèce de pavillon aſſez élevé, où le Prince vient auſſi ſouvent ſe divertir; il eſt bâti ſur des arcades, & au deſſous contre la muraille on y voit des Croix marquées, les Grecs diſent qu'il y avoit autrefois en ce lieu-là une Egliſe; il y a même auſſi une fontaine où les gens de cette nation vont le jour de la Transfiguration, & font boire de cette eau à leurs malades, & les enterrent juſqu'au cou dans le ſable qui eſt là autour, les déterrant auſſi-tôt après; beaucoup de ceux qui ſe portent fort bien en uſent auſſi de même. Le Grand Seigneur eſt ordinairement ce jour-là à ſes fenêtres, qui ſe divertit à voir toutes leurs façons de faire ſans être vû. Proche de ce lieu on voit une grande fenêtre, d'où la nuit on jette en mer ceux qu'on étrangle dans le Serrail, & on tire autant de coups de canon qu'on y en jette, il y en a pluſieurs piéces ſur le rivage, qui ne ſont pas montées. Ce Palais a pluſieurs portes du côté de l'eau, mais elles n'y ſont que pour le Grand Seigneur, & pour quelques gens du Serrail; ſa principale porte eſt du côté de Sainte Sophie, qui en eſt proche: cette porte, qui eſt l'ordinaire, eſt gardée par des Capidgis, elle donne entrée

Autre Kieusk.

Cérémonies des Grecs au jour de la Transfiguration.

Première porte du Serrail.

dans une Cour fort ſpacieuſe, où d'abord on voit à main droite l'Infirmerie, c'eſt là qu'on amene les malades du Serrail dans un petit chariot fermé & tiré par deux hommes; lorſqu'on voit ce chariot, chacun ſe détourne pour lui faire paſſage, même le Grand Seigneur s'il s'y rencontroit. Un peu plus avant à gauche eſt le Dgebehane, ou magazin des cuiraſſes, couvert de plomb; ce bâtiment étoit autrefois la Sacriſtie de Sainte Sophie, d'où l'on peut penſer que cette Egliſe a été en ſon tems extraordinairement grande. De cette Cour on paſſe à la ſeconde, qui eſt moins grande que la premiére, & qui eſt quarrée, contenant en tous ſens deux cent pas, elle a tout autour une galerie en forme de cloître, ſoutenuë de pluſieurs colonnes de marbre, & couverte de plomb; à main droite on voit derriére cette galerie neuf dômes rangez d'un bout de la cour à l'autre, tous couverts de plomb, & ce ſont les cuiſines; à main gauche, auſſi derriére la galerie, eſt l'écurie où ſont les chevaux qui ſervent pour la perſonne du Grand Seigneur ſeulement; ſes autres écuries étant ſur le bord de la mer, le long du côté du Serrail qui regarde la Propontide; il n'y a que le Grand Seigneur qui entre à cheval dans cette ſeconde Cour, les autres mettent pié à terre dans la grande à la porte de celle-ci: Les

Infirmerie du Serrail.

Dgebehane.

Sacriſtie de Sainte Sophie.

Seconde porte du Serrail.

Cuiſines du Serrail.

Ecuries.

Les Janiſſaires ſe rangent en cette Cour à main droite ſous la galerie, & les gens de cheval à gauche : Il y a au milieu une très-belle fontaine, ombragée de pluſieurs ſycomores & cyprès, & c'étoit auprès de cette fontaine que le Grand Seigneur faiſoit autrefois couper la tête aux Bachas & autres gens de qualité. Au bout de cette Cour à gauche eſt la ſale où ſe tient le grand Divan, & à droite eſt une porte par où l'on entre dans le Serrail, mais cette entrée n'eſt permiſe qu'à ceux qui y ſont appellez ; ainſi comme je n'y ai point été appellé, & que ce lieu n'eſt rempli que de myſtêres, je me diſpenſerai d'en parler.

Fontaine du Serrail.

Le bâtiment de ce Serrail, autant qu'on le peut conſidérer en dehors, n'eſt aucunement régulier, on n'y voit que des appartemens détachez en forme de pavillons & de dômes, en ſorte qu'on n'y diſtingue rien, & qu'on ne peut dire ce que c'eſt. Le Grand Seigneur, qui loge dans ce Serrail, y a ſes Officiers logez, qui y ont quantité de gens ſous eux ; la plupart de ces Officiers, ſont Eunuques, & preſque tous noirs, on ſe contentoit autrefois qu'ils fuſſent châtrez, mais un des Grands Seigneurs aiant un jour en ſe promenant, apperçû un cheval hongre monté ſur une jument, auſſi-tôt qu'il fut retourné chez lui, il fit couper & raſer à ſes Eunuques ce qui leur reſtoit, & depuis on a toûjours obſervé

Bâtiment du Serrail.

Officiers.

Cauſe pourquoi on coupe toutes les parties aux Eunuques.

de les razer à fleur de ventre, ce qui ſe fait lorſqu'ils n'ont que 8. à 10 ans, il eſt vrai qu'il en meurt beaucoup, mais les Bachas des Gouvernemens qui confinent à l'Abeſch ou Ethiopie, & autres lieux de noirs, en font tant châtrer, qu'il leur en reſte aſſez, tant pour en faire preſent des mieux faits au Grand Seigneur que pour leur ſervice particulier auprès de leurs femmes : ces Eunuques ont tout le gouvernement du Serrail ; ceux qui ont ſoin des femmes, leſquelles ſont toutes logées enſemble dans un appartement ſeparé du reſte du Serrail, ſont ſi exacts & vigilans à les garder, qu'il n'y a point de femme qui ſoit aſſez fine pour tromper ces demi-hommes, parce qu'ils ſavent que le Grand Seigneur eſt ordinairement ſi jaloux, que la ſeule vuë d'une de ſes femmes coûteroit la vie à celui qui l'auroit regardée ; & quand les Sultanes ſe promenent dans les Jardins du Serrail, les Boſtangis ou Jardiniers ſont autour des murailles, & tenant des bâtons, ou ſont attachées de grandes & hautes toiles derriére eux, regardent du côté de la mer, faiſant ainſi une eſpéce de muraille entr'eux & le jardin, afin d'empêcher que les Sultanes ne ſoient vuës de dehors, eux-mêmes n'oſant les regarder, de peur qu'étant apperçûs par quelque Eunuque, il ne leur fit ſauter la tête ſur le champ ; cette jalouſie s'étend ſi loin, qu'ils ne

Les Eunuques noirs viennent d'Abeſch ou Ethiopie. Eunuques gardent les femmes.

En quelle poſture ſont les Boſtangis ou Jardiniers, quand le Grand Seigneur ſe promene dans les jardins avec ſes femmes

Grande jalouſie du Grand Seigneur.

ne permettent pas que les caïques ou bâteaux paſſent à plus de quatre cens pas proche du jardin pendant que les Sultanes y ſont, quoi que les murailles en ſoient hautes, & il y a des ſentinelles exprès, qui à coups de mouſquet les font éloigner s'ils approchent, en ſorte qu'il faut prendre un grand tour en mer, pour aller où l'on a affaire. Ce ſont auſſi des Eunuques qui ont le ſoin des Itchoglans ou Pages du Grand Seigneur, qui ſont tous jeunes gens, pour la plupart Chrêtiens d'origine, faits Mahometans, leſquels ſont élevez avec grand ſoin dans le Serrail depuis l'âge de huit juſqu'à vingt ans; on apprend aux uns à tirer de la fléche, darder la zagaye, monter & courir à cheval, luter, lire & écrire & chanter, & aux autres d'autres choſes, ſelon leur talent & leur inclination, mais on les inſtruit tous indiſpenſablement de la Loi de Mahomet, s'ils ſont habiles, ils parviennent à de grandes charges, ſinon, ils ſortent du Serrail après quelques années, avec une paie proportionnée à l'emploi qu'ils embraſſent; tandis qu'ils ſont au Serrail, les coups de bâton ne leur manquent pas quand ils faillent. Ils ſont diviſez par chambres; & comme ils ſont beaucoup dans une chambre, ils y ſont aſſez incomodez; lorſqu'ils ſont couchez, il y a des Eunuques qui veillent ſur eux, ſe promenant par la chambre de crainte qu'ils ne

Eunuques gardiens des Itchoglans ou Pages.

Inſtruction des Pages.

40. Pages auprès du Grand Seigneur.

4. Pages principaux, Selihhtar, Tſchoadar, Ibrictar, Kuptar.

Vieux Serrail où ſont logées les femmes du Prince dernier mort.

paſſent d'un lit à l'autre, car les Itchoglans ne ſont point châtrez. Le principal emploi où étant Pages ils peuvent arriver dans le Serrail, c'eſt d'être des quarante qui approchent de plus près la perſonne du Grand Seigneur, dont les quatre principaux ſont le Selihhtar, qui porte l'épée du Prince; le Tſchoadar, qui porte ſon yagmourluk ou manteau de pluïe, l'Ibrictar, qui porte toûjours de l'eau dans un vaſe, pour lui en verſer au cas qu'il ſe voulût laver; & le Kuptar, qui porte un pôt où il y a du Sorbet, pour lui donner à boire quand il a ſoif; Ces quatre ſortent toûjours du Serrail avec le Grand Seigneur, & de ces charges ils paſſent aux premiéres de l'Empire; Outre ce grand Serrail, il y en a un autre dans Conſtantinople, que l'on appelle le vieux Serrail, où le Prince logeoit autrefois, mais qui ne ſert plus que pour loger les femmes du Grand Seigneur dernier mort, où elles ſont toutes envoiées, ſi ce n'eſt qu'il y en ait quelqu'une qui plaiſe au Prince regnant, qu'il retient dans ſon Serrail; Elles ſont encore gardées fort exactement, dans ce vieux Serrail par des Eunuques, & cela juſqu'à leur mort, à moins que le Grand Seigneur ne trouve bon qu'elles ſe marient avec quelque Grand de la Porte; Ce Palais eſt bien bâti; il eſt enclos de fort hautes murailles, où il n'y a aucune ouverture par dehors que la porte; de ſorte qu'il reſſemble aſſez à un de nos Monaſtêres de filles : Il y a encore à Pera proche de la maiſon de l'Ambaſſadeur de France un Serrail du Grand Seigneur, où l'on tient ſous la garde d'un Aga pluſieurs Itchoglans, leſquels aiant demeuré là quelque tems, les plus groſſiers en ſortent avec une païe, & les autres vont au Serrail ſervir au Grand Seigneur: Outre ces Serrails, le Grand Seigneur en a encore pluſieurs autres à la campagne, tant en Europe qu'en Aſie, qui tous ont de beaux jardins, & tous ces jardins ſont gouvernez par des Boſtangis en grand nombre, leſquels ſont commandez par le Boſtangi Bachi, ou Chef des Jardiniers : cette Charge eſt une des plus belles de l'Empire ; car le Boſtangi Bachi a ſon logement dans le Serrail, & toutefois il porte de la barbe, & il n'y a que le Grand Seigneur & lui qui en puiſſent porter, les autres aiant le menton ras, pour témoignage de leur ſervitude: De plus aiant l'oreille du Prince, qu'il accompagne ſouvent à la promenade, tant dans les jardins que ſur la mer, où il gouverne le timon de la barque ou galiote, qui porte le Grand Seigneur, il n'y a point de doute qu'il ne ſoit en grande puiſſance & conſideration, non ſeulement à la Porte, mais par tout l'Etat, quand le Grand Seigneur veut faire mourir à Conſtantinople quelque perſonne de qualité, il

Autre Serrail à Pera.

Boſtangi Bachi.

y envoie ordinairement le Boſtangi Bachi, pour lui en apporter la tête.

CHAPITRE XIX.

DES AUTRES SERRAILS, DES Hans, des maiſons ordinaires, & des Bezeſtains de Conſtantinople.

IL y a encore à Conſtantinople pluſieurs Serrails de particuliers, mais ils n'ont en dehors aucune beauté, ils ſont au contraire fort vilains, & il ſemble qu'ils affectent de les faire de peu d'apparence par le dehors, de peur de donner de la jalouſie au Grand Seigneur; ces Palais ſont grands, & clos tout à l'entour de hautes murailles comme nos Monaſtêres: par dedans il y a de très-beaux appartemens, dont les plat-fonds ſont couverts d'or & d'azur, & le plancher où l'on marche de beaux tapis étendus, ce qui fait qu'en entrant on a de coutume de laiſſer ſes ſouliers à la porte, de peur de les gâter: Les murailles ſont revêtuës de fins carreaux comme de la porcelaine: dans toutes les ſales & les chambres ils ont des façons d'eſtrades élevées de terre d'un demi-pié ou d'un pié, qu'ils appellent Divans, qui ſont couverts de tapis plus riches que ceux qui couvrent le reſte de la chambre, avec quantité de couſſins en broderie appuïez contre les murailles; c'eſt ſur ces Divans

Ornemens du dedans des Palais.

Divans qu'ils ſe repoſent, & reçoivent leurs viſites, & paſſent la meilleure partie de la journée: dans tous ces Palais l'appartement des femmes eſt ſeparé du reſte du logis, & aucun homme n'y entre, que le maître de la maiſon, ou quelque Eunuque: Il y a encore dans la ville pluſieurs grands bâtimens, faits comme des cloîtres de Moines, qu'ils appellent Hans; ils ſont compoſez pour l'ordinaire d'une grande Cour quarrée, au milieu de laquelle il y a une fontaine avec un grand baſſin, & tout autour de la Cour des arcades, ſous leſquelles au long de la muraille ſont les portes des chambres, qui ſont toutes égales, & qui ont chacune leur cheminée: ces arcades portent une galerie regnante à l'entour de la Cour, comme celle d'embas, & cette galerie eſt auſſi bordée de chambres pareilles à celles qui ſont embas; ces Hans ſont pour loger les Marchands. Pour avoir quelques-unes de ces chambres, il faut parler au portier du Han, qui en a toutes les clefs, on lui donne un quart de piaſtre, ou demi-piaſtre pour l'ouverture, comme ils diſent; & chaque jour tant que vous y demeurez, une aſpre, ou deux, ou trois, ſelon la taxe qui y eſt miſe, les magazins pour leurs marchandiſes ſe louent de même: ces Hans ſont fort bien bâtis, & les principaux murs ſont de pierre de taille: le plus beau qui ſoit à Conſtantinople,

Divans.

Hans.

Logement des Marchands.

nople, eſt celui qu'on appelle Valida hhane, Han de la Sultane Mere, à cauſe que la Mere du Grand Seigneur d'apréſent l'a fait bâtir; cela eſt fort commode pour les étrangers, qui trouvent toûjours maiſon à louer & à bon marché, aïant un matelas, quelques couvertures, tapis, & couſſins, vous voilà & meublé & logé : ces Hans ſont de fort grand revenu pour ceux à qui ils appartiennent. Pour les maiſons de Conſtantinople elles ſont fort chetives, & preſque toutes de bois, auſſi le feu y prend ſouvent & y cauſe d'horribles ravages, principalement quand il fait du vent; il prit trois fois à Conſtantinople en huit mois que j'y ſéjournai; la premiére fois, qui fut le jour de mon arrivée, il y eut huit mille maiſons brûlées, les deux autres fois il ne fit pas un ſi grand ravage. Du tems de Sultan Murad il y fit un ſi grand deſordre durant trois jours & trois nuits, qu'il ne laiſſa pas la moitié de la ville ſaine; il eſt vrai que la plupart de ces maiſons étant petites, & bâties plus de bois que d'autre choſe, elles ſe rebâtiſſent en fort peu de tems, & à peu de frais. Pour remedier à ces incendies, & en arrêter le cours, il y a des gens appellez Baltadgis, c'eſt-à-dire, gens de hache, qui ont païe continuelle du Grand Seigneur: lorſque le feu a pris en quelque part, ils abatent les maiſons voiſines à coups de hache, com-

Maiſons de Conſtantinople chetives.

Conſtantinople fort ſujette au feu.

Baltadgis, c'eſt-à-dire, gens de hache.

commençants quelquefois à vingt ou trente maiſons au deſſous du feu, car le feu y va ſi vîte, qu'il eſt bien-tôt à eux; ces incendies viennent le plus ſouvent du tabac, car les Turcs s'endorment facilement en fumant, & comme ils en prennent même dans leur lit, il eſt fort aiſé que le feu tombant de leur pipe ſe prenne à des matiéres ſi diſpoſées à le recevoir. Ce deſordre du feu arrive auſſi quelquefois par les gens de guerre, qui l'allument à deſſein de pouvoir piller les maiſons dans la preſſe de ceux qui accourent pour l'éteindre. Les ruës de Conſtantinople ſont fort vilaines, pour la plupart étroites, tortuës, hautes & baſſes, il y a pluſieurs places où ſe tiennent les marchez: Mais il faut voir le grand Bezeſtain, qui eſt une fort grande ſale ronde, toute bâtie de pierres de taille, & fermée de murailles fort épaiſſes, les boutiques ſont en dedans à l'entour de la ſale; à la façon de la ſale du Palais à Paris; & c'eſt dans ces boutiques que ſe vendent les plus précieuſes marchandiſes: il y a quatre portes à cette ſale, qui ſont bien fortes, & qui ſe ferment toutes les nuits, perſonne n'y couche, chacun aiant ſeulement le ſoin de bien fermer ſa boutique au ſoir. Il y a un autre Bezeſtain dans la ville, mais plus petit, & où ſe vendent des marchandiſes moins précieuſes.

Cauſe des embraſemens.

Grand Bezeſtain.

Petit Bezeſtain.

CHAPITRE XX.

DE CASSUM PACHA, GALATA, Pera, & Tophana.

Caïque, Perme, eſpece de bateaux,

Ocmeï-dan, ou champ des fléches.

AYant aſſez parlé de Conſtantinople, il faut paſſer à Galata, qui en eſt comme le faux-bourg. Galata eſt ſeparé de Conſtantinople par le port qui eſt entre-deux, il y a quantité de caïques & de permes des deux côtez, avec leſquelles on fait ce trajet pour fort peu de choſe, & qui vous portent vers le lieu où vous avez affaire; les caïques ſont de petits batteaux, & les permes ſont de fort petites barques très-legères, & ſi jalouſes, que ſi l'on appuie plus d'un côté que de l'autre, on les fait aiſément renverſer. On peut aller à Galata par terre, en faiſant le tour du port, qui eſt fort grand; par ce chemin, aiant paſſé une petite riviére d'eau douce qui ſe décharge dans le port, on va du côté de Galata: on trouve premiérement l'Ocmeïdan, ou champ des fléches, c'eſt un grand champ où les Turcs tirent de l'arc; & c'eſt auſſi en ce lieu que les Turcs viennent en proceſſion prier Dieu pour le ſalut de l'armée, & pour toutes leurs néceſſitez: puis on vient à Caſſumpacha, qui eſt comme un bon village: là ſur le bord de la mer eſt l'Arſenal où ſe font les galeres, maones & vaiſſeaux; il y a ſix vingts arches ſous leſquelles on peut mettre des galeres à couvert, ou y en faire de neuves. Le Capoudan Pacha ou Admiral a ſon logement dans l'Arſenal, où il commande, & tous les gens de marine dépendent de lui: dans ce même Arſenal eſt le bain des Eſclaves du Grand Seigneur, qui eſt fort grand & ſpacieux: de là on vient à Galata, qui n'eſt ſeparé de Caſſumpacha que par des cimetieres qui ſont entre-deux. Galata eſt une ville aſſez grande vis-à-vis de Conſtantinople, dont elle eſt ſeparée par le port; cette ville étoit autrefois aux Genois, & aſſez conſiderable; on y voit encore une groſſe tour, où ils tinrent long-temps bon contre les Turcs, aprés qu'Ils furent Maſtres de Conſtantinople; les maiſons y ſont bonnes & bien bâties, il y demeure quantité de Grecs, & c'eſt la demeure ordinaire des Francs. Il y a dans Galata cinq Maiſons de Religieux Francs, ſavoir de Cordeliers, & leur Egliſe s'appelle Sainte Marie; d'Obſervantins ou Cordeliers Conventuels, leur Egliſe eſt Saint François: de Jacobins, qui ont l'Egliſe Saint Pierre: de Jeſuites, qui ont l'Egliſe Saint Benoît: & de Capuçins, qui ont l'Egliſe Saint George. Sur la marine il y a la plus belle poiſſonnerie qui ſoit au monde, c'eſt une ruë dont les boutiques des deux côtez ſont de poiſſonniers, qui étalent ſur leurs étaux du poiſſon en ſi gran-

Capoudan Pacha ou Admiral.

de quantité que cela eſt étonnant : on y trouve preſque de toute ſorte de poiſſons fort excellens, frais, & à bon marché : les Grecs tiennent pluſieurs cabarets dans Galata, ce qui y attire bien de la canaille de Conſtantinople, qui eſt fort inſolente quand elle eſt ſaoule, & dont la rencontre eſt dangereuſe. De Galata en montant on va à Pera ; qui eſt auſſi ſeparé de Galata par des cimetieres, c'eſt comme un bon Bourg où demeurent les Ambaſſadeurs Chrêtiens, excepté ceux de l'Empereur, du Roi de Pologne, & de Raguſe, qui logent dans Conſtantinople. L'Ambaſſadeur de France eſt fort bien logé en ce lieu de Pera, aiant un beau & grand Palais, qu'on appelle la maiſon du Roi, qui a fort belle vûë ſur tout le port, & ſur le Serrail du Grand Seigneur, vis à-vis duquel il eſt bâti en un lieu plus haut que le Serrail, Pera étant ſur un lieu fort élevé : les maiſons de Pera ſont belles, & il n'y loge preſque que des Grecs de conſidération. De Pera on déſcend beaucoup pour venir à Tophana, qui eſt au deſſous au bord de la riviére, & vis-à-vis du Serrail : il eſt appellé Tophana, qui veut dire, maiſon de canons, parce que c'eſt le lieu où l'on jette en fonte les canons & autres piéces d'artillerie, & il donne le nom à tout ce quartier-là, qui eſt comme un petit Bourg : les maiſons de Galata, Pera, & Tophana ſont bâties ſi à propos,

pos, que comme ces lieux ſont les uns hauts & les autres bas, elles forment comme un amphithéatre d'où l'on découvre facilement & agréablement le port & la mer.

CHAPITRE XXI.

DE LA TOUR DE LEANDRE, de Scudaret, de l'Ile du Prince, & de la Mer noire.

QUoi que les campagnes des environs de Conſtantinople ne ſoient pas auſſi délicieuſes & auſſi peuplées qu'en France, toutefois elles ne manquent pas de promenades agréables; il faut entrer dans un caïque & aller à Scudaret, appellé en Turc Iſcodar, Iſcodar. le trajet eſt d'un bon mille: on paſſe pardevant la tour de Leandre, qui eſt entre le Serrail & Scudaret, & l'on peut y entrer ſi l'on veut: cette tour eſt bâtie ſur un rocher qui eſt dans la mer, & eſt conſidérablement forte; il y a pluſieurs canons qui pourroient battre le port de Conſtantinople, & les deux embouchures du Boſphore de Thrace & de la Propontide, ou comme ils diſent, de la mer noire & de la mer blanche; il y a dans cette tour un puits d'eau fort fraîche & bonne à boire: je ne ſai pourquoi ils appellent cette tour de Leandre. De là on va à Scudaret, Scudaret. village. c'eſt un village en Aſie ſur le bord de la mer, vis-à-vis du Serrail de Conſtantinople, on y voit un beau Serrail du Grand Seigneur, avec de fort beaux jardins. Plus bas du même côté, vis-à-vis des ſept tours eſt Chalcedoine, autrefois ville fameuſe, & célèbre par le quatriéme Concile géneral œcumenique qui y fut tenu, elle n'eſt plus maintenant qu'un miſérable village. L'Ile du Prince, qui eſt éloignée de Conſtantinople de quatre heures, eſt encore une promenade dont l'air eſt très-excellent, quoi que cette Ile ne ſoit pas grande elle eſt aſſez agréable, & il y a deux Bourgs habitez par les Grecs: le canal de la mer noire eſt une promenade merveilleuſe, ce canal, qui eſt le Boſphore de Thrace, vient de la mer noire juſqu'à Conſtantinople, où entrant dans la Propontide il mêle ſes eaux avec celles de la mer blanche; ſa plus grande largeur eſt d'environ un mille, & ſa longueur de douze milles: En allant de Taphana vers ce canal, on voit à main gauche en Europe quantité de fort belles maiſons accompagnées de jardins, on entre dans ce canal, dont les deux rivages véritablement charment la vuë, comme étant la choſe du monde la plus délicieuſe; ce ne ſont que maiſons magnifiques, & jardins remplis de toute ſorte de bons fruits: je vis ſur le bord qui eſt en Aſie un joli château, où Sultan Ibrahim, pere de Sultan Me-

Mehemet à préſent regnant, fut caché durant vingt ans, pour éviter la mort que Sultan Murad fit ſouffrir à ſes autres freres: ce château eſt couvert de pluſieurs arbres fort hauts qui en ôtent la vuë, ce qui fait, comme nous dirent ceux qui y demeurent, que peu de perſonnes le vont viſiter: Il y a auſſi le long de ſes bords quantité de bons villages, où on trouve tout ce dont on a beſoin: on pêche en ce canal quantité de bons poiſſons de pluſieurs ſortes, & principalement des poiſſons épées, qui ſont grands, & ainſi appellez parce qu'ils ont ſur le nez une arête longue & large en forme d'épée, ou plutôt de ſcie; on y voit quantité de dauphins, qui ſuivent les bâteaux en bondiſſant hors de l'eau. A ſix milles loin de Conſtantinople en cette mer il y a deux fortereſſes, l'une en Europe, l'autre en Aſie, qui ſervent toutes deux de priſon pour les perſonnes de qualité. Elles ont été bâties pour arrêter les courſes des Coſaques, qui ſans cela viendroient ſouvent piller juſque dans Conſtantinople, puis que même malgré ces fortereſſes ils ne laiſſent pas quelquefois d'y donner l'alarme: en trois ou quatre heures de tems on arrive au bout du canal ou Boſphore de Thrace où commence la mer noire. Au milieu de cette embouchure, qui eſt fort étroite, ſe voit une petite Ile, ou plutôt un rocher iſolé, éloigné de ter-

Poiſſons épées.

re ferme de chaque côté environ cinquante pas, où étant arrivé on peut monter juſqu'au haut ; ſur ce rocher eſt une colonne de marbre blanc, qu'on appelle la colonne de Pompée, parce qu'on dit que ce fut Pompée qui l'y fit dreſſer après avoir vaincu Mithridate, en mémoire de ſa victoire : tout auprès, & à l'entour de ce rocher il y en a pluſieurs autres petits épars dans l'eau ça & là, que pluſieurs croient être les Iles Cyanées ou Symplegades : vis-à-vis de ce rocher de la colonne de Pompée en terre ferme du côté de l'Europe, eſt un village ſur le bord de l'eau, avec une tour, au haut de laquelle eſt une lanterne ou fanal, pour éclairer de nuit aux vaiſſeaux, de crainte qu'ils ne ſe perdent ; car cette mer eſt fort dangereuſe, & il n'y a point d'année que pluſieurs n'y faſſent naufrage, auſſi eſt-elle appellée des Grecs Maurothalaſſa, qui veut dire la mer noire, non que ſes eaux ſoient noires, mais à cauſe qu'il s'y leve fort ſouvent des tempêtes, & ſi ſubitement, qu'elles cauſent de frequens deſordres, & quelque beau tems qu'il faſſe on en eſt quelquefois ſurpris en un moment ; & comme cette mer n'eſt pas fort large, & qu'outre cela il y a pluſieurs courans cauſez par la décharge des eaux du Danube, du Boriſthene, du Tanaïs, & de pluſieurs autres riviéres de moindre conſidération qui ſe

Mauro-thalaſſa, c'eſt-à-dire, mer noire.

rendent en cette mer, les vaiſſeaux ſont ſujets à tant de bouraſques, que ſouvent ils vont échouer contre des rochers, & periſſent : les Anciens appelloient cette mer Pontus Euxinus, nom qui avoit été changé & adouci de celui d'Axinos, qui veut dire en Latin *inhoſpitalis*, qui traite mal ſes hôtes ; comme en Italie la ville qui s'appelloit Malventum, fut appellée depuis Beneventum. Si on décend en Europe on voit un fort beau païs, couvert de jardins & bons pâturages, auſſi y a-t-il par cette campagne pluſieurs villages habitez par des Grecs ; un peu avant dans la terre de ce même côté, on voit de fort beaux aqueducs, qui portent de l'eau juſque dans Conſtantinople.

CHAPITRE XXII.

DE LA TAILLE ET FORCE DES Turcs, de leur habillement, de leur façon de ſaluer, & de leurs mœurs.

J'Ai parlé aſſez ſuccinctement de tous les lieux de Conſtantinople que j'ai vus, parce que pluſieurs en ont écrit fort au long, maintenant je dirai quelque choſe de la taille, force, habillemens, coutumes & façons de faire des Turcs, ſelon ce que j'en ai pû remarquer & aprendre. Les Turcs ſont ordinairement d'une belle taille, aiant le corps fort bien proportionné, ils ſont exempts de pluſieurs défauts qui ſont plus ordinaires aux autres païs de l'Europe; on n'y voit point de boſſus, peu de boiteux, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit fort comme un Turc; car pour la plupart ils ſont forts & robuſtes. Leur habit eſt avantageux pour paroître de belle taille, & il en cache les défauts bien plus facilement que ne peuvent faire les rondaches des canons que l'on porte en France; ils mettent par deſſus leur chair un caleçon, qui eſt également fermé par devant & par derriére; leur chemiſe, dont les manches ſont comme celle de nos femmes, eſt fenduë de même, & tombe par deſſus le caleçon; ils ont un doliman deſſus la chemiſe, qui eſt comme une ſoutane qui va juſqu'aux talons, elle a les manches étroites, finiſſant en un petit rond qui couvre le dos de la main; ils font ces dolimans de toile, de tafetas, de ſatin, ou d'autres étofes bigarrées fort gentilles, & l'hiver ils les font piquer de coton: par deſſus le doliman ils ſe ceignent les reins avec une ceinture, qui peut ſervir de tulban, étant tortillée autour de la tête, ou bien avec une de cuir large de deux ou trois doigts, & garnie de boucles d'or ou d'argent. Ils portent ordinairement à leur ceinture deux poignards, qu'ils appellent cangiars, ce ſont proprement des couteaux à gaine, mais les man-

Taille des Turcs.

Habit des Turcs avantageux.

Doliman, eſpèce de ſoutane.

Cangiar, ou poignard.

manches & les gaines ſont garnies d'or ou d'argent, & quelquefois de pierreries, ou bien les manches ſont ſeulement de dent de poiſſon, qu'ils eſtiment ſans comparaiſon plus que l'ivoire, & ils en vendent la livre bien cher. Ils portent deux mouchoirs à la ceinture, un de chaque côté, & la bourſe à tabac y eſt auſſi penduë, & dans le ſein celle de l'argent, & pluſieurs autres choſes, comme leurs papiers, & auſſi leurs mouchoirs, quand ils ſont un peu ſales ou frippez, car ils ſe ſervent de leur ſein comme nous de nos poches. Pardeſſus le Doliman ils portent un Feredge, qui eſt comme nos robes de chambre, aiant les manches fort larges, & longues environ comme les bras, quoi qu'on ne les y paſſe pas toûjours; cela leur tient lieu de manteau, & l'hiver ils les font doubler de riches fourrures, & ceux qui y ont le moien, dépenſent volontiers quatre ou cinq cens piaſtres pour avoir une doublure de zebelines qu'il appellent Samour. Ils ont des bas de drap de la longueur de la jambe, deſquels le pié eſt un chauſſon de cuir jaune ou rouge, ſelon la condition, couſu au bas, ils appellent ces chauſſons des Meſtes. Les ſouliers ſont de même couleur, & faits preſque comme des pantoufles, le talon eſt égal au reſte de la ſemelle, ſinon qu'il eſt ferré d'un petit fer demi-rond fait exprès & ils appellent ces ſouliers

Feredge, eſpèce de robe de chambre.

Samour, ou zebelines.

Meſtes, ou chauſſons.

Pabout-ches ou ſouliers. liers Paboutches. Leur tête eſt couverte d'un bonnet de velours cramoiſi, de la forme d'une toque ſans bords, cotonné par dedans, & à l'entour, ils y entortillent un tulban blanc

Tulban. ou rouge. Ce tulban eſt une écharpe de toile ou d'étofe de ſoïe qui a pluſieurs aunes de long, & toute la largeur de l'étofe, ils en font pluſieurs tours à l'entour de la tête; & ils l'entortillent en pluſieurs façons, & on reconnoît la condition & la qualité d'un homme à la façon dont il porte le tulban ou autres coifures, deſquelles nous parlerons ci-après: il y en a dont les façons ſont fort difficiles, auſſi ont-ils des gens qui font profeſſion & mêtier de les bien mettre, comme les coifures parmi nous. Pour les parens de Mahomet, qu'on appelle Scherifs, ils portent le tulban vert, (ce mot de Scherif ſignifie noble) il n'y a que ceux de cette race qui puiſſent prendre ce titre ou porter le vert à la tête, & ce n'eſt que par cette couleur qu'on les reconnoît: ces gens qui n'ont qu'une nobleſſe imaginaire, ſont en grand nombre, & pour la plupart fort gueux, ſi l'on en excepte quelques Princes qu'ils ont encore aujourd'hui en quelques Etats d'Arabie & d'Afrique, nous en parlerons ailleurs. Ces Scherifs font croire qu'ils ont en eux cette vertu particuliére, que ſi on les jettoit dans une fournaiſe ardente, ils en ſortiroient ſans dommage: les femmes qui

Parens de Mahomet appellez Scherifs.

ſont de cette race, ſe font auſſi connoître pour telles par une piéce d'étofe verte, qu'elles portent attachée à leur voile ſur le devant de la tête. Mais pour revenir à l'habillement Turc, je le trouve fort commode, auſſi eſt-ce celui qui eſt généralement le plus en uſage dans le monde, ſi vous en exceptez quelques Provinces du Septentrion & de l'Occident. Les Turcs ſe raſent les cheveux, & trouvent étrange que les Francs les laiſſent croître, car ils diſent que le diable ſe niche dedans, ainſi ils ne ſont point ſujets à mille ordures qui nous viennent ſi nous n'avons le ſoin de nous bien peigner: mais ils laiſſent croître la barbe & les mouſtaches, excepté ceux qui ſont élevez & qui ont charge dans le Serrail, car il n'y a que le Grand Seigneur & le Boſtangi Bachi, qui la laiſſent croître, & ils eſtiment fort un homme qui a belle barbe, c'eſt un très-grand affront qu'on fait à un homme de lui prendre ſa barbe, ſi ce n'eſt pour la baiſer, comme ils font ſouvent, ils jurent par leur barbe, comme auſſi par la tête de leur pere, par la tête du Grand Seigneur, & autres ſemblables. Quand ils ſaluent un homme, ils ne ſe découvrent point la tête, & ce leur ſeroit un affront, mais ſeulement mettant la main ſur l'eſtomach & s'enclinant un peu, ils diſent, *ſela meon aleïcom*, qui veut dire, la paix ſoit avec vous; & le

Cheveux & barbe des Turcs.

Façon de ſaluer des Turcs.

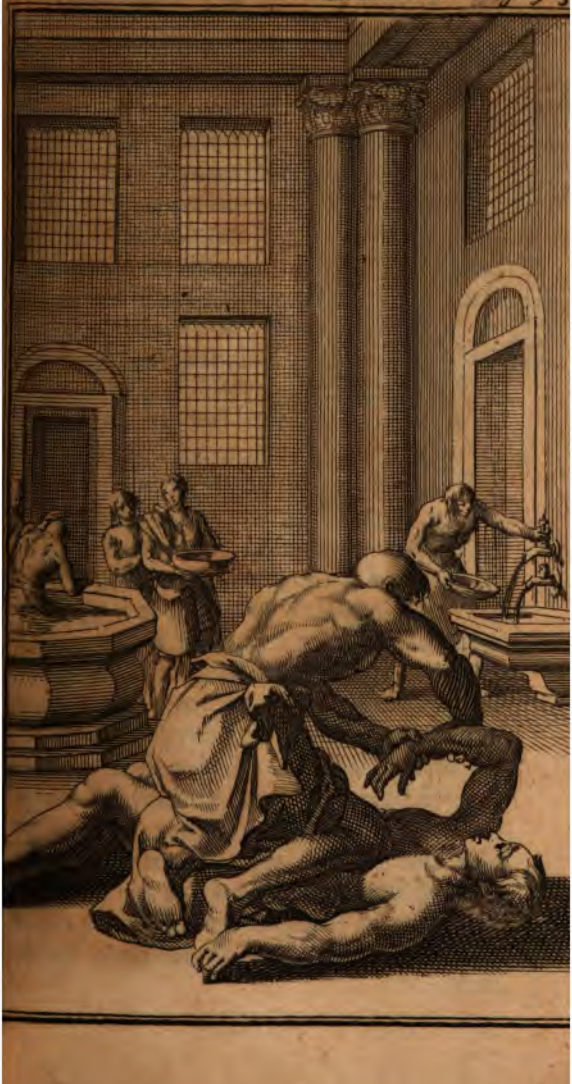
le ſalué en fait autant, & répond *aleïçom eſſelam ve raabmet vllab*, qui veut dire, la paix ſoit ſur vous, & la miſéricorde de Dieu auſſi, & autres ſemblables bénedictions : enfin ce ſalut eſt fort grave, & eſt effectivement le ſalut ancien, comme il ſe voit dans l'Ecriture Sainte. Chez les Turcs le côté le plus honorable eſt le gauche, parce que c'eſt le côté de l'épée, tellement que celui qui a la droite, a l'épée ſous la main de celui qu'il veut honorer. Quand un Turc va avec un Chrêtien, il ne lui céde pas volontiers la main gauche, & il eſt bien-aiſé de s'en accorder, car comme chez nous la main droite eſt la plus honorable, tous deux ont le lieu d'honneur.

Côté le plus honorable.

CHAPITRE XXIII.

DES BAINS DES TURCS.

LEs Turcs uſent fort des bains, tant pour ſe tenir le corps propre & net, que pour la ſanté. Il y a pour cela pluſieurs beaux bains dans les villes, & il n'y a ſi chetif village, qui n'ait au moins un bain ; ils ſont tous faits de même façon, & il n'y a point d'autre difference, ſinon que les uns ſont plus grands, ou plus ornez de marbre que les autres. Je décrirai celui qui eſt à Tophana auprès d'une belle Moſquée, comme étant un des



beaux que j'aie vûs. Vous entrez dans une grande ſale quarrée, longue d'environ 20. pas, dont le plancher eſt fort haut élevé, il y a dans cette ſale tout à l'entour des Maſtabez, ou bancs de pierre bâtis contre la muraille, larges de plus d'une toiſe, & hauts de demie, leſquels ſont tout couverts de natte: d'abord que vous arrivez, on vous étend une grande ſerviette (qu'ils appellent fouta) deſſus leſdits bancs, où vous vous aſſeiez, & mettez vos habits après vous être dépouillé: au milieu de cette ſale il y a une grande fontaine avec un grand baſſin de marbre, pour laver les linges qui ont ſervi, & après qu'on les a lavez, on les jette ſur des perches qui ſont au haut de la dite ſale, tout à l'entour, où on les laiſſe ſécher. Après que vous vous êtes aſſis ſur la ſerviette qu'on vous a étenduë, on vous apporte une autre ſerviette, que vous mettez devant vous, & l'attachez par deſſus vôtre chemiſe devant que de l'ôter, de crainte qu'on ne voie ce qu'on ne doit voir, ce qui ſeroit un grand crime, cela vous couvre tout le derriére & le devant depuis la ceinture juſqu'aux genoux; aiant ôté vôtre chemiſe, vous la mettez avec vos habits dans la ſerviette ſur laquelle vous vous êtes aſſis, les laiſſant là ſans crainte que perſonne y touche, car les bains ſont lieux de liberté & de ſûreté, comme s'ils étoient ſacrez,

Deſcription des Bains.

Maſtabez ou bancs de pierre.

Fouta, eſpèce de ſerviette.

crez, il ne s'y commet jamais aucune friponnerie, & s'il s'en commettoit, le Maſtre du bain ſeroit obligé d'en reparer le dommage. Après vous être dépouillé, vous entrez par une petite porte dans une petite ſale un peu chaude, & de là par une autre porte dans la grande ſale, qui eſt très-chaude. Toutes ces ſales ſont en dômes, percez de petites fenêtres, où il y a des vitres pour donner de la lumiére. Cette grande ſale chaude eſt pentagone, chaque face étant ſoûtenuë de deux pilliers de marbre blanc, à chaque face eſt une eſtrade de marbre, élevée d'environ demi-pié, & au milieu de chaque face, il y a contre la muraille environ à deux piez du pavé un petit baſſin de marbre blanc de quelques deux piez de large, & au deſſus un robinet d'eau chaude, & à quatre doigts au deſſus de ce robinet un autre robinet, qui donne de l'eau froide, de ſorte que vous les mêlez comme il vous plait, puis vous en prenez dans de grandes taſſes de cuivre qui ſont toûjours prêtes pour cet uſage, & vous en jettez ſur vous autant que vous voulez. Il y a auſſi dans cette ſale une grande cuve de pierre pleine d'eau chaude, où on peut ſe mettre ſi on veut, mais il n'y a pas de ſûreté, parce qu'il y entre pluſieurs coquins, qui ont des differentes maladies, quoi qu'on en change aſſez ſouvent l'eau, & quand on eſt aſſûré que perſonne n'y eſt encore entré, on s'y peut laver. D'abord que vous êtes arrivé dans cette grande ſale, vous vous aſſeiez à platte terre, qui eſt toute pavée de marbre, qui eſt échauffé par des fourneaux qui ſont deſſous, puis un valet vient tout nud, à la reſerve des parties que la bien-ſéance fait cacher, (tous les valets de bains ſont toûjours ainſi, afin d'être toûjours prêts à ſervir ceux qui entrent) & vous faiſant coucher de vôtre long ſur le dos, il vous met les genoux ſur le ventre & ſur l'eſtomach, & vous embraſſant étroitement, vous fait craquer tous les os du corps & des bras & des jambes, pour accommoder & amollir les nerfs, puis vous faiſant coucher ſur le ventre, il vous en fait autant ſur le dos, marchant ſur vôtre dos, de ſorte qu'il vous fait baiſer la terre bien fort, en-ſuite vous aiant razé au menton & ſous les aiſſelles, il vous donne un razoir pour vous razer aux autres parties, & vous allez dans une des petites chambrettes, dont il y en a une ménagée dans l'entre-deux de chaque face, & étant là, vous ôtez vôtre ſerviette, & la mettez ſur la porte, afin que chacun la voiant, on ſache qu'il y a quelqu'un, & que perſonne n'y entre, & vous vous raſez à vôtre loiſir. Si vous craignez de vous bleſſer avec le raſoir, on vous donne de la pâte qui eſt compoſée d'un certain mineral appellé Ruſ-

Maniére dont on uſe du Ruſma.

ma, qu'on met en poudre, avec lequel on mêle de la chaux, & on les détrempe avec de l'eau il s'en fait une pâte, que l'on applique aux parties dont on veut faire tomber le poil, & en moins d'un demi-quart d'heure tout le poil tombe avec la pâte, en jettant de l'eau chaude deſſus : on voit quand il eſt tems d'y jetter de l'eau, en éprouvant ſi le poil s'en va avec cette pâte, car ſi on la laiſſoit trop-longtems deſſus la partie, après avoir mangé le poil, elle mangeroit encore la chair. Le Ruſma eſt un mineral fait comme du machefer ; il eſt en grand uſage en Turquie, & il s'y en debite une ſi grande quantité, que la douane du Grand Seigneur en tire un notable revenu. A Malte au lieu de Ruſma on ſe ſert d'Orpiment, qu'on mêle avec de la chaux pour le même uſage. Après vous être ôté le poil, & avoir remis vôtre ſerviette, vous retournez dans la grande ſale, où vous ſuez ſi long-tems qu'il vous plaît, puis un valet vient avec une bourſe de camelot noir, dans laquelle il met ſa main, & vous en frotte par tout le corps ſi fort, qu'il vous ôte toute la craſſe de la peau, ſans toutefois vous faire mal, puis il prend de l'étoupe de ſoie avec un morceau de ſavon dedans, dont il vous frotte & ſavonne par tout, après quoi il jette quantité d'eau ſur vôtre corps, & vous lave auſſi ſi vous voulez la tête avec du ſavon : cela fait, il va

Ce que c'eſt que Ruſma.

va vous querir une ſerviette ſéche, que vous mettez à la place de celle qui eſt mouillée, vous retournez en-ſuite à la ſale où vous avez laiſſé vos habits, où étant aſſis, il vous verſe de l'eau ſur les piez, pour vous ôter les ordures que vous avez pris en venant, puis il vous apporte des ſerviettes ſéches & chaudes, dont vous vous eſſuiez bien par tout, & quand vous êtes habillé, après qu'un autre vous a preſenté un miroir, vous n'avez qu'à païer, & vous en aller. Le prix ordinaire du bain eſt deux âpres, qui ſe païent au maître, & ceux qui ſe font ſervir, en donnent autant au valet. Ces bains ſont fort commodes, & je croi que le grand uſage qu'ils en ont leur ſauve bien des maladies: il n'y a perſonne pour pauvre qu'il ſoit, homme ou femme, qui n'aille au moins une fois la ſemaine aux bains. Il y a des bains où les hommes vont un jour & les femmes un autre, d'autres où les hommes vont le matin, & les femmes après midi, d'autres pour les femmes ſeulement. Quand les femmes y ſont, il y a des femmes qui les ſervent, & c'eſt un crime digne de mort à un homme de quelque religion ou condition qu'il ſoit, d'entrer dans un bain où il y a des femmes. C'eſt auſſi un grand crime, mais qui auroit ſeulement la honte, ou tout au plus quelques coups de bâton, de montrer ſes parties honteuſes, ou regarder celles d'autrui.

Quelles gens vont aux Bains.

Pudeur des Turcs.

trui. Ces bains s'échauſent par deſſous. Les Seigneurs de haute qualité en ont chez eux pour leur uſage & pour celui de leurs femmes.

CHAPITRE XXIV.

DU MANGER, DU BOIRE, & du coucher des Turcs.

LEs Turcs ne font point de feſtins ſomptueux, & l'on n'entend point dire qu'un Turcs ſe ſoit ruïné à faire bonne chère, ils ſe contentent de peu de choſe, & un bon cuiſinier feroit en ce païs-là fort mal ſes affaires, auſſi chacun y ſait faire la cuiſine, & ils n'ont point de ſauſſes qui ne s'aprennent à les voir faire une fois. Leur plus ordinaire manger eſt ce qu'ils appellent pilau. Ce pilau eſt du ris qu'ils mettent dans une marmite auec une poule, du mouton, du beuf, ou ſeulement l'une de ces choſes, & faute de viande, avec du beurre, & quand le ris eſt un peu cuit, ils le retirent, & en empliſſent un grand plat, mettant quantité de poivre deſſus, ils n'y oublient pas même quelquefois du ſafran pour le rendre jaûne; quand il eſt heure de manger, ils étendent à terre une nappe ronde de marroquin, qu'ils appellent ſofra, ſur lequel ils mettent le pilau & la viande; & rompant le pain en morceaux les diſtribuent

Manger des Turcs.

Ce que c'eſt que Pilau.

Sofra, table des Turcs.

tout à l'entour, puis ils s'aſſeient ſur leurs talons à la façon des tailleurs autour du ſofra, & ils ſe ſervent tous d'une ſerviette bleuë qui eſt aſſez longue pour faire le tour du ſofra, puis aiant dit Biſmillah, c'eſt-à-dire, au nom de Dieu, ce qui leur tient lieu de *Benedicite*, ils mangent leur pilau avec des cuillieres de bois longues d'un pié, faiſant ſcrupule de manger dans de l'or ni dans de l'argent, & toutefois le Grand Seigneur a des plats d'or, comme nous dirons ci-après: quand ils n'ont point de cuillieres, ils s'en paſſent facilement, prenant d'une main le pilau, & le mettant dans l'autre pour le porter dans leur bouche: quand ſe vient à la viande, un de la compagnie la rompt en morceaux à belles mains, ne ſe ſervant point de couteaux pour cela, puis chacun en prend à ſa fantaiſie: pour le beuf & le mouton, ils n'ont point de peine, car devant que de le faire cuire, ils le coupent par petits morceaux, ſoit roti ou bouilli. Ils ne boivent point ordinairement pendant le repas, mais quand ils ont aſſez mangé, ils ſe levent, & vont boire de l'eau leur ſaoul au même pot, puis rendent graces à Dieu par un Hamdillah, c'eſt-à-dire, loué ſoit Dieu. Le repas étant ainſi fini, ils ſe lavent les mains, car ils ne ſe les lavent point devant que ſe mettre à manger, mais ſeulement quand ils en ſortent. Leur boiſſon ordinaire

Biſmillah.

c'eſt de l'eau. Il y en a auſſi beaucoup qui boivent du vin, & quoi qu'il ſemble que le vin leur ſoit défendu par l'Alcoran, les bons compagnons diſent que ce n'eſt qu'un avis & un conſeil, & non pas un précepte, & toutefois ils n'en boivent pas publiquement, ſi ce ne ſont les Janiſſaires & autres déterminez qui ne craignent perſonne; quand ils ſe mettent à en boire ils en boivent beaucoup, & s'il ne leur coûte rien, ils en boiront juſqu'à ce qu'ils s'endorment, pourvû qu'on les laiſſe faire; diſant qu'il n'y a pas plus de mal d'en boire dix pintes qu'une taſſe; ils n'y mêlent jamais d'eau, & ſe moquent des Chrêtiens qui y en mettent ce qui leur ſemble tout à fait ridicule. Ils ont à l'entour de Conſtantinople & par tout l'Archipel quantité de bons vins. Ils ont encore un autre breuvage qu'ils appellent Boza, il eſt fait d'orge ou de millet, & a un goût approchant de celui de nôtre biere, mais non ſi agréable, j'en ai voulu goûter une fois; je le trouvai bien mauvais, il n'y a que les petites gens qui en boivent, auſſi eſt-il à très-vil prix. Cette boiſſon les enivre. Mais ils en ont une autre qui leur eſt fort ordinaire, ils l'appellent cahvé, & en uſent à toutes les heures du jour. Cette boiſſon ſe fait d'une graine dont nous parlerons ci-après Ils la font rôtir dans une poîle ou autre uſtenſile ſur le feu, ils la pilent & met-

Le boire des Turcs.

Il n'eſt pas défendu aux Turcs de boire du vin.

Du Boza.

Du cahvé.

mettent en poudre fort ſubtile, & quand ils en veulent boire ils prennent un coquemar fait exprès, qu'ils appellent Ibrik, & l'aiant empli d'eau la font bouïllir, quand elle bout ils y mettent de cette poudre, pour environ trois taſſes d'eau une bonne cuillerée de la dite poudre, & quand cela bout, on le retire vîtement de devant le feu, ou bien on le remuë, autrement il s'enfuiroit par deſſus, car il s'éleve fort vîte; & quand il a bouilli ainſi dix ou douze bouïllons, ils le verſent dans des taſſes de porcelaine, qu'ils rangent ſur un trenchoir de bois peint, & vous l'apportent ainſi tout bouillant, il le faut boire ainſi chaud, mais à pluſieurs repriſes, autrement il n'eſt pas bon Ce breuvage eſt amer & noir, & ſent un peu le brûlé; on le boit tout à petits traits de peur de ſe brûler; de ſorte qu'étant dans un cahvehane, (ainſi nomment-ils les lieux où on le vend tout préparé,) on entend une aſſez plaiſante muſique de humerie. Cette boiſſon eſt bonne pour empêcher que les fumées ne s'élevent de l'eſtomac à la tête; & par conſéquent pour en guérir le mal, & par la même raiſon il empêche de dormir. Lorſque nos Marchands François ont beaucoup de lettres à écrire, & qu'ils veulent travailler toute la nuit, ils prennent le ſoir une taſſe ou deux de cahvé; il eſt bon auſſi pour conforter l'eſtomac;

Ibrik ou coquemar.

Cahvehane.

Vertus du cahve.

& aide à la digeſtion : enfin ſelon les Turcs il eſt bon contre toute ſorte de maux, & aſſûrément il a àu moins autant de vertu qu'on en attribuë au thé ; quand au goût, on n'en a pas bû deux fois qu'on s'y accoutume ; & on ne le trouve plus deſagréable ; il y en a qui y mêlent des cloux de girofle, & quelques grains de Cardamome, appellé en Latin cardamomum minus, qu'ils appellent cacoule, d'autres y ajoûtent du ſucre, mais ce mélange qui le rend plus agréable, le fait moins ſain & profitable, il s'en boit une grande quantité dans les païs des Turcs, il n'y a pauvre ou riche, qui n'en boive au moins deux ou trois taſſes par jour, & c'eſt une des choſes que le mari eſt obligé de fournir à ſa femme. Il y a pluſieurs cabarets publics de cahvé, où on le fait cuire dans des grandes chaudieres. En ces lieux toutes ſortes de perſonnes s'y peuvent rendre, ſans diſtinction de religion ni de qualité ; & il n'y a point de honte d'y entrer, pluſieurs y allant pour s'entretenir ; il y a même au dehors du logis des bancs de maſſonnerie avec des nattes pardeſſus où s'aſſeient ceux qui veulent voir les paſſans & être à l'air. Il y a ordinairement dans ces cahvehanes pluſieurs violons, joueurs de flûtes, & muſiciens, qui ſont gagez du maître du cahvehane pour jouër & chanter une bonne partie du jour, afin d'attirer le monde. Quand quelqu'un eſt en un cahvehane, & qu'il y voit entrer des perſonnes de ſa connoiſſance, s'il eſt un peu civil, il donnera ordre au maître de ne point prendre de leur argent, & cela par un ſeul mot; car lorſqu'on leur préſente du cahvé il n'a qu'à crier giaba, c'eſt-à dire, *gratis*. Ils ont encore le ſorbet, qui eſt un fort bon breuvage, il ſe fait en Egypte, de ſucre, jus de limon, muſc, ambre gris, & eau roſe. Quand ils veulent regaler quelqu'un qui les vient voir, ils lui font apporter une taſſe de cahvé, & en après le ſorbet, puis le parfum. Ils le donnent de cette ſorte. Un eſclave ou valet vient avec une ſerviette de ſoïe qu'il étend ſur la tête, & un autre apporte une grande caſſolette, qu'il met ſous le viſage & ſous la barbe, le premier enfermant la fumée avec la ſerviette. Celui à qui l'on fait ce regal en prend tant qu'il veut Quand ils donnent ces trois choſes, ils prétendent faire grande civilité. J'ai vû ſouvent donner les trois à Monſieur de la Haye Ambaſſadeur de France, ou chez le Moufti, ou chez le grand Vizir, & quelquefois ſeulement un des trois; quelquefois deux. Pour le parfum, ils ne l'apportoient point à Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'ils ne le donnaſſent après à ceux de ſa ſuite, auſſi ne leur en coûtoit-il rien davantage. Si les Turcs ne prennent pas grande peine à leur manger, ils n'en prennent guére

Du Sorbet.

Façon de donner le parfum aux perſonnes qu'on veut regaler.

Coucher des Turcs.

davantage pour leurs lits Quand il eſt heure de dormir, on apporte les matelas, & on les étend par terre, & chacun ſe couche ſur le ſien, les maîtres ont ordinairement le leur ſur un divan, où l'on étend un matelas ou deux, & au bout un couſſin, puis un drap, puis une couverture cotonnée à laquelle eſt couſu un autre drap; cette façon de coudre le drap de deſſus me ſemble bien plus commode que la nôtre. Le matin on plie tout ce bagage, & on le remet à ſa place, de ſorte qu'en un moment il ne paroît pas qu'il y ait eu un lit.

CHAPITRE XXV.

DES PASSE-TEMS DES TURCS, & de leurs exercices.

Les Turcs ne ſe promenent point.

J'Ai aſſez diſcouru du boire, manger & dormir des Turcs, mais comme ils ne paſſent pas toute leur vie à boire, manger ou dormir, il faut voir quels ſont leurs exercices & paſſe-tems. Premiérement les Turcs ne ſe promenent jamais dans une chambre ou dans une place comme nous faiſons, & ils ſe moquent des Francs qui ſe promenent ainſi, les appellant fous, & leur demandant qu'eſt-ce qu'ils ont à faire à ce côté qu'ils y vont ſi ſouvent, & puis de même à l'autre Quand ils ſont au logis on les trouve ordinairement aſſis ſur leurs divans. J'ai décrit ci-deſſus ce que c'étoit que divans; s'ils ſont ſeuls, où ils dorment, où ils fument une pipe de tabac, ou bien ils touchent une eſpèce de lut qu'ils appellent tambour, & ils en jouëront tout un jour ſans s'ennuïer, quoi que la melodie n'en ſoit pas fort agréable; ou s'ils ſont gens de lettres, ils liſent dans quelque livre, ou écrivent; s'ils ont compagnie, ou ils s'amuſent à cauſer, où ils jouënt à quelque jeu: ils ne jouënt jamais aux dez ni aux cartes, ou autre jeu de hazard, mais ſeulement aux échecs, dames pouſſées, à la merelle, & autres jeux ſemblables, encore ne jouënt-ils jamais pour argent ni pour autre choſe de prix, ni riches ni pauvres, ce qui eſt cauſe qu'ils n'ont pas tant de querelles entr'eux; cependant quoi qu'ils ne jouënt rien, ils ne laiſſent pas de prendre grand plaiſir au jeu, & paſſeront des après-dinées entiéres à jouër tête à tête ſans dire une ſeule parole, & d'abord que l'un a perdu, ils recommencent froidement ſans parler. Ils jouënt encore fort au mancala, qui eſt une boîte longue environ de deux piez, & large d'un demi-pié, dans laquelle il y a de chaque côté ſix foſſettes; ſavoir ſix à la boîte, & ſix au couvercle qui tient à la boîte, & s'ouvre comme un damier; on y jouë chacun avec trente-ſix coquilles, dont on met au com-

Jeux des Turcs.

Jeu du Mancala.

mencement ſix dans chaque foſſette. Mais les plus ordinaires paſſe-tems des gens de guerre ſont les exercices militaires, auſquels ils ſont fort adroits, ils tirent fort juſte au blanc avec l'arc & la fléche, & il y a dans la ville pluſieurs maiſons où on tire au blanc moiennant quelque petite monoie; ils ſont auſſi très-habiles à la zagaye, & c'eſt un grand plaiſir de les voir dans une grande place ou dans une campagne pluſieurs à cheval, dont l'un ſe met à courir, & un autre après, qui le ſuit à toute bride avec une zagaye à la main: cette zagaye eſt ordinairement un bâton quarré fait d'une branche de palmier, long d'environ trois piez, & gros deux ou trois fois comme le pouce. Quand le pourſuivant eſt bien proche de celui qu'il pourſuit, & quaſi à la longueur de ſon bâton, il lui darde ſa zagaye dans le dos ſi adroitement avec un tour de main qui en redouble la force, qu'il reçoit le coup du bout ſi fortement, que quelquefois il s'en fait des plaies fort conſidérables, & même à la tête. J'en vis un au Caire auquel il falut tirer un os de la tête après y avoir été bleſſé d'une zagaye. Or celui qui eſt devant & eſt pourſuivi, regarde de côté en fuïant, tant pour baiſſer la tête, s'il eſt de beſoin, que pour tâcher de prendre la zagaye, & même rompre la force du coup s'il peut, & pour cela il tient ſa main

Turcs adroits aux armes.

Façon de lancer la zagaye.

toute prête derriére, & quand il attrape la zagaye, ce qui arrive aſſez ſouvent, il court après l'autre, & auſſi-tôt tous deux changent de perſonnage. Ils font ſouvent cet exercice, comme auſſi celui de tirer au blanc avec une arquebuſe en courant. Vous les voiez ainſi pluſieurs dans une campagne, qui aiant mis un pot de terre ou autre choſe ſemblable à terre, ou quelque blanc contre la muraille, courent à toute bride en bonne diſtance du blanc, & tenant l'arquebuſe d'une main la tirent. J'ai vû pluſieurs fois de dix ou douze coups qu'un ou deux donnoient dans le but, & s'il y a quelque Bacha ou autre perſonne de qualité préſente, il donne cinq ou ſix âpres à chacun de ceux qui donnent dans le blanc. Il me ſemble que je puis mettre au rang de leurs divertiſſemens les marionettes, car quoi que les Turcs ne ſouffrent point d'images chez eux, ils ne laiſſent pas d'avoir des marionettes, leſquelles effectivement ne jouënt pas publiquement, mais dans les logis particuliers, quoi que néanmoins durant le Ramadan ils aillent la nuit de cahvehane en cahvehane, & s'ils y amaſſent aſſez d'argent ils y jouënt, ſinon ils rendent l'argent & s'en vont. Or ce ſont ordinairement des Juifs qui font jouër ces marionettes, & je n'en ai pas vû d'autres; ils ne les font pas jouër comme en France, ils

Marionettes en Turquie.

ſe mettent au coin d'une chambre, tendant un tapis devant eux, & au haut de ce tapis il y a une échancrure ou fenêtre quarrée, fermée d'un morceau de toile blanche aiant environ deux piez, ils allument derriére pluſieurs chandelles, & après avoir repreſenté ſur cette toile pluſieurs animaux avec l'ombre de leurs mains, ils ſe ſervent de petites figures plattes, qu'ils font remuër ſi adroitement derriére cette toile, que cela fait à mon avis meilleur effet que les nôtres, & ils chantent cependant pluſieurs belles chanſons en Turc & en Perſan, mais le ſujet en eſt très-ſale, n'étant rempli que de brutalitez deshonnêtes, & toutefois ils prennent grand plaiſir à les voir; & même je me trouvai un ſoir chez un renié, lequel m'aiant donné à ſouper me regala des marionettes. Le Seigneur à qui il appartenoit étoit pour lors en Candie auprès d'Huſſein Bacha Géneral de l'armée des Turcs: la femme de ce Seigneur voulant avoir part au divertiſſement des marionettes, fit tendre un tapis devant la porte de ſon appartement qui répondoit à la ſale où nous étions, de crainte que nous ne la viſſions, & elle ne partit jamais de là que le jeu ne fut fini, qui fut à une heure après minuit, aiant duré plus de trois heures, car ils les font durer tant qu'ils veulent, & je m'étonnois qu'elle n'eût pas honte de voir les ſaletez que faiſoit leur Caragheuz, qui parmi leurs marionettes fait le principal perſonnage. Ils ont encore certaines femmes qu'ils appellent Tchingueniennes, qui ſont des danſeuſes publiques, & qui en danſant jouënt des cliquettes ou d'autres inſtrumens, & font pour quelques âpres mille tours de reins aſſez deshonnêtes.

Caragheuz.

Tchinguenien-nes danſeuſes publiques.

CHAPITRE XXVI.

DE LA LANGUE TURQUE, DES ſciences des Turcs, & de leurs maniéres de deviner.

LA langue Turque eſt une langue premiére & originaire, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point dérivée d'aucune des langues Orientales ou Occidentales, dont nous avons connoiſſance; elle eſt fort grave, agréable, & aiſée à aprendre, mais elle n'eſt guére ample, & il lui manque beaucoup de mots qu'elle emprunte de l'Arabe & du Perſan. Auſſi avec ce ſecours & cet ornement, on la peut nommer très-ample & très-riche. Les Turcs ne s'adonnent pas fort aux ſciences: toutefois ils ont leurs Docteurs de loi, & ceux qui ſont deſtinez à l'être, qui s'étudient à expliquer la loi dans tous ſes ſens. Il y en a auſſi qui s'adonnent à l'Aſtrologie, & pluſieurs à la Poëſie, où ils ne réüſſiſſent pas mal,

Langue Turque.

Science des Turcs.

mal, & ont de fort belles pointes dans leurs compoſitions. Le Perſan fait la meilleure partie de leurs poëſies & de leurs chanſons, qu'ils chantent, non pas ſelon nôtre muſique, mais d'un certain ton, qui quoi qu'il ne plaiſe pas d'abord, ne laiſſe pas de ſembler agréable quand l'oreille y eſt accoutumée.

Lut des Turcs.

Ils ont pluſieurs inſtrumens de muſique, leur plus ordinaire eſt un petit lut à trois cordes, dont ils jouënt tout un jour ſans qu'il ſe deſacorde. Ils ont auſſi la flûte douce. Il y a parmi les Turcs pluſieurs perſonnes qui ſe mêlent de deviner, & ils y réüſſiſſent fort bien On voit de ces gens-là en pluſieurs coins de ruës aſſis à terre ſur un petit tapis, avec quantité de livres étalez à terre à l'entour d'eux Or ils devinent de trois façons, la premiére ſe fait ordinairement pour la guerre, quoi qu'elle ſe faſſe encore pour toutes autres choſes, comme pour ſavoir ſi un homme doit entreprendre un voiage, acheter telle marchandiſe, ou autre choſe ſemblable. Ils prennent quatre flêches, qu'ils dreſſent en pointe l'une contre l'autre, & les font tenir à deux perſonnes: puis ils mettent ſur un couſſin une épée nuë devant eux, & liſent un certain Chapitre de l'Alcoran, & alors ces fléches ſe batent durant quelque tems, & enfin les unes montent ſur les autres; ſi les victorieuſes par exemple ont été nommées Chrêtiennes,

Devins chez les Turcs.

tiennes, (car ils en appellent deux les Turcs, & donnent aux deux autres le nom de leur ennemi,) c'eſt ſigne que les Chrêtiens vaincront, ſi autrement, c'eſt une marque du contraire. Ils ne vont jamais à la guerre, qu'ils ne faſſent cette experience auparavant, qu'ils appellent faire le livre, & même ils ne font aucun voiage, ni autre choſe de conſéquence, comme j'ai déja dit, qu'ils ne faſſent le livre, diſant, ſi telles flêches ſont victorieuſes, je le ferai, ſi elles ſont vaincuës, je ne le ferai pas. Depuis que je ſuis de retour à Paris, aiant trouvé un François qui avoit été de Loi Turque, & puis l'avoit laiſſée, & s'étoit ſauvé en Chrêtienté, comme il me dit qu'il ſavoit faire le livre, je fus curieux, de le voir, il fit des fléches qu'il donna à tenir à une autre perſonne & à moi, puis il mit une épée nuë ſur la table où étoient les fléches, en-ſuite il nomma deux de ces fléches Chrêtiens, & les deux autres les Turcs, & me dit qu'il vouloit ſavoir ſi l'Empereur auroit la guerre contre le Turc ou non, il prit un Alcoran & lut tout le chapitre qui eſt pour cela, mais encore qu'il nous dit que les fléches ſe batroient malgré nous, quoi que nous lès en vouluſſions empêcher, elles ne branlerent jamais, il s'en prit à ce que nous rions; de ſorte que nous tachâmes de nous mettre ſur nôtre ſerieux, & il recommen-

Ce que c'eſt que faire le livre.

mença trois ou quatre fois, ſans qu'il ſe fit de combat, dont il fut fort ſurpris, car il nous jura qu'il l'avoit fait des milliers de fois, même pour rendre réponſe à des Chrêtiens; & qu'il avoit toûjours réüſſi, je ne ſai ſi ce fut à cauſe que nous n'avions pas la foi, ou parce qu'il n'étoit plus Turc, mais nous nous en moquâmes fort. Secondement ils devinent avec des féves qu'ils mettent ſans compter, puis ils les comptent, & regardent dans le livre ce que vaut ce nombre. Troiſiémement ils devinent avec un morceau de bois preſque quarré, mais un peu plus long que large, ce morceau de bois s'appelle elif, & à un des côtez il y a, b, à l'autre, t, à l'autre, dgim, à l'autre, ha, il n'y a rien aux deux bouts. La perſonne qui demande la réponſe le roule trois fois, & à chaque fois on remarque la lettre qu'il a amenée, puis on regarde dans un livre qui s'appelle Fal, c'eſt-à-dire, livre du ſort, ce que veulent dire ces trois lettres enſemble, qui eſt la réponſe.

Autre maniére de deviner.

Troiſiéme façon de deviner.

CHAPITRE XXVII.

DES MALADIES DES TURCS, & de leurs rémedes.

LEs Turcs vivent long-tems, & ſont peu ſujets aux maladies, & nous en avons beaucoup de dangereuſes qu'ils ne connoiſſent point, comme la pierre; & pluſieurs autres ſemblables. Je croi que cette grande ſanté leur vient en partie des bains dont ils uſent ſi ſouvent, & auſſi de leur modération au boire & au manger, car ils mangent ſobrement, & ne mangent point de tant de choſes différentes comme font les Chrêtiens, ils ne font point pour la plupart de débauches de vin, & font de l'exercice: auſſi n'ont-ils point de Medecins, & peut-être eſt-ce une des cauſes de leur ſanté & de leur longue vie: lorsqu'ils ſont malades, ils ſe ſervent ordinairement de Medecins Francs ou Juifs, & lorsqu'il ne s'en trouve point, ils ont recours aux renegats, dont il y en a toûjours quelques-uns qui font les Medecins, & font leur apprentiſſage aux dépens de pluſieurs. Outre cela les Turcs ont quelques réceptes qui ſont ſuës de tous, qui réüſſiſſent quelquefois, & ils s'en ſervent aſſez ſouvent. Ils uſent fort volontiers de miel pour medecines. Pour les ſaignées, ce ſont ordinairement les reniez qui les font, quoi qu'il y ait encore quelques Turcs qui ſaignent aſſez bien, mais avec des lancettes groſſiéres, & même quelques-uns avec un fer comme ſont ceux dont on ſaigne les chevaux en Chrêtienté, d'autres avec des cannes aiguës. Quand ils ont mal à la tête, ils ſe font faire avec un biſtouri une ouverture à l'endroit où il leur fait mal, & après qu'il en eſt

Turcs ſains & d'où cela provient.

Les Turcs ſobres.

Medecins des Turcs, quels.

Medecines des Turcs.

Maniére de ſaigner des Turcs.

ſorti

Uſage du feu chez les Turcs pour pluſieurs maux.

ſorti beaucoup de ſang, ils y mettent un peu de coton, & ainſi ferment la plaie, ou bien ils ſe font cinq ou ſix taillades au front. Ils ſe ſervent encore du feu, qui eſt fort en uſage parmi eux, comme j'ai vû un homme qui aiant mal à la tête, ſe fit appliquer à l'endroit du mal au deſſus de l'oreille le bout d'un fer tout rouge qui lui fit un cautère actuel, puis il y mit un peu de coton & fut guéri. Et pour tous autres maux à pluſieurs membres ils appliquent une groſſe mêche ou quelque chiffon bien allumé ſur leſdits membres, & en ſouffrent patiemment la douleur, juſqu'à ce que la mêche ſoit éteinte d'elle-même. A Conſtantinople un Turc me diſoit qu'il y en avoit connu un, qui aiant quelque fluxion où autre mal ſemblable aux reins, ſe voulut appliquer une mêche ardente à cette partie, mais comme il appréhendoit de ſe faire mal, les autres ſe moquoient de lui; enfin en aiant pris la réſolution, & s'étant un peu baiſſé pour appliquer plus commodément la mêche à ſes reins, il l'y mit, & en ſouffrit la douleur avec une ſi longue patience, qu'il ſe brûla un nerf, & lorſqu'il voulut ſe redreſſer il ne put, & demeura toujours courbé de la ſorte. Il n'y a point là de fortune à faire pour les Medecins, à cauſe, comme j'ai dit, qu'ils ſont peu ſujets aux maladies, outre qu'ils païent aſſez mal ceux qui les guériſſent, & ſi les

Medecins en hazard chez les Turcs.

Medecins ne réüſſiſſent pas, & que le malade meure, bien loin de les païer, ils leur ſont ſouvent de la peine, & quelquefois coûter de l'argent, les accuſant d'avoir tué le malade, comme ſi la vie où la mort des hommes étoit entre les mains des Medecins, & non pas de Dieu. Mais paſſons à leur Religion.

CHAPITRE XXVIII.

DE MAHOMET, ET DE L'ALCORAN.

Mahomet.

Alcoran.

LA Religion des Turcs eſt remplie de tant de ſottiſes & d'abſurditez, qu'il y a aſſûrément dequoi s'étonner qu'elle ait tant de ſectateurs, & ſans doute s'ils vouloient écouter, il ne ſeroit pas difficile de les détromper d'une loi ſi brutale, mais ils ſont de ces ſourds volontaires, qui ont des oreilles & ne veulent pas entendre, auſſi Mahomet y donna-t-il bon ordre; car étant homme d'eſprit il prévit bien que ſa ſecte ſeroit entiérement abbatuë dès qu'elle ſeroit miſe en diſpute, c'eſt pourquoi il ordonna que quiconque y contrediroit paſſeroit par le glaive, & ſeroit mis à mort. Il y a eu tant de perſonnes qui ont écrit la vie de Mahomet, qu'on n'en peut preſque rien dire qui n'ait déja été dit, c'eſt pourquoi je m'en abſtiendrai: Je marquerai ſeulement que Mahomet, qui étoit Arabe, & homme ſans ſcience, (car les Turcs mêmes avouënt qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire,) s'étant aſſocié d'un Moine Grec nommé Sergius, lequel avoit abandonné ſon Couvent; ce Moine qui ſavoit quelque choſe, lui fit jetter les fondemens de cette grande & damnable ſecte qui a juſqu'ici infecté une bonne partie du monde. Il ſe ſervit de l'ancien & du nouveau Teſtament pour compoſer l'Alcoran, afin d'attirer tant les Chrêtiens que les Juifs, & le tout aſſez confuſement. Cependant ce Livre a acquis tant de credit chez tous ces peuples, qu'ils diſent qu'il a été écrit au Ciel, & envoié de Dieu à Mahomet par l'Ange Gabriel durant le mois de Ramadan, non tout en une fois, mais chapitre par chapitre: & ils le reverent ſi fort, qu'ils ne le touchent jamais, ſans le porter auſſi-tôt ſur leurs têtes devant que de le lire; & ſi quelqu'un s'aſſeioit ſur un Alcoran, il commettroit un grand crime. Si un Chrétien avoit touché un Alcoran, il ſeroit bien batu, car il auroit prophané ce Saint Livre. Ils diſent qu'ils gagnent de grandes indulgences à le lire tout entier; & dans les écoles quand un écolier a achevé de lire l'Alcoran, il traite les autres. Ils diſent que quiconque le lira un certain nombre de fois en ſa vie, ira après ſa mort droit en Paradis. Ce mot Alcoran veut dire lecture, il eſt écrit en Arabe très-

Alcoran envoié du Ciel au mois de Ramadan.

Alcoran en veneration.

très-bon & très-pur, & très-exact. Les Turcs croient qu'il ne peut être traduit en aucune autre langue, & tiennent les Perſiens pour héretiques, en partie à cauſe qu'ils l'ont traduit en Perſien. Ce Livre contient tout le Droit, tant canonique que civil, mais il eſt rempli de fables & de folies tirées de la plupart des Rabins, qui ſont fort feconds en fables ridicules.

CHAPITRE XXIX.

DE LA CROIANCE DES TURCS.

Croiance des Turcs.

LES Turcs croient & adorent un ſeul Dieu, Eternel, Tout-puiſſant, Créateur du Ciel & de la Terre, mais ils ne croient aucunement à la Trinité, ils croient que Jeſus-Chriſt a été conçû du ſoufle de Dieu, (ce ſoufle s'exprime en Arabe par le mot *roüabh*,) qui veut dire auſſi bien qu'en Hebreu ſoufle & eſprit, ils diſent donc qu'il a été conçû du ſoufle de Dieu dans les entrailles de la Vierge Marie; Vierge en l'enfantement & après l'enfantement, ce qui eſt un grand pas, mais ils nient qu'il ſoit Fils de Dieu, eſtimant choſe indigne d'attribuer un fils à Dieu, lequel eſt ſeul, & n'a point de compagnon. Ils croient que Jeſus eſt un grand Prophete qui fit de grands miracles entre les Juifs, auſquels il prédit la venuë de Mahomet, ſous le nom de Paraclet, que pour

Opinion des Turcs touchant Jeſus-Chriſt.

pour cela ils tâcherent de le tuer, mais qu'étant diſparu du milieu d'eux & étant monté au Ciel, ils crucifiérent Judas, qu'ils croioient être Jeſus. Dans le premier chapitre de St. Jean au vingt-ſeptiéme verſet, il eſt dit, *Ipſe eſt qui poſt me venturus eſt, qui ante me factus eſt, cujus ego non ſum dignus ut ſolvam ejus corrigiam calceamenti*, c'eſt celui qui viendra après moi, qui a été fait devant moi, dont je ne ſuis pas digne de dénouër les courroies des ſouliers, où St. Jean entend Nôtre Seigneur, dont il n'eſt pas digne de dénouër les ſouliers; ils diſent que cela eſt faux, & inventé par les Chrétiens, & que ce n'étoit pas St. Jean qui diſoit cela de Jeſus, mais Jeſus de Mahomet; ils croient que Jeſus viendra pour juger le monde, qu'il regnera quarante ans en Damas, ſe mariera & aura des enfans; auquel tems s'élevera l'Ante-Chriſt, qu'ils appellent Dedgial, qui trompera pluſieurs principalement les Juifs, & il mettra une marque ſur le front de tous ceux qu'il trompera, mais Jeſus détruira l'Ante-Chriſt, & tous ceux qui auront ſa marque. Après que ce tems ſera expiré, il montera derechef en Paradis, & alors viendra le jour du Jugement après lequel Dieu créra une ſorte de peuple fort petit, comme ceux qu'on décrit ſous le nom de Pigmées, qui ſeront forts & grands beuveurs, car ils ſécheront la mer à

Dedgial ou Ante-Chriſt.

force de boire, ils les appellent *Meijutch*. Enfin ils honorent fort Jeſus & la Vierge Marie, & s'ils entendoient quelqu'un qui en parlât mal, ils ne le châtieroient pas moins que s'il parloit mal de Mahomet. Ils croient que l'Evangile a été envoié à Jeſus comme la Loi à Moïſe, & les Pſeaumes à David. Ils croient tous les Prophetes. Ils croient un Paradis qui ſera rempli de juſtes, & un Enfer qui ſera rempli de méchans, mais ils ne croient pas de Purgatoire; & toutefois ils veulent qu'il y ait un lieu nommé *Aaraf*, qui eſt entre le Paradis & l'Enfer, dans lequel ſeront ceux qui n'auront fait ni bien ni mal. Mahomet promet aux bien-heureux dans le Paradis des jardins merveilleux, où couleront pluſieurs ruiſſeaux, & où il y aura des fruits délicieux de toute ſaiſon. Il dit auſſi qu'il y aura dans le Paradis des fleuves d'eau, des fleuves de lait, des fleuves de vin, & des fleuves de miel. Il leur promet encore qu'ils ſeront vêtus de vert & d'écarlate, & qu'ils auront de belles vierges, qu'ils appellent Dgennet kzlar, c'eſt-à-dire, Vierges de Paradis, leſquelles ſeront fort belles, étant blanches comme des œufs frais, avec des grands yeux très-noirs, & le corps très-blanc, & ſeront toûjours jeunes, ne paſſant jamais l'âge de quinze ans, & aiant journaliérement leurs pucelages reſtituez, & ne jetteront jamais la

Meijutch.

Les Turcs honorent Jeſus & la Vierge.

Aaraf.

Opinion des Turcs touchant le Paradis.

Dgennet kzlar, c'eſt-à-dire Vierges de Paradis.

vuë ſur perſonne que ſur eux ; qu'ils n'auront jamais plus de trente ans, & ſeront ſervis par de jeunes enfans ; que Dieu ſe montrera à eux une fois la ſemaine, ſavoir le Vendredi. Ils diſent encore mille ſottiſes de ce Paradis voluptueux, leſquelles je ne rapporterai point, parce qu'elles ont été écrites amplement par pluſieurs Auteurs. Mahomet leur promet dans ce Paradis toutes les choſes qu'il a crû leur pouvoir toucher les ſens, & il leur fait fête de jardins, fruits, ruiſſeaux & fleuves, parce qu'il étoit d'un païs où il fait fort chaud, & où il y a peu de fruits, & l'eau y eſt ſi rare, qu'un bon puits y eſt un grand treſor. Pour les couleurs de vert & d'écarlate, il leur promet que leurs habits en ſeront, parce qu'il aimoit fort ces couleurs, comme font encore à préſent tous les Turcs & les Mores, le vert principalement, qui eſt parmi eux en grande veneration. Comme ils ſont fort lâcifs, ils veulent qu'il y ait en Paradis de belles filles & de jeunes enfans ; & parce qu'ils eſtiment plus belles les femmes qui ont les yeux gros & noirs, & les jouës rouges, ils ſe figurent ainſi ces Vierges céleſtes, qui ne regarderont chacune que ſon homme, ce qui leur ſera fort agréable ; car ils ſont jaloux au dernier point. Ceux qui ſeront en Enfer, boiront de l'eau bouillante, & mangeront du fruit de l'arbre zacon ; cet arbre ſort du fond

Opinion des Turcs

de l'Enfer, & s'élève en haut, ſes branches ſemblent des têtes de diables. Ceux qui ſeront en Enfer, s'ils ont un peu de foi, c'eſt-à-dire, s'ils ne ſont pas Athées, après que tous leurs péchez ſeront conſommez; étant lavez dans une eau qui s'appelle ſelzaboul, ils ſeront mis en Paradis, où ils recevront & jouïront d'autant de félicitez que ceux qui y ſeront entrez dès le commencement, & au contraire, ceux qui n'ont point de foi, c'eſt-à-dire, les Athées, brûleront en Enfer éternellement, & leur corps ſeront conſumez en cendres par des tourmens continuels, mais Dieu les recréra, & ainſi ils ſouffriront éternellement. Ils prient Dieu pour les trépaſſez auſſi-bien que les Chrêtiens, & ils invoquent leurs Saints auſſi bien que nous, comme les pouvant ſervir auprès de Dieu.

touchant l'Enfer. Arbre zacon.

Selzaboul, ſorte d'eau.

CHAPITRE XXX.

DES ANGES GARDIENS, ET DE l'examen des Anges noirs.

LEs Turcs reconnoiſſent auſſi des Anges gardiens, mais en bien plus grand nombre que nous; car ils diſent que Dieu a ordonné ſoixante & dix Anges pour garder chaque Muſulman, encore qu'inviſibles; & il n'arrive rien à perſonne qu'ils ne leur attribuent. Ils ont chacun leur office, l'un pour garder un membre, l’autre pour un autre, l’un pour le ſervir dans telle affaire, l’autre dans telle. De tous ces Anges il y en a deux qui ſont Dictateurs ſur les autres, ils s’aſſeient l’un du côté droit, l’autre du côté gauche, ils ſont appellez Kerim Kiatib, c’eſt-à-dire, les Ecrivains miſéricordieux, celui du côté droit écrit les bonnes actions de l’homme qu’il a en ſa garde, & celui du gauche les mauvaiſes. Ils ſont ſi miſéricordieux, qu’ils l’épargnent s’il commet quelque peché avant qu’il aille dormir, eſperant ſa repentance: s’il ne ſe repent, ils le denotent: s’il ſe repent, ils écrivent Eſtig fourillah, c’eſt-à-dire, Dieu pardonne: ils l’accompagnent par tout, ſi ce n’eſt aux aiſémens, où ils le laiſſent entrer ſeul, l’attendant à la porte, juſqu’à ce qu’il ſorte, alors ils en reprennent poſſeſſion, pour cela quand les Turcs vont aux aiſémens, ils y mettent premiérement le pié gauche, afin que l’Ange qui denote leurs pechez les laiſſe le premier, & quand ils en ſortent, ils mettent le pié droit devant, afin que l’Ange qui denote leurs bonnes oeuvres ſe ſaiſiſſe d’eux le premier: ils croient encore qu’après que l’homme eſt enſeveli, l’ame retourne dans le corps, & qu’il vient dans le tombeau deux Anges fort horribles, appellez l’un Munkir & l’autre Guanequir, qui le prenant par la tête le font agenouiller,

Deux principaux Anges gardiens de chaque homme appellez Kerim Kiatib.

Eſtig fourillah,

Munkir, Guanequir,

&

& c'eſt pour cela qu'ils laiſſent au haut de leur tête un toupillon de cheveux, afin de donner priſe aux Anges qui les font agenouiller. Après cela ces Anges l'examinent en cette maniére. Qui eſt ton Dieu & ta Religion & ton Prophéte? & il doit répondre ainſi. Mon Dieu eſt le vrai Dieu, ma Religion eſt la vraie Religion, & mon Prophéte eſt Mahomet: mais ſi cet homme ſe ſent coupable, aiant peur de leurs tortures, il dira, vous êtes mon Dieu & mon Prophete, & c'eſt en vous que je croi: à telle réponſe ces Anges le frappent avec une maſſe de fer, & s'en vont, & la terre rétraint ſi fort ce malheureux, que le lait qu'il reçut de ſa mére s'écoule par ſon nez. Après cela viennent deux autres Anges, qui amenent avec eux une vilaine créature, repréſentant ſes péchez & mauvaiſes actions changées en cette forme, puis ouvrant une fenêtre, s'en vont en enfer, & cet homme reſte là avec cette laide créature, étant inceſſamment tourmenté par la vuë de cette créature, & des miſéres ordinaires aux ames damnées, juſqu'au jour du jugement, qu'ils vont en enfer tous deux: Mais s'il a bien vêcu & donné la premiére réponſe ſuſdite, on lui amene une belle créature, qui repréſente ſes bonnes actions, changées en cette forme, puis les Anges ouvrant une fenêtre, s'en vont en Paradis, & lui reſte

Anges terribles.

Examen des morts auſſi-tôt qu'ils ſont dans la foſſe.

Etat des méchans après la mort.

Etat des bons après la mort.

avec cette belle créature, avec laquelle il reçoit grand plaiſir, & demeure là juſqu'au jour du Jugement, auquel ils entrent tous deux en Paradis. D'autres diſent que s'il répond mal, un de ces Anges lui donne d'une maſſuë de fer ſi fort ſur la tête, qu'il le fait enfoncer ſept braſſées en terre, & l'autre le retire avec un crochet de fer, & celui-ci recommence à frapper, continuant ainſi juſqu'au jour du Jugement: & s'il répond bien, deux Anges blancs lui ſeront compagnie juſqu'au jour du Jugement, par où on voit qu'ils croient que les ames ne vont ni en Paradis ni en Enfer devant le jour du Jugement.

Autre Etat des méchans après la mort.

CHAPITRE XXXI.

DES BETES QUI ENTRERONT en Paradis.

Bêtes en Paradis.

LEs Turcs, comme nous avons dit ci-deſſus, admettent un Paradis, mais ils croient bien plus que nous, car ils croient que non ſeulement les bons Muſulmans y entreront, mais auſſi certaines bêtes & oiſeaux, qui ſont les ſuivans: le premier eſt le Chameau du Prophete Saleh, le ſecond eſt le Mouton que ſacrifia Abraham, la Vache de Moiſe, la Fourmi de Salomon, le Perroquet de la Reine de Saba, l'Ane d'Ezra, la Baleine de Jonas, un petit Chien qu'ils appellent Kitmer, le Chameau de Mahomet. Mais il faut voir ce qui a fait mériter à ces bêtes le Paradis, car ils en content des fables, & premiérement du Chameau de Saleh. Ce Saleh étoit un Prophete devant le tems de Mahomet, en grand' eſtime chez les Arabes, Perſes, & Turcs, & allant convertir les Infidelles en Perſe & autres lieux, ils le priérent de faire un miracle, ce qu'il leur accorda, & fit ſortir vif d'une roche un Chameau qui avoit été tué par un nommé Chudar, ce Chameau, diſent-ils, eſt encore vivant, & ſon cri eſt entendu juſqu'à préſent par tous ceux qui paſſent par là: mais quand il y paſſe des chameaux, ils battent les timbales, déchargent leurs arquebuſes, & font beaucoup de bruit, de peur que les chameaux n'entendent ce cri, car s'ils l'entendoient, ils ne remuëroient point. Le mouton d'Abraham eſt celui que l'Ange Gabriel amena à ce Patriarche, & qu'il ſacrifia en la place d'Iſaac, lorſque Dieu lui commanda d'immoler ce fils, pour éprouver ſa foi. Ce qu'ils appellent la Vache de Moiſe, eſt la Vache rouge, les cendres de laquelle ſe mêloient avec l'eau qui ſervoit aux purifications. Salomon étoit le plus grand Roi qui ait jamais été, car toutes créatures lui obéiſſoient, & lui portoient leurs préſens, entre les autres la fourmi lui apporta une ſauterel-

Chameau de Saleh.

Mouton d'Abraham.

Vache de Moiſe.

Fourmi de Salomon.

terelle qu'elle avoit tirée par force. Salomon voiant que la fourmi avoit apporté une choſe plus grande qu'elle, accepta ſon préſent, & la préfera à toutes les autres créatures. Le Perroquet, ou la Houpe de la Reine de Saba, ſelon quelques autres, fut le meſſager par lequel elle envoia & reçut nouvelles de Salomon. Ezra le Prophete étant en diſpute avec les Infidelles touchant la Réſurrection, il pria Dieu de leur montrer quelque miracle qui la leur fit croire: auſſi-tôt ſon Ane qui étoit mort & pourri depuis pluſieurs années, reſſuſcita, après quoi le peuple ſe convertit & crut; la Baleine de Jonas doit auſſi entrer en Paradis, parce qu'elle vomit Jonas ſur la terre ſéche. Il y eut un Roi qui perſécutoit tous ceux qui ſervoient Dieu en ſa Cour; Or il y avoit quatre hommes grands ſerviteurs de Dieu, ces gens aiant pris conſeil enſemble, s'enfuïrent en une caverne, & comme ils s'en alloient un petit chien les ſuivoit; quand ils l'apperçûrent, il y en eût un qui lui jetta une pierrre, & lui rompit une jambe, incontinent le chien leur demanda, pourquoi m'avez-vous rompu une jambe? Ils lui répondirent, parce que vous nous ſuivez; & comme nous craignons & aimons Dieu, & l'allons ſervir, par vôtre moien on nous pourroit prendre & détruire: le chien leur repartit, ſi vous aimez Dieu, je vous aime, & je vous

Perroquet de la Reine de Saba.

Ane d'Ezra.

Baleine de Jonas.

Les quatre dormans.

Le petit chien Kitmer.

vous prie de me prendre avec vous, ce qu'ils firent & s'en allerent à la caverne; où ils reſterent avec le chien, qui couchant deſſous la porte, crioit hou, qui ſignifie en Arabe, lui, c'eſt-à-dire, Dieu. Ils furent là l'eſpace de trois cent ſoixante & douze ans, après quoi s'étant éveillez, ils envoierent un d'entr'eux à la ville pour acheter du pain, celui-là venant à un boulanger avec ſa vieille monoie, on ſe ſaiſit de lui, & on le mena devant le Magiſtrat, qui l'interrogeant où il avoit pris cet argent, il raconta toute l'affaire, enſuite il fut mené devant le Roi, qui s'émerveilla fort de cela, & s'achemina avec ſon peuple vers la caverne pour voir les autres. Celui-ci qui ſervoit de guide, approchant de la caverne, pria le Roi de le laiſſer aller devant, pour avertir ſes compagnons de ſa venuë, afin qu'ils n'en euſſent aucune peur, ce que le Roi lui aiant permis, il alla le premier à la caverne, & avertit ſes compagnons de ce qui lui étoit arrivé, & leur dit que le Roi & ſon peuple étoient venus pour les voir: quand ils entendirent cela, ils glorifierent Dieu, diſant, prions Dieu qu'il nous veuïlle mener à cette heure en Paradis, car ſi nous ſortons, ce peuple nous adorera comme Dieux: leurs priéres étant exaucées, ils furent élevez en Paradis, & le petit chien avec eux. Quand Mahomet alla de la Me-

Jub, grand Capitaine des Turcs.

que à Medine pour viſiter Jub, grand Capitaine des Turcs, à préſent enſeveli à Conſtantinople, étant ſur ſon Chameau, il ne ſavoit ni le chemin ni la maiſon, mais le Chameau l'y mena, & étant arrivé à la porte, il s'y arrêta, faiſant du bruit avec la tête & les piez, juſqu'à ce qu'on lui ouvrît la porte, & pour ce ſervice il entrera en Paradis, comme les autres bêtes dont on a parlé ci-deſſus.

Chameau de Mahomet.

CHAPITRE XXXII.

DE LA CIRCONCISION.

Circonciſion.

QUand Mahomet fonda ſa loi, il prit, comme nous avons dit, pour modèle la Juifve & la Chrêtienne, & voiant qu'elles avoient chacune un caractére ou initiation par laquelle un homme étoit fait Juif ou Chrêtien, ſavoir la Circonciſion & le Baptême, il réſolut d'en trouver une à la ſienne, & n'en trouvant point à propos hors de ces deux, il choiſit la Circonciſion, comme la plus ancienne, & même la plus commode, car les Mahometans croient qu'un homme aiant le prepuce coupé eſt plus propre à la géneration; & veritablement les Arabes ont le prépuce ſi long, que s'ils ne le coupoient il les incommoderoit fort, & on voit chez eux de petits enfans à qui il pend fort long, outre que s'ils ne coupoient leur prépuce, en urinant ils en retiendroient toûjours quelque goutte qui les pollueroit, & toutefois pour ſe diſtinguer des Juifs, il ne voulut pas que la circonciſion des Turcs fut comme la leur, car les Juifs circonciſent leurs enfans dès qu'ils ont huit jours, & après avoir coupé le prépuce, coupent encore en deux avec les ongles la peau qui couvre le reſte du gland, & la roulent avec les doigts, afin de découvrir entiérement le gland, au lieu que les Turcs ne circonciſent leurs enfans qu'à onze ou douze ans, afin qu'ils puiſſent proferer eux-mêmes les paroles *la illâh illallah Mehemmet reſoul allah*, qui veut dire: Il n'y a point de Dieu ſinon Dieu, Mahomet eſt ſon Prophète, qui eſt leur profeſſion de foi: & auſſi afin qu'ils entendent ce qu'ils diſent, & afin qu'ils le diſent auſſi-bien de cœur que de bouche; & ils ſe contentent de couper le prépuce; quelques-uns ajoûtent encore pour difference que les Juifs font la circonciſion avec un couteau de pierre, & les Turcs avec un de fer, mais il eſt certain que les Juifs ſe peuvent ſervir de tout couteau, ou de fer, ou de bois, ou de pierre.

Difference de la Circonciſion des Juifs, & de celle des Turcs.

Couteau de pierre.

Réjouïſſances qui ſe font

Les Turcs font de grandes réjouiſſances auſſi bien que les Juifs à la Circonciſion de leurs enfans; car quand un enfant à atteint aux Circonciſions des enfans.

l'âge requis, on prend le jour pour cette céremonie, lequel étant venu, on met l'enfant ſur un cheval, & on le promene par la ville au ſon des timbales & tambours de baſque, puis il revient au logis, où on lui fait prononcer ſa profeſſion de foi ſuſdite tenant un doigt élevé, puis on le circoncit, après quoi le pere fait un feſtin où il invite tous ſes parens & amis, là on ſe réjouït fort, on y danſe, on y chante, & le jour ſuivant les invitez ne manquent pas de faire chacun un préſent à l'enfant ſelon la condition du donnant & du recevant. Quand c'eſt quelque Chrêtien qui ſe fait Turc, on y apporte les mêmes céremonies, mais quand c'eſt quelque Juif qui ſe fait Turc, on ne le circoncit point, parce qu'il l'eſt déja, & quoi que ſa circonciſion ſoit différente elle ſuffit, mais ſeulement on lui fait prononcer la profeſſion de foi Muſulmanne, après quoi il eſt Turc. Pluſieurs ſe ſont perſuadez que quand un Juif ſe fait Turc, il faut premiérement qu'il ſe faſſe Chrêtien, ce qui eſt très-faux, car je l'ai demandé à pluſieurs Turcs, qui ſe ſont toûjours moquez de moi, & en effet ce qui nous fait Chrêtiens c'eſt le Baptême; or il eſt aſſûré qu'on ne les baptiſe point; il eſt bien vrai que quand ils ſe ſont Turcs, comme ils ſe propoſent de croire tout ce que croient les Turcs, il faut qu'ils croient que Jeſus-Chriſt

Qu'il eſt faux qu'il faille qu'un Juif ſe faſſe Chrêtien pour être Turc.

eſt le Verbe de Dieu, conçû du ſoufle de Dieu, & né de la Vierge Marie, Vierge après l'enfantement, & qu'il eſt le Meſſie; ſi par hazard un Renié ou Turc naturel meurt ſans Circonciſion, on lui rompt le petit doigt de la main gauche, & cela lui ſert de Circonciſion; au reſte les Turcs portent tant de reſpect à ces paroles *la illah illallah Mehemet reſoul allah*, que ſi un Chrêtien ou un Juif les avoit prononcées, même par inadvertance, & qu'il y en eût des témoins, il faudroit abſolument & ſans rémiſſion, ou qu'il ſe fit Turc, ou qu'il fut brulé.

CHAPITRE XXXIII.

DES COMMANDEMENS QUI SE doivent obſerver en la Religion Turque.

LEs Turcs reçoivent le Decalogue de Moiſe, & le font obſerver par tout, mais outre ces Commandemens ils en ont d'autres que Mahomet leur a faits, qui ſont proprement les Fondemens de leur Religion. Ces Commandemens ſont principalement cinq; le premier eſt, de croire un ſeul Dieu & de l'adorer comme tel; le 2. de jeûner le Ramadan; le 3. de faire la priére aux heures ordonnées, le 4. de donner tous les ans aux pauvres la quarantiéme partie de ſes biens;

Commandemens de la Loi des Turcs.

le cinquiéme, de faire une fois en ſa vie le voiage de la Meque : ſur quoi un Turc de qualité me contoit une fois, que ſon pere trouvant un jour un gueux qui lui demandoit l'aumône, il lui demanda de quelle Religion il étoit, le gueux lui dit qu'il étoit Muſulman, & l'autre lui demandant encore ce que devoit faire un Muſulman, le gueux répondit qu'il y avoit cinq commandemens à obſerver pour être Muſulman, mais qu'il n'en falloit plus compter qu'un, parce que, continua-t-il, les riches ont aboli le ſecond & le troiſiéme par leur peu de devotion, & les pauvres ont aboli le quatriéme & le cinquiéme par impuiſſance, n'aiant rien pour donner l'aumône, ni pour faire le voiage de la Meque, & ainſi il ne reſte que le premier. Il eſt certain qu'ils obſervent fort bien leur premier Commandement, car ils ont un fort grand reſpect pour Dieu, & même pour ſon nom, qu'ils ne prononçent ni n'entendent jamais prononcer qu'ils ne témoignent une grande ſoumiſſion & reverence : ils ne font jamais aucune action, pour peu de conſéquence qu'elle ſoit, qu'ils ne diſent premiérement *biſmillah*, c'eſt-à-dire, au nom de Dieu, ſoit lorſqu'ils veulent monter à cheval ou en décendre, ou jouër, ou manger, ou faire quelque ouvrage que ce ſoit, ils

Grand reſpect des Turcs pour le nom de Dieu, ils commençent toûjours par là, cela eſt fort louable; & ils portent ſi avant le reſpect qu'ils ont pour le nom de Dieu, que s'ils trouvent quelque morceau de papier, ſi petit ſoit-il, ils le ramaſſent fort ſoigneuſement, & le fourrent en quelque trou de muraille, & cela, diſent-ils, parce que le nom de Dieu y eſt écrit, ou y peut-être écrit, auſſi en voit-on toujours les trous de leurs murailles pleins. Pour cette méme raiſon ils ne ſe ſervent point de papier aux aiſémens, ce qui ſeroit un grand crime, & pour lequel ils donneroient bien volontiers des coups de bâton à un Chrétien s'ils voioient qu'il s'en ſervit à cet uſage; avec tout ce reſpect ils ne laiſſent pas de jurer à tous momens le nom de Dieu, & ils ne diſent pas trois mots qu'il n'y ait un vallah, qui veut dire par Dieu, ils y ſont ſi accoutumez qu'ils ne s'en peuvent empécher, & il ſemble que cela donne grace au diſcours, mais ils ne croient pas offenſer Dieu par là; auſſi ne jurent-ils pas ordinairement en vain, & quand ils diſent vallah, ils veulent étre crus, & on eſtimeroit pour méchant homme celui qui le jureroit à faux.

Les Turcs ramaſſent ſoigneuſement le papier.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

DU RAMADAN OU CAREME des Turcs.

Ramadan.

Année des Turcs.

Mois des Turcs Muharrem.

Sefer.

Rebiul ewel.

Rebiul ahhir.

Dgiamazil ewel.

Dgiamazil ahhir.

Redgeb.

Chaaban.

Remezan.

Chewal.

Zoulkaade.

LE ſecond Commandement que les Turcs doivent obſerver, c'eſt le jeune, par lequel on ſe mortifie, & on domte la concupiſcence, & on purifie l'ame. Or ils reduiſent ce jeûne à un Caréme d'un mois, qu'ils appellent Ramadan; mais avant que d'en dire davantage, il faut ſavoir que l'année des Turcs eſt de 354. jours diviſez en douze mois ou lunes, car ils ne commençent chaque mois qu'au commencement de chaque lune, & ces mois ont l'un trente jours & l'autre vingt-neuf alternativement. Le premier de leurs mois s'appelle Muharrem aï, c'eſt-à-dire, le premier mois de l'année, il a trente jours, le ſecond Sefer aï, il a vingt-neuf jours, le troiſiéme Rebiul ewel aï eſt de trente jours, le quatriéme Rebiul ahhir aï de vingt-neuf jours, le cinquiéme Dgiamazil ewel de trente jours, le ſixiéme Dgiamazil ahhir de vingt-neuf jours, le ſeptiéme Redgeb aï de trente jours, le huitiéme Chaaban aï de vingt-neuf jours, le neuviéme Remezan aï, qui eſt de trente jours, le dixiéme Chewal aï, qui eſt de vingt-neuf jours, le onziéme Zoulkaade aï de trente jours, le douziéme Zoulhidge aï de vingt-neuf jours. Chacun ſait que l'Epoque de laquelle ils ont commencé à compter leurs années eſt l'an de la fuite de Mahomet, qu'ils appellent Hegyre, qui fut le 22. Juillet de l'an 622. de nôtre Seigneur, c'eſt pourquoi le deuxiéme Juillet de l'an 1663. ils ont compté le dernier jour de Zoulhidge, ou le dernier jour de l'an 1074. depuis l'Hegyre.

Zoulhidge.

Epoque ou Hegyre des Turcs.

Mais pour revenir au Ramadan, c'eſt ce mois durant lequel, à ce qu'ils diſent, l'Alcoran deſcendit du Ciel, & c'eſt celui durant lequel ils jeunent, ils le commençent de cette ſorte. Quand la Lune de Chaaban, qui précede immédiatement celle du Ramadan, eſt paſſée; ils regardent le ſoir s'ils verront la Lune nouvelle, laquelle ils ne voient pas ordinairement le premier jour de nôtre compte, cependant il y a des gens qui ſe tiennent aux montagnes & autres lieux élevez, pour tâcher de la découvrir. D'abord que quelqu'un l'a vuë, il le vient dire à la ville, & s'il eſt homme de foi, on lui donne récompenſe, & on ordonne par tout à cri public le Ramadan, qui outre cela s'annonce par un coup de canon que l'on tire au ſoir, alors on entoure tous les Minarets de lampes, en tel ordre qu'elles repréſentent pluſieurs figures, ce qui ſe fait toutes les nuits de cette Lune, durant laquelle les Turcs font des

Commencement du Ramadan.

Le tems du Ramadan.

Les Turcs

durant le Ramadan font des nuits les jours, & des jours les nuits.

des jours les nuits, & des nuits les jours, car toute la journée ils tâchent de dormir, & la nuit les ruës & les cahvez ſont remplis de monde, & chacun ſe met à faire ripaille tant que la nuit dure, mais d'abord que le Soleil approche de l'Aurore, ils ceſſent de boire & de manger; il eſt dit dans l'Alcoran qu'ils peuvent boire & manger toute la nuit, juſqu'à ce qu'ils puiſſent diſtinguer le filet blanc & le filet noir par la lumiére de l'Aurore; depuis ce tems-là il leur eſt défendu de boire, manger, fumer du tabac; bref de rien mettre dans leurs bouches, de plus de toucher à leurs femmes, juſqu'à ce que la Lune paroiſſe le ſoir, ce que leur font ſavoir les Muezims, criant du haut des Minarets la priére, lorſqu'il eſt tems de rompre le Carême, alors ils boivent & mangent toute la nuit leur ſaoul de viande ou de poiſſon, comme il leur plait, & paſſent une partie de la nuit aux cahvez qui ſont tous ouverts, & remplis de muſiciens, joueurs d'inſtrumens & joueurs de marionettes qui cherchent à gagner leur vie. Ce Carême eſt fort onereux, & beaucoup plus penible que le nôtre, principalement lorſqu'il vient en Eté, car comme leurs années ſont compoſées de douze mois, ou lunes, dont il y en a ſix de trente, & ſix de vingt-neuf jours alternativement, & par ainſi ne s'accordant pas au cours du Soleil;

Cri des Muezims au Ramadan.

Carême des Turcs fort rude.

leil; elles ſont plus courtes que les nôtres d'onze jours, & ainſi le Ramadan remonte chaque année d'onze jours, & change toûjours de ſaiſon. Lors donc qu'il vient en Eté, ils patiſſent beaucoup de la ſoif, principalement en Egypte & autres lieux chauds, ne leur étant pas permis de mettre dans leurs bouches ſeulement une goutte d'eau; auſſi tâchent-ils de dormir toute la journée: j'en ai vû quelquefois en Egypte dans le plus fort de l'Eté, qui avoient une extrême ſoif, & n'oſoient boire, mais ſentant approcher l'heure à laquelle il eſt permis de boire & de manger, tenoient un pôt d'eau à la main & regardoient vers le Minaret le plus proche, attendant avec grande impatience que celui qui doit annoncer l'heure de la priére vint, & d'abord qu'il commençoit à crier, ils beuvoient vîtement tout leur ſaoul. Ce carême leur eſt étroitement commandé; de ſorte que ceux qui ſe trouvent en voiage, danger, maladie ou outre occaſion où ils ne puiſſent l'obſerver, doivent le faire le plutôt qu'ils en ont la commodité, étant auſſi bon que s'ils l'avoient fait dans le tems, pourvû qu'ils le faſſent durant trente jours & trente nuits, mais il y en a beaucoup qui ne laiſſent pas de le faire en voiageant, & même à l'armée parmi les fatigues qu'apporte la guerre. Il n'y en a auſſi aſſez qui n'en font

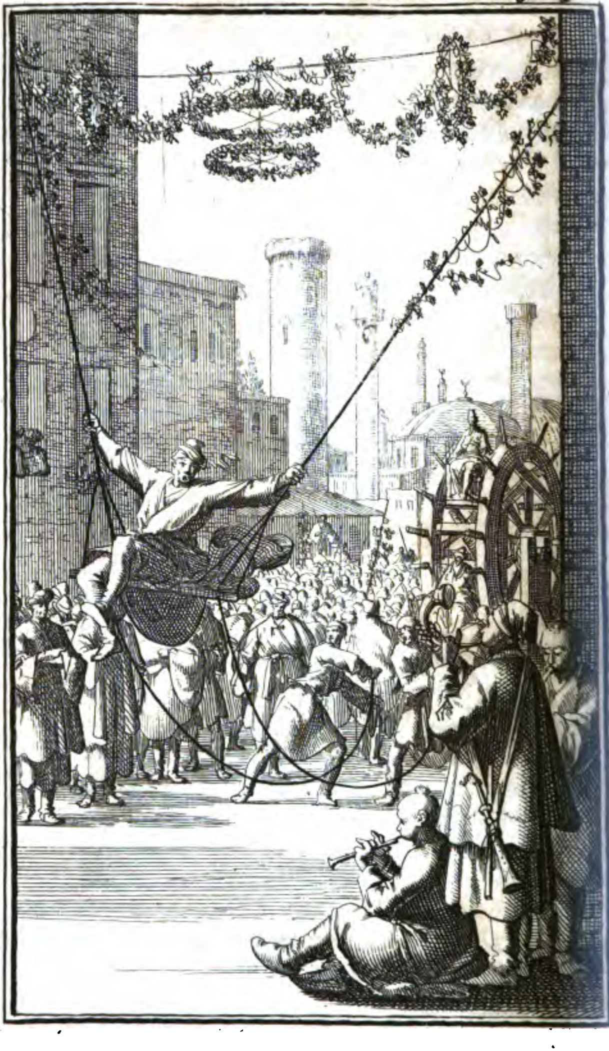
point

Châtiment de ceux qui ne font point le Ramadan.

point du tout, mais ils mangent & boivent, en ſecret, car s'ils étoient accuſez de ce crime, ils ſeroient châtiez tout au moins de coups de bâton. Il y avoit à Conſtantinople quelques Turcs & Reniez qui me venoient voir ſouvent, & durant le Ramadan ne laiſſoient pas, comme en tout autre tems, de boire & de manger chez moi à toute heure; entr'autres il y avoit un vieux Eſpahi Turc, qui non ſeulement rompoit le Ramadan, mais même mangeoit du lard comme nous autres, quand je lui en ſervois; quoi que cela leur ſoit défendu en tout tems, & il beuvoit tant qu'on lui fourniſſoit de vin; un jour qu'il n'étoit qu'à demi-ivre, car il ne s'étoit pas voulu enivrer tout-à-fait, à cauſe qu'il avoit une viſite à faire, il alla chez les Dervichs, où étant monté en haut on le fit entrer dans une ſale, en laquelle il trouva les Dervichs enſemble, qui beuvoient de l'eau de vie & du cahvé, d'abord qu'il fut entré, ils lui preſentérent de l'eau de vie: mais lui qui vouloit faire le bon hypocrite, s'excuſant de boire ſur ce que c'étoit le tems du Ramadan, ils lui dirent que puis qu'il les y avoit trouvez, il falloit qu'il en fit autant qu'eux, autrement qu'ils le tuëroient, & jetteroient en quelque lieu ſecret, de peur qu'il ne les accuſât d'avoir rompu le Ramadan, alors il ſe mit à boire avec eux, & le lendemain me

Punition de ceux qui

le



le raconta: la punition de ceux qui boivent du vin durant le Ramadan, c'eſt qu'on leur verſe du plomb fondu dans le goſier, & on l'a fait quelquefois, mais à préſent cela eſt plus rare, & toutefois ils méritent au moins la mort Ils ne peuvent pas même ſe marier durant le Ramadan.

boivent du vin durant le Ramadan.

CHAPITRE XXXV.

DU BAIRAM OU PAQUE DES Turcs.

Quand la lune du Ramadan eſt finie, on attend avec impatience la nouvelle lune ſuivante, qui eſt la lune de Chewal, & dès qu'on l'apperçoit, on annonce le Baïram ou Pâque, & on le fait bien-tôt ſavoir à toute la ville par le bruit de pluſieurs coups de Canons qui ſont proche du Serrail, & par les feux & réjouïſſances de chacun. La nuit eſt peu différente des autres nuits du Ramadan, mais le matin on voit les ruës pleines d'Eſcarpolettes ornées de feſtons; celui qui veut ſe promener en l'air s'aſſiet ſur un bon ſiége de bois qui eſt au bout des cordes, & deux hommes, un d'un côté l'autre de l'autre, tenant une corde la jettent en travers de celles du ſiége, & tirant de toutes leurs forces en arriére font aller un homme fort haut: pour une âpre on a ce paſſe-tems, & ſi on

Réjouïſſances des Turcs au Baïram.

veut aller plus vîte, il ſe mettent quatre hommes avec deux cordes, & font voler celui qui eſt aſſis autant de tems qu'il veut. Ce plaiſir eſt accompagné d'une muſique de voix & d'inſtrumens gagée par les maîtres des eſcarpolettes pour les trois jours que dure le Baïram, & qui ſont là depuis le matin juſqu'au ſoir. Ils ont encore de fort grandes rouës comme celles de nos moulins à eau, dans leſquelles s'aſſeient ceux qui veulent, grands & petits, ſur des planches, & un homme fait tourner cette rouë, ſans que perſonne de ceux qui ſont aſſis dedans tombe. Cette rouë ſe peut bien nommer la rouë de fortune, car chacun eſt à ſon tour tantôt au haut, tantôt au bas. On y voit encore pluſieurs autres divertiſſemens ſemblables, qu'ils préparent quelques jours devant le Baïram, il y en a preſque dans toutes les ruës, qui ſont tellement remplies de monde, qu'à peine peut-on paſſer, car tout le monde ſe promene par la ville de ruë en ruë, & même beaucoup de femmes, qui ne ſortent point le reſte de l'année, ont la liberté de ſe promener durant les trois jours du Baïram. Il eſt dangereux pour les Francs durant ces trois jours d'aller par la ville; car comme ce ſont jours de réjouïſſance, il ſemble que tout ſoit permis; de ſorte que pluſieurs Turcs s'enivrent, & rencontrant un Franc lorſqu'ils qu'ils ſont ſaouls, ils lui donnent quelquefois un coup de Cangiar. Pourtant comme j'avois la curioſité de tout voir, étant à Conſtantinople, le ſecond jour du Baïram je traverſai une bonne partie de Conſtantinople en me promenant avec un Eſpahi Renié François, & j'étois vêtu à la Françoiſe, ſans qu'ils me fiſſent autre mal que de me dire force injures, mais j'avouë que je fus plus heureux que ſage. Il y a encore une autre raiſon aux Francs pour ne pas ſortir, ſi on ne veut bien païer cette ſortie, c'eſt que durant ces trois jours il y a des gens qu'on ne peut éviter, ce ſont la plupart Janiſſaires, qui ſe mettent au milieu de la ruë, tenant d'une main une petite bouteille pleine d'eau roſe, dont ils vous jettent quelques goutes quand vous paſſez, & tendent l'autre main pour recevoir les âpres que vous leur voulez donner, & ſi vous penſez paſſer ſans leur rien donner, ils vous arrêtent. Ce Baïram eſt la plus grande fête des Turcs, & ils obſervent à cette fête une choſe fort louable; c'eſt qu'ils pardonnent à tous leurs ennemis, & ſe reconcilient avec eux, car ils ne croiroient pas faire leurs Pâques, s'ils gardoient quelque choſe ſur le cœur contre quelqu'un, & quand ils rencontrent par les ruës des gens de leur connoiſſance durant ces trois jours, ils s'entrebaiſent, & ſe ſouhaitent les bonnes Pâques

Danger de ſortir aux jours du Baïram.

Pâques des Turcs.

&

& toutes ſortes de felicitez. Ils appellent ce Baïram le grand Baïram, ou Baïram du Ramadan, mais outre cela ils ont le petit Baïram, ou Baïram des Adgi ou Pelerins de la Meque, qui eſt ſeptante jours après le grand Baïram, ſavoir le dixiéme jour de la lune Zoulhidge Ils ont encore d'autres fêtes, qui contiennent de grands myſtéres La premiére de leurs fétes eſt la nuit d'entre le onziéme & le douziéme jour de la lune qu'ils appellent Rebiul ewel; ils croient que ce fut cette nuit que nâquit Mahomet, & pour cela on allume dès le ſoir des lampes à l'entour des Minarets, & le matin le Grand Seigneur va à la Moſquée neuve, où il fait porter des ſucreries & du ſorbet du Serrail, & chacun en mange & boit après la priére; la nuit d'entre le vingt-ſixiéme & le vingt-ſeptiéme de la lune Rebiul ahhir eſt une grande féte pour eux, parce qu'ils croient que ce fut cette nuit que Mahomet monta au Ciel ſur l'Alborach, comme il décrit en l'Alcoran. Le Jeudi du quatre au cinquiéme de la lune de Redgeb on fit la priére dans les Moſquées juſqu'à minuit, puis on retourna au logis faire bonne chere. Cette féte eſt à cauſe du Ramadan, qui vient deux mois après; à toutes ces fétes & durant tout le Ramadan, on garnit, comme j'ai déja dit, les Minarets des Moſquées de lampes en faiſant pluſieurs différentes figures,

Fêtes des Turcs.

res, les lampes étant allumées, font un fort bel effet.

CHAPITRE XXXVI.

DE CE QUI REND LES TURCS impurs & de leurs ablutions.

Ablutions des Turcs.

LE troiſiéme commandement des Turcs eſt touchant la priere, mais parce qu'ils ne font jamais leur priere qu'ils ne ſe ſoient premiérement lavez, il faut dire quelque choſe de leurs ablutions. Les Turcs ont deux ſortes d'ablutions, l'une s'appelle Gouſl, & eſt un général lavement de tout le corps: l'autre s'appelle Abdeſt, & eſt l'ablution qu'ils font ordinairement devant que de commencer leurs prieres, car ils ne font jamais leurs prieres, qu'après avoir fait au moins l'Abdeſt, ou le Gouſl & l'Abdeſt, s'il eſt de beſoin; c'eſt pourquoi il y a ordinairement près des Moſquées des bains pour le Gouſl, & des fontaines pour l'Abdeſt. Il y a encore l'Ablution qu'ils font après avoir fait leurs néceſſitez, qui eſt une eſpèce d'Abdeſt, mais ils ſe lavent les mains ſeulement. Ils ſont obligez de prendre le Gouſl après avoir couché avec leurs femmes, ou après une pollution nocturne, ou quand il leur eſt tombé de l'urine ou autre ſaleté ſur eux; c'eſt pourquoi quand ils piſſent ils s'ac-

Gouſl premiére ablution des Turcs.

Abdeſt ſeconde ablution.

croupiſſent comme les femmes, de crainte qu'il n'en tombe quelque goutte ſur eux ou ſur leurs habits; car ils croient que ce qui ſouïlle leurs corps ou leurs habits, ſouïlle auſſi leur ame: comme auſſi en lavant leur corps, ils croient laver leur ame. Après qu'ils ont uriné, ils s'eſſuient le membre viril contre une pierre, afin de faire tomber tout ce qui pourroit reſter, & qui les ſouïlleroit, en tombant ſur leurs habits. Lorſqu'ils font leurs affaires, ils ne ſe ſervent point de papier, comme j'ai déja dit, mais après s'être déchargé le ventre, ils s'eſſuient avec leurs doigts, qu'ils trempent dans l'eau, puis ſe lavent les mains, ne manquant jamais à cela après avoir fait leurs néceſſitez, même après avoir uriné; c'eſt pourquoi il y a toûjours à leurs aiſémens un pôt plein d'eau, & pour cela même ils portent deux mouchoirs à la ceinture, pour s'eſſuier les mains après s'être lavez. Cette propreté eſt tellement en recommandation chez eux, & ils ont tant de crainte de ſe ſouïller de leurs excremens, qu'ils ont ſoin d'empêcher que même leurs petits enfans de maillot ne s'en ſouïllent, & pour cela ils ne les emmaillottent point comme nous, mais ils les mettent dans des berceaux qui ont un trou au milieu environ à l'endroit où ſe rencontrent les feſſes de l'enfant, & lui laiſſent toûjours le cu nud ſur ce

Propreté des Turcs.

Berceaux à la Turque.

trou; afin que quand il fait ſes affaires, cela aille dans un pôt qui eſt au deſſous du berceau; vis-à-vis du trou, & pour l'urine, ils ont de petites canelles de buis crochuës à un bout, & faites comme des pipes à fumer du tabac, ces canelles ſont longues de trois pouces, & groſſes comme le doigt, les unes ont le trou du gros bout rond, & ſervent pour les garçons, on met leur membre dedans, & on l'attache avec quelque choſe, les autres ſont percées en ovale par le gros bout, & ſervent pour les filles auſquelles on l'attache auſſi contre le ventre, & le bout menu paſſant entre leurs jambes, va rendre au trou du berceau, par où il conduit l'urine dans le pôt qui eſt au deſſous ſans rien gâter, & ainſi ils ne gatent point tant de linge que les enfans en Chrêtienté. Or pour achever l'ordre de leurs ablutions, ils ſont obligez de faire l'Abdeſt immédiatement après la priere, auſſi bien que de ſe laver les mains immédiatement après avoir fait leurs néceſſitez, ou avoir manié quelque choſe d'impur, & s'ils ſe trouvent en un lieu où ils ne puiſſent avoir d'eau, ils ſe peuvent ſervir de ſable ou de terre au lieu d'eau, tant pour le Gouſl que pour l'Abdeſt & le lavement des mains, & cette ablution ſera bonne: L'Abdeſt ſe fait de cette ſorte: Premiérement s'étant tournez le viſage vers la Meque, ils lavent leurs mains

Maniére de faire l'Abdeſt.

trois fois depuis le bout des doigts juſqu'au poignet. Secondement ils ſe lavent la bouche trois fois, & ſe netteient les dents avec une broſſe. Troiſiémement ils ſe lavent le nez trois fois, & tirent l'eau des mains dans les narines. Quatriémement ils ſe jettent avec les deux mains trois fois de l'eau ſur le viſage. Cinquiémement ils ſe lavent trois fois les bras depuis le poignet juſqu'au coude, commençant à ſe laver le bras droit, puis le gauche. Sixiémement ils ſe frottent la tête avec le pouce & le doigt ſuivant de la main droite, depuis le devant du front juſqu'au deſſus de la tête. Septiémement avec les mêmes doigts ils ſe lavent les oreilles dedans & dehors. Huitiémement ils ſe lavent les piez trois fois, commençant aux orteils, & ne paſſant point la cheville du pié, commençant par le droit, puis par le gauche: mais s'ils ſe ſont lavez les piez le matin avant que de mettre leurs bas, ils ne les tirent pas une ſeconde fois, mais ſeulement mouïllent la main, puis avec les deux ſuſdits doigts il ſe lavent par deſſus leurs pabouches, depuis les orteils juſqu'à la cheville du pié, commençant toûjours par le droit, puis par le gauche, & font ainſi à toutes les fois juſqu'au matin ſuivant, c'eſt-à-dire, qu'ils ne tirent plus leurs bas pendant tout ce jour-là: mais ſi leur bas a un trou aſſez grand pour y paſſer trois doigts, ils doivent tirer leurs bas. Ils diſent que Dieu leur commanda de ſe laver ſeulement une ſois la face, les deux bras & les mains autant, & de ſe frotter la tête, comme a été dit ci-deſſus, & de ſe laver une fois les piez juſqu'à la cheville, Dieu ne voulant trop charger l'homme, mais que Mahomet y ajoûta deux autres fois de peur qu'ils ne le negligeaſſent: la difference qu'ils font entre cette fois que Dieu commanda, & les deux de Mahomet, c'eſt qu'ils appellent le premier Fars, & ceux de Mahomet, Sunnet.

Mahomet ordonna donc qu'ils ſe laveroient trois fois les mains du poignet juſqu'au bout des doigts, qu'ils ſe ſerviroient d'une broſſe pour néteier les dents, qu'ils ſe laveroient la bouche trois fois, qu'ils ſe jetteroient avec les deux mains de l'eau ſur le viſage trois fois, qu'ils ne feroient pas plus de tems à néteier une partie que l'autre, mais qu'ils ſe hâteroient, qu'ils ſe laveroient les oreilles avec la même eau qu'ils ſe lavent la tête, & auroient une ferme réſolution de ſe laver, & diroient tout haut ou en eux-mêmes, je ſuis réſolu de me néteier, qu'ils commençeroient du côté droit, qu'ils commençeroient par les orteils quand ils lavent les piez, & par les doigts en lavant les mains, & qu'en ſe lavant ils diroient ces mots, bis millah el azem, ve ellem doullillah, allahdin iſlam, c'eſt-à-dire, au nom du grand Dieu & loüange à Dieu, Dieu de la foi Muſulmanne: quand ils ſe lavent, il y a des choſes illicites qu'ils appellent Meſchreh, qui ſont de ſe moucher le nez avec la main droite, de ſe laver aucune partie plus de trois fois, de ſe laver avec de l'eau échauffée au ſoleil, & de ſe jetter l'eau fort ſur le viſage; il y a auſſi pluſieurs choſes qui rendent l'Abdeſt inutile; de ſorte qu'il la faut recommençer quand une de ces choſes eſt arrivée, & quand même ils ne voudroient pas faire la priere, après une de ces choſes il faut qu'ils ſe lavent les mains, ou bien ils ſont impurs, les voici: s'il leur arrive de ſe décharger par devant ou par derriére, s'il arrive qu'aucun ſang ou ſaleté ſorte de leur corps, s'il leur arrive de vomir, d'être enragez, de tomber en pâmoiſon, d'être ivre, de rire en tems de priere, d'embraſſer une femme, & de lui toucher quelque partie nuë, de dormir durant la priere, auſſi ſi quelqu'un dormoit durant le tems de priere, les autres, qui ſe ſont lavez & préparez à prier, ſe garderont bien de l'éveiller, car en ce faiſant ils feroient impurs auſſi-bien que lui, s'il leur arrive d'être touché d'un chien ou de quelque autre animal impur, tous ces accidens effacent l'Abdeſt, il faut la recommençer avant que de faire la priere.

Choſes illicites quand ils ſe lavent.

Choſes qui les rendent impurs.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA FAÇON DE LEURS Moſquées & de leurs Prieres.

Façon des Moſquées.

APrès avoir parlé de leurs Ablutions, il faut encore dire comment ſont faites leurs Moſquées, avant que de parler de leurs prieres. Leurs Moſquées ſont appellées Meſdgid, d'où on a corrompu le mot de Moſquée, elles ſont encore appellées. Dgemii, qui veut dire, lieu d'aſſemblée. Ces Moſquées ſont faites par le dehors comme nos Egliſes, elles ont à côté & tout proche une tour ou minaret, quelquefois deux, quelquefois quatre, ou ſix, ſelon la magnificence de leur ſtructure; & ces Minarets ont au haut un balcon qui regne tout à l'entour; l'uſage de ces Minarets eſt, qu'à l'heure de la priere il monte un Muezim au haut du Minaret, qui annonce la priere. Le dedans des Moſquées eſt fort ſimple, on n'y voit que les quatre murailles, ſur leſquelles eſt écrit le nom de Dieu, & à une des murailles il y a comme une niche, qu'ils appellent Keble, c'eſt-à-dire, le lieu devant lequel ils ſe tournent pour prier. Cette niche dans toutes les Moſquées de Turquie eſt dans le mur qui eſt du côté du Midi, parce qu'ils ſe doivent tourner en priant du côté de la Meque, qui

Minarets.

Keble.

eſt au Midi à l'égard de la Turquie, autrefois leur Keble étoit du côté du Temple de Salomon en Jeruſalem, qu'ils devoient regarder en priant, mais Mahomet le changea l'an ſecond de l'Hegyre, & le mit du côté de la Meque, ce qu'ils ont toûjours obſervé depuis. Il y a auſſi dans ces Moſquées une piéce d'étofe qui a ſervi à la Meque. Il y a encore dans leſdites Moſquées une chaiſe où l'Imam monte quelquefois pour prêcher. Le plancher des Moſquées eſt couvert de ſtores & nattes, afin qu'on ne ſe gâte point en priant. Ils ont la priere cinq fois le jour; la premiére eſt à l'aube du jour qu'ils appellent Sabah namaz, la ſeconde à midi, qu'ils appellent Oïleh namaz, la troiſiéme entre trois & quatre heures après midi, qu'ils appellent Quindi namaz, la quatriéme au ſoleil couchant, qu'ils appellent Akſcham namaz, la cinquiéme à une heure de nuit, qu'ils appellent Yathi namaz. Le Vendredi, qui leur tient lieu de Dimanche, ils ont encore ſur les neuf heures du matin une priere, qu'ils appellent Couſchlouc namazi, où tout le monde va, après laquelle on peut travailler & ouvrir les boutiques, mais la plupart ſe repoſent & ſe réjouïſſent à ce jour, qui s'appelle Dgiuma en Hiun, c'eſt-à-dire, jour de Congregation: quand l'heure de quelqu'une de ces prieres eſt venuë (car ceux qui ont

Heures des priéres des Turcs.

ſoin d'y prendre garde, ont pour cela des horloges de ſable, outre qu'ils ſe règlent au ſoleil, quand il paroît,) à chaque Moſquée il monte un Muezim (c'eſt ainſi qu'ils appellent ceux qui annonçent la priere,) au haut d'un Minaret, & bouchant ſes oreilles avec ſes doigts, il chante ces paroles en criant de toute ſa force; Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, eſchadou in la illah illallah eſchadou in Mahomet reſoul allah, hi alle ſallat, hi alle ſellat; Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, la illah illallah; qui veut dire, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, témoignez qu'il n'y a qu'un Dieu, témoignez que Mahomet eſt ſon Prophete, venez vous préſenter à la merci de Dieu, & demandez remiſſion de vos péchez, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu; il crie ces mêmes paroles vers les quatre parties du monde, commençant par le Midi, & finiſſant par le couchant. Pendant qu'il crie, chacun fait l'Abdeſt, après quoi on va à la Moſquée. Ceux qui ne peuvent aller à la Moſquée, font leurs prieres chez eux. Etant arrivé à la Moſquée, chacun laiſſe ſes paboutches ou ſouliers à la porte, & ceux qui craignent que quelqu'un ne change ſes paboutches contre les leurs, les

Paroles que chantent les Muezims au haut des Minarets.

On laiſſe les ſouliers entrant aux Temples.

Maniére dont les Turcs font la priére.

ôtent de leurs piez, & les portent à la main avec eux. Etant entrez dans la Moſquée, ils ſaluënt le Keble, puis prennent place, & attendent que l'Imam, qui ſignifie le Prélat, commence la priere par ces mots, Allah ekber, c'eſt-à-dire, Dieu eſt grand, alors les aſſiſtans diſent en eux-mêmes ou tout haut s'ils veulent, je veux imiter cet Imam en ce qu'il fait, & ils font tout ce qu'il fait; premiérement ils mettent les mains ſur les épaules, & diſent Allah ekber, puis mettant les mains l'une ſur l'autre ſur le nombril, ils diſent certaines prieres en eux-mêmes, & à la fin de chacune ſe proſternent contre terre, & diſent Allah ekber. Ils ne ſont pas plus long-tems proſternez que le temps qu'on pourroit mettre à une petite oraiſon, puis ils ſe levent, & ſe proſternent ainſi pluſieurs fois. S'ils prient en particulier, ils diſent en eux-mêmes: Je m'en vai dire les prieres ordonnées pour ce tems, lequel ils nomment, & font la priere comme à la Moſquée. Ils diſent tous les jours les mêmes prieres, ſeulement ils les repetent plus ou moins ſelon les jours. Quand ils mettent les mains ſur les épaules, cela veut dire qu'ils ont quitté toutes choſes mondaines, & qu'ils ſont en la préſence de Dieu, & la jonction des mains ſignifie le reſpect qu'ils ont en ſa préſence. Quand ils ſe proſternent, cela ſignifie qu'ils adorent Dieu.

Combien de proſternations font les Turcs.

Au Sabah namaz quand ils prient, ils ſe proſternent 8. fois, à Midi 20. fois, au Quindi 16. fois, à l'Akſcham namaz dix fois. & à l'Yathi namaz 24 fois, quand ils prient, ils peuvent être nuds, hormis les parties honteuſes, de même le peuvent leurs eſclaves, tant hommes que femmes, mais il n'eſt pas permis à leurs femmes libres, car elles ſe doivent couvrir entiérement en priant, ſi ce n'eſt la moitié de la jouë & du menton Il y a cette différence entre les céremonies des hommes & celles des femmes en priant, que quand les hommes ont mis leurs mains ſur leurs épaules, ils diſent Allah Kebir, & puis les portent au nombril, les femmes ne les portent qu'à la moitié de leurs épaules, & puis les mettent ſur leur ſein, puis continuent leurs priéres comme les hommes, elles font leurs ablutions comme les hommes. Après qu'ils ont fini leurs prieres, tant hommes que femmes, ils ſe courbent premiérement vers le côté droit, puis vers le gauche, pour ſaluër les deux Anges Kerim Kiatib. Au reſte ils ſont ſi devotieux, qu'il ne ſe peut pas davantage, car quand ils ſont dans la Moſquée, ils prient ſi affectueuſement, qu'ils ne ſe détournent aucunement deça ni delà quelque choſe qu'il arrive, & de mon tems le feu aiant pris une nuit du Ramadan à Conſtantinople à l'heure de la priere, il y

Grande devotion des Turcs.

Reſpect des Turcs aux Moſquées.

Chapelets des Turcs.

eut un renié qui me conta le lendemain que dans ce tems-là ceux qui étoient dans la même Moſquée que lui; laquelle n'étoit pas loin du lieu où étoit le feu, mirent en déliberation s'il valoit mieux ne pas interrompre leurs prieres, ou aller éteindre le feu, enfin ils firent le dernier. On ne les voit jamais cauſer ni badiner dans leurs Moſquées, où ils ſont toûjours en grand reſpect, & aſſûrement ils nous font la leçon pour la devotion. Il y en a peu qui n'aillent tous les jours aux prieres, au moins à celles du Midi, Quindi, & Akſcham, car pour les deux autres, pluſieurs les font chez eux, & même le voiage ne les en exempte pas, & quand ils ſavent que c'eſt à peu près l'heure de la priere, ils s'arrêtent au milieu de la campagne proche de quelque eau, & en aiant puiſé avec un pôt de cuivre étamé qu'ils portent toûjours exprès, ils font l'Abdeſt, puis étendent à terre un petit tapis ſans lequel ils ne vont guères, ils font la priere deſſus, ils ont auſſi des chapelets qu'ils diſent ſouvent, car la plupart les ont toûjours à la main ſoit à la maiſon, ſoit par la ruë, cauſant avec leurs amis, ou marchandant quelque choſe, ou beuvant du cahvé, & à chaque grain qu'ils tournent ils diſent Allah, qui eſt le nom de Dieu.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA CHARITE' DES TURCS, & du voiage de la Meque.

Charité des Turcs.

LE quatriéme Commandement des Turcs eſt la Charité ; par ce Commandement ils ſont obligez de donner tous les ans aux pauvres la quarantiéme partie de leurs biens, s'ils ont de pauvres parens, ils les doivent preferer aux autres, s'ils n'en ont point, ils doivent donner leur aumône à leurs pauvres voiſins, & s'ils n'ont point de pauvres voiſins, ils donnent leurs aumônes aux premiers trouvez. Ce Commandement n'eſt pas mal obſervé chez les Turcs, car ils ſont fort charitables, & aſſiſtent fort volontiers les miſérables, ſans regarder à la Religion, ſoit Turcs, Chrêtiens ou Juifs, auſſi voit-on peu de gueux parmi eux : je ne veux pas dire que la charité des riches empêche ſeule la mendicité des Turcs, il y en a d'autres cauſes à mon avis, la plûpart des Turcs ont païe du Grand Seigneur, ils vivent à peu de frais, font grand' chere de peu de choſe, en ſorte que du pilau, un peu de viande & de l'eau leur compoſent un feſtin conſidérable ; mais enfin ils font de grandes charitez, & les uns aſſiſtent en leur vie les pauvres de leur bien, les autres

Cauſe qu'il y a peu de gueux chez les Turcs.

Legs charitables des Turcs.

laiſſent à leur mort de grands biens pour fonder des hôpitaux, pour bâtir des ponts, des Kervanſeraïs, ou logis pour les caravanes, conduire des eaux ſur les grands chemins & autres choſes ſemblables, & pluſieurs font même ces ouvrages publics dès leur vivant; d'autres donnent la liberté à leurs eſclaves en mourant, ceux qui ne peuvent faire de charitez de leurs bourſes les font de leurs bras, s'emploiant à racommoder les grands chemins, à remplir les cîternes qui s'y trouvent, à ſe tenir proche des eaux, quand elles ſont debordées, afin de montrer le gué aux paſſans, & de tout cela ils ne prennent point d'argent, le réfuſant quand on leur en préſente, parce qu'ils le font, comme ils diſent, pour l'amour de Dieu, & non pour l'amour de l'argent: leurs charitez même s'étendent juſqu'aux bêtes & aux oiſeaux, & tous les jours de marché pluſieurs perſonnes vont acheter des oiſeaux qu'ils mettent auſſi-tôt en liberté, diſant que les âmes de ces oiſeaux viendront au jour du Jugement témoigner devant Dieu le bien qu'ils ont reçu d'eux, auſſi ne ſauroient-ils ſouffrir qu'on faſſe languir une bête, & lorſqu'ils tuënt leurs poules, il leur coupent la tête tout d'un coup; & s'ils en voioient tuër à la Françoiſe, ils ne pourroient ſe tenir de donner quelques coups de bâton: ils imputent même

Charitez des Turcs envers les bêtes.

me à cruauté de tuër des poux ou puces ſur l'ongle, ils ne ſont que les tortiller un tour ou deux entre les doigts, puis les jettent, mortes ou non. Il y en d'autres qui laiſſent en mourant de grands biens pour nourrir tant de fois la ſemaine tant de chiens, tant de chats, donnent de l'argent à des boulangers ou à des bouchers pour faire cette aumône, qui eſt aſſez fidellement & religieuſement executée, & c'eſt une choſe fort plaiſante, de voir tous les jours des hommes chargez de viande appeller les chiens ou les chats ſelon l'inſtitution, & étant entourez de ces animaux, ils la leur jettent par morceaux. Je pourrois ici raconter cent exemples de la charité des Turcs envers les bêtes, je les ai vus pluſieurs fois en pratiquer, qui ſont fort ridicules à nôtre égard; j'ai vû pluſieurs perſonnes bien couvertes s'arrêter dans une ruë à l'entour d'une chienne qui avoit nouvellement chienné, & aller tous chercher des pierres pour lui faire une petite muraille, de crainte qu'on ne marchât deſſus, & pluſieurs autres ſemblables, mais ce n'eſt pas mon deſſein d'ennuier le Lecteur de ces bagatelles; enfin Sultan Murad qui apparemment n'avoit point de Religion, & à qui la vie d'un homme coûtoit ſi peu, que quand il avoit paſſé un jour ſans faire mou-

Exemple de la charité des Turcs envers les bêtes.

rir quelqu'un, il étoit de mauvaiſe humeur, ce cruël Prince, dis-je, ne laiſſoit pas d'être touché de ces ſuperſtitions & compaſſions beſtiales, un jour voiant un homme dans Conſtantinople qui s'étoit arrêté à un coin de ruë pour dîner d'un morceau de pain & d'un peu de rôti qu'il avoit acheté proche de là, & tenir par la bride ſon cheval, qui étoit chargé de denrées à vendre, il fit décharger ce cheval, & fit mettre ſa charge ſur le dos de ſon maître, l'obligeant à demeurer ainſi chargé pendant tout le tems que le cheval fut à manger une meſure d'avoine qu'il lui fit donner, reprochant à cet homme ſa cruauté envers ſon cheval, de ce qu'il ne lui donnoit pas de repos quand il en prenoit lui-même.

Le cinquiéme commandement des Turcs eſt d'aller à la Meque; ce commandement eſt le moins obſervé de tous, parce que pluſieurs n'ont pas le moien de faire ce voiage, & pluſieurs autres en ſont empêchez par leurs affaires qui les retiennent, cependant ils travaillent toûjours à ſe mettre en état de s'acquiter un jour de ce devoir; & tous les ans il y en a beaucoup qui y vont: mais je parlerai plus amplement de ce voiage en diſcourant de l'Egypte.

CHAPITRE XXXIX.

DES CHOSES DEFENDUES *aux Turcs dans leur Religion.*

Figures défenduës chez les Turcs.

APrès les cinq Commandemens ſuſdits, il y a certaines choſes qui ſont défenduës aux Turcs; & dont ils ne peuvent uſer ſans peché comme ſont les figures, & ils obſervent très-exactement cette défenſe; car quoi qu'ils ſoient fort amoureux de montres & d'horloges, ils n'en veulent point lorſqu'il y a quelques figures, ſoit d'hommes, de femmes, ou de bêtes, mais ils ne ſe ſoucient pas qu'il y ait des arbres ou des fleurs. Lorſqu'ils voient quelques figures ils en ſont ſi choquez, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'en témoigner leur colère. En Egypte il y avoit un Turc qui me venoit voir tous les jours, pour m'enſeigner le Turc, & toutes les fois qu'il voioit certaines figures de bois qu'on avoit tirées des momies, & que j'avois dans ma chambre, il ſe mettoit fort en colère contre moi, & quoi que je lui diſſe que c'étoit les Anciens Egyptiens qui les avoient faites, il ne laiſſoit pas de chanter mille injures contre les Chrêtiens, car diſoit-il, il n'appartient qu'à Dieu de faire des figures auſquelles il donne l'ame, & tous ceux qui font des figures, veulent imiter Dieu, mais ces figures viendront au jour du jugement demander leur âme à celui qui les aura faites. Je ne faiſois que rire de ſa colère auſſi-bien que de ſon ſot raiſonnement, qui eſt celui de tous les Turcs, mais on les embaraſſe fort quand on leur dit que ſi ces figures demandent une âme, c'eſt en parlant, & ſi elles parlent, elles ont une âme, & n'en ont pas beſoin d'autre : me trouvant un jour ſur un vaiſſeau Anglois, je vis que toutes les figures qui y avoient été miſes pour orner la pouppe avoient le nez coupé, ce qui me ſembla grand dommage, & on me dit que ce vaiſſeau aiant ſervi une campagne au Grand Seigneur, les Turcs qui montérent deſſus coupérent le nez à toutes ces figures, diſant qu'il n'y a pas tant de peché quand elles ont le nez coupé.

Uſure défenduë aux Turcs.

Il eſt défendu encore aux Turcs dans l'Alcoran de prêter à uſure, & c'eſt parmi eux un très-grand peché, dont ils ſe gardent fort, toutefois il y en a toûjours quelques-uns, qui font des marchez peu différens de l'uſure, par exemple, ils vendront à crédit de la marchandiſe bien cher, & celui à qui ils font crédit, la leur revend à bien moindre prix, ſans qu'elle ſorte du magazin, & ils la païent argent comptant, & l'autre reſte toûjours débiteur de tant de marchandiſe venduë à un tel prix. Il leur eſt encore défendu de manger des viandes impures, qui ſont les mê-

Viandes impures chez les Turcs.

mêmes que les Juifs tiennent pour impures, & le pourceau n'eſt pas plus abhorré des Juifs que des Turcs, qui bien loin d'en manger, n'en toucheroient pas pourquoi que ce fut, & même leurs cordonniers n'oſeroient ſe ſervir de ſoïes de pourceau comme font les nôtres, ce qui fait qu'ils ont bien de la peine à coudre leurs Paboutches, ils abhorrent tout de même la grenouïlle, la tortuë, les limaçons, & autres bêtes défenduës chez les Juifs, deſquelles toutes ils ont tant d'horreur, qu'on feroit plutôt mourir un Turc devot, que de l'obliger d'en manger, & je n'ai vû qu'un ſeul Turc, qui mangeât du pourceau; pour les reniez, ils en mangent volontiers quand ils en peuvent avoir, mais ce ſont gens ſans religion, ou qui épient l'occaſion de ſe ſauver en Chrêtienté. Ils tiennent auſſi pour impurs les chiens, & ſi par hazard quelque chien les avoit touchez, ils ſeroient impurs, & il faudroit qu'ils ſe lavaſſent, c'eſt pourquoi ils ſe gardent d'un chien qui court avec plus de ſoin & de crainte que nous d'un cheval, auſſi ne tiennent-ils point de chiens chez eux, mais ils les laiſſent dans les ruës, où ils demeurent chacun dans ſon quartier, & ils ſont ſi accoutumez d'y demeurer qu'ils n'en ſortent jamais; & s'ils ſortoient de leur ruë pour entrer dans une autre, ceux de l'autre ruë les mangeroient, car il y en a par toutes

tes les ruës, & pluſieurs en chaque ruë, & les uns ne laiſſent pas empiéter les autres ſur leurs terres. Il y en avoit de mon tems un dans Pera qui connoiſſoit merveilleuſement bien les Francs, & d'abord qu'il en voioit quelqu'un, il le ſuivoit, en le careſſant autant que ſon quartier ſe pouvoit étendre, afin d'avoir un pain, & ordinairement on tiroit une âpre pour lui acheter un pain, à quoi étoit ſi accoutumé un boulanger Turc qui demeuroit là, que d'abord qu'il voioit un Franc, il préparoit un pain.

Les Turcs haïſſent les chiens & aiment les chats.

Les Turcs aiment fort les chats, & les careſſent volontiers, en aiant toûjours proche d'eux, à cauſe qu'ils diſent que Mahomét en avoit un, qui s'étant une fois endormi ſur la manche de ſa robbe, & l'heure de la priere étant venuë, il aima mieux couper la manche de ſa robbe que d'éveiller ſon chat; ils montrent bien en cela leur mauvais naturel, haïſſant le chien, qui eſt très-fidelle, & aimant le chat, qui eſt un animal cruël, tenant de la nature du tigre, & qui n'a en ſoi que peu de bonnes qualitez.

Pourquoi Mahomet défendit le vin.

Sur ce qui regarde la défenſe du vin, ou au moins le conſeil de n'en point boire, ils racontent que Mahomet paſſant par un village, vît un feſtin de nôces où on beuvoit du vin, & chacun étoit gaillard, ce qui lui fit loüer le vin, mais quand il repaſſa le ſoir ou le lendemain, & qu'il vit du ſang de tous côtez, & qu'il ſut que ces gens ſi gaillards s'étoient batus, & s'étoient rompu la tête à coups de pôts, il blâma le vin, & conſeilla aux ſiens de n'en point boire, ce qui n'empêche pas, comme j'ai déja dit, que pluſieurs n'en boivent, & ne s'en enivrent très-ſouvent, quoi que ſi par malheur il tomboit du vin ſur leurs habits, fuſſent-ils grands yvrognes, ils tâchent de tout leur poſſible d'en ôter la marque ; & les plus ſcrupuleux ne croient pas les pouvoir porter davantage ſans peché.

CHAPITRE XL.

DES MINISTRES DE LA LOI des Turcs.

Miniſtres des Turcs.

COmme toutes les Religions ont leurs Prêtres ou leurs Miniſtres, pour leur décider les doutes qui peuvent naître ſur leur croiance, & pour célèbrer l'Office divin, les Turcs ont auſſi leurs Eccleſiaſtiques, qui ſont des gens ſavans, & qui étudient continuëllement l'Alcoran : le chef de leurs Eccleſiaſtiques eſt le Moufti, qu'ils ont en même conſidération que nous le Pape ; il ne ſe fait pas par une aſſemblée de leurs Eccleſiaſtiques, mais le Grand Seigneur en pourvoit qui bon lui ſemble, qui eſt toûjours un homme ſavant à leur mode, & fort verſé dans

Moufti chef des Eccleſiaſtiques.

l'Alcoran, auſſi eſt-ce lui qu'on conſulte pour les affaires de conſcience, & il en donne les déciſions dans de petits billets qu'on appelle Fetua. Ce Moufti ſe marie comme tous les autres Turcs. Ils reſpectent fort le Moufti, & quand il va voir le Prince, d'abord que le Grand Seigneur l'apperçoit il ſe leve, lui va quelques pas au devant, & le ſaluë fort reſpectueuſement. Ils tiennent qu'il n'eſt pas permis par leur Loi de faire mourir un Moufti, & toutefois Sultan Murad, qui ne reconnoiſſoit autre loi que ſa propre volonté, en voulant faire mourir un, l'envoia querir, & lui demanda qui l'avoit fait Moufti, il répondit que c'étoit Sa Majeſté, donc, repartit Sultan Murad, ſi je t'ai fait Moufti, je te puis bien défaire, & le fit étrangler. Sultan Mehemet à préſent régnant, qui à mon avis ne ſuit pas mal les traces de ſon oncle, en fit auſſi mourir un, appellé Hodgiazade Efendi, durant que j'étois à Conſtantinople, on l'alla prendre chez lui, & l'aiant mis ſur un caïque ou bâteau, on le mena à Bourſe, & on fut quelque tems à Conſtantinople ſans ſavoir ſi on l'avoit fait mourir; les uns diſoient qu'on l'avoit étranglé vers les Iles qui ſont devant Conſtantinople, puis jetté en mer; d'autres diſoient qu'il étoit encore vif à Bourſe, mais peu de tems après je paſſai à Bourſe, où j'apris qu'il y avoit été étranglé, &

Le Moufti ne doit être mis à mort.

Mouftis étranglez.

& enterré chez les Dervichs ; il faut remarquer qu'on l'étrangla plutôt que de lui couper le cou, parce que c'auroit été un grand peché de verſer ſon ſang, outre qu'on étrangle ordinairement les gens de qualité qui ont merité la mort. Il étoit accuſé, à ce que j'en pus aprendre, d'avoir voulu faire mourir le Grand Seigneur, & mettre ſur le thrône le frere dudit Grand Seigneur ; cet homme étoit fort rigide, comme je connus dans une viſite que Monſieur de la Haye Ambaſſadeur de France lui fit, & que j'eus l'honneur d'accompagner Il étoit grand ennemi de tous les Chrêtiens, & il avoit déja réſolu de ne laiſſer aux Grecs qu'une ſeule Egliſe en chaque ville. Il n'y a jamais qu'un Moufti, qui fait ſa réſidence ordinaire à Conſtantinople ; & parce qu'il ne pourroit pas faire toutes les affaires de conſcience de l'Empire, qui eſt de fort grande étenduë, outre qu'il y a pluſieurs affaires qui demandent une prompte réſolution, les Cadileſquers font l'office de Moufti hors de Conſtantinople, chacun dans ſa juriſdiction, car ils étudient auſſi-bien les matiéres du Droit Canon que du Civil. Au défaut des Cadileſquers on a recours au Moula, qui eſt le Chef des Cadis, & comme il y a des lieux où il n'y a ni Cadileſquer ni Moula, mais ſeulement un Cadi, ce Cadi fait l'office de tous ces gens-là, & eſt le

Cadileſquers.

Moula.

Cadis.

Juge en toute matiére. Quand à ceux qui ſont l'office dans la Moſquée, on les appelle Daniſchmend, qui ſont ceux que les Francs appellent Taliſmans, & leur chef s'appelle Imam, qui eſt comme le Curé, il fait tout haut la priere dans la Moſquée aux heures ordonnées. Ceux qui vont au haut des minarets appeller le peuple à la priere, ſont nommez Muezims. Il y a encore les Hodgias, qui ſont vieillards, gens de probité, fort ſavans dans l'Alcoran, & experts des choſes du monde, ils ſont comme nos Juriſconſultes & Docteurs, ils font quelquefois l'office, & même font des ſermons à certaines fêtes; on conſulte ſouvent ces Hodgias pour des affaires d'importance, & ils ont grand crédit parmi le peuple, qui les reſpecte fort. Ils ont auſſi pluſieurs ſortes de Religieux, parmi leſquels les Dervichs ſont les plus familiers, & les plus polis; je parlerai des autres en diſcourant d'Egypte. Les Dervichs vivent en communauté, & ont leurs Superieurs comme nos Religieux, ils vont fort ſimplement vêtus, & portent ſur leur tête un bonnet de feutre blanc, environ comme nos bonnets de nuit. Ces Religieux font tous les Mardis & les Vendredis une danſe qui eſt aſſez agréable à voir. Aux jours qu'ils doivent danſer ils s'aſſemblent en une grande ſale, qui eſt leur Moſquée, dont le milieu eſt fer-

Taliſmans. Imam eſt leur chef.

Muezims. Hodgias.

Dervichs ſorte de Religieux.

Danſe des Dervichs.

fermé en quarré d'un baluſtre, qui laiſſe de l'eſpace tout à l'entour pour ceux de dehors; dans cette enceinte qui eſt encore aſſez grande, eſt le Keble, où il y a deux chaires à prêcher jointes enſemble ſur un marche-pié, dans l'une ſe met le Superieur, tournant le dos au midi, & dans l'autre, qui eſt à la main droite du Superieur, ſe met le Vicaire; puis vis-à-vis d'eux à l'autre bout de la ſale hors la baluſtrade eſt un petit échaffaut, ſur lequel ſont pluſieurs Dervichs joüeurs de flûtes & de tambours, les autres Dervichs ſont dans l'enceinte de la baluſtrade. Je me mis ſur l'échaffaut des muſiciens, étant avec un François qui les connoiſſoit. Après qu'ils ont tous enſemble chanté quelques prieres, le Superieur lit un peu d'Alcoran expliqué en Turc, puis le Vicaire lit quelques mots de l'Alcoran en Arabe, qui ſervent de thême au diſcours que le Superieur fait enſuite en langue Turqueſque. Aiant fini ſon ſermon, il décend de ſa chaire, & avec le Vicaire & les autres Dervichs fait deux tours dans la ſale: pendant qu'un des muſiciens chante quelques verſets de l'Alcoran d'un ton aſſez agréable; après il ſe fait un petit concert de tous leurs inſtrumens, durant lequel les Dervichs commençent leur danſe. Ils paſſent devant le Superieur l'un après l'autre, le ſaluënt fort humblement, puis aiant fait un ſaut comme un premier pas de ballet, ils ſe mettent à tourner avec les piez nuds, le pié gauche ſervant de pivôt; car ils ne le levent point de terre, mais ils levent l'autre, dont ils ſe ſervent pour tourner ſi adroitement, qu'on ne ſe laſſe plutôt à les regarder qu'eux à tourner, & ſi ſont-ils la plupart vieux & ont leurs grandes robbes. Ce tournement ſe fait au ſon des tambours & des flutes. Après qu'ils ſe ſont arrêtez, le Superieur qui durant cette danſe eſt aſſis avec ſon Vicaire aux piez de leurs grandes chaires, ſe leve, puis faiſant deux pas s'incline vers le Midi, & les Dervichs s'étant auſſi inclinez, paſſent devant lui, le ſaluënt humblement, & recommencent à tourner juſqu'à quatre fois, la derniére étant plus longue que les autres. Ils tournent vîte comme des moulins qui ont plein vent, & toûjours en cadance, cependant ils ont les bras étendus, & quelquefois les yeux fermez, ſans jamais ſe toucher l'un l'autre, quoi qu'ils ſe ſuivent d'aſſez près, & faſſent toûjours la baluſtrade en tournant, & dès que la muſique finit, ils s'arrêtent tout court où ils ſe trouvent, ſans faire aucun faux pas, non plus que s'ils ne s'étoient point remuez. L'Auteur de cette danſe fut un Hazreti Mewlana Dervich, qui eſt tenu parmi eux pour Saint. Tous les Dervichs

& Santons, géneralement ſont de grands hypocrites, car ils ſe font paſſer pour des gens addonnez entiérement à la contemplation de Dieu, & cependant ils ſont entachez de tous vices ſans exception.

CHAPITRE XLI.

DU MARIAGE DES TURCS.

Mariage des Turcs.

Les Turcs peuvent avoir pluſieurs femmes.

Differentes ſortes de Mariages.

LEs Turcs peuvent avoir trois ſortes de femmes, car ils peuvent épouſer des femmes légitimes, ils en peuvent prendre au Kebin, & peuvent avoir des femmes eſclaves. Pour les premiéres, ils ne les voient qu'après que le mariage eſt fait. Quand quelqu'un veut ſe marier de cette premiére façon, il accorde avec les parens de la fille qu'il a envie d'épouſer, combien de dot il donnera à leur fille, afin qu'elle ſoit ſa femme, auquel marché ſe trouve le Cadi avec deux témoins, & le dit Cadi écrit les conditions du mariage, & le doüaire qu'il donne à ſa femme. Pour la femme, elle n'apporte rien que ſon trouſſeau, qu'elle étale dans la chambre par parade le jour du mariage, mais avant que de célèbrer ce jour, l'époux fait bénir ſon mariage par un Imam. Le jour étant venu, on mene l'épouſe bien couverte chez l'époux, ſes hardes marchant devant ſur des chevaux ou des chameaux.

Etant arrivez au logis, on fait un grand feſtin, les hommes avec les hommes, & les femmes avec les femmes dans un appartement ſeparé, & le reſte de la journée ſe paſſe en jeux de marionnettes & de joüeurs d'inſtrumens, y aiant auſſi quelquefois des joüeuſes qu'on appelle Tchinguenienes, dont j'ai parlé ci-devant. Quand ils ſont ainſi mariez, ſi l'homme vient à mourir, la femme prend ſon doüaire, & pas davantage, ſi la femme meurt, & qu'elle laiſſe quelques enfans, ſes enfans peuvent forcer le pere de leur donner le doüaire de leur mere. Or les Turcs peuvent épouſer juſqu'à quatre femmes de cette ſorte, & ils les peuvent répudier quand ils veulent; ce qu'ils font, allant devant un Cadi, & diſant Aleï talac be talati, c'eſt-à-dire, je la quite pour trois fois; & ſi un homme répudie ſa femme à tort, il lui doit donner ſon doüaire, mais s'il a juſte ſujet de la répudier, il n'eſt point obligé de le lui donner. Quand une femme eſt répudiée, elle ne ſe peut pas remarier avec un autre homme, que ſes mois ne ſoient paſſez quatre fois, c'eſt-à-dire, qu'au quatriéme mois après la répudiation, afin qu'elle ſache ſi elle eſt groſſe, & de qui, & qu'ainſi les lignées ne ſoient point confonduës, & ſi elle eſt groſſe, celui qui la répudie doit at-

Maniére de répudier les femmes chez les Turcs.

tendre ſon accouchement pour la répudier, & il eſt obligé de nourrir les enfans. Quand un homme a répudié ſa femme légitime, ou même que la ſéparation eſt venuë d'elle, s'il la veut reprendre, il ne le peut, qu'elle n'ait été mariée auparavant avec un autre homme, après quoi il la peut reprendre. Pour les femmes au Kebin, il n'y a point tant de façons, on va trouver un Cadi auquel on dit qu'on prend une telle femme, à laquelle on promet de païer tant en la répudiant, le Cadi écrit cela, & le donne à l'homme ; lequel après cela garde cette femme tant qu'il veut, & la chaſſe quand il lui plaît, en lui païant ce qu'il a promis, & nourriſſant les enfans qu'il a eu d'elle. Ils ont de ces femmes tant qu'ils veulent. Pour leurs eſclaves, comme ils en ſont les maîtres, ils en font ce qu'ils veulent, & en ont autant que bon leur ſemble, & les enfans de toutes ces femmes ſont auſſi légitimes les uns que les autres. Au reſte les Turcs n'épouſent jamais leurs parentes, ſi elles leur ſont plus proches que de huit générations incluſivement.

CHAPITRE XLII.

DE LA BEAUTE', MOEURS, ET habillemens des femmes Turques.

IL me ſemble qu'en-ſuite du mariage il ne ſera pas mal à propos de parler des femmes de Turquie, dont je n'ai encore rien dit. En Turquie, les femmes ſont ordinairement belles, bien-faites & ſans défaut, elles ſont fort blanches, car elles ſortent peu, & encore ſont elles voilées quand elles vont dehors. Elles adjoûtent l'artifice à leur beauté naturelle, car elles ſe peignent les ſourcils & les paupiéres, avec une couleur noirâtre appellée Surmé, qui paſſe chez eux pour donner de la grace. Elles ſe teignent auſſi les ongles d'une couleur de rouge brun appellée el hanna. Elles ſont fort propres & nettes, car comme elles vont au moins deux fois la ſemaine au bain, elles n'ont ni craſſe ni poil ſur leur corps Elles vont preſque vetuës comme les hommes, & premiérement elles portent toutes auſſi-bien que les hommes des caleçons ſur la chair, qui leur vont juſqu'aux talons, & ſont ſelon la ſaiſon, de velours, drap, brocard, ſatin, ou toile. Puis elles ont leur chemiſe, & par deſſus une petite chemiſette piquée, qu'elles appellent Giupon, elles mettent leur doliman, qu'elles ceignent d'une ceinture garnie de plaques d'argent doré ou

Surmé couleur noirâtre.

Hanna couleur rouge brun.

Vêtement des femmes Turques

Giupon eſpece de Chemiſette.

ou d'or, enrichie quelquefois de pierreries, & elles y attachent un petit cangiar. Quand elles ſortent elles ont auſſi bien que les hommes un Feredgé, dont les manches ſont ſi longues, qu'on ne leur void que les bouts des doigts, car elles paſſent les bras par les manches, & dans les ruës elles tiennent un côté de leur Feredge, qu'elles croiſent ſur l'autre par devant. Leur chauſſure eſt comme celle des hommes, mais pour la coiffure, elle eſt differente, car elles font une treſſe fort large de leurs cheveux, qu'elles laiſſent pendre par derriére juſque ſur les reins, & celles qui ont les cheveux trop courts, enferment leur treſſe dans un étui qui pend juſque ſur les reins, & eſt ordinairement de ſatin, ou bien elles mettent une treſſe artificielle aſſez longue. Pour ſe couvrir la tête, elles ont à la maiſon un bonnet fait de drap rouge, quaſi comme nos bonnets de nuit, mais plus long, & le haut a quatre cornes, ſur lequel tout au milieu elles couſent un rond de perles Elles mettent ce bonnet en ſorte qu'il pend tout ſur une oreille, & elles le lient par embas d'un beau mouchoir de toile fine travaillé de fleurs d'or & de ſoïe, & cela leur donne une grande mine. Quand elles ſortent, elles quitent ce bonnet, & en prennent un de carton doré, ce bonnet eſt aſſez haut, & eſt plus large par le haut que par le bas. Outre cela, quand elles vont par

Coiffures des femmes.

les ruës, elles ont la tête envelopée d'un linge qui leur couvre auſſi le front juſque ſur les yeux, & un autre qui les prend immédiatement deſſous les yeux, & leur bride le nez & la bouche, & ſe nouë derriére la tête ne laiſſant abſolument de tout le viſage que les yeux découverts, & même ſi elles montroient leurs mains nuës, on les prendroit pour des femmes ſans honneur, c'eſt pourquoi elles laiſſent pendre les manches de leurs chemiſes & celles de leurs veſtes, qui leur cachent les mains; ce n'eſt pas que quelquefois, lorſqu'elles ſe trouvent en un coin de ruë où elles croient n'être point apperçuës, elles ne levent bien le voile pour ſe faire voir à quelque ami, ou à quelque jeune homme qui leur plait, mais elles y hazardent leur honneur, & encore des coups de bâton. Ces femmes ſont fort ſuperbes, elles veulent preſque toutes être vetuës de brocard, quoi que leur mari ait à peine du pain; cependant elles ſont extrêmement pareſſeuſes, paſſant toute la journée aſſiſes ſur un divan ſans rien faire, ſi ce n'eſt qu'elles brodent des fleurs ſur quelque mouchoir, auſſi d'abord que le mari a un ſou, il faut qu'il l'emploie pour avoir une eſclave. Cette grande oiſiveté fait qu'elles ſont vicieuſes, & qu'elles appliquent toutes leurs penſées à trouver les moiens de ſe divertir. Les Turcs ne croient pas

Femmes des Turcs fort ſuperbes.

Les Turcs

pas que les femmes aillent en Paradis, & à peine les eſtiment-ils animaux raiſonnables, auſſi ils ne les prennent ſimplement que pour leur ſervice, comme ils feroient un cheval; mais comme ils en ont beaucoup, & que ſouvent ils donnent leur amour à leur ſexe, ces pauvres femmes ſe voiant ainſi abandonnées, font leurs efforts pour avoir ailleurs ce qu'elles ne peuvent tirer de leurs maris, auſſi en ſont-ils fort jaloux, & ils ſe défient tellement de la foibleſſe de ce ſexe, qu'ils ne leur permettent pas de ſe laiſſer voir aux hommes, & une femme qui ſouffriroit qu'on lui vit le viſage, ou ſeulement les mains, ſeroit tenuë pour infame, & auroit des coups de bâton ſur les feſſes, & pour cela ils ne les laiſſent point aller aux Moſquées, où elles ne feroient que divertir les hommes de leur priere, elles ne vont point au marché, & n'entrent pas méme dans la boutique de leur mari; quelque intime ami qu'ait un homme, il ne lui laiſſe jamais voir ſes femmes à la maiſon; enfin elles ne ſortent preſque point, ſi ce n'eſt pour aller au bain, encore les gens de condition en ont-ils chez eux, & ceux qui ſont de grande qualité ont des Eunuques qui gardent leurs femmes; de ſorte que plus leur mari eſt de condition, moins elles ont de liberté. Ces femmes n'ont pas le privilege de répudier leur mari, comme le mari l'a ſur el-

eſtiment peu les femmes.

Ialouſie des Turcs.

Les femmes ne vont point aux Moſquées.

Cauſes pour leſquelles une femme peut demander le divorce d'avec ſon mari.

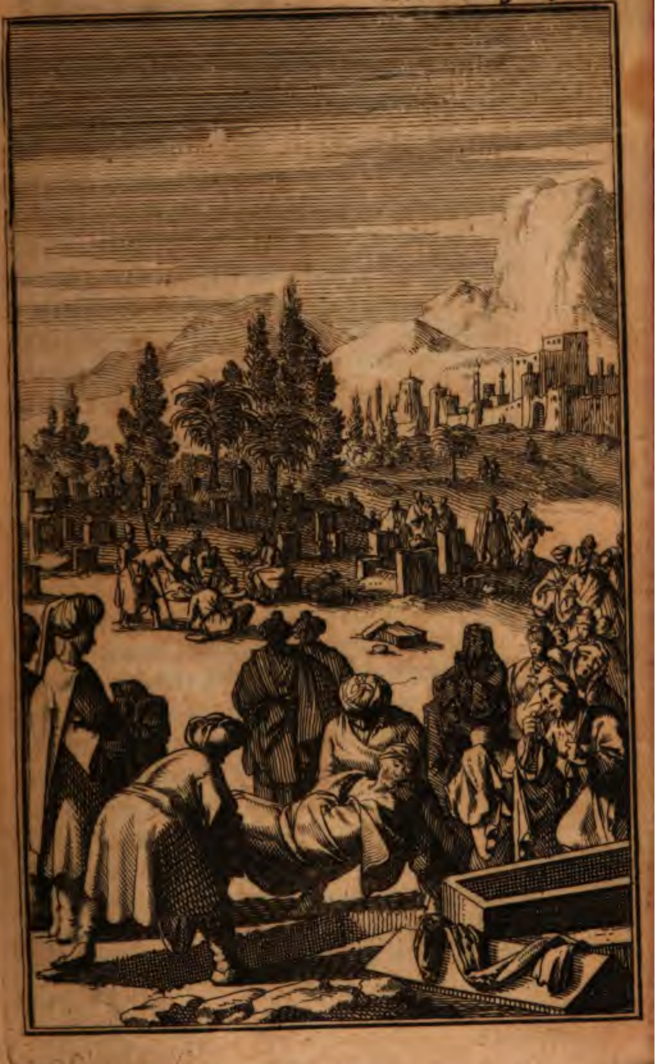
les, ſi ce n'eſt qu'il ne leur fourniſſe pas les choſes auſquelles il eſt obligé; qui ſont, du pain, du pillau, du cahvé, & de l'argent pour aller deux fois la ſemaine aux bains, car s'il manque à leur donner une de ces choſes, une femme peut aller devant le Cadi demander le divorce, parce que ſon mari n'a pas le moien de l'entretenir, alors le Cadi fait la viſite, & trouvant ſes plaintes juſtes, lui accorde ſa demande. Une femme peut encore demander le divorce, lorſque ſon mari a voulu jouïr d'elle contre l'uſage ordinaire, alors elle va devant le Cadi, & renverſe ſa pantoufle ſans deſſus deſſous, ſans dire autre choſe; le Cadi entendant ce langage envoie querir le mari, qui ne ſe défendant pas bien de cette accuſation, eſt bâtonné, & on accorde à la femme le divorce.

CHAPITRE XLIII.

DE LA FAÇON DE PLEURER les morts chez les Turcs, de la façon de les enſevelir, & de leurs cimetiéres.

De la façon de pleurer les morts.

QUand quelqu'un meurt en Turquie, ſes voiſins en ſavent bien-tôt la nouvelle, car les femmes qui ſont dans la maiſon, ſe mettent à faire de ſi grands cris, qu'il ſemble qu'elles ſoient deſeſperées: toutes leurs amies & voiſines en aiant avis, viennent leur ren-



dre viſite, & ſe mettent à faire la même muſique qu'elles, car là on ne rend point de ces viſites pour conſoler, mais pour pleurer : elles ſe mettent donc toutes enſemble à reciter en pleurant, mais d'un chant lugubre, toutefois comme en chantant, les loüanges du mort, comme par exemple, la femme du défunt dira, il m'aimoit tant, il me donnoit abondamment tout ce qui m'étoit néceſſaire, &c. & toutes les autres diſent de même, puis de tems en tems elles élevent toutes enſemble d'un commun accord des cris ſi hauts qu'il ſemble que tout ſoit perdu, continuant cette muſique durant pluſieurs heures, mais ce qui eſt de bon, auſſi-tôt qu'il n'y a plus de compagnie, on ne pleure plus, & d'abord que quelque femme vient, on ſe remet à pleurer. Cela dure pluſieurs jours, & quelquefois au bout de l'an elles recommençent. Celles qui ne ſavent ou ne peuvent pleurer, ou qui ne s'en veulent pas donner la peine, loüent des pleureuſes qui gagnent bien leur argent : toutes ces pleurs enfin ſont ſuivies de la céremonie qu'il faut obſerver à enſevelir le mort pour le porter en terre, & ſes parens ou amis l'aiant couché ſur la terre, lui lavent le corps, & lui raſent le poil, car les Turcs aiment tant la propreté de leurs corps, qu'ils la font même obſerver à leurs morts. En-ſuite ils brûlent de l'encens autour de lui, lequel Enſeveliſſement des morts.

encens ils diſent faire peur aux mauvais eſprits & diables, qui autrement ſe montreroient à l'entour du corps, puis ils l'enſeveliſſent dans un linceul, priant Dieu d'en avoir miſéricorde, mais ils ne couſent point le linceul aux piez ni à la tête, afin que le mort puiſſe plus facilement s'agenoüiller lorſque les Anges qui le doivent examiner lui commanderont de le faire Ils le mettent après dans une biere comme les nôtres, qu'on couvre d'une poêle, qui doit être rouge, ſi c'eſt un homme de guerre qui eſt mort, ſi c'eſt un Scherif, ce doit être un poêle vert, & s'il n'eſt ni l'un ni l'autre, un poêle noir, & par deſſus en travers eſt étendu un tulban, ſelon l'office qu'il avoit, s'il étoit Janiſſaire, on met un tulban rouge, s'il étoit Eſpahi, un rouge & un blanc, & ſi c'étoit un Scherif, on met un tulban vert, aux autres on met un tulban blanc. Il eſt après cela porté au cimetiére, leurs Prêtres allant devant, & diſant certaines prieres, & ſouvent invoquant le nom de Dieu, derriére viennent les parens & amis, puis les femmes qui crient le long des ruës toutes enſemble comme des enragées, & tenant à deux mains un mouchoir ſur leur cou, le tirent tantôt deça tantôt delà, comme ſi la douleur les avoit privées de raiſon. Enfin étant arrivez au lieu où doit être enterré le mort, ils l'ôtent de la biere & le mettent

Couleur du poêle des morts.

tent dans la foſſe, puis s'en vont, laiſſant là les femmes parachever leur muſique. Si c'eſt quelque perſonne de qualité, on mene ſes chevaux au convoi. La difference des tombeaux Turcs d'avec ceux des Chrêtiens du païs par dedans, eſt qu'après que les Turcs ont mis leur corps mort dans la foſſe, ils mettent au deſſus une planche de biais, un bout étant poſé au fond de la foſſe, & l'autre aboutiſſant au haut de la dite foſſe, en ſorte qu'elle couvre le corps, ce que les Chrêtiens du païs ne font point, mais ni les uns ni les autres n'enterrent point leurs morts dans des bieres. Après que la foſſe eſt remplie de terre, on dreſſe une pierre pardeſſus la tête du mort, pour ſervir de ſiége aux Anges qui doivent examiner le défunt, afin qu'ils lui ſoient plus doux, mais les plus riches font faire leurs tombeaux de marbre, & élevez comme les nôtres, avec une pierre où eſt gravé le tulban du mort. Quelquefois ils dreſſent à la tête une pierre où eſt même un tulban de pierre tel que le portoit le défunt, & une autre aux piez, où eſt un Epitaphe. Leurs cimetiéres ſont toûjours hors des villes, afin que l'air des villes ne ſoit point infecté des vapeurs corrompuës qui ſortent des tombeaux, & les anciens l'ont toûjours obſervé. Pour la même raiſon ceux des Turcs ſont diſtincts de ceux des Chrê-

Chevaux au convoi des morts.

A quoi ſert la pierre qu'on dreſſe ſur les Sepulchres.

tiens, & ceux des Turcs ſont ordinairement le long des grands chemins, afin que les paſſans ſe ſouviennent de prier Dieu pour eux, & leur ſouhaitent ſa bénediction, & c'eſt pour cela même que ceux qui font quelque pont ou autre ouvrage public par charité, ſe font ordinairement enterrer deſſus ou auprès, afin d'avoir les prieres des paſſans. On voit dans ces cimetiéres tant de groſſes pierres dreſſées, qu'il y en a aſſez pour bâtir une ville Après qu'ils ont enterré leurs morts, les parens & les amis viennent par l'eſpace de pluſieurs jours prier ſur le tombeau, demandant à Dieu qu'il delivre le défunt des tortures des Anges noirs, & l'appellant, lui diſent, n'aie point de peur, mais répond leur bravement; & les femmes y viennent auſſi avec leurs amies paſſer pluſieurs heures, voire une demi-journée, à pleurer le mort, comme elles ont fait à la maiſon; de ſorte qu'un homme qui ne ſeroit point inſtruit de cela, & les verroit en cet état, ne douteroit point qu'elles ne fuſſent folles. Le Vendredi pluſieurs apportent à boire & à manger, qu'ils mettent ſur le tombeau, & les paſſans y peuvent manger & boire avec liberté. Ils font cela afin que ceux qui y viendront, ſouhaitent la bénediction de Dieu à celui pour l'amour duquel on fait cette charité.

Boire & manger ſur la tombe des morts.

CHA-

CHAPITRE XLIV.

SOMMAIRE DE L'HUMEUR des Turcs.

Humeur des Turcs.

APrès avoir décrit au long toutes les coutumes & maniéres des Turcs, il eſt bon d'en faire ici un petit abregé, & de repréſenter en peu de lignes leur naturel & leurs mœurs. Beaucoup croient en Chrêtienté que les Turcs ſont de grands diables, des barbares, & des gens ſans foi, mais ceux qui les ont connus & qui ont converſé avec eux en ont un ſentiment bien different; car il eſt certain que les Turcs ſont de bonnes gens, & qui ſuivent fort bien ce commandement qui nous eſt fait par la Nature, de ne rien faire à autrui, que ce que nous voulons qui nous ſoit fait. Quand je parle ici des Turcs, j'entens les Turcs naturels, & non pas ceux qui paſſent d'une autre Religion à la leur, leſquels ſont en grand nombre en Turquie, & qui aſſûrément ſont capables de toutes ſortes de méchancetez & de vices, comme l'experience le fait connoître, étant pour l'ordinaire auſſi infidelles aux hommes qu'ils l'ont été à Dieu; mais les Turcs de naiſſance ſont honnêtes gens, & eſtiment les honnétes gens, ſoit Turcs, Chrétiens, ou Juiſs. Ils ne croient point auſſi qu'il ſoit permis de tromper ni dérober, non plus un Chrétien qu'un Turc ; je ſai bien qu'on me peut demander pourquoi donc ſont-ils tant d'avanies aux Francs ? mais il eſt certain que ce ſont les Chrétiens & les Juifs, qui les leur font faire, qui les gâtent, & qui ſervent d'inſtrumens à ſe ruïner les uns les autres, par une envie damnable qui régne méme parmi les Francs qui ſont en Levant. L'uſure parmi les Turcs eſt un très-grand peché, & peu en uſage. Ils ſont fort devotieux, & fort charitables ; ils ſont fort zèlez pour leur Religion, & tâchent tous de l'étendre par tout l'Univers, & quand ils eſtiment ou aiment un Chrétien, ils le prient de ſe faire Turc. Ils ſont fidelles à leur Prince, auquel ils portent un grand reſpect, & lui obéïſſent aveuglément, on ne voit point de Turcs qui trahiſſent leur Prince & qui ſe rangent du côté des Chrétiens. Ils ne ſe querellent point, & ne portent pas d'épée par la ville, pas méme les ſoldats, mais ſeulement des Cangiars. Ils ſe battent peu, & les duels n'ont jamais été connus chez eux, ce qui vient principalement de la ſage politique de Mahomet, qui leur a ôté deux grandes ſources de querelles, le vin & le jeu, car les bons Turcs ne boivent point de vin, & ceux qui en boivent ne ſont point eſtimez, non plus que ceux qui mangent de l'opium ou de la coque de Levant,

Zèle des Turcs pour leur Religion.

Les Turcs fidelles au Prince.

Duels nón connus aux Turcs.

Point de querelle entre les Turcs.

vant, qui les enivre. Pour le jeu, quoi qu'ils jouënt à pluſieurs jeux, c'eſt toûjours pour rien; de ſorte qu'ils ne ſe battent jamais, parce que s'il arrive quelque querelle entr'eux, le premier qui paſſe les met d'accord, ou bien celui qui ſe plaint appellant ſon compagnon en Juſtice devant des témoins, il n'oſeroit refuſer d'y aller, & autrement ce ſeroit ſe condamner; là chacun aiant dit ſes raiſons, celui qui a tort étant condamné, eſt ſouvent puni de coups de bâton, s'il l'a merité.

Les Turcs ne jouënt point pour gageures.

Ils ſont fort ſobres, & ne font point d'excès par la quantité de viande non plus que par la qualité; Les Traiteurs y ſeroient fort inutiles; & on peut dire qu'ils mangent pour vivre, & ne vivent point pour manger. C'eſt à peu près tout le bien qui ſe ſe peut dire d'eux.

Sobrieté des Turcs.

Quand à leurs vices, ils ſont fort ſuperbes, s'eſtimant plus qu'aucune autre Nation; ils ſe croient les plus vaillans de la terre, & il ſemble que le monde ne ſoit fait que pour eux: auſſi mépriſent-ils en gros & general toutes les autres Nations, & principalement celles qui ne ſuivent point leur Loi, comme les Chrétiens & les Juifs; & ils appellent ordinairement les Chrétiens chiens: méme il y a des Turcs ſi ſuperſtitieux, que ſi en ſortant le matin de leur logis, leur premiére

Ils ſont ſuperbes.

Ils ſont ſuperſtitieux.

miére rencontre eſt d'un Chrétien ou d'un Juif; ils rentrent vîtement au logis, en diſant : *Aouz billah min el ſcheitan el redgim*, c'eſt-à-dire, Dieu nous garde du Diable. Pour le vulgaire, il croit faire une bonne action de ſe moquer d'un Chrétien, principalement s'il eſt Franc; mais c'eſt parce que nôtre façon d'habit étant fort différente de la leur, les choque fort, & ils diſent que nous ſommes de ces ſinges qui n'ont point de queuë : mais à Conſtantinople il ne ſe commet pas grande inſolence envers les Francs, ſoit pour la grande fréquentation qu'ils ont avec eux, ou plutôt parce qu'on les feroit châtier aſſez facilement s'ils faiſoient du mal, toutefois il ſe donne toûjours quelque coup de bâton en paſſant, principalement par quelque yvrogne. Pour moi je n'y ai jamais reçû aucune peine, ſeulement me trouvant un jour avec d'autres François dans Conſtantinople, ſans Janiſſaire, les petits garçons nous jetterent quelques trognons de pommes; mais il ſortit des ouvriers des boutiques, qui courant après eux les firent bien-tôt retirer. Auſſi lorſque voulant partir de Conſtantinople, je pris congé de Monſieur de la Haye Ambaſſadeur pour le Roi, il me demanda ſi je n'avois reçû aucun déplaiſir pendant le tems que j'y avoit ſejourné, & comme je lui répondis qu'on ne m'avoit pas ſeulement jetté une fois mon chapeau par terre (ce qu'ils ſont aſſez ſouvent, les chapeaux leur choquant la vuë) il me dit, que j'avois été heureux, & que je pouvois me vanter d'en être ſorti à meilleur marché qu'aucun autre.

Science des Turcs.

Les Turcs cultivent peu les ſciences, & ils ſe contentent d'aprendre à lire & à écrire, & étudier ſouvent l'Alcoran dans lequel eſt compris leur Droit Civil & leur Droit Canon; quelques-uns s'appliquent encore à l'Aſtrologie; & peu à d'autres ſciences.

Les Turcs aiment brutalement.

Il ſont fort amoureux, mais d'un amour brutal; car ils ſont grands Sodomites, & c'eſt un vice fort commun chez eux, dont ils ſe cachent ſi peu, que toutes leurs chanſons n'ont point d'autre ſujet que cet amour infâme, ou le vin. Ils ſont fort avaricieux, c'eſt pourquoi on gagne facilement leur amitié par l'argent, ou autres préſens, on reçoit toute courtoiſie d'eux par le moien de l'argent, & il n'y a rien qu'on n'obtienne à la Porte du Grand Seigneur pour de l'argent: on ne fait voler les têtes qu'avec l'argent; & enfin l'argent eſt là le grand Taliſman, auſſi bien qu'ailleurs. Pour les gens du vulgaire, pourvû que vous les faſſiez bien boire ils ſont tout à vous. Voilà le principal de leurs moeurs. Maintenant il faut parler du Prince qui les gouverne.

CHA-

CHAPITRE XLV.

DU GRAND SEIGNEUR.

Prince des Turcs.

LEs Turcs ſont tous gouvernez par un ſeul Prince, qu'ils appellent Sultan; les autres Nations l'appellent l'Empereur des Turcs, ou le Grand Seigneur, à cauſe de ſa grande puiſſance. Cet Empire eſt héreditaire, & il n'eſt point ſorti de la maiſon Ottomane depuis qu'il y eſt entré; cette race étant en telle véneration parmi les Turcs, qu'il n'y a rien qu'ils ne fiſſent plutôt que de reconnoître pour Empereur un homme qui n'en ſeroit pas, au préjudice des vrais héritiers.

Sultan Mehemet IV. Aage de Mehemet IV. Mehemet IV. bleſſé à la jouë par ſon pere Sultan Ibrahim.

Le Grand Seigneur à préſent régnant, s'appelle Sultan Mehemet IV. du nom, fils de Sultan Ibrahim; il avoit quinze à ſeize ans l'an 1655. que j'étois à Conſtantinople: il me ſembla aſſez petit, bazanné & mélancolique, Il a une cicatrice à la jouë gauche que ſon pere lui fit, parce qu'une fois étant demi-ivre il ſe mit à danſer, & aiant commandé à ſon fils de venir danſer avec lui, ce petit garçon répondit à ſon pere, je ne ſuis pas fou pour danſer; donc (repartit Sultam Ibrahim fort en colére) je ſuis fou, & en même tems il lui donna un coup de cangiar ou poignard dans la jouë gauche, & l'auroit tué, ſi ſes femmes ne l'euſſent retenu. D'autres diſent que ce fut d'une bouteille qu'il lui jetta, qu'il lui fit cette cicatrice.

Céremonie de l'inſtalation du Grand Seigneur.

Quand donc un Grand Seigneur meurt, ſon fils lui ſuccede, & s'il n'a point de fils, ſon frére prend ſa place, & choiſit un jour auquel il va par eau à la Moſquée d'Youp, qui eſt au fond du port; cette Moſquée a ſon cloître, au milieu duquel eſt une Tribune de marbre, élevée ſur des pilliers de marbre. Le Grand Seigneur étant monté à cette Tribune, le Moufti aprés quelques prieres lui ceint l'épée, en-ſuite dequoi il fait ſon entrée dans Conſtantinople avec cavalcade. Cette céremonie leur eſt, comme à nos Rois le Sacre. Il vient finir ſa cavalcade au Serrail.

Mort des freres de l'Empereur des Turcs.

A peine a-t-il pris poſſeſſion de l'Empire, qu'il ſonge aux moiens de s'en aſſûrer la durée, & pour céla il fait ordinairement mourir tous ſes freres, pourvû toutefois qu'il ait des enfans mâles; car s'il n'en a point, il arrive rarement qu'il ſe défaſſe de ſes freres, de peur d'ôter à l'Empire un ſucceſſeur de la même maiſon, & de mettre fin à la race Ottomane, ce qui ſeroit un fort grand peché. Toutefois Sultan Murad en uſa autrement, car ſans aucune conſidération de race ni d'héritiers, quoi qu'il n'eut point d'enfans, il ne laiſſa pas de faire mourir tous ſes fréres, excepté Sultan Ibrahim, pére de Sultan Mehemet à préſent regnant, que la mere cacha ſi bien, faiſant entendre à ce cruël Prince, que ce frere étoit mort, qu'elle le déroba à ſa fureur. Lors donc qu'ils ſe veulent défaire de leurs freres; ils ont accoutumé de les faire étrangler avec un cordon de ſoïe, ou la corde d'un arc, faiſant conſcience de les faire mourir par le glaive, & ainſi répandre le ſang Imperial.

On étrangle les gens de qualité.

Outre que, comme j'ai dit ci-deſſus, on coupe rarement la tête aux gens de qualité, mais on les étrangle ordinairement quand ils ſont deſtinez à la mort. S'ils ne les font point mourir, ils les tiennent ſi reſſerrez qu'on n'en aprend aucune nouvelle; & durant que j'étois à Conſtantinople je n'ai pû trouver perſonne qui m'ait pû dire aſſûrément ſi le Grand Seigneur a encore des freres en vie, & combien il en a.

Cauſe de la Mort des freres du Grand Seigneur.

La raiſon qui oblige le Grand Seigneur à ces fratricides, eſt non ſeulement afin de n'avoir perſonne qui lui puiſſe diſputer la couronne, mais encore pour ſe rendre maître des gens de milice, qui ſont ſi inſolens, lorſqu'il reſte quelque frere de leur Prince, que tous les jours ils importunent celui qui regne, & lui demandent des montres extraordinaires, ou augmentation de païe; & ſi on les refuſe, ils menacent & crient hautement, *Dieu nous garde vôtre Frere*; pour lui témoigner que s'il ne les contente, ils peuvent le dépoſſeder & mettre ſon frere en ſa place. Quand on leur a ôté ce fondement, ils reſpectent leur Prince; mais cette politique, quoi que néceſſaire ne laiſſe pas d'être fort inhumaine.

Divertiſſement du Grand Seigneur.

Après que le Grand Seigneur, s'eſt bien aſſûré dans le Trône, il ne ſonge qu'à ſe divertir, & pluſieurs perſonnes s'emploient pour cela. Il a toûjours pluſieurs bouffons, qui ne s'étudient qu'à faire quelque folie qui lui donne du plaiſir. Les filles ne ſont pas la moindre partie de ſes divertiſſemens; tous les Bachas tâchent de lui en trouver des plus belles; de ſorte qu'en peu de tems ſon Serrail en eſt bien fourni.

Pluſieurs ont écrit fort amplement de ce que le Grand Seigneur fait dans ſon Serrail, à quoi il s'occupe toute la journée, de ſon boire & manger, de ſon lit, & autres choſes ſemblables, qui ſont fort difficiles à ſavoir, n'aiant pour témoins que des Eunuques, qui ne ſortent point du Serrail, & quelques Itchoglans: Pour moi je n'en ſai aucune particularité, dont ces Meſſieurs n'aient fait mention, c'eſt pourquoi je n'en parlerai point. Seulement je dirai, que j'ai apris d'un Itchoglan ſorti nouvellement du Serrail, que le Grand Seigneur eſt ſervi à ſes repas dans des plats & vaſes de terre de la Chine, qui eſt plus précieuſe que la porcelaine, & de terre ſigillée, qu'on dit être bonne contre les poiſons. Il a auſſi cinquante plats d'or couverts, peſant chaque plat avec ſon couvercle, environ douze ou treize marcs. Ces plats lui furent préſentez par Kilidge Hali Pacha, Renié, natif de Meſſine, après les ravages & voleries qu'il fit en Calabre, où il fit un grand butin. Or quoi que chez eux ce ſoit un peché de ſe ſervir pour le manger d'or ou d'argent, il ne laiſſe pas d'en uſer, & la Reine Mere du Grand Seigneur eſt ſervie dans quarante plats d'argent. Mais aux feſtins extraordinaires, qui ſe font aux Jardins ou maiſons de plaiſance, ils ſont ſervis en baſſins de porcelaine & terre ſigillée, comme ſont auſſi les Ambaſſadeurs au feſtin qu'on leur fait en la ſale du Divan, avant que d'avoir audience du Grand Seigneur. Pendant ſes repas il ne parle à perſonne, mais il ſe fait entendre par ſigne, à des muets bouffons, qui ſont fort ſtilez à cela, en aiant une méthode toute particuliére, & il n'y a rien qu'ils ne puiſſent exprimer par ſignes. Ces bouffons ſont toûjours occupez à faire entr'eux quelque folie pour le faire rire.

Plats & vaſes du Grand Seigneur.

Le Grand Seigneur ne parle point en dînant.

Il ne ſe rompt point l'eſprit aux affaires, il en remet la conduite entiére à ſes Miniſtres, qui lui en rapportent le principal, à certains jours de la ſemaine. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui en ont pris

Soin des affaires.

pris eux-mêmes le ſoin, ordonnant à leurs Miniſtres ce qu'ils vouloient qui fut fait. Sultan Murad, quoi qu'il fut fort debauché, avoit toutefois ſoin des affaires, & Sultan Mehemet à préſent regnant, qui ſuit les traces de ſon oncle Sultan Murad, les prend auſſi fort à cœur.

Quand le Grand Seigneur eſt las de demeurer dans ſon Serrail, il va ſe promener par mer, & quelquefois par terre, mais peu ſouvent; parce que les Miniſtres l'en empêchent le plus qu'ils peuvent, de peur qu'on ne donne au Grand Seigneur des Requétes contr'eux: car ceux qui n'en ſauroient tirer juſtice, attendent que le Grand Seigneur aille par les ruës; & lorſqu'il paſſe, ils mettent leur Requéte au bout d'une canne, qu'ils hauſſent autant qu'ils peuvent: ce que voiant le Grand Seigneur, il l'envoie prendre: & ſe la fait apporter. En effet, les Miniſtres ne ſont point aiſes que le Prince prenne autre connoiſſance de ſes affaires, que celle qu'ils lui en donnent.

Sortie du Grand Seigneur de ſon Serrail.

J'ai vû ſortir pluſieurs fois le Grand Seigneur d'apreſent; mais la premiére fois que je le vis, on me dit qu'il y avoit bien un an qu'il n'étoit ſorti de ſon Serrail. Quand il ſort par terre, c'eſt ou peu accompagné, ou en Pompe; j'ai vû l'un & l'autre, comme je dirai ci-après. Quand il ſort par mer, c'eſt toûjours peu accompagné; il fait venir ſa Galiote au Kieusk de ſon Serrail, qui eſt ſur la marine, vis-à-vis de Galata; & entrant dedans avec fort peu de ſuite, il va ſe promener ou à Scudaret, ou dans la mer Noire. Cette Galiote eſt très-riche, fort dorée, & ornée de pluſieurs pierreries, mais fauſſes; elle a vingt-quatre bancs, c'eſt-à-dire, vingt-quatre rames de chaque côté, tirées chacune par deux Boſtandgis, qui n'ont qu'une chemiſe pardeſſus leurs hauts de-chauſſes, ou plutôt caleçons; leur bonnet eſt d'écarlate, fait en pain de ſucre, comme le portent tous les Boſtandgis, aiant une demi-aune de hauteur: Ce ſont les favoris du Boſtandgi Bachi qui ſervent en cette occaſion.

Boſtandgis rameurs.

Avantage des rameurs.

Ceux qui ramens à la droite, ſont tous fils de Chrétiens faits Turcs, qui parviennent à être Boſtandgi Bachi, à laquelle charge ne peuvent aucunement parvenir ceux qui rament à la gauche, qui ſont fils de Turcs, & ordinairement d'Aſie; & la plus grande récompenſe qu'ils puiſſent eſperer en ſortant du Serrail, c'eſt quatre-vingts âpres de païe par jour, qui eſt une belle païe: au lieu que ceux de la droite, après la charge de Boſtandgi Bachi, peuvent être Agas des Janiſſaires, ou méme Bachas, ou Gouverneurs de Provinces. Si quelqu'un de ces Boſtandgis en ramant vient à rompre la rame ; le Grand Seigneur lui donne, ſelon ſa liberalité une poignée d'âpres ou une poignée de ſequins pour récompenſe de la force qu'il fait. Du tems de Sultan Soliman, trois ſequins étoient leur réconnoiſſance ordinaire, mais à préſent il n'y a point de taxe. Ce n'eſt pourtant pas avec force qu'ils rompent les rames, mais plutôt avec adreſſe, & méme ils la rompent ſouvent à demi, avant que le Grand Seigneur entre dans ſa galiote, & puis en ramant ils l'achevent facilement. Le timon de cette galiote eſt gouverné par le Boſtandgi Bachi, qui entretient alors le G. Seigneur à ſon aiſe.

Le Grand Seigneur va par la ville deguiſé.

Outre ces promenades, le Grand Seigneur va quelquefois par la ville, deguiſé & ſans ſuite, comme un particulier, pour épier ſi on obſerve exactement ſes ordres : & celui d'apreſent qui prend à tâche ce ſemble d'imiter ſon oncle Sultan Murad en toutes ſes actions, du tems que j'étois à Conſtantinople, ſortoit preſque tous les jours deguiſé ; aiant toutefois quelques gens qui le ſuivoient de quelques pas, & entr'autres un bourreau. Et il faiſoit couper pluſieurs têtes en chemin faiſant, tant à Conſtantinople, qu'à Galata, ce qui faiſoit que la Police alloit mieux pour toutes choſes. Les Chrétiens étoient bien-aiſes qu'il ſe deguiſât ainſi, car cela faiſoit qu'on n'oſoit pas les mal-traitter. Tantôt il alloit chez un boulanger, où il achetoit du pain ; & tantôt chez un boucher, où il achetoit un morceau de viande : & un jour un boucher lui aiant voulu vendre la viande au delà du tau qu'il y avoit mis, il fit ſigne à ſon bourreau, qui coupa auſſi-tôt la tête au boucher. Mais c'étoit principalement pour le tabac qu'il en faiſoit couper beaucoup : il fit décapiter dans les ruës de Conſtantinople en un jour deux hommes, parce qu'ils fumoient du tabac. Il l'avoit fait défendre quelques jours auparavant, à cauſe (diſoit-on) qu'aiant paſſé par une ruë, dans laquelle il y avoit des Turcs qui fumoient, la fumée lui en étoit venuë dans le nez. Mais je croi plutôt que ce fut pour imiter ſon Oncle Sultan Murad, qui fit ce qu'il put pour l'empécher tant qu'il vécut. Il faiſoit pendre les uns avec une pipe paſſée par le nez, les autres avec du tabac pendu au cou, & ne faiſoit abſolûment grace à perſonne pour cela. Je croi que la principale raiſon pour laquelle Sultan Murad défendoit le tabac, étoit à cauſe du feu qui fait de ſi grands ravages à Conſtantinople, lorſqu'il y prend, ce qui vient le plus ſouvent des gens qui s'endormant avec une pipe à la bouche, mettent le feu au lit, ou à autre choſe ſemblable, ainſi que j'ai dit ci-devant.

Défenſe du Tabac.

Il uſoit de toute l'adreſſe qu'il pouvoit pour découvrir ceux qui en vendoient, il alloit aux endroits où il avoit apris qu'on en debitoit, & lorſqu'après avoir offert pluſieurs ſequins d'une livre de tabac, & bien prié, & promis le ſecret, on lui en donnoit; tirant un cimeterre de deſſous ſa veſte, il en coupoit la téte au marchand. On conte de lui une aſſez plaiſante avanture ſur ce ſujet. Un jour, ſe trouvant deguiſé à Scudaret, il ſe mit dans la barque qui paſſe à Conſtantinople; il y avoit dans cette barque pluſieurs perſonnes, & entr'autres un Eſpahi de la Natolie, qui venoit à Conſtantinople recevoir ſa païe. A peine celui-ci fut-il dans la barque, qu'il commença à prendre du tabac: perſonne n'oſoit lui rien dire, il n'y eut que Sultan Murad, qui s'approchant de lui, demanda s'il n'avoit point peur de la défenſe du Grand Seigneur. Cet Eſpahi lui répondit fort arrogamment que le Grand Seigneur avoit bon tems; qu'il ſe divertiſſoit fort dans ſon Serrail avec ſes femmes & ſes garçons, & à s'enivrer; mais que pour lui, il n'avoit que de la peine, & que le tabac étoit ſon pain, & que le Grand Seigneur ne pouvoit point l'empécher d'en prendre; enfin il lui demanda s'il en vouloit. Sultan Murad répondit tout bas, qu'il le vouloit bien, & aiant reçû la pipe de l'Eſpahi, il ſe cacha en un coin de la barque, fumant avec autant de cir-

Hiſtoire de Sultan Murad ſur la défenſe du tabac.

conſpection, que s'il eût craint d'être apperçû de quelqu'un. Quand ils eurent paſſé à Conſtantinople, ils ſe mirent tous deux dans un caïque pour paſſer à Galata, ſe diſant l'un à l'autre, qu'ils y avoient affaire. Lorſqu'ils furent à terre, Sultan Murad invita l'Eſpahi à venir boire du vin en un lieu où il en ſavoit de bon, l'autre y conſentit. Sultan Murad le mena vers le lieu où ſes gens l'attendoient (car quand ils ſe déguiſent, ils donnent à leurs gens un rendez-vous en quelque endroit) & en étant aſſez proche, il crut comme il étoit très-fort, qu'il pouvoit lui ſeul arrêter cet homme, c'eſt pourquoi il le prit par le collet. L'Eſpahi fut étonné de cette hardieſſe, & ſe ſouvenant d'avoir oui dire, que Sultan Murad ſe déguiſoit ſouvent, il ne douta point que ce ne fut lui, & ſe voiant perdu, il prit vîtement ſa maſſe, qui pendoit à ſa ceinture, & en donna un ſi grand coup ſur les reins de Sultan Murad, qu'il le jetta par terre, puis il s'enfuit. Sultan Murad enragé d'avoir manqué ſon coup, fit publier qu'il tenoit pour brave celui qui avoit fait ce coup, & que s'il ſe préſentoit, il lui donneroit une grande récompenſe. Mais l'autre ne ſe fiant point à ſes paroles ne ſe trouva point. Il faiſoit ſouvent de ces piéces-là, & il y en a de quoi faire un livre entier.

CHAPITRE XLVI.

DU GRAND VISIR ET AUTRES principaux Officiers de l'Empire Turc.

LE Grand Seigneur, comme j'ai dit ci-deſſus, prend peu ou point de connoiſſance de ſes affaires, & s'il s'en trouve quelqu'un qui s'y applique, ce n'eſt que pour les affaires de conſéquence; car pour les autres, il faudroit qu'il ſe laiſſât voir trop ſouvent, ce qu'il croiroit lui être préjudiciable, & diminuer de Sa Majeſté. Mais il a ſon premier Miniſtre, qui eſt le Grand Viſir; car il y a ordinairement ſept Viſirs, dont le premier a toute l'autorité, & c'eſt lui qui fait tout. C'eſt lui qui donne les audiences ordinaires aux Ambaſſadeurs, leſquels durant tout le tems de leur Ambaſſade n'ont que deux audiences du Grand Seigneur, l'une à leur arrivée, & l'autre à leur départ; encore ne ſont-ce qu'audiences de cérémonie, & dans leſquelles on ne parle point d'affaire. Il écoute leurs propoſitions, il leur répond. C'eſt lui qui a ſoin du païement des gens de guerre; c'eſt lui qui juge les procès, condamne les criminels, a ſoin de la Police: enfin il a toutes les affaires de l'Empire ſur les bras; il fait l'office de Grand Seigneur, & il ne

Le Grand Viſir.

ne lui en manque que le titre. Cette Charge eſt fort penible, & un grand Viſir a fort peu de tems à lui, & toutefois ils aſpirent tous à cette charge avec grande ardeur; quoi qu'ils tiennent preſque pour certain, qu'ils mourront peu de jours après. Car quand un Viſir dure ſix mois en ſa charge, il eſt habile homme, & le plus ſouvent en leur ôtant leur Charge, on leur ôte la vie: parce qu'exerçant cette Charge, il ſe font quantité d'ennemis, les uns par envie, les autres, parce qu'ils ſont parens ou amis d'autres perſonnes, que le Grand Viſir deſoblige, la Juſtice ne ſe pouvant jamais rendre ſans faire des mécontens; & ſi ces mécontens ont quelque crédit auprès du Grand Seigneur, ils l'emploient à depoſſeder & faire mourir le Viſir, & s'ils n'ont point aſſez de crédit pour lui faire perdre la vie, ils ſe contentent de le faire faire Maaſoul, c'eſt-à-dire, de lui ôter ſa charge, ſouvent c'eſt la coutume qu'après cela on lui donne un Gouvernement, & quand il eſt en chemin pour y aller, ſes ennemis devenus plus puiſſans par ſon éloignement, font tant qu'ils obtiennent l'Arrêt de ſa mort; auſſitôt on envoie après lui un Capidgi, lequel l'aiant atteint, lui montre l'ordre qu'il a de porter ſa tête; l'autre prend l'ordre du Grand Seigneur, le baiſe, & le met ſur ſa tête, pour ſigne du reſpect qu'il porte à cet

Maaſoul.

Grand reſpect aux ordres du Prince.

ordre, & fait ſon ablution, puis ſa priere, en-ſuite dequoi il donne franchement ſa tête; le Capidgi l'aiant étranglé, ou fait étrangler par les valets qu'il mene exprès, lui coupe la tête, & la porte à Conſtantinople. Ils obéïſſent ainſi aveuglément aux ordres du Grand Seigneur, ſans que leurs valets ſe mettent en devoir d'en empêcher l'exécution; quoi que ces Capidgis ſoient ſouvent peu ou point accompagnez; car ils croient mourir bien-heureux, quand ils meurent par l'ordre du Prince, & s'eſtiment Martyrs auſſi-bien que ceux qui meurent combatant contre les ennemis de leur loi. Toutefois en ce tems-ci il y en a pluſieurs qui ne ſont point ſi ſots, & il me ſemble qu'ils commençent depuis quelque tems à ſe détromper de ce prétendu martyre; car on ne voit plus qu'ils reçoivent d'un viſage ſerain de telles nouvelles, d'où vient qu'il y a ordinairement des rebellions en Aſie, qui ne ſont faites que par des Bachas mal-contens, qui ſavent que leurs ennemis leur ont fait préparer la mort à leur arrivée à Conſtantinople: ils font de grandes armées en fort peu de tems; ſe trouvant aſſez de gens qui prennent parti, quand il n'y a qu'à courir la campagne; ils ravagent tout, viennent juſqu'aux portes de Conſtantinople, y jettent la terreur, & puis en les faiſant Viſirs on

Cauſe des rebellions ordinaires d'Aſie.

leur fait tomber les armes des mains, & peu après la tête deſur les épaules; c'eſt un piége où ils tombent tous; car on ſe ſert ordinairement de cette Charge pour amorcer les rebelles, & les attirer à Conſtantinople.

Huſſein Bacha.

Toutefois Huſſein Bacha, qui a ſi long-tems commandé les Turcs en Candie, ne ſouhaitoit aucunement la charge de Viſir; car quoi qu'on la lui offrit pluſieurs fois, jamais il ne l'accepta, voïant fort bien qu'on lui vouloit donner cette Charge exprès pour le tirer de l'Ile de Candie, où il étoit aimé de la milice & des gens du païs, & en tiroit un grand revenu, y étant abſolu; deſorte qu'il donnoit quelque jalouſie au Grand Seigneur, & il ne doutoit point que dès qu'il ſeroit hors de cette Ile, on ne lui coupât le cou; & néanmoins avec toute ſa prévoïance, il eſt enfin tombé dans le piége, après l'avoir évité pendant pluſieurs années.

Cauſe principale pourquoi les Grands affectent d'être Grands Viſirs.

Mais pour revenir à la charge de grand Viſir, voiant comme ils courent tous avidement après cela me fait croire ce que pluſieurs Turcs m'ont dit, qu'ils la ſouhaittent principalement pour goûter la douceur qu'il y a de ſe vanger de ſes ennemis; auſſi voit-on qu'un premier Viſir à ſon avenement à cette Charge, fait couper pluſieurs têtes; mais il en doit attendre autant de moment en moment; quand il va au Serrail, il doute s'il en reviendra. Cependant le grand Viſir dernier mort a exercé ſa Charge durant quelques années, & y a fini ſes jours par mort naturelle. Pour cela il faut une grande prudence & avoir des amis de tous côtez, mais principalement dans le Serrail, où il fait bon avoir la protection de la mere du Grand Seigneur, & celle des Sultanes favorites, par le moien des Eunuques, deſquels l'amitié eſt auſſi fort conſidérable, le Kizlar Agaſi ou Gardien des filles, & quelques autres aiant très-grand credit auprès du Grand Seigneur, toutes ces amitiez s'acquierent par preſens. Après le grand Viſir, les autres Viſirs ſont les principaux membres & Miniſtres du Conſeil, quoi qu'ils faſſent preſque ce que veut le grand Viſir. Les autres principales charges ſont les Cadileſquers, qui veut dire proprement Juges d'armées, ce ſont comme des Surintendans de la Juſtice, car ils ſont ſouverains Juges, tant des affaires de guerre que civiles. Il n'y avoit autrefois que deux Cadileſquers, l'un de la Natolie, l'autre de la Romelie ou Grece d'Europe: mais après que Sultam Selim eut conquis l'Egypte, il en créa un troiſiéme, qui eſt le Cadileſquer d'Egypte: ils ont au deſſous d'eux les Cadis, qui ſont Juges & comme Baillifs ou Prévôts, c'eſt devant eux que ſe plaident

Amitiez s'acquierent par préſens.

Cadileſquers, c'eſt-à-dire, Juges d'armées.

Baillifs ou Prévôt.

dent les differens ordinaires, c'eſt devant eux que ſe font les mariages, c'eſt devant eux qu'on donne la liberté à un eſclave, & ils en font les billets qu'ils appellent Heudgets ou decrets. Ce ſont les Cadileſquers qui nomment les Cadis, qui doivent en-ſuite être approuvez du Grand Seigneur. La charge de Capitaine Bacha ou Admiral eſt encore fort conſidérable, car il eſt le maître des armées de mer, on l'appelle auſſi Degniz Beglerbey, c'eſt-à-dire, Beglerbey de la mer. Il y a pluſieurs autres charges de grande autorité, qu'il ſeroit trop long de rapporter toutes ici, ſuffiſant d'avoir nommé les principales. Toutes ces Charges changent fort ſouvent de Maîtres, & en l'eſpace de huit mois que je fus à Conſtantinople, il y eut trois Moufftis, trois premiers Viſirs, & trois Capitaines Bachas. Les enfans de ces gens ſouvent n'en ſont pas plus riches, la fortune paſſée de leur pere ne leur ſervant de rien: car comme en les privant de leurs Charges on leur ôte ordinairement la vie, le Grand Seigneur prend auſſi tous leurs biens, s'appropriant tout le bien des criminels.

Heudgets, billets qu'on donne aux Eſclaves lorſqu'on les met en liberté. Capitaine Bacha ou Admiral.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

DU DIVAN OU CONSEIL DU Grand Seigneur.

LE mot de Divan ne ſe prend pas ſeulement pour cette eſtrade qui eſt au bout des ſales, relevée d'un demi-pié ou d'un pié, & couverte d'un tapis, dont j'ai parlé; mais encore pour le conſeil & aſſemblée qui ſe fait en certains jours des Viſirs & autres Officiers, pour deliberer de pluſieurs affaires. Ce Divan ſe tient reglement quatre jours de la ſemaine; ſavoir le Samedi, le Dimanche, le Lundi & le Mardi, dans une ſale deſtinée pour cela en la ſeconde cour du Serrail. Les Viſirs & tous ceux qui y doivent être ne manquent pas de s'y trouver dès le grand matin; ceux qui y ont ſéance, ſont les Viſirs, les Cadileſquers, les Beglerbeys ou Vice-Rois, le Niſchangi qui eſt le Garde des Seaux, car il ſeelle toutes les expeditions, les Defterdars ou Intendant des Finances, & quantité d'Ecrivains ou Greffiers qui ſont ſur le champ toutes les écritures; le Capidgi Bachi & le Tchiaoux Bachi gardent l'entrée de cette ſale: là dedans ſe reſolvent les affaires d'Etat, on y decide tous les procès de conſéquence en dernier reſſort, car chacun y eſt écouté, de quelque condition, nation,

Ce que c'eſt que Divan.

Jours du Divan.

Officiers du Divan, Viſirs, Cadileſquers, Beglerbey, Niſchangi, Defterdars.

& religion qu'il ſoit, & le plus pauvre homme a la liberté de demander lui-même juſtice au Viſir, & lui delivrer ſa requête, laquelle le Viſir, aiant fait lire, il donne Sentence ſelon la juſtice de la cauſe. Si le procès eſt pour debte, le Viſir en étant requis, envoie un Tchiaoux, qui amene le debiteur en juſtice, & le créditeur faiſant venir ſes témoins qui doivent être au moins deux, le debiteur eſt obligé de le païer ſur le champ, où il eſt mené en priſon, & y demeure juſqu'à ce qu'il l'ait païé. Si c'eſt pour meurtre, les accuſateurs aiant de bons témoins, ou condamne le criminel à la mort: & toutes ces choſes ſe font avec tant de diligence, qu'une affaire eſt tout auſſi-tôt propoſée, conſultée, jugée & executée, & un procès ne ſera jamais de quatre ou cinq jours ſans qu'il y ait ſentence donnée ou pour l'un ou pour l'autre, encore cette prolongation n'arrive-t-elle que quand l'affaire eſt bien difficile, & ainſi les parties ne ſont point obligées de manger tout leur bien à plaider, comme on fait autrepart: & il ne faut pas craindre qu'il s'y paſſe quelque injuſtice; car au haut de la muraille de cette ſale proche le plancher, il y a une fenêtre avec une jalouſie fermée d'un crêpe noir, de laquelle le Grand Seigneur voit & entend quand il veut, tout ce qui ſe fait ou ſe dit dans le Divan, ſans être apperçû; de ſorte que les

Brieveté de la Juſtice chez les Turcs.

Juges ne ſachant ſi le Grand Seigneur eſt à la fenêtre ou non, ils ſe gardent bien de faire une injuſtice, qui leur coûteroit auſſi-tôt la vie, ſi le Grand Seigneur le ſavoit, & ils lui rapportent fidellement tout ce qui s'eſt paſſé dans le Divan. Un peu au delà proche du Divan eſt le hazna ou tréſor, où ſe met le revenu du Grand Seigneur; on l'ouvre tous les jours de Divan, mais auparavant le Tchiaoux Bachi en leve le ſeau, regardant s'il eſt entier; & lorſqu'on a tiré du dit hazna ce qu'on vouloit en tirer, ou qu'on y a mis ce qu'on avoit à y mettre, on le referme, puis le Viſir donne ſon ſeau au Thiaoux Bachi; qui en va ſeeller la ſerrure dudit tréſor. Pendant que le Divan ſe tient, l'Aga des Janiſſaires eſt introduit devant le Grand Seigneur par le Capidgi Bachi & le Thiaoux Bachi; cet Aga rend au Grand Seigneur raiſon de ſa Charge, puis il s'en retourne. Après lui on introduit à la même maniére le Spahiler Agaſi, puis les Cadileſquers, puis tous les Officiers du Divan, & enfin les Viſirs, & s'il y a quelque Ambaſſadeur à introduire, il eſt introduit après les Viſirs: Tous ces Officiers vont ainſi tous les jours de Divan rendre raiſon au Grand Seigneur de ce qu'ils ont fait, & nul d'eux ne ſe peut promettre d'en rapporter ſa tête, car pour peu de choſe le Grand Seigneur les fait étrangler ſur le champ.

Hazna Tréſor du Grand Seigneur.

Aga des Janiſſaires.

Spahiler Agaſi.

CHA-

CHAPITRE XLVIII.

DE LA POLICE DES TURCS, de la monoie, & des poids de Conſtantinople.

LEs Turcs aiment tant l'ordre en toutes choſes, qu'ils n'omettent rien pour le faire garder, & parce que la Police eſt une des principales choſes qui ſervent à le maintenir, ils ont un ſoin particulier de la faire obſerver exactement; de ſorte que toutes choſes y ſont en abondance & à bon marché; là on ne vend point les poids verts ou autres fruits nouveaux au poids de l'or, comme on fait en ces païs-ci; les choſes s'y vendent toûjours à prix très-raiſonnable, & celui qui a pris la peine de faire venir des fruits de bonne heure a le ſeul avantage d'en avoir plutôt de l'argent que les autres: s'il ſe trouvoit quelqu'un qui voulût vendre ſa marchandiſe trop cher à un Turc, il ſeroit bien frotté, ou bien il ſeroit accuſé en Juſtice, & auroit des coups de bâton, & païeroit encore l'amende; c'eſt pourquoi il y a des Officiers qui ont ſoin d'examiner les poids de ceux qui vendent des marchandiſes, leſquels font tous les jours leur tour, & s'ils trouvent quelqu'un qui aie des poids trop légers, ou qui vende ſa marchandiſe trop cher, ils ne manquent pas de lui faire donner ſur le champ des coups de bâton ſous la plante des piez, & leur font encore païer l'amende: de ſorte que craignant tous ce châtiment ils vous donnent toûjours quelque choſe par deſſus le poids; & ainſi on peut envoier un enfant au marché, pourvû qu'il ſache demander ce qu'il veut avoir, car perſonne n'oſeroit le tromper, & quelquefois les Officiers de la Police le rencontrant, lui demandent pour combien il a de marchandiſe, & la peſant, voient s'il n'a point été trompé, car s'il a été trompé, ils le menent avec eux pour châtier le vendeur. J'ai vû donner des coups de bâton ſous la plante des piez à un homme qui vendoit de la nége à cinq deniers la livre, à cauſe que ſon poids n'étoit pas tout-à-fait juſte. Un autre aiant vendu pour un double d'oignons à un enfant, les Officiers de la Police aiant rencontré cet enfant, & trouvant qu'on ne lui en avoit pas donné aſſez, ils allerent chez cet homme & lui donnerent trente coups de bâton. Ils ont encore une autre punition pour les vendeurs à faux-poids qui me ſemble moins rude, mais plus honteuſe en ce qu'elle eſt plus publique; c'eſt qu'ils lui mettent au cou deux planches, qui ſe joignant fort bien, ſont échancrées en ſorte par le milieu, qu'elles font un trou rond, par où eſt paſſé le cou de cet homme, ces planches peſent cent livres

Peine des faux vendeurs.

Autre punition des faux vendeurs.

&

& ſont pleines de ſonnettes, on le fait ainſi promener par la ville, afin qu'il ſoit connu de tout le monde qui ſe moque de lui. Quand aux deſordres & querelles qui peuvent arriver dans les ruës; chacun eſt obligé de les empêcher, & afin d'y intereſſer plus le public il y a une loi reçuë qui les y engage: c'eſt que ſi on trouve dans la ruë quelque mort Chrêtien, Turc ou Juif, & qu'on ne ſache qui la tué; on fait païer le ſang à ceux devant la porte deſquels on trouve le mort; & le prix arrêté du ſang d'un homme c'eſt cinq cens piaſtres, ou 45000 âpres, ainſi chacun a interêt d'empêcher qu'il n'y ait du bruit devant ſa maiſon, ou au moins de remarquer ceux qui le font, cela s'obſerve fort exactement pour les Turcs; mais pour les Chrêtiens, on y fait ſouvent des injuſtices. Lorſque j'étois à Conſtantinople, un pauvre Grec aiant rencontré dans Galata des Turcs ſortant du cabaret, qui lui demanderent des fleurs qu'il tenoit dans ſa main; & en aiant donné à l'un & refuſé a l'autre, lui diſant qu'il ne lui en reſteroit point, ce pendart donna à ce pauvre Grec un coup de cangiar dans le corps, puis s'enfuit. Cela étant arrivé devant les Jacobins; ce pauvre miſerable fut tout auſſi-tôt porté dans leur Cour pour y être ſecouru, mais à peine y fut-il, qu'il expira, ce qui aiant été ſû en même tems par le Vaivode ou Baillif de Galata, il

Prix du ſang d'un homme qui à été tué devant la porte de quelqu'un.

Vaivode.

envoia demander à ces pauvres Religieux & à un marchand François demeurant vis-à-vis d'eux le ſang de cet homme, mais par bonheur pour eux, on étrangla ce Vaivode quatre ou cinq jours après, & ils n'avoient pas encore donné l'argent; de ſorte qu'ils en furent quittes pour la peur ſeulement. Pour éviter qu'il n'arrive des deſordres de nuit, il eſt défendu à qui que ce ſoit d'aller par les ruës ſi-tôt que le jour eſt fini, ſi ce n'eſt durant le Ramadan & ſi le Souſ-Bachi, qui eſt comme le Prévôt ou Chevalier du Guet, & qui doit marcher toute la nuit, rencontre quelqu'un, il le mene au Cadi qui l'interroge quel il eſt, puis étant connu, on le mene en priſon, & gare les coups de bâton le lendemain matin, & l'amende au bout, s'il ne donne de bonnes raiſons pourquoi il étoit dehors à telles heures, & même quand il n'y auroit point de coups de bâton, c'eſt un des-honneur d'avoir été arrêté la nuit dans les ruës.

On ne va point de nuit par les ruës à Conſtantinople.

Souſ-Bachi.

Il me ſemble à propos de dire ici de quelle monoie on uſe à Conſtantinople. Le ſequin Turc vaut deux piaſtres, celui de Veniſe vaut dix âpres davantage, la piaſtre ou picade 58. ſols vaut ordinairement 90. âpres, & quelques fois 80. ſeulement. L'aſlanie vaut 80. âpres, & lorſque la piaſtre ne vaut que quatre-vingts âpres, l'aſlanie ne vaut que ſeptante-cinq âpres: ces aſlanies ſont de ces

Monoie de Conſtantinople.

Sequin Turc.

Piaſtre.

L'Aſlanie.

richedales d'Allemagne, qui ont d'un côté un Lion, & pour cela elles ſont appellées aſlanies du mot Turc aſlan, qui veut dire Lion. L'iſolette vaut 55. âpres. Les âpres ſont de petites piéces d'argent, qui n'ont autre marque que le nom du Grand Seigneur, elles valent environ huit deniers la piéce, mais il s'en trouve beaucoup de fauſſes, & il y faut bien prendre garde; de ſorte que pour faire un païement de trente ſols, il faut demi-quart d'heure à les examiner toutes l'une après l'autre, mais il faut des journées entiéres pour de gros païemens! Pour faire cela plus commodément, ils comptent les âpres ſur des planchettes faites exprès, qu'ils appellent Tahhta, où il y a un rebord, de crainte qu'elles ne tombent, excepté à un bout qui eſt en étreciſſant, par lequel on les verſe dans la bourſe, il y en a à peu près de même chez les financiers & banquiers en France, on choiſit là deſſus toutes les bonnes, & on met à part les méchantes. Ils ont auſſi des piéces de deux âpres, trois, quatre, cinq, ſix, dix âpres; & c'eſt là toute la monoie d'argent qu'ils batent à Conſtantinople; de ſorte que les païemens ne ſe font preſque point d'autre monoie. Il y a à l'âpre ſix quadrains, qui ſont des piéces de cuivre grandes comme des doubles: il y a auſſi des demi-quadrains, qu'on appelle mangours; quand ils diſent une

L'iſolette.

Apres.

Tahhta eſpece de planchettes dont ſe ſervent les Turcs pour compter.

Quadrains.

ne bourſe, ils entendent cinq cens piaſtres, ou quarante cinq mille âpres, qui eſt la même choſe. Quand aux poids, le cantar eſt de cent cinquante rottes, la rotte eſt de douze onzes, l'onze ſont douze dragmes, la dragme ſont ſeize quirats, le quirat ſont quatre grains, le médical eſt une dragme & demi, l'oque ſont 400. dragmes; de ſorte que l'oque vaut trois rottes moins deux neuviémes.

Cantar.
Rotte.
Dragm.
Quirat.
Medical.
Oque.

CHAPITRE XLIX.

DES CHATIMENS ET GENRES de mort en Turquie.

Sortes de châtimens en Turquie.
Façon de donner les coups de bâton ſous les piez.

LEs châtimens les plus ordinaires en Turquie ſont les coups de bâton, ou ſous la plante des piez ou ſur les feſſes: on les donne ſous la plante des piez de cette ſorte; ils ont un gros bâton percé en deux endroits vers le milieu, y aiant un bon pié & demi d'un trou à l'autre, & par ces deux trous eſt paſſée une corde; on fait mettre à terre celui qu'on veut bâtonner, & on lui paſſe les piez entre cette corde & ce bâton, & deux hommes prennent le bâton chacun par un bout, & tirent auſſi chacun un bout de la corde, afin qu'il ne remuë point les piez, qui ſont pris entre la corde & le bâton, & hauſſant fort le bâton lui tiennent la plante des piez fort haute: de ſorte qu'il n'a point de force à ſe mouvoir, ne ſe ſoutenant que ſur les épaules, &

deux autres hommes tenant chacun un bâton ou baguette de la groſſeur du petit doigt, frappent deſſus les plantes des piez du miſérable l'un après l'autre comme des Marêchaux ſur l'enclume, les comptant tout haut à meſure qu'ils frappent, juſqu'à ce qu'ils en aient donné autant qu'en a ordonné celui qui en a le pouvoir, ou qu'il ait dit aſſez. Le roulement des yeux du patient témoigne que ce ſupplice eſt cruël, & il y en a qui ſont après cela pluſieurs mois ſans pouvoir marcher, principalement lorſqu'ils en ont reçû, ou comme ils diſent, mangé trois ou quatre cens, mais pour une trentaine ils n'en ſont point incommodez. Quand on les donne ſur les feſſes, on les fait coucher ſur le ventre & on les frappe par deſſus le caleçon, de même que ſur la plante des piez; quelquefois on leur en donne juſqu'à cinq ou ſix cens, mais c'eſt le plus, & lorſqu'un homme a été ainſi traité, il lui faut couper avec le razoir beaucoup de chair meurtrie & enflée, de peur que la gangrenne ne s'y mette, & il eſt obligé de garder le lit cinq ou ſix mois ſans ſe pouvoir lever ſur ſon ſéant; c'eſt de cette ſorte qu'on bat les femmes quand elles l'ont merité, mais jamais ſous la plante des piez. Ils uſent fort ſouvent de ce châtiment, & pour peu de choſe, & quelquefois comme j'ai deja dit, ils font paier les coups de bâton à celui qui les à re-

Coups de bâton ſur les feſſes.

Châtiment des femmes.

reçûs à tant pour chaque coup. Les maîtres ne châtient pas autrement leurs valets & eſclaves, que par des coups de bâton ſous la plante des piez, qu'ils leur font donner à la moindre faute qu'ils commettent, auſſi ſont-ils merveilleuſement bien ſervis, vous voiez en leur préſence des valets tout un jour droits comme des ſtatuës contre une muraille, les mains croiſées ſur le ventre, attendant les commandemens de leur maître, & au moindre clin d'œil ils ſont obéïs. Les maîtres d'Ecoles puniſſent auſſi leurs Ecoliers de coups de bâton ſous la plante des piez, au lieu du fouët qu'on donne en Chrêtienté. Quand aux ſupplices dont ils puniſſent ceux qui ont merité la mort, c'eſt de pendre, décoller, empaller, ou jetter au ganche; quand ils menent quelqu'un pour être pendu, s'ils rencontrent par le chemin un Chrêtien, ils le font ſervir de bourreau, & une fois un marchand François s'y trouvant engagé, & ne pouvant en aucune façon l'éviter fit ce qu'on lui ordonnoit, & après en avoir expedié deux qu'il y avoit à pendre, demanda s'il n'y en avoit plus, dont les Turcs furent tellement indignez; qu'ils lui jetterent des pierres, diſant que ce Chrêtien les voudroit avoir tous pendus, & il fit bien de ſe ſauver. Pour couper la tête ils y ſont fort adroits, & ils ne manquent point leur coup. Pour la façon d'em-

Les Turcs bien ſervis.

Châtiment des Ecoliers.

Genre de mort des criminels.

Chrêtiens ſervent de Bourreaux.

d'empaller, j'en parlerai ailleurs, parce que ce ſupplice ſe pratique peu à Conſtantinople. Quand au ganche, c'eſt une eſtrapade fort haute, garnie en pluſieurs endroits de crochets de fer fort pointus, tels que ceux des bouchers. Après qu'on a guindé en haut le criminel, on le laiſſe tomber, & comme il ne manque jamais d'être accroché en tombant, s'il l'eſt par le milieu du corps, il n'eſt pas des plus mal-heureux, car il meurt tout d'un coup, mais ſi le crochet l'attrape par quelque autre part, il languit quelquefois là trois jours, & enfin meurt enragé de douleurs, de faim & de ſoif. Ce tourment a été trouvé ſi cruël, que les Turcs le pratiquent ſort rarement; ils brûlent vifs les reniez qui retournent au Chriſtianiſme, leur mettant un ſac plein de poudre au col, & une callotte poiſſée ſur la tête. Mais les Chrêtiens qui ſont ou diſent quelque choſe contre la Loi de Mahomet, ou qui ſont ſurpris avec une femme Turque, où bien qui entrent dans une Moſquée, ſont empallez, quoi qu'il y ait néanmoins quelques Moſquées où les Chrêtiens peuvent entrer à certaines heures. Il y a encore pluſieurs cas pour leſquels ont fait mourir les Chrêtiens, s'ils ne ſe font Turcs, car un Chrêtien peut racheter ſa vie en ſe faiſant Turc, quelque crime qu'il ait commis, mais les Turcs n'ont point de remede pour ſauver la leur.

Ganche eſpece de ſupplice.

CHAPITRE L.

DE LA MILICE DU GRAND Seigneur.

AYant parlé du Grand Seigneur, & de ſes principaux Officiers, il faut maintenant dire qu'elles ſont ſes forces qui lui ont acquis une ſi grande puiſſance & qu'il augmente tous les jours aux dépens de ſes voiſins Le Grand Seigneur entrêtient toûjours ſa Milice, ſoit en paix ſoit en guerre, & elle eſt exactement païée tous les deux mois, il a de l'infanterie & de la cavalerie. L'infanterie eſt de pluſieurs ordres; il y a premiérement les Capidgis ou portiers, qui ſont comme les archers & gardes de la porte du Grand Seigneur; Capidgi vient de Capi, qui veut dire porte. Ces gens gardent les portes du Serrail, & ils ſont à l'entour du Grand Seigneur quand il donne audience, & ce ſont eux-mêmes qui introduiſent les autres perſonnes devant le Prince, & qui les tiennent par les bras pendant qu'ils y ſont: quand le Grand Seigneur veut avoir la tête de quelqu'un qui eſt hors de Conſtantinople, il l'envoie querir par un Capidgi; ils ſont 3000. en tout, & ont un Chef appellé Capidgi Bachi, quoi que quelquefois il y en ait plus d'un, ſelon qu'il plaît au Grand Seigneur; leur coiffure eſt un bon-

Capidgis ou portiers.

Coiffure des Capidgis.

Solaques vieux ſoldats, qui doivent ſucceder aux Officiers.

Solaque gaucher.

Janiſſaires.

bonnet avec un cône ſur le front, long de demi-pié, attaché au bonnet. Les Solaques ſont auſſi de l'infanterie, ce ſont les archers de la garde du corps, car ils ſont autour du Grand Seigneur quand il va par la ville. Ces gens allant en céremonie, portent un Doliman à manches pendantes, retrouſſé à la ceinture, de ſorte qu'on voit leurs chemiſes, qui ſont toûjours belles & propres; leur bonnet eſt de belle étoffe, finiſſant en pointe, où ſont attachées des plumes en forme de crête; ils ont l'arc paſſé au bras, & le carquois plein de fléches ſur l'épaule droite, toûjours prêts à tirer leurs fléches s'il en eſt de beſoin On les appelle Solaques, c'eſt-à-dire, gauchers, à cauſe que quand ils doivent tirer leurs fléches, ceux qui ſont à la droite du Grand Seigneur, tirent la corde de l'arc de la main gauche, pour ne pas tourner le dos au Grand Seigneur. Mais les principaux ſoldats de l'infanterie ſont les Janiſſaires, qui ſont en partie enfans de tribut, (quoi qu'on en tire peu à préſent) on les amene à Conſtantinople, & on enferme les plus ſpirituels durant ſept ans dans des Serrails où ils apprennent leurs exercices, & ſelon qu'ils ont de l'eſprit & du courage, on les avance dans les charges, mais ceux qui ſont les plus groſſiers, on les fait Janiſſaires, ou Aagemoglans, ou Boſtangis. Cette recolte ſe fait de cinq ans en cinq ans. Les Janiſſaires ſont donc partie enfans de tribut, partie reniez volontaires, dont il y a grand nombre, & peu de Turcs naturels. Cette milice fut premiérement inſtituée par Othman ou Oſman Fils d'Ortogule premier Empereur des Turcs. Ce corps eſt ſi puiſſant tant pour le grand nombre (car outre les Janiſſaires de la Porte, qui ſont douze milles; & qui ſont diſperſez par toutes les Provinces de l'Empire, il y en a encore beaucoup d'autres, & en três-grand nombre) que pour les privileges qui leur ont été accordez autrefois, comme auſſi pour la grande union qui eſt entr'eux, s'appellant freres, & ne ſouſfrant point qu'on offenſe le moindre de leur corps, qu'ils font tout ce qu'ils veulent, & perſonne que leurs Officiers n'oſe lever la main ſur eux ſur peine de la vie; de ſorte qu'il ſemble qu'ils ſoient ſacrez, & aſſûrement je ne ſai aucun ordre de milice dans le monde qui ſoit autant reſpecté, car il n'y a point de richeſſes qui puiſſent ſauver la vie à un homme qui a batu un Janiſſaire. Comme ils peuvent battre, toutefois avec juſtice, toute ſorte de monde, & que perſonne n'oſeroit les toucher, les Ambaſſadeurs & les Conſuls en ont quelques-uns chez eux qui marchent devant eux, & quand un Franc veut aller par la ville ou à la campagne ſans crainte d'être mal-traité, il prend avec lui un Janiſſaire de

Inſtitution des Janiſſaires.

l'Ambaſſadeur, ou le premier venu, qui moiennant quelques âpres qu'on lui paie au retour, va devant avec un bâton à la main, dont il frotte bien ceux qui oſent ſeulement regarder le Franc de travers. L'habit des Janiſſaires n'eſt pas différent de celui des autres Turcs, mais ils ſont coiffez autrement, car ils couvrent leur tête d'une coiffure pendante par derriére, faite comme une manche de caſaque, dans le bout de laquelle ils ont leur tête, & l'autre bout décend par derriére ſur leurs épaules comme un grand chaperon. Ils ont ſur le front un cône long de demi-pié, attaché à cette coiffure, lequel eſt d'argent doré; & garni de fauſſes pierreries. Cette coiffure s'appelle Zercola, & c'eſt leur coiffure de céremonie; mais ordinairement ils ſe coiffent d'un bonnet de laine avec un ruban entortillé d'une façon particuliére aux Janiſſaires: leur paie eſt de deux, trois, quatre, cinq ou ſix âpres par jour, les uns plus, les autres moins, & outre leur paie ils ont tous les ans une piéce de drap: quand il y a un Grand Seigneur nouveau, on augmente leur paie d'une âpre. Les Janiſſaires de la Porte, qui comme j'ai dit ſont au nombre de douze mille, demeurent en deux auberges contenant cent ſoixante chambres, & ils ſont en chaque chambre trente, quarante ou cinquante: ceux qui veulent

Coiffure des Janiſſaires.

Zercola coiffure de céremonie pour les Janiſſaires.

Paie des Janiſſaires.

Logement des Janiſſaires.

lent loger autrepart, le peuvent, mais ils ſont toûjours d'une telle chambrée; de ſorte qu'ils ſont partagez en chambrées, qu'ils appellent Oda, & chaque chambrée a trois Officiers, un Oda Bachi, c'eſt-à-dire, chef de la chambre, un Tchorbadgi, qui eſt un Capitaine, & un Vikil Hardge, qui veut dire le dépenſier: les Tchorbadgis portent un bonnet de belle étoffe, avec de belles grandes plumes, diſpoſées en forme de crête, juſtement comme les Solaques; au deſſus de ceux-là eſt le Kiaya Bey, ou Lieutenant Géneral des Janiſſaires; & par deſſus lui eſt l'Aga des Janiſſaires, qui eſt le Géneral de tous les Janiſſaires, & eſt Muteferaca; mais il n'a pas le pouvoir d'en punir un dans ſon logis, ſeulement quand quelqu'un demande juſtice d'un Janiſſaire, il s'enquête de quelle chambre il eſt, puis envoie querir ſon Oda Bachi, à qui il le livre entre les mains, celui-ci le mene à ſa chambre, où il le fait punir la nuit, car on ne peut battre ni faire mourir les gens de guerre en public; s'il n'a pas merité la mort, on lui donne des coups de bâton ſous les piez, & s'il a merité la mort, on l'étrangle la nuit, puis on le met dans un ſac, & on le jette dans la mer, il en eſt ainſi de tous les gens de guerre. Il y a encore les Azapes, qui ſont comme de vieilles bandes, & qui proprement ſont pionniers, ils ont été inſtituez avant les Janiſſaires, cependant

Oda.

Oda Bachi.

Tchorbadgi.

Vikil Hardge, Officiers.

Kiaya Bey Lieutenant Géneral des Janiſſaires.

Aga des Janiſſaires eſt le Colonel de l'Infanterie.

Façon de châtier un Janiſſaire.

Azapes, vieilles bandes.

Dgebegis ou Cuiraſſiers.

Topdgis ou Canonniers.

Tchiaoux.

Muteferacas.

Le Grand Seigneur eſt le Chef des Muteferacas

Eſpahis.

Païe des Eſpahis.

dant ils leur ſont ſuperieurs: il y a encore pluſieurs autres Soldats d'Infanterie, comme les Dgebegis où Cuiraſſiers, Topdgis ou Canonniers, & autres; mais aiant parlé des principaux, je paſſerai à la Cavalerie; & premiérement aux Tchiaoux, qui ſont preſque ſemblables aux Exempts des gardes, leur office eſt fort honorable, car ils exécutent preſque tous les commandemens du Grand Seigneur & de ſes Bachas, & ce ſont eux qu'on envoie en Ambaſſade chez les Princes étrangers, ils portent des bonnets qui ont plus d'un pié de diamêtre, ils ne ſont pas pourtant tout ronds, mais longs & plats par en haut. Cette ſorte de bonnet eſt le bonnet de céremonie des gens les plus qualifiez, même du Grand Seigneur, & des Bachas; leur Chef s'appelle Tchiaoux Bachi: les Muteferacas ſont tous gens de qualité, & ce ſont autant de morte païes, car ils ne ſont point obligez d'aller à la guerre, ſi le Grand Seigneur n'y va en perſonne, il eſt le Chef des Muteferacas, & il faut être Muteferaca, pour avoir le gouvernement d'une place; outre tous ceux-là, il y a encore les Eſpahis, qui ſont les ſimples Cavaliers, où les Chevaux Legers, mais ils ſont de deux ſortes, car les uns reçoivent la païe tous les deux mois, auſſi-bien que les autres gens de guerre; & cette païe ſera de quinze, vingt, quarante âpres, les uns plus, les autres moins; ils ſont diviſez en ſix régimens, dont chacun a un drapeau de couleur differente, & chacun de ces regimens a ſon Chef, qu'ils appellent Buluk Agaſi; les autres au lieu de ſolde ont un Timar, qui eſt comme une commanderie, car c'eſt une penſion ou revenu qu'on leur aſſigne ſur des terres de conquête & on appelle ces gens-là Timar Eſpahi, c'eſt-à-dire, Eſpahis de Timar. Ils ſont encore en grand nombre, obéïſſant au Sangiac Bey du quartier où eſt leur Timar (Sangiac Bey, c'eſt comme Baron ou Marquis) mais peu de ceux-ci demeurent dans la ville, ils ſont la plupart diſperſez à leur Timar, & ſont obligez de ſervir le Grand Seigneur avec tant de Cavaliers, plus ou moins ſelon la valeur de leur Timar, quand ils en ſont requis. Le Grand Seigneur herite de tous ces gens-là, & géneralement de tous ceux qui ont ſa paie, quand ils meurent ſans enfans, mais s'ils laiſſent des filles, il ne prend que les deux tiers de l'héritage & ſucceſſion du mort, tenant lieu de fils.

Buluk Agaſi

Timar.

Timar. Eſpahi.

Sangiac Bey, c'eſt à-dire, Seigneur de drapeaux.

CHAPITRE LI.

DE LA FACILITE DU GRAND *Seigneur à lever de grandes armées, & les faire ſubſiſter.*

DE ce que j'ai dit ci-deſſus, il eſt aiſe de voir comment le Grand Seigneur peut mettre ſur pié en peu de jours une armée de deux ou trois cent mille hommes, car quand il veut faire la guerre il n'a qu'à donner l'ordre à tous ceux qui ont païe; qui ne manquent pas auſſi-tôt l'ordre reçû, de ſe préparer à faire ce qu'on deſire d'eux: cela fait deja bien du monde; car il y a une bonne partie des ſujets du Grand Seigneur qui ont païe. Outre cela il envoie ordre aux Bachas ou Gouverneurs de Provinces de le venir trouver: ils y viennent au plûtôt avec une grande ſuite de domeſtiques, qui ſont autant de ſoldats, & même ils amenent quelquefois une partie de la milice de leur gouvernement, s'ils en ont l'ordre. Les Sangiacs y viennent avec leurs Timar Eſpahis, & beaucoup de Cavaliers y menent des valets, qui bien loin d'embarraſſer, comme ils font ordinairement dans les armées Chrêtiennes, ſervent fort utilement. Pour ce qui eſt de les mener à la campagne, & de les faire ſubſiſter, cela leur eſt fort facile, car ils ont peu de bagage, & ne craignent point la fatigue. Ils vivent de fort peu de choſe; pourvû qu'ils aient du ris, un peu de pain, de l'eau, du cahvé & du tabac, ils ſont auſſi grande chere que quand ils ſont chez eux; & quand quelqu'une de ces choſes leur manque, ils prennent patience, & ne font pas comme les Chrêtiens qui ſont perdus dès que le vin ne les ſuit plus; auſſi leurs armées ne periſſent-elles jamais de faim, outre qu'on leur

Ordre pour lever une armée.

Bachas ou Gouverneurs de Provinces.

Subſiſtance des troupes.

leur apporte toute ſorte de vivres de tous les côtez, car comme ils païent fort exactement ce qu'ils prennent, & ne font aucun deſordre, ni ne volent par la campagne, on apporte tout au camp comme à un marché ordinaire; même quand les Turcs ont guerre contre les Perſans, les Marchands paſſent ſûrement d'un païs & d'une armée à l'autre, pour trafiquer, ſans crainte d'être dévaliſez. Sultan Murad mena à Bagdad, une armée de ſix ou ſept cent mille hommes, d'autres diſent neuf cent mille tant Cavaliers que Fantaſſins, il falut paſſer par des deſerts, & cependant ſon armée ſubſiſta fort bien par ſon bon ordre: il ne coûte pas plus au Grand Seigneur d'entretenir ſon armée en tems de guerre qu'en tems de paix, car il ne nourrit que ſes Soldats, & les Bachas & autres officiers nourriſſent ceux qu'ils ont amenez; mais ce n'eſt pas la quantité ſeule qui leur fait gagner tant de batailles, & prendre des villes, c'eſt auſſi la valeur & la force de ces Soldats, qui ne ſe laiſſant point abatre à la fatigue, ſont toûjours prêts de combattre contre l'ennemi pour frais qu'il ſoit; & quand ils ſont à la bataille ils combattent comme des Lions, ſe faiſant plutôt hacher en piéces, que de reculer à moins que leur ennemis ne ſoient beaucoup plus qu'eux: mais ce qui les rend principalement ſi courageux, c'eſt la grande foi qu'ils ont au deſtin, car ils croient fermement que s'ils ont à mourir aujourd'hui, ils mourront auſſi-bien dans leur chambre qu'à l'armée; & que ſi leur jour n'eſt pas arrivé, cent mille hommes ne leur ſauroient ôter la vie, à cauſe qu'il eſt dit dans l'Alcoran, que l'homme ne peut mourir avant ſon heure; & perſonne ne la peut retarder: encore moins prolonger ni accourcir ſa vie, que ſuivant ce qui eſt écrit dans le livre, ſur quoi ils ont un proverbe, qui dit que ce qui eſt écrit ſur le front arrivera: car ils diſent que nous avons chacun nôtre deſtin écrit ſur nôtre front. Cette croiance les fait s'expoſer ſans aucune crainte à toute ſorte de dangers, elle les empêche même d'aprehender la peſte; de ſorte qu'ils ne craignent point d'aprocher, ni de toucher un peſtiferé, voire de mettre ſes habits ſur leur corps dès qu'il eſt mort. Ils ont encore un autre motif d'être vaillans, qui eſt le zèle de leur religion, car ils ſont fort zèlez, & hazardent volontiers leur vie pour ſa défenſe ou ſon accroiſſement, croiant mourir Martyrs quand ils meurent en combatant contre les ennemis de leur loi, & joüir enſuite des delices que Mahomet leur promet après leur mort: de plus, ils obéiſſent fort aveuglement à leurs Chefs, & vont où on les envoie, ſans conſiderer s'ils en reviendront, toutes ces choſes enſemble les font ſe précipiter dans les plus grands dangers de la guerre auſſi gaillardement, que s'ils alloient au feſtin. Sultan Murad étant devant Bagdad avec une nombreuſe armée, après avoir paſſé quelques jours ſans avoir aucun avantage ſur ſes ennemis; enragé de trouver quelque choſe qui lui reſiſtât, & craignant de lever honteuſement le ſiége, il aſſembla toute ſon armée, & repréſentant aux ſoldats la honte qu'ils auroient de ſe retirer de là ſans rien faire, leur déclara qu'il vouloit y perir plutôt avec eux tous, que de retourner en ſon païs avec la honte de n'avoir rien fait, il ordonna qu'on donnât le lendemain un aſſaut general; & leur fit ſavoir à tous que tous ceux qui reviendroient de l'aſſaut avant que la ville fut priſe, qu'il les tueroit de ſa propre main; le lendemain on donna l'aſſaut, & comme chacun ſavoit que Sultan Murad étoit homme d'exécution, tout le monde, tant Officiers que ſoldats, ſe preſſérent à qui préſenteroit le premier ſon corps aux coups des ennemis, il en mourut un grand nombre, mais enfin ils emporterent la ville d'aſſaut. Outre les avantages de leur grand nombre & de leur courage, ils ont encore celui d'être bien armez, & adroits à ſe ſervir de leurs armes, car ils ont céla de particulier ſur les Chrêtiens, qu'ils conſtituent le principal de leurs richeſſes en la magnificence de leurs habillemens, montures, armes, & har-

Harangue de Sultan Murad à ſon armée.

Soldats Turcs bien armez.

harnois, de quelque condition qu'ils ſoient, & ſi un miſérable Janiſſaire qui aura quatre âpres par jour peut amaſſer cinquante écus, il les emploiera franchement à acheter un beau mouſquet ou une belle épée; ces mouſquets ſont gros & de fort bon fer, qui peſent quelquefois juſqu'à quarante ou cinquante, voire ſoixante livres, & j'en ai vû un de quatre-vingt: ils y mettent une forte charge de poudre, & y font enſuite entrer une bale de calibre par force, avec la baguette, qui eſt toute de fer, après cela ils tiennent de la main droite leur mouſquet appuié contre l'épaule droite, & de la main gauche une bande de cuir, qui eſt atachée à un anneau au milieu du mouſquet, & à un anneau proche la croſſe, & avec cela ils tirent auſſi droit qu'on peut faire avec un fuzil fort leger, ſans que jamais leur mouſquet creve: je me ſouviens qu'un Janiſſaire du Conſul de France au Caire aiant une fois chargé ſon mouſquet d'une bale de calibre; & tiré ſur deux tourterelles qui étoient ſur un arbre, il emporta la tête à l'une, & perça le ventre de l'autre. Pour leurs Cavaliers, quoi qu'en veulent dire quelques François qui ont été en ces païs-là, ils ſont bien à cheval, ils ont les étrieux forts courts, mais ils ne laiſſent pas d'avoir grande mine, & de ſe tenir auſſi fermes ſur un cheval comme s'ils y étoient cloüez: je vis un jour dans le quar-

Façon de tirer le mouſquet.

quartier des François un Eſpahi qui s'étoit enivré,& qui étoit ſi ſaoul qu'il ne ſe pouvoit ſoutenir; quand il fut ſur ſon cheval, il fit cent caracoles, ſans ſeulement chanceler: Ils ont auſſi grand ſoin d'entretenir leurs chevaux, & il n'y a point de Cavalier, qui n'ait toûjours ſa meſure d'avoine prête pour ſon cheval, & tout ce qu'il faut pour le bien panſer, & pour remedier aux accidens qui lui peuvent arriver, & dès le grand matin il ſe leve, & le panſe lui-même. Après tout cela il ne faut pas s'étonner s'ils ſont ſi forts par terre, qu'ils viennent à bout de tout ce qu'ils entreprennent.

Soin des Cavaliers pour leurs chevaux.

CHAPITRE LII.

DE LA FOIBLESSE DES TURCS ſur mer.

SI les Turcs réüſſiſſent fort bien par terre à faire la guerre, ils ne ſont ſur mer ni ſi heureux, ni ſi courageux, ils y perdent toûjours, & ne remportent jamais l'avantage, que lorſqu'ils ſont ſix contre un, ce qui vient principalement de ce qu'ils manquent d'Officiers qui entendent la marine, & qui ſoient propres à y commander; je n'entens pas parler des Barbareſques, qui allant perpetuellement en courſe, & étant la plupart reniez François, Italiens, Anglois, & Flamands, & mariniers de profeſſion, ne ſauroient

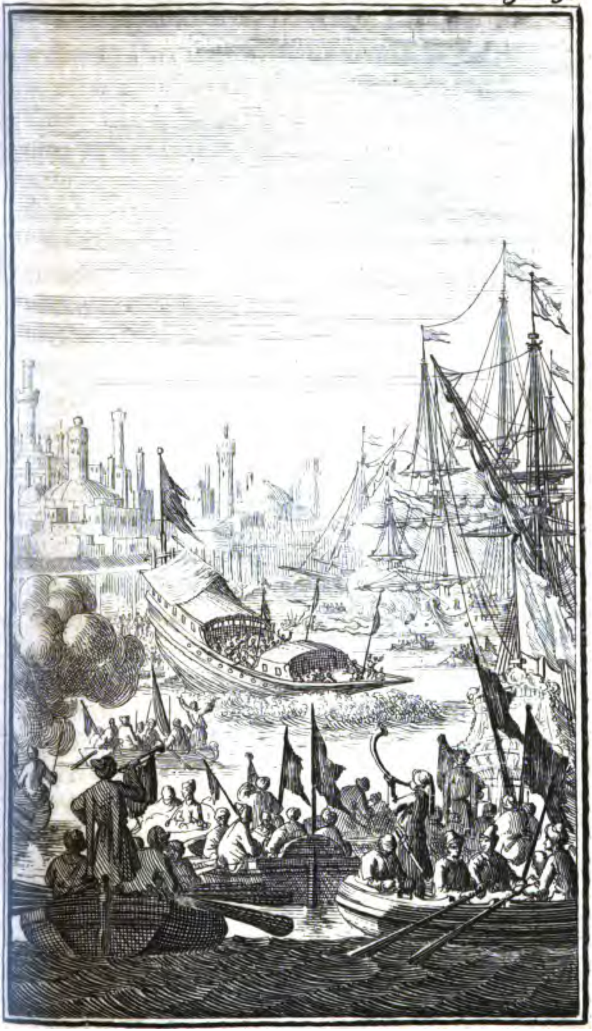
Les Turcs peu vaillans ſur mer.

manquer de bien entendre la marine. Les Turcs n'entendent pas même à bien batir les vaiſſeaux, & quoi qu'ils y faſſent travailler les eſclaves Chrêtiens, toutefois ils ſont ſi mal bâtis, qu'ils ne peuvent pas ſervir plus de deux ans. Pour les Saïques & autres bâtimens propres à charger de la marchandiſe, ils les font aſſez bien; mais pour ceux de guerre, ils y ſont apprentifs; ils font ce qu'ils peuvent pour imiter les Galeaſſes Venitiennes, qui leur font tant de mal, mais ils n'en ſauroient venir à bout, car leurs Galeaſſes, qu'ils appellent Maones, ne ſont que des galeres un peu relevées; & même la Batarde ou galere capitaine aiant ſervi une année, l'année ſuivante devient Maone. Quand ils ont bâti nouvellement un vaiſſeau, & qu'ils le mettent en mer, tous les autres vaiſſeaux & les galeres s'y trouvent, & le vaiſſeau qu'on veut mettre en mer eſt couvert de Muſiciens & jouëurs d'inſtrumens, & orné d'étendarts de tous côtez, & toute la mer du port eſt couverte de bâteaux de peuple: tout étant prêt, on égorge ſur le vaiſſeau nouvellement conſtruit pluſieurs moutons, qu'on donne aux pauvres, enſuite dequoi on le fait couler en mer pendant que tous les inſtrumens ſonnent, & que tout le peuple crie pluſieurs fois Allah; quand il eſt en mer, tous les vaiſſeaux & les galeres le ſaluënt de leur ar-

Les Turcs peu entendus à bâtir des vaiſſeaux.

Maone galeres un peu revelées Bâtarde ou galere Capitaine.

Cérémonie pour un vaiſſeau nouvellement bâti qu'on met en mer.



artillerie: J'ai vû ainſi mettre en mer la galere capitaine, mais peu avant mon arrivée à Conſtantinople cette céremonie leur réüſſit mal, car un vaiſſeau nouveau que l'on mettoit en mer, qui étoit gros, & fort chargé de monde, s'enfonça ſi vîtement, que la prouë entra dans l'eau, il y eut pluſieurs perſonnes de neiées, & les vaiſſeaux & les galeres venus pour le ſaluër furent obligez de s'en retourner ſans tirer: ils mettent ſur leurs vaiſſeaux aſſez de Soldats, & même des Janiſſaires; mais ces gens qui en terre ne ſavent ce que c'eſt que de reculer, ne vont là que malgré eux, & quand ils peuvent s'en exempter par argent, ils n'y vont point. Tous ceux qui font cette campagne, s'appellent Seferlus, c'eſt-à-dire, qui font voiage: les trois derniers jours avant que l'armée parte, ils vont par les ruës avec une hache à la main, demandant des âpres à tous les Chrêtiens & Juifs qu'ils rencontrent, & même quelquefois à des Turcs, & ſi on ne leur en donne promtement, ils déchargent fort librement un coup de hache ſans ſe ſoucier de rien, car ils n'en ſont point recherchez; de ſorte que durant ces trois jours il ne fait pas bon pour les Chrêtiens ni pour les Juifs de ſe trouver dans les ruës; alors tous les cabarets ſont fermez par ordre du Vizir, qui les fait même ſceller, de crainte que le vin n'augmentât

Averſion des Janiſſaires pour la mer.

Seferlus.

Inſolence des gens de guerre lorſqu'ils ſont prêts de partir pour l'armée.

leur inſolence; mais je ne puis m'empêcher de dire quelque choſe de la bataille qui ſe donna aux Dardanelles pendant que j'étois à Conſtantinople; dans laquelle les Chrêtiens & Venitiens remporterent tant d'honneur & tant d'avantage.

CHAPITRE LIII.

DE LA BATAILLE DES DARdanelles donnée l'an 1656.

Bataille des Dardanelles en l'an 1656.

LA nouvelle étant venuë à Conſtantinople, que l'armée Venitienne étoit devant les Dardanelles, on ſe hâta de mettre en état celle des Turcs, pour leur aller à l'encontre; & pendant ce tems-là, un Italien qui avoit quelque commandement ſur un vaiſſeau de l'armée Venitienne, aiant eu quelque pique avec d'autres Officiers, ſe ſauva de l'armée Venitienne, & vint auſſi-tôt à Conſtantinople ſe faire Turc avec ſon fils qu'il amena avec lui; les Turcs prirent cela pour un bon augure, & publiérent que c'étoit un Chrêtien de haute condition qui s'étoit fait Turc: il demanda de commander un vaiſſeau; mais on ne voulut pas ſe fier tant à lui, & on le mit ſur la Battarde. Toutes choſes étant prêtes, l'armée des Turcs partit du port de Conſtantinople le Samedi dix-ſeptiéme Juin ſur les dix heures du matin:

Un Venit en ſe fait Turc.

tin : j'étois pour lors à un balcon de mon logis, d'où je découvrois tout le port, je comptai à mon aiſe tous les vaiſſeaux, à meſure qu'ils ſortoient. Cette armée étoit compoſée de cinquante-ſix galeres, vingt-ſept galions ou vaiſſeaux, neuf maones ou galeaſſes, & cinq galiottes ou brigantins. J'avois auprès de moi un Eſpahi Turc, qui je ne ſai par quel art devinoit fort bien pluſieurs choſes, comme il fit beaucoup de fois en ma préſence à des François, auquels il dit des choſes qu'eux ſeuls devoient ſavoir ; quand il vit que l'armée ſortoit, il regarda ſon livre, puis me dit que le Capitaine Bacha avoit grand tort, de faire ſortir l'armée avant Midi, parce que c'étoit un jour malheureux : il eſt à croire qu'il y eut quelqu'un auprès du Capitaine Bacha qui lui en dit autant, ou qu'il fit le livre, parce qu'ils n'entreprennent jamais aucune choſe d'importance ſans faire le livre, comme ils diſent, avec deux fléches, ainſi que j'ai dit ci-deſſus : car étant ſortis hors du grand port, ils entrerent dans un petit port appellé Beſiktaſch, qui eſt en Europe, à quatre milles environ au deſſous de Galata, tirant vers la Mer noire, duquel port ils ne ſortirent qu'à une heure après midi. Le premier jour du Ramadan, qui fut ſix ou ſept jours après, le Moufti & le grand Viſir & tout le peuple allerent prier Dieu

Nombre des Vaiſſeaux Turcs, qui ſe trouverent à la bataille de 1656.

Dieu pour le ſalut de l'armée à l'Ocmeïdan, qui eſt une grande place dont j'ai parlé, & qui eſt la ſtation ordinaire pour de ſemblables priéres; mais leurs priéres ne furent par exaucées, car le Jeudi au ſoir vingt-neuviéme Juin, on eut nouvelle à Conſtantinople que les deux armées avoient combatu le vingt-ſixiéme Juin, & que l'armée Turque avoit été défaite. Quelques jours après un Janiſſaire renié Provençal, qui s'étoit trouvé à cette bataille, & s'en étoit ſauvé, m'en conta tout le détail, & m'en dit l'ordre très-exactement; ce fut, ſelon ſon rapport, & même ſelon l'aveu des Turcs & de tout le monde, un vaiſſeau commandé par un François qui commença le jeu, ſon vaiſſeau étoit de quarante pièces de Canon: Quand les deux armées furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre, celle des Turcs étant proche des Dardanelles, toutefois en dehors, ce Capitaine François aiant déploié toutes ſes voiles, fondit ſur les Turcs avec une ſi grande vîteſſe, que les galeres ne le pouvoient ſuivre: d'abord les Turcs le voiant ſi loin devant les autres, & tout ſeul, crûrent qu'il ſe venoit rendre à eux; mais lorſqu'étant aſſez proche d'eux, il eut dechargé ſon canon des deux côtez, & qu'ils virent ſauter bras, jambes & autres pièces de leurs vaiſſeaux, ils ſe détromperent, & s'occuperent preſ-

Nouvelle du combat.

Un François commença le combat.

preſque tous à tirer ſur lui;le reſte de l'armée Chrêtienne le ſuivit, mais lui ſeul étoit le but tant du canon que de la mouſquetterie de la moitié de l'armée Turqueſque; auſſi leur faiſoit-il bien du mal, car quoi que ſa Mouſquetterie fut continuelle,ſon artillerie n'exécutoit pas moins;de ſorte qu'il défit une bonne partie de leur armée: enfin comme les Turcs faiſoint tout leur poſſible pour couler à fond ce vaiſſeau, il vint d'un des châteaux des Dardanelles un coup de canon, qui rompit ſon gouvernail;quand ce brave Capitaine vit ſon vaiſſeau inutile, il fit paſſer tous ſes gens ſur un vaiſſeau Turc, dont il s'étoit rendu maître, & brûla le ſien, afin que les Turcs n'en profitaſſent point. En décrivant la valeur de ce Capitaine;ce n'eſt pas mon deſſein de diminuër la gloire du reſte de l'armée, chacun y fit merveille, & les galeres de Malte qui y étoient venuës au nombre de ſept, s'en retournerent au nombre de quinze avec trois galeaſſes, aiant pris ſept galeres Turques, & une huitiéme leur fut amenée par les eſclaves Chrêtiens, qui profitant du deſordre ſe rendirent maîtres des Turcs qui étoient ſur cette galere, & ſe mirent entre les mains des Chevaliers de Malte, leſquels outre ces huit galeres, qui étoient toutes de Beys, & portant fanal, prirent encore trois galeaſſes, & mirent en liberté

2500.

2500. eſclaves Chrêtiens qui ſe trouverent ſur ces bâtimens, & lorſqu'ils furent à Malte, ils leur donnerent à chacun un habit neuf, & de l'argent pour paſſer à leur païs. Ils firent auſſi grand nombre d'eſclaves Turcs. La bataille étant ceſſée, les Turcs trouverent qu'il ne leur reſtoit que dix-huit galeres, une maone & les cinq brigantins, qui n'étoient point ſortis ; de ſorte qu'ils perdirent en cette journée vingt-ſept vaiſſeaux, trente-ſept galeres & huit maones. Il ne leur ſeroit ſans doute pas reſté une voile n'eut été le Canon des Châteaux, qui incommodoit les Vaiſſeaux Chrêtiens qui s'approchoient trop, & couvroit l'armée Turqueſque, outre que les Chrêtiens craignoient d'échouër, car la plupart de ceux qui reſterent des infidelles, échouërent en terre pour ſe ſauver ; comme fit la Batarde : où étoit le Capitaine Bacha, pour ſe délivrer des Chevaliers de Malte qui avoient réſolu de s'en rendre les maîtres, à quelque prix que ce fut, & l'amener à Malte, mais la fumée la leur déroba : peu s'en falut toutefois qu'elle ne fut priſe des Chrêtiens par une autre voie, car les eſclaves tâcherent de s'en rendre les maîtres, & l'auroient fait, n'eut été ce renié Italien que j'ai dit ci-deſſus, qui ſe vint faire Turc à Conſtantinople avec ſon fils peu de jours avant que l'armée partit de Conſtantinople : ce perfide enragé

Perte des vaiſſeaux Turcs.

de voir proſperer les Chrêtiens ſes compatriotes, & jadis ſes freres, voiant que les eſclaves tâchoient d'enlever la Batarde où il étoit, au lieu de réparer ſa faute par un bon repentir, & de ſe joindre avec eux pour executer cette entrepriſe; il tira ſon cimeterre, & coupa la tête aux plus hardis de ces pauvres miſerables; & ainſi empêcha leur bon deſſein, & ſauva la Batarde; Pour le nombre d'hommes que les Turcs perdirent, il fut très-grand, car outre ceux qui furent tuez ou faits eſclaves dans leurs vaiſſeaux, il y en eut pluſieurs qui ſe jetterent à la nage, pour ſe ſauver en terre, donc une partie fut neiée, & une plus grande partie tuée, car on ne s'amuſoit pas à les retirer, mais on les tuoit à coups de ſponton, ainſi que me conta ce renié Provençal, lequel voiant le vaiſſeau où il étoit pris par les Chrêtiens, & craignant d'être traité comme un homme qui a renié ſa foi ſe jetta à la nage, & eut aſſez de peine à ſe ſauver; car non ſeulement il avoit à ſe garder de l'approche des vaiſſeaux Chrêtiens, à cauſe des ſpontons, mais encore il falloit qu'il eut l'œil à ceux qui ne pouvant nager tâchoient d'attraper quelque choſe pour ſe ſauver; enfin il ne put ſi bien faire qu'un Turc ne le prit par un pié, lui diſant ou qu'il faloit qu'il le ſauvât, ou qu'ils periſſent tous deux; lui ſe voiant en ce danger, dit

à

à ce Turc qu'il ne le pouvoit pas ſauver en cette poſture, mais qu'il ſe mit ſur ſon dos, & qu'alors il tâcheroit de le faire; ce que le Turc trop credule aiant voulu faire, à peine lui eut-il quitté le pié, qu'il lui en allongea un coup dans l'eſtomac & gagna vîtement la terre, où s'étant aſſis pour ſe repoſer, deux autres Turcs qui s'étoient ſauvez à la nage comme lui, & s'étoient dejà repoſez en cet endroit, s'étant levez pour s'en aller, furent tuez tous deux proche de lui d'un coup de canon qui vint de la mer. J'ai bien voulu raconter toutes ces particularitez, parce que j'ai crû qu'elles ne ſeroient point deſagréables au lecteur. Cette défaite fut ſi grande, que tous les Turcs en étoient conſternez, & tellement épouvantez, qu'il leur ſembloit d'être eſclaves des Venitiens. Le Grand Seigneur prit tellement à cœur cette défaite, qu'il fut un jour ſans vouloir manger ni recevoir de conſolation, pleurant fort; & même devant qu'il en eût aucune nouvelle, ſon barbier lui aiant dit qu'il avoit oüi dire que l'armée Turque étoit défaite, il le fit mourir auſſi-tôt. Quand il en fut bien aſſuré il donna ordre qu'on envoiât vitement des gens de guerre dans tous les Iles, & autres lieux où il craignoit que les Venitiens ne fiſſent décente, & parce qu'il apprehendoit que les Venitiens ne vinſſent à Conſtantinople, il fit abatre les maiſons qui étoient

Conſternation des Turcs après la défaite.

ſur les murailles, parce qu'elles auroient facilité l'incendie de la ville & auroient empêché la défenſe. Pour moi je ne ſais aucun doute que s'ils euſſent paru, les Turcs euſſent abandonné Conſtantinople, il eſt très-certain que le Grand Seigneur eut paſſé auſſi-tôt en Aſie, & il y en avoit pluſieurs parmi eux qui diſoient que le tems étoit venu qui leur avoit été prédit par un Scheik ou un Iman, ſavoir qu'il viendra le tems, qu'on donnera un ſequin pour avoir place dans une perme pour paſſer de Conſtantinople à Scudaret, & qu'on ne pourra pas en avoir : cette déroute avoit été prédite par pluſieurs Turcs plus grande qu'elle ne fut, car avant que l'armée ſortit de Conſtantinople, on me dit que des Turcs avoient prédit qu'il ne reviendroit pas une voile de leur armée, & qu'elle ſeroit toute défaite par les Chrêtiens qui prendroient la même année la Canée, ce qui pourtant n'arriva pas ; Mais les Venitiens prirent Tenedo & Lemnos, qui auroient cauſé bien de la perte aux Turcs ſi les Chrêtiens l'euſſent conſervé ; car tenant à Tenedo quelques galères & galeaſſes, ils auroient ôté aux Turcs de la Grece toute communication de l'Egypte par mer, mais les Turcs reprirent auſſi-tôt après ces deux Iles. Après cette grande défaite chacun croioit qu'on couperoit la tête au Capitaine Pacha, & toutefois il eut d'aſſez bons amis pour

Priſe de Tenedo & Lemnos.

Capitaine Pacha deſtitué.

Nom du Capitaine Pacha.

Retour à Conſtantinople du reſte des vaiſſeaux Turcs.

pour s'en ſauver, ſeulement on le fit Maaſoul, & on envoia à ſa place Sëyd Hamet Bacha, & ordre audit Capitaine Bacha Maaſoul de s'en aller à Negrepont, dont on l'avoit fait Bacha. Cet homme appellé Ourous Kienan Pacha étoit Ruſſien de nation, & une nuit que les Tartares pillerent ſon village, ils le trouverent tout nud âgé de ſix mois ſur un paillier; ils le prirent, & l'envoierent avec les autres eſclaves à Conſtantinople, où il fut vendu, & élevé en la loi Turque, où il réüſſit ſi heureuſement, qu'il parvint aux plus hautes charges: le Dimanche 6. Août tout au ſoir, lorſqu'on ne voioit preſque goutte, ſept galeres Turques & une maone, qui étoient une partie des reſtes de l'armée, entrerent dans le port de Conſtantinople ſans faire aucun bruit, n'aiant point de drapeau ni d'arbre de maeſtre, mais ſeulement l'arbre du trinquet: nous autres Francs nous nous réjouïſſions en ſecret de tout cela, mais bien loin d'oſer nous en réjouïr en public, il faloit que nous témoignaſſions avec les Turcs de la douleur d'un ſuccès ſi avantageux aux Chrêtiens; cependant depuis cette bataille perduë les Turcs avoient tant de haine & de rage contre les Chrêtiens, qu'ils ne pouvoient voir paſſer un Franc, ſans s'en ſouvenir, & même il y en eut pluſieurs, qui voiant paſſer des marchands Francs dans Galata, diſoient aſſez haut, nous verrons à nôtre Baïram ce que deviendront ces chapeaux; de ſorte que ceux qui avoient entendu ces paroles ſe les rediſant les uns aux autres, nous crumes avoir ſujet d'apprehender qu'ils ne priſſent le jour du Baïram pour faire un maſſacre de tous les Francs; on ſut même qu'il s'étoit debarqué une nuit pluſieurs Janiſſaires dans Galata, cela nous donnoit un grand ſoupçon, car avec des brutaux tout eſt à craindre, principalement quand ils ſont irritez. Les vaiſſeaux Anglois qui étoient dans le port, par ordre de leur Ambaſſadeur, ſe tiroient la nuit un peu en mer, & faiſoient bonne garde. Enfin le Baïram, qui étoit le vingt-quatriéme Juillet, étant paſſé, nous nous raſſurâmes un peu, mais le Vendredi vingt-huitiéme Juillet à dix heures du ſoir, on apporta à Monſieur l'Ambaſſadeur de France une lettre qui renouvella nôtre premiére peur, elle avoit été écrite en Turc par un Itchoglan d'un Serrail qui eſt tout proche le Palais dudit Seigneur, lequel envoia querir ſon premier Dragoman ou Interprete, & lui fit lire cette lettre, dont la teneur étoit, que ſi les Turcs avoient manqué de faire main baſſe ſur tous les Francs à leur Baïram, ils n'y manqueroient pas dans peu de jours. Monſieur l'Ambaſſadeur envoia cette lettre à l'Aga des Itchoglans, qui aiant vû ladite

Crainte des Francs à Conſtantinople.

Dragoman ou Interprete.

Itchoglans

Châtié pour une lettre écrite à Monſieur l'Ambaſſadeur de France.

lettre, fit auſſi-tôt donner deux cens coups de bâton ſur la plante des piez du garçon qui l'avoit écrite, par je ne ſai quel caprice; de ſorte qu'on en entendoit les cris de la maiſon de Monſieur l'Ambaſſadeur.

CHAPITRE LIV.

DE LA SEDITION QUI ARRIVA à Conſtantinople l'an 1655.

IL me ſemble avoir aſſez parlé de la Milice des Turcs, toutefois il me reſte encore à dire quelque choſe des révoltes des Janiſſaires. Ces gens qui quand ils obéiſſent au Grand Seigneur, le rendent un des plus puiſſans Princes du monde, ces mêmes gens, dis-je, bornent étrangement ſa puiſſance, lorſqu'ils perdent le reſpect qu'ils lui doivent, cela leur arrive aſſez ſouvent, & alors plus ſemblables à des torrens rapides, qu'à une troupe d'hommes, ils détruiſent tout ce qui ſe préſente à eux & ſans connoître aucun Superieur, ils ſe laiſſent entiérement emporter à la paſſion qui les a émus, ils ont ainſi étranglé pluſieurs Grands Seigneurs, & entr'autres Sultan Oſman, à cauſe qu'il ſe vouloit, à ce qu'ils ſoupçonnoient, défaire d'eux; car ce Prince connoiſſant la puiſſance de ce Corps, qui bornoit entiérement la ſienne, ne crut pas être tout-puiſſant, s'il ne le ruinoit, & en prit, dit-on, la reſolution,

Sultan Oſman voulut ſe défaire des Janiſſaires.

mais il ne put tenir ſon deſſein ſi ſecret, qu'ils ne le découvriſſent, c'eſt pourquoi ils l'allerent prendre de force dans ſon Serrail, le menerent ignominieuſement aux ſept Tours le baſouant & mal-traitant par le chemin, & lui faiſant mille indignitez, quand il fut aux ſept Tours, ils l'étranglerent, & mirent en ſa place ſon Oncle Muſtapha. Ils firent encore mourir il y a peu d'années Sultan Ibrahim, Frere d'Oſman & Pere du Grand Seigneur d'apreſent qu'ils prirent en ſon Serrail, le menerent aux ſept Tours où ils l'étranglerent, & mirent en ſa place ſon fils Sultan Mehemet à preſent regnant. Quoi qu'ils entreprennent, ils reſpectent tellement le ſang de leur Prince, & ils ont ſi fort en véneration la race du premier Othoman ou Oſman, qu'ils ne voudroient pas ſonger à ôter l'Empire de cette maiſon. Durant que j'étois à Conſtantinople, ils émurent une ſedition qui fit encore grand' peur au Grand Seigneur d'apréſent, & voici comme elle ſe paſſa. Le Lundi vingt-huitiéme Fevrier mille ſix cens cinquante-cinq, le Grand Seigneur aiant oüi les plaintes de Homer Pacha & autres Officiers qui venoient de Candie, où ils ſe plaignoient qu'on n'envoioit aucun ſecours; fit appeller le Moufti, le Grand Viſir, les Cadileſquers, le Janiſſaire Aga, & les ſix Buluk & Agalar ou Colonels de Cavalerie, leſquels étant

Sultan Oſman étranglé des Janiſſaires.

Sultan Ibrahim auſſi.

Reſpect des Turcs pour la race Othomane.

Sedition des Janiſſaires & autre Milice.

tous devant lui, il dit au Grand Viſir qu'il vouloit que la ville de Candie fut priſe, à quoi le Viſir n'aiant répondu autre choſe que, Seigneur ta volonté ſoit faite; le Grand Seigneur lui demanda le Seau, & l'aiant reçû tout auſſi-tôt, car le Grand Viſir le porte toûjours ſur ſoi, il fit appeller ſon Capidgiler Kiayaſi qui eſt comme Lieutenant de la garde de la Porte; & lui aiant mis ledit Seau entre les mains, il lui ordonna de le porter en diligence, à Huſſein Pacha Géneral de l'Armée Turqueſque en Candie, car le Grand Seigneur penſoit de l'attirer par cette charge à Conſtantinople, puis lui faire couper la tête, & pour cela le même jour Soliman Pacha Grand Viſir fut fait Manſoul, c'eſt-à-dire, demis de ſa charge, & Zorneſan Muſtapha Pacha fut fait Caymacan, ou Lieutenant pour exercer la charge de Viſir, juſqu'à la venuë d'Huſſein Pacha, cependant il ſe flata de l'eſperance de ſe faire lui-même Grand Viſir, & auſſi-tôt qu'il fut en ſon Serrail, il envoia des lettres au Capidgiler Kiayaſi, par leſquelles il lui ordonnoit de n'agir que ſelon les commandemens qu'il lui feroit de là en avant; mais le Capidgiler Kiayaſi ne tenant aucun compte de ſes ordonnances, pourſuivit ſon chemin, ſe doutant bien que ce n'étoit que des fourberies, & non des ordres du G. S. Le Mardi premier jour de Mars il arri-

Capidgiler Kiayaſi.

Ruſe du Grand Seigneur pour attirer à Conſtantinople Huſſein Pacha.

Manſoul.

Caymacan.

Zorneſan Muſtapha Pacha eſt fait Garde des Seaux durant la vacance de la Charge de Grand Viſir.

Janiſſaires auteurs de la ſedition.

Kiaya Bey.

va de Candie 200. Janiſſaires qui après avoir demeuré à l'armée cinq ou ſix ans ſans recevoir ni païe ni le drap qui leur eſt dû, vinrent à Conſtantinople faire leurs plaintes au Janiſſaire Agaſi, qui les envoia au Kiaya Bey, lequel eſt le Lieutenant Géneral de toute l'infanterie: ils allerent donc trouver ledit Kiaya Bey, & lui aiant repreſenté le tems qu'ils avoient ſervi, & les païes & le drap qui leur étoient dus, ſe plaignant même qu'on avoit effacé du rôle plus de la moitié d'entr'eux, Kiaya Bey leur dit, allez canailles, retirez-vous d'ici, autrement je vous ferai tous étrangler, & jetter à la mer, vous ne bougez des cabarets, & vous venez devant moi faire de telles plaintes, vous êtes de ces voleurs qui vont la nuit ouvrir les portes des pauvres gens, retirez vous, dis-je, ou autrement je vous en ferai repentir. Ces pauvres gens bien étonnez de ce diſcours, & ne ſachant que faire, s'en allerent de ce pas à l'Atmeïdan où ils rencontrerent pluſieurs Dgebedgis & Topdgis, leſquels étoient auſſi mal-contens, de ce qu'on leur retenoit leur païe, de ſorte qu'ils ſe trouverent environ quatre cens, mais ils ne firent rien juſqu'au Vendredi quatriéme Mars, qu'ils ſe trouverent après le Midi à l'Atmeïdan plus de 5000. Janiſſaires, Eſpahis, Topdgis & Dgebedgis compris enſemble; & là ils jurerent qu'ils tireroient vengeance du tort qu'on leur faiſoit: le Samedi cinquiéme Mars ils ſe trouverent au même lieu plus de 10000. entre leſquels il y avoit un Eſpahi nommé Gelep Aſlan Aga qui n'avoit que ſix âpres de paie, il étoit homme d'eſprit, qui parloit bien, & fut ſi adroit qu'il ſe fit Chef de l'aſſemblée, auſſi-tôt Ehamlu Mehemet Aga & Enden Zade Mehemet Aga Eſpahis, ſe déclarerent de la partie, & tous enſemble réſolurent d'obliger le Grand Seigneur à donner un Ayac Divan, ou audience publique. Le Kzlar Agaſi ou Gardien des filles du Grand Seigneur, & les autres Eunuques du Serrail, aiant eu nouvelle de cette aſſemblée, deputerent le Nazin Eſchref Chef des Emirs pour aprendre de ces gens quel étoit leur deſſein; cet homme étant arrivé vers eux, & leur aiant parlé, ils lui donnerent leurs raiſons en écrit, pour les préſenter au Grand Seigneur: s'en étant donc retourné au Serrail, pour agir ſelon leur intention; le Kzlar Agaſi qui ne vouloit point que cela vint aux oreilles du G. S., lui dit; que veux-tu? tu es Manſoul, & le chaſſa, puis il envoia le Nichangi Pacha, pour prier ces gens de déclarer quel étoit leur deſſein: leur dire qu'ils ſe retiraſſent, les aſſurant, qu'il feroit païer aux Janiſſaires leur paie & leur drap: mais à peine eurent-ils entendu cela, qu'ils commencerent a lui jetter des pierres, & le vou-

Gelep Aſſan Aga ſe fait Chef des ſéditieux.

Ayac Divan.

Kzlar Agaſi.

Nazin Eſchref.

vouloient mettre en pièces, diſant qu'ils ſavoient bien qu'il ne venoit point de la part du Grand Seigneur, mais de la part des Arabes, ſavoir, des Eunuques : toutefois Gelep Aſſan Aga empêcha qu'on ne le tuât, & ils ſe contenterent de le retenir; le Kzlar Agaſi aiant apris qu'on avoit retenu le Nichangi Pacha, deputa derechef Taoukgi Muſtapha Pacha avec un Ahtcherif, ou lettre de cachet, qu'il diſoit être du Grand Seigneur, par lequel il leur mandoit qu'il prioit Dieu que le pain & le ſel qu'ils avoient mangé à ſon ſervice leur profitât, & qu'il les ſupplioit de ſe retirer; que pour leur ſatisfaction il avoit privé de leurs Charges ceux qui leur avoient fait tort, comme le Janiſſaire Aga & le Kiaya Bey; alors ils crierent tous d'une voix que ce n'étoit pas aſſez, qu'ils vouloient encore qu'on les fit mourir, & que de plus ils vouloient que le Grand Seigneur tint un Ayac Divan, ou qu'il s'en repentiroit, parce qu'ils vouloient ſavoir qui étoient les voleurs qui déroboient tout l'argent du Grand Seigneur, & pourquoi il y avoit tant de fauſſes âpres dans les paies (ce qui eſt le prétexte ordinaire de leurs ſéditions.) Bref, que puis qu'il étoit leur Roi, ils le vouloient voir, & lui repreſenter leurs raiſons à lui-même, & pour concluſion ils arréterent celui-ci comme l'autre. Après le Quindy du même jour, les ſix Buluk

Ahtcherif ou lettre de cachet.

Agalar, avec le Kiaya Bey, qui avoit été pourvû nouvellement de cette Charge, accompagnez de tous lès Tchorbadgis, Odabachis, & Odgiak Agalar, étant venus dans la place, firent apporter en preſence de toute l'aſſemblée un Alcoran, une épée, du pain, & du ſel, & firent ſerment que où il tomberoit un poil de Janiſſaire, là toutes leurs têtes y iroient, & les Janiſſaires en-ſuite jurerent la même union avec les Eſpahis. Le ſerment achevé, & la priere étant faite, le Kodgia Hiſouf Pacha, avec Nichangi Pacha, Gelep Aſſan Aga, Enden Zade Mehemet Aga, le Tornadgi Bachi, les ſix Buluk Agalar, & les ſix Kiayas des Eſpahis furent retenus dans les Odas toute la nuit juſqu'au lendemain matin, pour reſoudre ce qu'ils avoient à faire, & mettre fin à leur entrepriſe. Le Dimanche ſixième Mars dès la pointe du jour ils firent la liſte de ceux qu'ils vouloient qu'on leur livrât. Le premier étoit le Kzlar Agaſi: le ſecond, le Capi Agaſi Gardien des Pages: le troiſième, Bilal Aga Hodgia du Grand Seigneur: le quatrième, Muſahab Hiſouf Aga: le cinquième, Giagiou Ibrahim Aga premier Eunuque de la mere du Grand Seigneur: le ſixième, le Janiſſaire Aga, qui avant cette Charge avoit été grand Emir Ahhor ou grand Ecuier du Grand Seigneur: le ſeptième, le Kiaya Bey, ou Lieutenant general

Maniére de jurer l'union.

Liſte de ceux dont les ſeditieux demandent la tête.

Emir Ahhor ou grand Ecuier.

neral-de tous les Janiſſaires : le huitiéme, le Ghumruk Emini, ou Doüanier, nommé Aſlan-Aga : le neuviéme, Sale Efendi Terſhane Emini, ou grand Maître de l'Arſenal : le dixiéme, Chaban Kalfa : l'onziéme, Mulklu Kadun, femme de Chabun Kalfa : le douziéme, Ibro Haznadar, ou Tréſorier du Kzlar Agaſi : le treiziéme, Deli Bulhazer Hamet Aga : le quatorziéme, le Tchiaoux Bachi : le quinziéme, Karaptullah, & pluſieurs autres, juſqu'à ſoixante; on me dit même que la mere du G.S. y avoit été miſe; mais qu'on l'en avoit fait raier à force d'argent. Le rôle étant achevé, tous d'un-même accord partirent de l'Etmeïdan, qui eſt une place où ſe vend de la viande, pour aller à l'Atmeïdan, voiant qu'on ne leur donnoit aucune ſatisfaction, & qu'il faloit avoir par force ce qu'ils ne pouvoient avoir autrement : ils arriverent à l'Atmeïdan ſur les dix heures du matin, & d'abord crierént trois fois Allah : le G. S. entendant un tel bruit fut fort étonné, & ne ſachant ce que ce pouvoit être, il le demanda au Kzlar Agaſi, qui lui répondit qu'on vouloit ſa tête, celle de ſa mere, & celles de ſes meilleurs ſerviteurs; il en demeura fort ſurpris, & auſſi-tôt envoia un Ahtcherif de ſa main, pour ſavoir quelle étoit l'intention de ſon peuple qui ſembloit s'élever contre lui, leur faiſant ſavoir que s'ils vouloient

Ghumruk Emini ou Doüanier.

Terſhane Emini ou Grand Maître de l'Arſenal.

Ibro Haznadar.

Les mutins par trois cris d'Allah ſe font entendre au Grand Seigneur.

Alaï Kieusk.

Karaptullah aſſommé.

Un Juif attrapé.

Le Grand Seigneur aparoît au Kieusk.

Demande du Grand Seigneur aux mutins.

Réponſe des Deputez.

quelque choſe de lui, qu'ils vinſſent ſous l'Alaï Kieusk, qui eſt un pavillon du Serrail devant Ste. Sophie, & qu'il leur donneroit toute ſorte de ſatisfaction. Pendant ce tems-là Karaptullah s'en vint à eux à cheval, & leur aiant demandé qui étoit leur Chef, il leur dit quelques paroles menaçantes, mais auſſitôt il fut aſſommé. Après cela toute l'aſſemblée criant Allah, s'en alla ſous le Kieusk un peu après midi, avec tant de foule, qu'il y eut un Dgebedgiler Tchorbadgi étouffé dans la preſſe, & un Juif s'étant fourré dans cette foule, peut-être pour piller ſi on pilloit, & étant reconnu pour Juif, ſauva avec grande peine ſa vie en ſe faiſant Turc; d'abord qu'ils furent ſous ce Kieusk, le Boſtandgi Bachi leur parla au travers d'une jalouſie; mais aiant tous dit qu'ils vouloient parler au Grand Seigneur, il parut aſſis dans un Taht ou trône, ſa mere étant tout proche derriere un rideau, aiant auſſi proche de lui le Moufti, les Cadileſquers, & les ſept Viſirs, & à ſa main gauche le Caymacan Zorneſan Muſtapha Pacha, & devant le Grand Seigneur étoit le Boſtandgi Bachi. Les gens députez pour parler au Grand Seigneur s'étant avancez, le Grand Seigneur leur demanda pourquoi ils s'étoient aſſemblez, & ce qu'ils deſiroient, ils lui répondirent qu'ils ne lui vouloient point de mal, qu'au contraire ils prioient Dieu qu'il le comblât de bon-heur, qu'il y avoit trois jours qu'ils étoient aſſemblez pour lui faire ſavoir que ce n'étoit point lui qui étoit Roi, mais que c'étoient les Eunuques, que l'Aſie & l'Europe étoient ruinées, qu'il n'y avoit plus moien qu'aucun Janiſſaire ni Eſpahi puſſent demeurer chez eux à cauſe des voleurs publics qui étoient dans les Provinces. Le Grand Seigneur entendant cela leur dit, aiez un peu de patience, & dites moi ce que vous voulez: auſſi-tôt ils tirerent leur rôle, & en firent la lecture au Grand Seigneur, qui en demeura fort étourdi, ne ſachant que répondre, toutefois il leur dit, qu'il faloit demander au Moufti, ſi cela s'étoit fait autrefois, le Moufti dit que c'étoit une choſe qui ne s'étoit jamais faite, & qu'il ne faloit point commencer; ce qu'eux entendant, crierent tout d'une voix qu'ils vouloient un autre Moufti, celui-ci étant pour les Eunuques, & non pour le Grand Seigneur. Auſſi-tôt le Grand Seigneur le fit Manſoul, & nomma en ſa place Kodgiazade, & puis il leur dit: Mes ſujets, demandez ce que vous voulez & ſi vous me voulez encore je me donnerai à vous, liſez encore vôtre rôle que j'entende ceux que vous demandez, ce qu'aiant fait, il demeura plus étonné qu'auparavant, & leur dit, faites moi la grace, à moi qui ſuis vôtre Roi, de me donner la vie de quelqu'un de mes

Moufti eſt fait Manſoul.

Humble priere de l'Empede mes Favoris que vous demandez, n'aiez point de pitié d'eux, mais de moi : ſa mere & le Caymacan lui ſuggeroient ces paroles qu'il diſoit preſque en pleurant ; mais voiant que cela ne les faiſoit qu'animer davantage, après le Quindy, il ordonna au Boſtangi Bachi d'aller faire étrangler ceux qui ſe trouveroient ; auſſi-tôt le Boſtangi Bachi partit pour aller faire ce qui lui étoit commandé, & demi-heure après on jetta par une fenêtre peu au delà du Kieusk le Kzlar Agaſi étranglé ; un peu après on en fit autant du Capi Agaſi : après cela voiant qu'on ne continuoit point, ils crierent au Grand Seigneur, Grand Roi, faites jetter les autres : lors le Grand Seigneur ſe levant de ſon thrône, fit ſerment par ſa foi, par la loi, & par Mahomet, qu'il ne s'étoit trouvé que ces deux-là, mais que foi de Roi, ceux qui ſe trouveroient leur ſeroient livrez, & aiant baiſſé la tête il les congedia, & eux après avoir ſouhaitté mille benedictions au Grand Seigneur ; ſe retirerent, emmenant avec eux ces deux cadavres, qu'ils traînerent par les piez juſqu'à l'Atmeïdan, où ils les pendirent auſſi par les piez à l'orme qui eſt devant la Moſquée neuve, toute la nuit le Boſtangi Bachi chercha les autres, & le Lundi ſeptiéme Mars au matin étant revenus à l'Etmeïdan comme auparavant, il y eut un Grec, lequel s'étant mis parmi eux, pour piller,

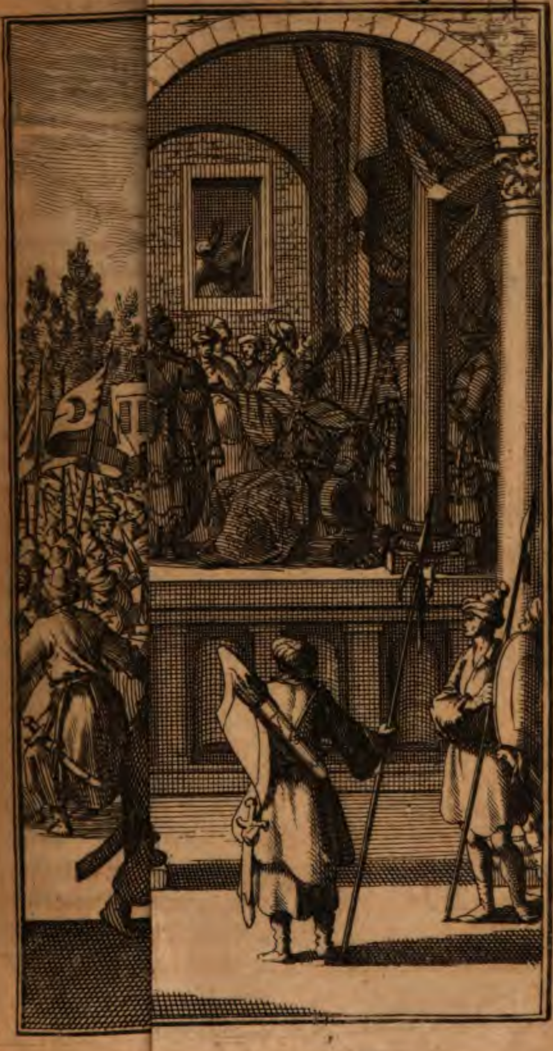
reur aux mutins inutile.

Le Kzlàr Agaſi jetté mort par les fenêtres: puis le Capi Agaſi.

Promeſſe & ſerment de l'Empereur.

L'Empereur congedie les rebelles & ſe retire.

Retour des mutins à



ler, ſi on pilloit, croiant de paſſer facilement pour Turc, fût reconnu pour Chrêtien, & auſſi-tôt tué : de là ils allerent à l'Atmeïdan, où on leur amena les autres tous étranglez; au nombre de trois, qui furent pendus comme les autres, ſavoir Hiſouf Aga, Giagiou Ibrahim Aga, & l'Aaſoda Bachi; & le Kiaya Bey, qui avoit donné commencement à tout cela, s'étrangla lui même ce même jour. Le Mardi 8. Mars on apporta Mahimut Tchiaoux Bachi. Le Mercredi on apporta la Mulklu Kadun femme de Chaban Kalfa, qui après être étranglée, fut miſe dans un ſac juſqu'à la tête, & penduë comme les autres : on dit qu'elle avoit attrapé de la Reine mere de grandes richeſſes; on fit auſſi mourir ce jour-là Habydgi Oglu grand Financier, dans les ſept Tours, où il avoit été mené le Dimanche auparavant: le Jeudi dixiéme Mars Thiaoux Pacha fût fait Viſir, & fit auſſi-tôt conduire & étrangler dans le Serrail Aſſan Aga Doüanier, qui s'étoit caché en une maiſon proche la ſienne, & s'étoit fié à un ſien eſclave renegat qui le trahit, ſi le Grand Seigneur eut pû il l'eut ſauvé, auſſi pour récompenſe de cette trahiſon il ôta à cet eſclave une paie qu'il avoit. Le corps du Doüanier ne fût point porté à l'Atmeïdan avec les autres, il fut fort regretté de tous les pauvres tant Turcs que Chrêtiens, à qui il faiſoit de grandes charitez. Il

l'Atmeïdan, le Lundi.

Trois autres Seigneurs étranglez & jettez par les fenêtres.

Le Kiaya Bey s'étrangla.

Financier étranglé.

Tchiaoux fait Viſir.

Doüanier étranglé.

Doüanier fort regretté.

avoit fait faire pluſieurs ouvrages publics, comme conduire des eaux avec grande dépenſe, paver des chemins, & autres ſemblables. Il étoit Armenien, mais renié. Le Vendredi onziéme Mars on étrangla Bilal Aga & Chaban Kalfa. Le Samedi douziéme Mars après midi on alla enterrer tous ces cadavres. Le Samedi vingt-cinquiéme Mars Zorneſan Muſtapha Pacha Capitaine Pacha, qui avoit été Caymacan devant le Vizirat de Tchiaoux Pacha, fut fait Manſoul, & on le fit Beglerbey d'Erzerum, on mit en ſa place de Capitaine Pacha Cara Muſtapha Pacha. Le Mardi vingt-huitiéme Mars au matin on étrangla Deli Bulhazer. Le Samedi 1. Avril on étrangla Sale Efendi, Terſhane Emini, Top Capelu Muſtapha Aga, Mehmar Muſtapha. Le Mécredi vingt-ſixiéme Avril mourut le Grand Viſir Tchiaoux Pacha d'une fiévre, on m'avoit dit dans ſa bonne ſanté que quelques gens avoient prédit qu'il ne ſeroit pas 50. jours dans ſon bon-heur, & véritablement il mourut le 48. jour de ſon Vizirat, mais je croi que ce fut de poiſon, car on me dit qu'il étoit tout bleu après ſa mort. Il avoit deja été une fois Vizir cinq ans auparavant; & avoit fait mourir la grande Mere du Grand Seigneur & pluſieurs autres perſonnes de qualité en l'eſpace d'environ deux mois qu'il l'avoit été, après quoi

Bilal Aga & Chaban Kalfa étranglez.

Deli Bulhazer étranglé.

Le Grand Viſir meurt.

il

Suite du changement de la Porte.

il avoit été fait Manſoul. Deux heures après ſa mort mourut le Defterdar : peu de jours après le Capitaine Bacha fut fait Manſoul, & fait Bacha d'Egypte, & on mit en ſa place de Capitaine Bacha Kienan Bacha, & le Seau fut envoié au Bacha d'Egypte, parce qu'Egriboyun Bacha de Damas, qui avoit été mandé pour être Vizir, étoit malade, & cependant on fit Caymacan Hiſouf Pacha, qui fut fait Manſoul trois ſemaines après, & en ſa place fut nommé Khaïdar Zade. Le Lundi huitiéme Mai on demanda au Grand Seigneur la ſortie du Toug contre Seïdi Ahmet Pacha rebelle en Aſie, qui faiſoit des courſes juſqu'à Scudaret. Le Toug eſt une queuë de cheval attachée au haut d'une pique. On ne le fait ſortir qu'en une extrême neceſſité, & alors il faut que toute la Milice aille en campagne. On immola donc quantité de moutons, puis on le mit dehors le Mardi neuviéme Mai, & on le planta dans la premiére cour du Serrail, proche du Dgebe Hane : mais le Grand Seigneur aiant tenu conſeil, il fut repreſenté par quelques-uns qu'on ne pouvoit pas aller contre Seïdi Ahmet Pacha, ſans faire une grande dépenſe à mettre toute la Milice en bon état, & que c'étoit le tems que les Venitiens venoient aux Dardanelles, & qu'il n'y auroit perſonne pour envoier contr'eux, ſi on envoioit

Ahmet Pacha rebelle en Aſie. Toug, queuë de cheval attachée au haut d'une pique.

tout de ce côté-là ; c'eſt pourquoi le Grand Seigneur fort en colere, aiant demandé qui étoit l'auteur de la ſortie du Toug, & quelqu'un aiant dit que c'étoit Gelep Aſſan Aga, on le fit auſſi-tôt mourir ; avec Chamlu Mehemet Aga, Pouſcht Oſman Aga, & Cara Caſch Mehemet Aga Commiſſaire des poiſſonneries, & on reſerra honteuſement le Toug, ce qui ne s'étoit jamais fait. La nuit ſuivante on étrangla 50 ou 60. Janiſſaires, qu'on jetta à la mer, & nous entendîmes les coups de canon qui ſe tirerent à meſure qu'on les jetta. Le Mecredi 10. Mai on coupa la tête à Reſvan Beglerbey de l'Aſie devant la chambre du Grand Seigneur. Ce Gelep Aſſan Aga, dont nous venons de parler, avoit fait une belle fortune, aiant amaſſé en fort peu de jours plus de 400000. écus de preſens qu'il recevoit de tous les côtez, & principalement de la mere du G. S., qui lui en faiſoit tous les jours. Depuis cette ſedition on le voioit environné de Bachas qui lui faiſoient la cour avec grande ſoumiſſion, mais il ne ſe ſut pas moderer dans ce grand bonheur. J'ai voulu décrire cette hiſtoire tout du long, ainſi que je l'ai euë d'un renié François, qui y fut preſent, & qui me venoit raconter chaque jour tout ce qui s'étoit paſſé, pour faire voir combien ce Grand Seigneur eſt peu de choſe, quand la Milice eſt ſoulevée.

Gelep Aſſan Aga étranglé avec d'autres Seigneurs.

Janiſſaires étranglez.

Fortune de Gelep Aſſan Aga.

CHAPITRE LV.

DES CHRETIENS ET DES Juifs ſujets du Grand Seigneur.

LEs Sujets du Grand Seigneur qui ne ſont pas Muſulmans, ſont ou Chrêtiens ou Juifs; les principaux d'entre les Chrêtiens ſont les Grecs, qui ont les mêmes vêtemens que les Turcs, excepté certaines couleurs qu'ils n'oſent porter à leur coiffure ni ſur leurs habits; non ſeulement eux, mais généralement tous ceux qui ne ſont pas Turcs; ſoit qu'ils ſoient Chrêtiens ou Juifs, ſujets du Grand Seigneur ou non, n'oſent porter le vert ni à la tête ni en aucune partie du corps; & ſi on trouvoit à quelque Chrêtien ou Juifs un morceau de vert, tant petit fut-il, on lui donneroit bien des coups de bâton, & il lui couteroit encore de l'argent, tant le vert eſt parmi eux en veneration. Les Chrêtiens n'oſeroient non plus porter un tulban tout blanc, & ſi on ſurprenoit un Chrêtien qui l'eut, ſujet du Grand Seigneur ou non, il faudroit qu'il ſe fit Turc, ou qu'il mourut; mais ils en peuvent porter de toutes autres couleurs, ou de pluſieurs enſemble, pourvû qu'il n'y ait point de vert; quoi qu'il ſoit dangereux d'en porter auſſi de tout rouges, ou de tout jaunes, parce que les gens de guerre

Sujets du Grand Seigneur.

Les Chrêtiens & les Juifs n'oſent porter le Vert.

Les Chrêtiens ne peuvent porter le Tulban blanc.

Couleurs pour ceux qui

ne ſont point Mahometans.

affectent ces couleurs. Les Chrêtiens ſujets du Grand Seigneur n'oſeroient non plus porter de Paboutches jaunes, ſous peine de pluſieurs coups de bâton, mais ſeulement des rouges; pour les étrangers, ils en peuvent porter. Les Papas ou Prêtres Grecs ſont toujours vêtus de noir, & ont un bonnet noir, autour duquel il y a une bande de toile blanche, & il y a une piéce de drap noir attachée par dedans qui pend ſur leur dos: Ils portent leur cheveux long, & leur Religieux auſſi: Pour leur Religion, le principal poinct qui les ſepare de l'Égliſe Romaine, c'eſt qu'ils ſoutiennent que le S. Eſprit procede ſeulement du Pere, & non du Fils conjointement avec le Pere. Ils ne reconnoiſſent point le Pape pour Chef de l'Egliſe: ils ont quatre Patriarches pour Chefs de leur Egliſe, qui ont tous quatre égale autorité, chacun dans ſon Patriarchat. Le premier eſt le Patriarche de Conſtantinople, le ſecond d'Antioche, le troiſiéme d'Alexandrie, & le quatriéme de Jeruſalem; ils ſont tous quatre confirmez dans cette dignité par le Grand Seigneur, ou au moins par ſes Officiers; ſavoir celui de Conſtantinople par le Grand Viſir, & les autres par les Bâchas du Païs: celui qui les reçoit leur donne un Caſtan ou veſte le jour de leur confirmation. Ils n'admettent point de Purgatoire, mais pourtant

Papas ou Prêtres Grecs.

en troiſiéme lieu, où ils veulent que ſoient les bienheureux, en attendant le jour du Jugement: & toutefois quoi qu'ils ne croient pas que les Saints ſoient en Paradis, où ils diſent qu'ils n'entreront qu'au jour du Jugement, ils ne laiſſent pas de les prier d'interceder pour eux auprès de Dieu. A la Meſſe ils conſacrent avec le pain levé comme eſt celui que nous mangeons ordinairement; ils communient ſous les deux eſpêces, tant les Laïques que les Prêtres, & tant les femmes & enfans, que les hommes; ils ont quatre Carêmes, ils commencent le premier ſix ſemaines devant Pâques, & le continuent juſqu'à Pâques; le ſecond quinze jours devant la Fête Saint Pierre & Saint Paul, juſqu'au jour de la dite Fête; le troiſiéme le premier d'Août juſqu'à l'Aſſomption, qui eſt le quinziéme; le quatriéme depuis le premier Dimanche de l'Advent juſqu'à Noël, tout cela ſelon leur Calendrier qui eſt l'ancien: durant ces trois derniers Carêmes ils peuvent manger du poiſſon & de l'huile, mais durant le grand Carême ils ne mangent ni huile, ni poiſſon, ou autre choſe qui ait du ſang, mais ſeulement des herbages & des coquillages, & de ce qu'ils appellent Ceppia, & nous Séches, le ſang de ce poiſſon eſt noir comme de l'ancre; & aſſurément ce que Bubequius dit, que les Grecs ne mangent jamais d'huitres;

Carême des Grecs.

Grand Carême des Grecs.

Carême des Armeniens.

Les Grecs ne s'agenouïllent point.

Age d'un Prêtre Grec.

Prêtres mariez.

Caloyers ou Religieux ne ſe peuvent jamais marier.

tres, n'eſt pas veritable, car ils ne mangent preſqu'autre choſe le Carême, & dans tous les autres tems ils ſont fort grands mangeurs de poiſſon. Le Carême des Armeniens eſt encore plus rude que celui des Grecs, car durant leur Carême, ils ne mangent abſolument aucune ſorte de poiſſon, ni coquillage, ni huile, ni ne boivent point de vin, mais ſeulement vivent de pain, eau, herbes & racines. Mais pour revenir aux Grecs, leurs Egliſes ſont comme les nôtres, ſinon que le Maître Autel eſt ſeparé du reſte de l'Egliſe par une cloiſon de bois où il y a trois portes, & cela fait comme un *Sancta Sanctorum*: ils n'ont des images qu'en platte peinture, & point en relief: les Grecs ne ſe mettent point à genoux dans l'Egliſe, même quand on lève Nôtre Seigneur; mais ils s'appuient tout chacun ſur une anille, & pour cela il y en a toûjours bonne proviſion dans les Egliſes Greques. Chez eux un homme ne peut pas être Prêtre, s'il n'a trente ans accomplis: leurs Prêtres peuvent avoir été mariez une fois en leur vie à une Vierge, & conſervent leur femme étant Prêtres, mais étant morte, ils n'en peuvent prendre d'autres: les Caloyers ou Religieux Grecs ne ſe peuvent jamais marier. Ces Religieux ne mangent jamais de viande. Je ne m'amuſ point ici à décrire leur façon de célèbrer l

Meſ

Meſſe, qui eſt en ſubſtance la même que la nôtre ; je ne parle point non plus de leurs vêtemens ſacerdotaux, qui ont tous leurs myſtêres, auſſi bien que le chandelier des trois chandelles, qui ſignifie la très-ſainte Trinité, & celui des deux, qui ſignifie les deux natures de Jeſus-Chriſt ; ſavoir la Divine & l'Humaine ; chacun ſait auſſi qu'ils font le ſigne de la Croix & la bénediction de la droite à la gauche, au lieu que nous la faiſons de la gauche à la droite ; mais diſons quelque choſe de leur mariage.

Mariage des Grecs.

Les filles ne ſe montrent point avant que d'être mariées, encore ſe tiennent-elles cachées long-tems après, ne ſe laiſſant pas voir même aux parens, elles ne vont point à l'Egliſe de peur d'être vuës ; & j'ai vu marier à Rhodes une fille, qui avoit deux ſœurs encore filles, leſquelles ne furent ni à la ceremonie, ni aux réjouïſſances des nôces, de peur d'être vuës. Quand les Grecs ſe marient, c'eſt devant un Prêtre comme nous, & ils ſe donnent de même l'aneau : mais outre cela il y a encore quelque choſe que nous n'avons point, car ils prennent un parrain & une marraine, à qui ils preſentent quelque mouchoir travaillé, au moins on m'en preſenta un, lorſqu'une fois je fus choiſi pour parrain : le parrain & la marraine ſe trouvent devant un Papas avec l'époux & l'épouſe, & pen-

Parrain & Marraine de mariage.

pendant que le Papas dit quelques prieres, le parrain & la marraine tiennent une couronne de feuilles avec de l'oripeau entrelaſſé au deſſus de la tête des mariez, & un pôile par deſſus : après les prieres dites, les deux mariez ſe tenant par la main, tournent pluſieurs fois, le parrain & la marraine les tenant par derriére : enſuite on apporte un verre de vin, duquel le marié boit un peu, puis la mariée en fait autant, puis le marié recommence une ſeconde fois, & la mariée de même, après on le donne au Prêtre, qui boit gaillardement le reſte, puis rompt le verre, diſant, puiſſe ainſi l'époux rompre la virginité de ſon épouſe ; le reſte eſt comme chez les Catholiques Romains. Pour leurs coutumes & façons de vivre, elles ſont à peu près de même que celles des Turcs, mais ils ſont plus méchans. Les Grecs ſont avaricieux, perfides & traîtres, grands pederaſtes, vindicatifs juſqu'au dernier point, au reſte fort ſuperſtitieux & grands hypocrites ; auſſi les Turcs les mépriſent-ils tellement, qu'ils ne font point d'état même d'un Grec qui ſe fait Turc. Ils ſont beaucoup plus grands ennemis des Catholiques Romains que les Turcs mêmes ; & s'il ne dépendoit que d'eux que nous fuſſions maîtres du païs des Turcs, jamais il ne faudroit s'y attendre. Leurs femmes ſont belles, mais elles ſont un peu trop graſſes, &

Mœurs des Grecs.

très-ſuperbes. Les Juifs en Turquie vont vêtus comme les Turcs, excepté qu'ils n'oſeroient porter de vert, ni de tulban blanc, ni de veſtes rouges; ils ſont ordinairement vêtus de violet, mais ils portent par obligation un bonnet violet fait comme la forme d'un chapeau, & de même hauteur; & ceux qui ont le moien d'avoir un tulban, en portent un à l'entour du bas de leur bonnet. Ils doivent auſſi porter les Meſtes & Pabouches violettes. Je ne dirai rien de la Religion de ceux-ci, qui eſt toute au long dans le Vieux Teſtament, & dans le Talmud: mais pour leurs mœurs, ils ſont par tout de même, c'eſt-à-dire, autant fourbes en Turquie qu'en Italie, & ils appliquent toutes leurs penſées à inventer des maltotes ou des fourberies, pour tourmenter & tromper quelque Chrêtien ou quelque Turc. Ils ſont par tout fort mépriſez & mal-traitez de tout le monde. Dans toute l'étenduë de l'Empire Turc, tous les mâles Chrêtiens & Juifs ſujets du Grand Seigneur, païent tous les ans le Karadge, qui eſt un tribut de quatre piaſtres & demie par tête; ils commençent à païer ce tribut dès qu'ils ont neuf ans; mais les Prêtres & Religieux Chrêtiens en ſont exempts, auſſi-bien que les Rabins des Juifs; les femmes n'en païent rien non plus. Çela eſt de grand revenu au Grand Seigneur, &

Vêtemens des Juifs.

Mœurs des Juifs.

Karadge que païent les mâles.

& perſonne ne s'en peut exempter en changeant de lieu ſouvent; car quand ils voiagent, en chaque lieu qu'ils arrivent on leur demande le Karadge; s'ils l'ont païé cette année en un autre lieu, ils montrent la quitance qu'ils en ont, ſinon, ils le païent; & prennent un billet ou quitance pour leur ſervir de témoignage aux autres lieux. Comme il n'y a que les ſujets du Grand Seigneur, qui païent ce tribut, les Juifs de Chrêtienté étant en Turquie ne le païent point, & pour montrer qu'ils ne le doivent point, portent un chapeau, & ont un bon certificat d'un Conſul comme ils ſont d'un tel lieu de Chrêtienté.

CHAPITRE LVI.

ARRIVE'E ET AUDIENCE D'UN Ambaſſadeur du Mogol à Conſtantinople.

Ambaſſadeur du Mogol.

AU mois de Mai il arriva à Conſtantinople un Ambaſſadeur du Mogol, il y avoit vingt deux mois qu'il étoit parti de ſon païs, & il étoit venu par la mer rouge, qui l'avoit beaucoup retardé à cauſe des vents contraires, outre qu'il avoit reſté trois ou quatre mois à la Meque, & ainſi en pluſieurs autres lieux; il n'amèna pas quatre vingts hommes à Conſtantinople, encore y en avoit-il une partie malade, & la plupart tous nuds, n'aiant qu'un haillon pour couvrir leurs parties honteuſes. Il n'y eut pas grande céremonie à ſon entrée dans Conſtantinople: le Lundi quinziéme Mai il eut une audience particuliére & ſecrette du Grand Seigneur au Kieusk de la marine qui eſt ſur le port. On me dit qu'il avoit fait au Grand Seigneur en cette audience un preſent fort conſiderable, ſavoir une ceinture toute de diamans, un chapelet de même, & un cangiar ou poignard, dont le pommeau étoit un diamant peſant huit ſequins ou ſix cens grains, qui fut eſtimé cinq cens bourſes, ou deux cent cinquante mille piaſtres; pluſieurs y ajoutent une boite pleine de diamans bien cachettée avec un écrit deſſus, qui portoit qu'elle ne devoit être ouverte que par le Grand Seigneur, mais cela n'eſt pas bien aſſuré, quoi qu'il en ſoit, ce preſent fut eſtimé ſix cens mille piaſtres; le Grand Seigneur lui fit donner un Kurk ou veſte fourrée. Le Mardi 16. Mai fut deſtiné pour lui donner l'audience publique, je ſouhaitois fort de voir ſon entrée dans le Serrail & ſon preſent, mais on me dit que je n'y pourrois pas entrer, parce qu'on ne laiſſoit entrer les Francs que lorſque les Ambaſſadeurs Francs y faiſoient leur entrée, & quand c'étoient d'autres Ambaſſadeurs, que les Francs n'y entroient point: toutefois je voulus eſſaier, & pour cela je m'en allai dès le grand matin avec un Janiſ-

Preſent fait par l'Ambaſſadeur du Mogol en ſa premiere audience.

Cangiar de grand prix.

Kurk ou veſte fourrée.

ſaire & un Eſpahi au Serrail. J'étois en compagnie d'un Gentil-homme François nommé Monſieur Meſguin, qui depuis a été envoié par le Roi de Pologne à Conſtantinople en qualité d'Internonce, étant habitué en la Cour de Pologne depuis pluſieurs années; comme nous fûmes proche la porte du Serrail, nous vimes qu'elle étoit gardée par quantité de Capidgis, qui donnoient des coups de bâton à tour de main à ceux qui ſe preſentoient, ſoit Turcs, ſoit Chrêtiens, n'en laiſſant entrer que fort peu, à qui ils ne pouvoient pas refuſer l'entrée: comme nous eumes reſté là quelque tems, nôtre Janiſſaire nous dit que nous devions nous en retourner, & qu'aſſurément nous n'entrerions pas, mon Eſpahi m'en dit autant: Toutefois ce Gentil-homme François aiant parlé en Turc à un de ces Capidgis, n'en fut pas traitté fort rudement, ſeulement il lui dit qu'il ne nous pouvoit pas laiſſer entrer, ce qui nous fit eſperer que nous entrerions: je commençai à parler auſſi en Turc à ce même Capidgi, moi qui à peine alors en ſavois deux mots, je lui repreſentai que j'étois étranger, & que je ſouhaitois fort de voir cela, il me diſoit toûjours que je n'entrerois point, & quelquefois étant importuné de moi, ſe mettoit un peu en colère, mais comme il ne ſe mettoit point en devoir, de me frapper, je ne deſiſtois point, &

me taiſant lorſqu'il ſe fâchoit, je faiſois à peu près le même perſonnage que font les pauvres honteux lorſqu'ils demandent l'aumône, & quand il me diſoit que j'attendiſſe que l'Ambaſſadeur vint, & que j'entrerois avec lui, je lui répondois que je craignois d'être mal-traitté de la foule, comme Chrêtien & Franc : enfin après lui avoir bien rompu la tête de mon Turc à la mode, qui conſiſtoit preſque tout en ces mots, allaï ſeverſen, qui veut dire, pour l'amour de Dieu, il envoia un de ſes camarades à leur Colonel, qui étoit ſous le porche, pour lui demander permiſſion de nous laiſſer entrer, ce que le Colonel accorda facilement; de ſorte que nous entrâmes, & nôtre Eſpahi n'étant pas aſſez proche de nous, il ne put entrer : quand nous fûmes dans la premiére Cour, nous fûmes aſſez joieux, mais nous n'oſâmes nous preſenter à la porte de la ſeconde, de peur d'être mal-traittez, & châtiez de nôtre outrecuidance, c'eſt pourquoi nous aimâmes mieux attendre l'Ambaſſadeur du Grand Mogol, & nous entrâmes avec les gens de ſa ſuite. Les Tchiaoux étoient allez dès le matin à ſa maiſon pour l'accompagner au Serrail, & il y avoit peu de tems que nous attendions, quand nous vîmes paroître premiérement quarante ou cinquante Tchiaoux à cheval. Enſuite venoient auſſi à cheval quelques-uns

Entrée de l'Ambaſſadeur du Mogol au Serrail.

des ſerviteurs dudit Ambaſſadeur, les derniers deſquels menoient quatre beaux chevaux en main, qui étoient ſuivis de dix-ſept mulets, car nul Ambaſſadeur ne va là ſans preſent. Après tout cela venoit l'Ambaſſadeur aſſez bien monté, mais habillé aſſez ſimplement, aiant à ſa gauche le Tchiaoux Bachi. Ils mirent pié à terre à la porte de la ſeconde cour & y entrerent tous, & moi avec eux. Dans cette ſeconde cour à main droite étoient trois mille Janiſſaires, tellement rangez, & obſervant un tel ſilence, qu'on eut dit que c'étoient des ſtatuës. On mena les mulets chargez du preſent à main gauche bien avant, & là on les déchargea. Cependant on fit entrer l'Ambaſſadeur dans la ſale du Divan, où on ſervit à dîner, & il dîna avec les Viſirs, étant la coutume de faire dîner les Ambaſſadeurs avant que de les mener à l'audience du Grand Seigneur: & pendant ce tems on porte le preſent dans la troiſiéme cour, le paſſant devant le Grand Seigneur, qui eſt bien-aiſe de voir ce qu'il lui a apporté avant que de le recevoir à l'audience, puis on le ſerre dans le garde-meuble. On ſervit auſſi à dîner aux ſerviteurs de l'Ambaſſadeur, qui étoient dans la cour proche de leur preſent, qu'on dépaqueta ſous une toile tenduë exprès à vingt ou trente pas du Divan, & on le fit porter pièce à pièce par

Contenance des Janiſſaires rangez en haie.

par des Capidgis, qui tranſportoient cela doucement ſur leurs bras à la troiſiéme cour, & on leur donnoit à chacun peu de choſe à porter, afin que chaque choſe parût mieux. Il y eut deux cent ſoixante & quatorze Capidgis qui porterent ce preſent, qui étoit de deux mille deux cens pièces, envelopées dans deux cent ſoixante toilettes. Premiérement paſſérent quatre chevaux de main, puis ces Capidgis porterent pluſieurs tulbans & toiles de toutes ſortes, & pluſieurs mouchoirs travaillez d'or, d'argent & de ſoie, mais d'un travail qui coûtoit pluſieurs centaines d'écus; quatre tapis de ſoie de cinq mille piaſtres chacun, & les derniéres choſes étoient quatre ſacs de velours cramoiſi portez par quatre Capidgis: dans chaque ſac il y avoit un cantar ou quintal de bois d'Aloës, puis deux petites caiſſes d'Ambre gris portées par deux Capidgis: dans chaque caiſſe il y avoit demi cantar d'Ambre gris. Tout cela paſſoit fort à l'aiſe, paſſant quelquefois dix ou douze Capidgis tout de ſuite, toûjours deux à deux, & puis étant quelquefois un demi-quart d'heure ſans qu'il en paſſât plus. Pendant ce tems, pour faire voir à l'Ambaſſadeur la milice qui eſt ordinairement à Conſtantinople, on donna la paie, qu'on avoit retardée exprès de quelques jours. Il y avoit quatorze cent bourſes à paier, les Janiſſai-

Second preſent de l'Ambaſſadeur du Mogol.

Un Cantar ſont 44 oques.

res

Païe de la Milice de Conſtantinople.

res en eurent ſept cent cinquante, & c'étoit une belle choſe à voir qu'un Tchorbadgi aiant été appellé, & étant arrivé à la porte du Divan, où ſe faiſoit la diſtribution, il appelloit tous les ſoldats de ſa compagnie, leſquels venoient en courant recevoir les ſacs, pour les porter après chez le Tchorbadgi; & s'en retourner en courant de même à leur place, où à peine étoient-ils arrivez, qu'il ne ſembloit pas qu'ils en euſſent bougé, tant ils étoient bien en ordre en un moment; enſuite en ſortoit une autre compagnie, & ainſi juſqu'à la fin. Il y eut trente bourſes pour les Tchiaoux, quatre-vingts aux Eſpahis, cinquante aux Selihhtars, le reſte aux Dgebedgis, Topdgis, Boſtangis, & autres ſemblables.

Valeur du preſent du Mogol.

Ce preſent fut eſtimé d'abord ſix millions de piaſtres, mais enfin les Marchands du Bezeſtain demeurerent d'accord qu'il valloit trois millions de piaſtres, dont ne s'étonnerent point ceux qui ſavent quelles ſont les richeſſes du Grand Mogol. Après que l'Ambaſſadeur eut dîné il fut conduit à l'audience, où il fut fort peu de tems, & il en ſortit avec une Veſte de brocard d'or ſur les épaules, & trente des ſiens eurent auſſi chacun un Caftan ou Veſte de même; car c'eſt la coutume que les Ambaſſadeurs menent à leur audience les Gentil-hommes & autres qu'ils veulent favoriſer, & on leur met ſur le dos chacun une Veſte de brocard auſſi-bien qu'à l'Ambaſſadeur, avant qu'ils paroiſſent devant le Grand Seigneur. Nous reſſortîmes dans la premiere cour pour voir la cavalcade, qui étoit fort belle, étant compoſée de l'Ambaſſadeur & des ſiens, qui étoient aſſez mal en ordre, & des Viſirs, & de tous les autres Officiers du Divan, qui étoient tous bien & richement montez. Peu de jours après le Caymacan donna à dîner à cet Ambaſſadeur, & après le repas il fit venir les Tchinguenienes, qui eſt un divertiſſement fort ordinaire aux Perſans & aux Mogols, & ſans lequel toute la bonne chere qu'on leur peut faire n'eſt rien. Le dit Ambaſſadeur fit donner à ces Tchinguéniennes deux cent trente Tulbans de mille âpres l'un portant l'autre, ce ſont près de deux mille ſix cens piaſtres. Enſuite il fut traité de tous les Viſirs à Scudaret, où ils le menerent chacun à leur tour ſur la Batarde, où il y avoit pluſieurs joüeurs d'inſtrumens; & il reçut auſſi pluſieurs preſens du Grand Seigneur, & entr'autres des plus beaux chevaux de ſes Ecuries. Le ſujet de ſon Ambaſſade étoit à ce qu'on me dit, de prier le Grand Seigneur de faire la guerre au Roi de Perſe, pendant que le Grand Mogol ſon maître, grand ennemi du Roi de Perſe l'attaqueroit de ſon côté.

Preſent de l'Ambaſſadeur du Mogol aux Tchingueniennes.

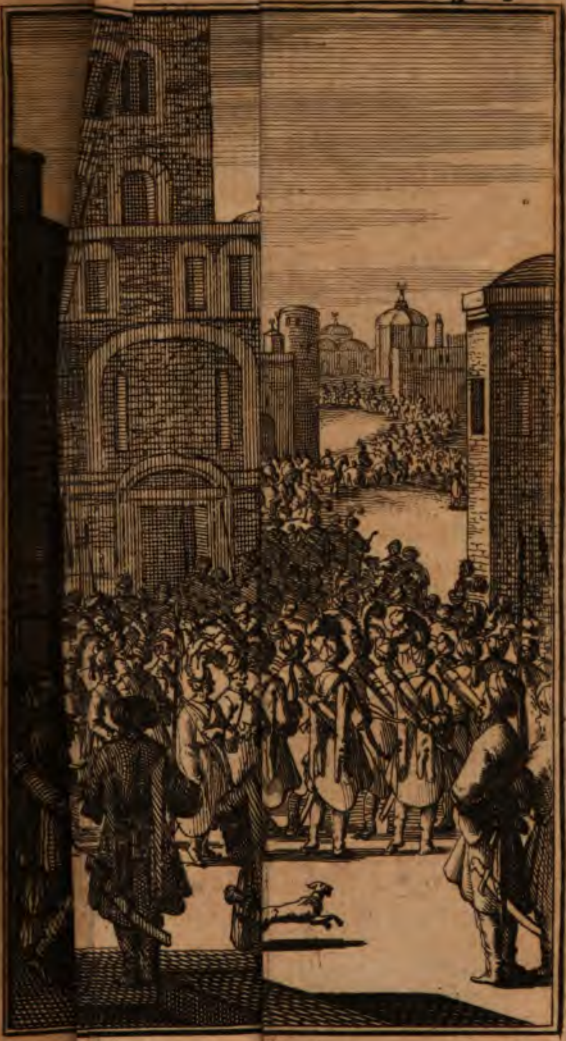
CHAPITRE LVII.

SORTIE DU GRAND SEIGNEUR en pompe.

Sortie ordinaire un Grand Seigneur.

COmme le Grand Seigneur vouloit faire voir toute ſa grandeur à l'Ambaſſadeur du Mogol, il reſolut d'aller par la ville avec pompe. Je l'avois vû pluſieurs fois, & entr'autres le lendemain de la nuit qu'on fête pour la naiſſance de Mahomet, je le vis allant à la Moſquée neuve accompagné d'environ vingt Cavaliers. Il étoit vêtu d'un Doliman de ſatin couleur de chair, & une veſte preſque de même couleur, il avoit à ſon Tulban deux aigrettes noires garnies de diamans, l'une regardant le ciel, & l'autre la terre; il avoit quantité d'Eunuques devant & derriere lui richement montez, & à ſes arçons ſes deux Ecuiers à pié, le grand à gauche, & l'autre à droite. Puis un peu derriere deux Pages, l'un à main droite portant l'épée, l'arc & le carquois du Grand Seigneur, l'autre à la gauche, portant un Tulban, puis le Kzlar Agaſi & le Capi Agaſi: & en-ſuite deux autres Pages, portant chacun un pot d'argent, l'un plein d'eau, l'autre de ſorbet, & quelques autres Pages derriere à cheval, ſuivis des Peiks, & de quantité de Boſtangis à pié. Les Janiſſaires étoient rangez le long

Tom. I. Pag. 272.



long de la ruë. Après que le Grand Seigneur eût fait ſa priere à la Moſquée, il changea de Veſte, & en prit une couleur de merde d'oie doublée de ſamour, puis monta ſur un beau cheval couvert d'une houſſe toute en broderie d'or, avec une bride d'or ornée de forces pierreries, & s'en revint au Serrail ſuivi de cent Cavaliers richement montez, outre pluſieurs Eunuques, & les mêmes Officiers qu'en allant. Je l'ai vu ainſi pluſieurs fois, & dans toutes ſes ſorties il n'étoit accompagné que de gens de ſon Serrail : mais celle qu'il fit pour l'amour de l'Ambaſſadeur du Mogol, fut avec toute la pompe qui ſe peut faire en de telles occaſions. Premierement on couvrit de ſable le chemin depuis le Serrail juſqu'à la Moſquée de Sultan Méhemet, où devoit aller ſa Hauteſſe, comme on a coutume de faire à toutes les ſorties qui ſe font avec pompe; chacun aiant ſoin de mettre du ſable devant ſa maiſon, faiſant ainſi au milieu de la ruë un chemin de ſable large de trois ou quatre piez, & aſſez épais, ſur lequel le Grand Seigneur paſſe avec toute ſa Cour : les Janiſſaires ſe rangerent en haie de chaque côté de la ruë, tout le long du chemin par où la Cavalcade devoit paſſer : elle commença par le grand Sous-Bachi, aiant à ſon côté le Commiſſaire General, & ſuivis de quantité de Janiſſaires. Après venoient les Gar-

Ordre de la Cavalcade extraordinaire du Grand Seigneur à l'occaſion de l'Ambaſſadeur du Mogol.

Gardeurs des chiens courants du Grand Seigneur, & les Gardiens des gruës fort bien montez, ceux-ci étoient ſuivis des Janiſſaires, avec leurs Tchorbadgis bien montez, aiant en tête leur bonnet d'argent doré avec leurs plumes deſſus; à leur queuë étoit le Janiſſaire Agaſi, fort bien monté, aiant devant lui trente-deux Tchorbadgis à pié. Après les Janiſſaires venoient les Eſpahis, avec leurs ſix Capitaines Colonels à la queuë, puis les Tchiaoux de garde, en nombre de plus de cinquante, tous bien montez, aiant l'épée au côté, & tenant de la main droite leurs maſſuës; puis les Muteferacas, auſſi à cheval, & en bon ordre. Après ceux-ci venoient les Officiers qui portent les plats du Grand Seigneur lorſqu'il ſe trouve à manger hors de ſon Serrail, ils étoient à cheval, auſſi-bien que les Eunuques & Muets, qui les ſuivoient. Enſuite les Viſirs & le Caymacan ou Lieutenant du Grand Viſir n'y aiant point alors de Grand Viſir; puis les Peiks ou Valets de pié du Grand Seigneur, portant en tête leurs bonnets de céremonies qui ſont faits preſque de la même forme que ceux des Juifs, mais ils ſont d'argent doré; ces gens étoient à pié, & à leur queuë étoit leur Chef bien monté, qui étoit ſuivi de celui qui porte la valiſe du Grand Seigneur, où il y a des habits pour changer, ce der-

Caymacan ou Lieutenant du Grand Viſir.

Peiks ou Valets de pié du Grand Seigneur.

dernier étoit auſſi à cheval. Après tous ces gens, venoient onze chevaux fort bien harnachez, avec quantité de pierreries de tous côtez, & des étriers aux uns d'argent aux autres d'argent doré, & une groſſe maſſe d'argent doré à l'arçon droit de la ſelle, & de l'autre un couteau aſſez large guerre plus long que la moitié du bras ; le tout garni auſſi de pierreries. Ces chevaux étoient menez en main par autant d'Eſpahis bien montez. Après ces chevaux venoient les Solaques à pié, en nombre de plus de cinq cent aiant le Doliman retrouſſé à la ceinture, avec des manches pendantes derriere, & ſur la tête un bonnet avec des plumes, tel que les Tchorbadgis portant l'arc à la main, & le carquois plein de fléches derriere le dos : au milieu de ces gens étoit le Grand Seigneur, monté ſur un beau cheval, où les pierreries étoient ſemées ſans nombre, il avoit une Veſte de velours cramoiſi, & à ſon bonnet deux aigrettes noires, ornées de groſſes pierreries juſqu'à la hauteur de plus de deux doigts, elles étoient l'une droite, & l'autre penchée la pointe en bas, il avoit à ſon arçon droit le grand Ecuier à pié, & le petit Ecuier à gauche, auſſi à pié. Il ſaluoit tout le peuple aiant toûjours la main droite ſur l'eſtomac, & s'inclinant d'un côté & d'autre & le peuple reciproquement lui ſouhaitoit d'une voix baſſe & reſpectueuſe mille benedictions. Après le Grand Seigneur, venoient à cheval le Selihhtar Aga, portant l'épée, l'arc & le carquois du G. S., & à ſa gauche le Garderobe, portent en ſa main un Tulban du Grand Seigneur; puis le Kzlar Agaſi & le Capi-Agaſi, & deux autres Pages auſſi à cheval, portant des pots d'argent pleins d'eau pour donner l'abdeſt au Grand Seigneur, & à boire s'il avoit ſoif. Les derniers étoient une quantité de gens du Serrail, tous bien montez. Après la priere faite, le Grand Seigneur revint au même ordre, aiant ſeulement changé de Veſte, & en aiant pris une de ſatin couleur de feu. Durant qu'il paſſoit, un miſerable eſclave Rous ou Ruſſien, s'écria qu'il ſe faiſoit Turc, & auſſi-tôt le Grand Seigneur donna ordre à un Capidgi de le mener au Serrail. Pluſieurs de ces coquins voulant ſe faire Turcs, attendent que le Grand Seigneur paſſe, pour faire devant lui cette profeſſion de foi Mahometique, afin que ſa Hauteſſe leur ordonne quelque paie.

CHAPITRE LVIII.

DE LA VILLE DE BOURSE.

Départ de Conſtantinople.

JE partis de Conſtantinople le Mecredi 30. Août de l'an 1656. dans un caïque, que j'avois loué pour aller juſqu'à Montagna, qui eſt éloigné de cent milles de Conſtantinople. Je m'embarquai à Tophana dès le grand matin, & toutefois je ne pus arriver ce jour-là à Montagna, à cauſe du mauvais tems, & il falut le ſoir approcher de terre. Je paſſai la nuit dans le caïque, aiant fait jetter l'ancre à cinquante pas de terre, de crainte que nous ne fuſſions volez. Le Jeudi dès le grand matin nous continuames nôtre voiage, & arrivâmes à Montagna environ à trois heures de jour. Je ne m'y arrêtai point du tout, auſſi me ſembla-t-il peu de choſe, & je pris des montures pour aller à Bourſe éloignée de Montagna d'environ dix-huit milles. J'arrivai à Bourſe le même jour ſur les quatre ou cinq heures du ſoir, & j'allai loger dans un Han, où je pris une chambre.

Montagna.

Bourſe ou Burſe, ville.

Bourſe appellée des Anciens Pruſea, ville Metropolitaine & ſiége des anciens Rois de Bithinie, fut la premiere Capitale de l'Empire des Turcs, aiant été priſe par Orcan fils d'Oſman premier Sultan, du regne de ſon pere, l'an de l'Hegyre 726. qui eſt l'an de Nôtre Seignenr 1325. Enſuite Tamerlan la prit ſur les Turcs, après avoir défait entierement Bajazet leur Empereur qu'il prit priſonnier; puis elle fut repriſe ſur Tamerlan par Iſa fils de Bajazet. Cette ville eſt vers le Mont Olympe, qui n'en eſt éloigné que d'environ dix milles. Sa ſituation eſt fort

Mont Olympe.

Abondance de belles eaux à Burſe.

agréable, elle a une ſi grande abondance d'eau fort belle, que les habitans la font venir par tous les logis, & par tous les Hans, où ils en font paſſer des canaux plus gros que la jambe par les aiſances, & ainſi elle emmene toutes les ordures, & ils n'ont pas beſoin de tenir ou porter en ces lieux des pots d'eau pour faire l'ablution, car ils y ont des fontaines exprès.

Eaux chaudes à Burſe.

Outre ces eaux il y en a encore d'autres qui paſſent par cette ville; & qui ſont ſi chaudes, qu'on y peut faire facilement cuire des œufs. Ils ont fait pluſieurs beaux bains au lieu par où paſſe cette eau, qui ſert à guerir pluſieurs maladies, auſſi s'y vient-on baigner de plus de cent milles à l'entour: j'y allai par curioſité, & j'entrai dans un fort beau bain, tout orné de marbre, & au milieu de la ſale la plus reculée, où on va pour ſuer, il y avoit un très-grand baſſin profond d'environ neuf piez, plein de cette eau chaude mêlée avec de la froide, chacun s'y baigne qui veut, même pluſieurs s'y divertiſſent à nager. Il y a de toutes les parts des degrez pour y deſcendre, & y prendre tant d'eau qu'on veut. Ils y font entrer les deux tiers d'eau froide, & toutefois elle eſt encore ſi chaude que je me brûlois d'abord en y entrant, quoi qu'elle paſſe dans la campagne par un petit ruiſſeau à découvert. Il y a dans cette ville pluſieurs beaux bâtimens, on y compte plus de deux cent Moſquées toutes belles, & on me montra entr'autres la Moſquée des Derviches, derriere laquelle, dans une petite Chapelle qui y tient, je vis un tombeau qu'on m'aſſura être celui du Moufti que le Grand Seigneur avoit fait étrangler peu de tems auparavant dans cette ville. Il y a auſſi grand nombre de Hans, tous fort magnifiques, & toûjours habitez, à cauſe que cette ville eſt le paſſage ordinaire des Caravanes de pluſieurs endroits. Mais il ne faut pas oublier de voir les ſepultures des premiers Empereurs Turcs, & celles de leurs Sultanes, dans autant de petites Chapelles faites en dôme, entre leſquelles eſt celle d'une Sultane Sultane Françoiſe. Françoiſe, à ce qu'ils diſent; mais comme ils appellent tous les Européens Francs, ils confondent ſouvent les François avec les autres Francs. Ils croient que c'étoit une Princeſſe de France extrêmement belle, qui aiant été priſe ſur mer fut preſentée au Grand Seigneur, qui l'aima tant qu'il lui laiſſa la liberté de ſa Religion, ne laiſſant pas toûjours de coucher avec elle, quoi qu'elle fut Chrêtienne, car elle ne quitta jamais ſa foi, mais vêcut & mourut dans la même Religion & croiance où elle étoit née. Quand elle fut morte les Chrêtiens du païs la demanderent pour l'enſevelir à leur mode, & offrirent même de l'argent pour en avoir la permiſſion, mais on la leur refuſa, & elle fut enſevelie comme les autres Sultanes. Son tombeau eſt dans une petite Chapelle voutée & fermée de murailles, & on voit dedans par les fenêtres qui ſont grillée. J'euſſe bien ſouhaité de trouver la porte ouverte pour y entrer & pouvoir lire un papier que je vis ataché au bout de ſon tombeau, qui ſans doute étoit ſon épitaphe; car je remarquai qu'aux tombeaux des autres Sultanes l'épitaphe étoit écrite ſur la pierre, ce qui n'étoit point à celui ci, mais je n'eus pas cette ſatisfaction. Cette ville eſt longue de plus d'une demi-lieuë, & n'eſt pas fermée par tout de murailles. Vers le milieu de la dite ville ſur une petite coline, il y a un château qui eſt preſque auſſi grand que le reſte de la ville, il eſt fermé de murailles, & on ne permet pas qu'il y demeure aucun Chrêtien. Ce Château eſt bien fort, & il y a un baſtion qui bat la ville, lequel ſemble imprenable, on peut toutefois couper l'eau dans la ville, par où elle paſſe, avant que d'entrer au château. Ce fut ainſi qu'autrefois les Chrêtiens le perdirent, car les Turcs aiant aſſiegé cette place tenuë par les Chrêtiens, & voiant qu'ils ne pouvoient venir à bout de la prendre, ils s'aviſerent d'arrêter l'eau, faute de laquelle les Chrêtiens contraints par la ſoif ſe rendirent. On voit dans ce château de grands reſtes d'un ſuperbe bâtiment, qui étoit autrefois le Ser-

Longueur de Bourſe.

Château de Bourſe.

rail des premiers Sultans de la maiſon Othomane, mais il eſt tout ruiné. Les gens du païs font ſur le ſujet de ce château un conte que j'ai bien voulu rapporter ici. Ils diſent qu'il y eut autrefois la fille d'un Empereur qui étoit toute couverte de lepre, & par conſéquent très-laide, mais en récompenſe fort vertueuſe, & qui avoit grande confiance en Dieu; & voiant que ſon pere avoit un très-grand déplaiſir de ne la pouvoir marier, perſonne n'en voulant à cauſe de ſa lepre; pour ôter cet ennui à ſon pere, elle lui demanda congé d'aller vaguer par le monde comme une pauvre miſerable, eſperant que Dieu l'aſſiſteroit; ce qu'aiant obtenu avec grande peine de ſon pere, qui l'aimoit tendrement, elle chemina tant qu'elle vint au lieu où court le ruiſſeau d'eau chaude dont nous avons parlé ci-devant, & aiant fait là ſa priere, comme elle ne manquoit point de la faire pluſieurs fois chaque jour, elle vit venir un pourceau ladre, lequel entra dans cette eau chaude, ce que continuant durant quelques jours il perdit ſa ladrerie. Cette fille aiant remarqué cela, crût que Dieu l'avoit conduite en ce lieu pour la guerir, c'eſt pourquoi elle entra dans cette eau, & prit ce bain durant quelques jours, à la fin deſquels elle fut entiérement guerie, ſe trouvant auſſi nette que ſi jamais elle n'avoit eu la lepre. Elle ne man-

Une fille fit bâtir le château de Bourſe.

Les eaux chaudes de Bourſe gueriſſent la ladrerie.

qua pas d'en remercier Dieu, & elle prit reſolution de demeurer dans ce païs qui lui avoit été ſi ſalutaire; c'eſt pourquoi elle donna avis à ſon pere de ſa gueriſon, le priant de lui envoier des moiens & des gens pour lui bâtir une retraite. Aiant donc eu de ſon pere tout ce qu'elle pouvoit ſouhaiter, elle fit bâtir ce château, qui eſt à preſent le château de Bourſe: & parce que les Sarrazins l'incommodoient fort par leurs courſes, elle demanda du ſecours à ſon pere, qui lui en envoia ſous la conduite de Roland ou Orland, homme très-fort & robuſte, & auſſi très-vaillant, lequel fit de grandes tuëries des Sarrazins. Tout proche de la ville eſt une montagne, au haut de laquelle il y a une Chapelle où demeure un Hermite Turc; cette Chapelle eſt fermée de bonnes murailles & grilles de fer: mais aiant donné quelques âpres à l'Hermite il m'y laiſſa entrer, & me montra l'épée dudit Roland, laquelle eſt large de plus de ſept pouces; elle eſt longue de quatre piez, j'entens la lame ſeulement, car la poignée ſeule a près d'un pié de longueur, encore diſent-ils que ce n'eſt que la moitié de la lame, & que l'autre moitié eſt chez le Treſorier du Grand Seigneur, elle eſt ſi peſante, que c'eſt tout ce qu'on peut faire de la tenir d'une main. Auprès de cette épée eſt la maſſe d'armes du même Roland, qui eſt un bâton de fer

Roland ou Orland.

Epée de Roland.

fer gros deux fois comme le pouce, & long d'environ deux piez; la poignée eſt couverte de cuivre, qui la rend fort groſſe, & le bout de la maſſuë eſt armé d'un gros lion de cuivre. Dans cette même Chapelle ſont deux cercueils couverts chacun d'un poîle de velours noir, & au bout de chacun il y a un tulban; ils diſent que dans ces cercueils ſont les corps de Roland, & de ſon fils, qui ſelon leur croiance ſont tous deux morts Muſulmans. Ils tiennent l'épée & la maſſe d'armes ſuſdits ſur une table immediatement devant ces tombeaux. Le ſommet de cette montagne eſt d'aſſez petite étenduë, mais fort agréable, y aiant un peu de bois, & les Turcs y vont fort ſouvent ſe réjouïr & faire feſtin.

Maſſuë de Roland.

CHAPITRE LIX.

VOYAGE DE BOURSE à Smirne.

ETant à Bourſe, je me diſpoſai d'aller à Smirne avec la Caravane qui part tous les Jeudis de Bourſe pour Smirne, mais parce que j'étois arrivé le Jeudi fort tard, il me falut attendre huit jours; cependant je fis mes proviſions, dont le ſoin n'eſt pas de petite conſéquence, car il faut faire état de ne trouver que de l'eau par les chemins, c'eſt pour-

Caravane de Bourſe.

quoi il faut porter des traſpontins pour coucher, du biſcuit, car le pain ſe gâteroit, quelque bon paté, du vin, ſi vous en voulez boire, dans une outre, ou dans une cannavette, du vinaigre, de l'huile, du ſel, de la chandelle, & des uſtenſiles de toutes ſortes, même juſqu'à un chandelier, enfin il faut porter tout un ménage, ſi l'on veut être un peu commodément. Les Turcs ſont fort propres à cela, car ils portent ſans aucun embarras tout ce qui leur eſt neceſſaire, ſans s'attendre à ce qui ſe trouvera ſur les lieux; & ils font bouillir la marmitte auſſi facilement dans un deſert que chez eux. C'étoit la premiere fois que j'allois en Caravane, c'eſt pourquoi ces apprêts me ſemblerent un peu extraordinaires.

Ce que c'eſt que Caravanes.

Les Caravanes ſont des aſſemblées de Voiageurs qui ſe joignent enſemble avec tout leur bagage pour aller de compagnie en quelque lieu, afin de pouvoir mieux reſiſter aux Voleurs, s'il y en a ſur le chemin. Ces Caravanes ne logent jamais dans les maiſons des villes ou villages, mais à la campagne, ou dans les Kervanſeraïs, s'il y en a.

Ce que c'eſt que Kervanſeraï.

Kervanſeraï veut dire maiſon de Caravane, & ces Kervanſeraïs ſont des vaſtes bâtimens plus longs que larges, faits comme une hale; au milieu de ces bâtimens il y a une grande place, où on loge les chevaux, mulets, chameaux, & autres bêtes de la Caravane, & cette place eſt environnée d'un petit mur de trois piez de haut, bâti & ataché dans le gros mur. Le deſſus de cette muraille eſt plat & large de ſix piez. Ils appellent ces ſortes de murailles maſtabez, c'eſt là-deſſus que les Turcs diſpoſent leur chambre, leur ſale, leur office, & leur cuiſine. Il y a encore de ces Kervanſeraïs qui ſont faits comme une grande écurie, aiant d'un côté les mangeoires ou ſont atachez les chevaux, & de l'autre les maſtabez, ou les hommes ſe repoſent, mangent, & ſe couchent. Il y en a d'autres qui ont pluſieurs petits maſtabez, ſavoir un entre deux chevaux, & il y en a encore d'autres, mais rarement ſur ce chemin, où il y a une écurie pour les bêtes, & une autre lieu ſemblable, mais à part, pour les hommes. Le Mecredi je retins pour moi & mon valet deux chevaux du maître de la Caravane, & un mulet pour mon bagage, & le lendemain Jeudi 7. Septembre je partis de Bourſe avec la Caravane ſur les deux heures après midi. Nous vinmes ce jour-là coucher à un village nommé Tahhtalie, éloigné de Bourſe d'environ dix ou douze milles. Nous nous retirâmes dans un Kervanſeraï. Le Vendredi 8. Septembre nous partîmes de Tahhtalie à deux heures après minuit, & arrivâmes à midi à Loubat, éloigné de Tahhtalie de 30. milles, nous y gittâmes. Le Samedi

Maſtabez, eſpèce de murailles.

Tahhtalie, village.

Lobat, village.

Souſurluk, village.

Dgelembe, village.

Palamout, village.

medi nous partîmes de Loubat à deux heures après minuit; & arrivâmes ſur les onze à Souſurluk, éloigné de Loubat de 25. milles. Il y a une riviére, que nous traverſâmes pardeſſus un fort méchant pont, où bien des fois j'eus peur de me neier, ou au moins de me rompre le cou, car il falloit paſſer ſur de méchantes planches aſſez éloignées l'une de l'autre. Le Dimanche nous partîmes de ce lieu ſur les trois heures après minuit & cheminâmes environ vingt milles; nous commençâmes là à avoir un fort mauvais chemin, qui nous dura juſqu'au Mecredi. Le Lundi nous partîmes ſur les 4. heures après minuit, & fimes encore 20. milles, le Mardi nous partîmes ſur les 5. heures du matin, & arrivâmes ſur les onze heures à un village nommé Dgelembe. Depuis ce village juſqu'à Smirne nous eûmes toûjours beau chemin. Le Mecredi nous partîmes de Dgelembe ſur les cinq heures du matin, & arrivâmes ſur les onze heures à un village nommé Palamout, & quoi qu'il y ait un Kervanſerai, & que ce ſoit un gîte ordinaire, nous paſſâmes ſans nous y arrêter, pour abuſer les voleurs que nous craignions de rencontrer, & nous arrêtâmes à deux milles de là dans une plaine, pour nous repoſer, & laiſſer prendre haleine à nos montures.

Il y avoit alors beaucoup de voleurs ſur le chemin, c'étoient des gens qui s'étoient ſauvez de la bataille des Dardanelles en Aſie, la plupart Barbareſques, & qui ne faiſoient point de quartier; Car ne ſe contentant pas de piller, ils tuoient; c'eſt pourquoi nous nous tenions fort ſur nos gardes, & regardions ſouvent à nos armes, auſſi avions nous avec nous des Cavaliers que le maître de la Caravane avoit pris pour eſcorter la Caravane, & même nous eûmes en ce voiage quelques allarmes, mais toûjours fauſſes. Nous remontâmes à cheval ſur les deux heures après midi, & arrivâmes ſur les cinq heures à un méchant village ou hameau, près duquel nous couchâmes à la belle étoile: car juſque là nous avions toûjours couché à couvert dans des Kervanſeraïs. Il ſe trouva là quantité de melons d'eau, qui fut une grande manne pour les Turcs, qui ſont fort friands des fruits, & principalement de celui-là, auſſi en mangerent-ils au moins chacun le ſien. Nous quitâmes ce miſerable gîte le Jeudi ſur les cinq heures du matin, & arrivâmes ſur les huit heures à une grande ville nommée Manaſſa, nous y logeâmes dans un bon Kervanſeraï, & trouvâmes dans cette ville tout ce qui nous étoit neceſſaire, même du vin, car il y a pluſieurs Grecs. Nous reſtâmes en cette ville tout ce jour & le lendemain tout entier, & nous en partîmes le

Melons d'eau.

Manaſſa, grande ville.

Samedi 16. Septembre ſur les ſix heures du matin, & arrivâmes le même jour à Smirne à l'heure d'environ midi.

CHAPITRE LX.

DE LA VILLE DE SMIRNE.

Smirne, ville.

Tantale.

Patrie d'Homere.

Lieu où Saint Polycarpe fut martyriſé.

SMirne, ville importante de l'Ionie, fut anciennement fondée par Tantalus, & depuis appellée Smirne du nom d'une des Amazones, qui envahirent l'Aſie, & prirent cette ville: & long-tems après elle fut ruïnée par un tremblement de terre, & rebâtie par Marc Antoine plus près de la mer, pour la commodité du port. Elle ſe vante d'avoir donné la naiſſance au Poëte Homere: les Turcs l'appellent maintenant Iſmyr. Cette ville eſt grande, & fort habitée, tant des Turcs que des Chrêtiens, mais elle eſt aſſez triſte, & point forte: elle eſt commandée d'un château, où il eſt aſſez difficile de monter; ce château eſt fort ruïné, & même peu gardé, on y voit une grande citerne, toute creuſée dans le roc, aiant cinq bouches, & pluſieurs canaux. Au deſſous dudit château allant vers Ste. Venerande qui eſt une Egliſe des Grecs, ſe voit un grand amphitéatre, ou St Polycarpe Diſciple de St. Jean, & Evêque de Smirne fut martyriſé. Il eſt fort élevé. Il y a encore tout au haut cinq niches,

ches, où étoient les ſieges des Magiſtrats. Peu loin de là ſe voient pluſieurs reſtes de l'Egliſe de Saint Jean la Cathedrale, elle étoit fort grande & avoit quantité de chapelles. Dans une deſquelles il y a un tombeau que les Grecs croient être celui de S. Polycarpe, mais d'autres croient avec plus de raiſon que c'eſt celui de quelque Turc. Il y a encore un château en bas le long de la Marine, lequel eſt fort habité, au deſſus de la porte il y a les armes de l'Egliſe Romaine, peut-être a-t-il été bâti par les Genois qui ont été maîtres de Smirne, comme de toute cette Côte. Ce Château ferme le port, qui eſt petit, & les vaiſſeaux étrangers n'y entrent point, mais ils jettent l'anchre le long de la rade, qui eſt fort grande & ſûre, il eſt difficile d'en ſortir. Depuis que je ſuis parti de Smirne ils ont bâti un château à la bouche de cette rade, pour en défendre l'entrée & la ſortie à qui bon leur ſemble, à cauſe qu'ils n'étoient pas en ſûreté des Venitiens après la bataille des Dardanelles, n'y aiant rien qui les pût empêcher d'entrer dans cette rade, d'où ils auroient batu la ville à leur aiſe, & l'auroient priſe en peu de tems. Le long de cette rade du côté de la ville eſt la Doüanne, & enſuite les maiſons des Conſuls & des Marchands Francs, qui ont la plupart une porte

Château à Smirne où ſont les armes de l'Egliſe Romaine.

de derriere ſur la marine. Il y a dans cette ville un Cady qui y rend la juſtice ; il y a pluſieurs Turcs qui y demeurent, & auſſi pluſieurs Chrêtiens de tous païs, tant Grecs & Armeniens que Latins. Les Grecs y ont un Archevêque & deux Egliſes, dans l'une deſquelles, appellée Sainte Venerande, officie l'Archevêque, & l'autre qui s'appelle St. George, eſt à des Moines. Les Armeniens y ont auſſi deux Egliſes, & les Latins y ont les Capucins, leſquels officient dans leur Egliſe, qui eſt vis-à-vis de la maiſon de Monſieur le Conſul de France. Les Jeſuites y ont auſſi une belle maiſon où il y a une Egliſe. Le terroir d'alentour Smirne eſt une plaine fort fertile principalement en Oliviers, & toute remplie de jardinages, qui rendent le ſéjour de cette ville fort agréable. Toutes choſes y viennent en abondance, il y croit de très-excellent vin, & après le vin de Canarie, je n'en ai pas bû de meilleur que celui de Smirne, quand c'eſt du bon, les Francs le font chez eux, achetant à la ville les raiſins par hottées ; les perdrix n'y valent que trois ou quatre âpres la paire, & quand elles valent cinq âpres c'eſt cherté, & ſi elles ſont fort bonnes. Enfin tout eſt bon & à bon marché à Smirne, mais cette ville eſt fort ſujette aux tremblemens de terre, & elle en a été ruïnée pluſieurs fois, & a toûjours été rebâtie à

Terroir de Smirne.

Smirne fort ſujette aux tremblemens de terre.

cauſe de la commodité de ſa ſituation ; il ne ſe paſſe point d'année qu'il n'y en ait, & on me contoit qu'il y a quelques années qu'on y en reſſentit de très-grands durant quarante jours, qui recommençoient de demi-heure en demi-heure, dont les vaiſſeaux qui étoient à la rade n'étoient pas exempts, étant auſſi agitez du tremblement de la terre qui eſt ſous les eaux qui les portoient. On ſouffriroit en cette ville de grandes chaleurs en Eté, ſi ce n'étoit le vent qu'ils appellent d'enbas ; c'eſt un certain vent qui vient du côté du Nort dans la ville, il ſouffle en Eté reglement tous les jours, & rafraîchit fort l'air. Dans cette ville il ſe fait fort grand commerce des marchandiſes de toute l'Aſie, & de celles de la Chrêtienté. Pendant que j'étois à Smirne j'eus grande curioſité d'aller voir Ephèſe, qui étoit autrefois l'une des ſept Egliſes, auſſi-bien que Smirne, auſquelles St. Jean adreſſa ſon Apocalypſe, & dans laquelle cet Apôtre mourut, & où ſe voient encore aujourd'hui les reſtes du Temple de Diane, une des ſept merveilles du monde, à l'embelliſſement & ornement duquel tous les Rois d'Aſie avoient contribué durant ſi long-tems, & qui fut brûlé par Eroſtrate, deſireux d'immortaliſer par là ſa memoire. Il y a encore à Ephèſe pluſieurs autres choſes dignes d'être vuës, qui me faiſoient entreprendre ce petit voiage

Vent d'enbas.

de trois ou quatre jours, car il n'y a gueres plus de quarante milles de Smirne à Ephèſe; mais Monſieur du Pui Conſul des François, qui m'a témoigné en ce païs-là, toutes les bontez imaginables, m'en voulut détourner, à cauſe des voleurs qui étoient ſur ce chemin, & qui étoient des reſtes de la déroute des Dardanelles, qui ne donnoient point de quartier, principalement aux Chrêtiens: mais enfin voiant que je le ſouhaitois, il prit la peine de me choiſir deux Janiſſaires pour m'accompagner, dont l'un qui avoit été pluſieurs années voleur, lui promettoit de me ramener ſain & ſauf par la connoiſſance qu'il prétendoit avoir avec ces voleurs. J'avois déja arrêté des chevaux, & je faiſois état de partir le lendemain matin, mais la fievre qui me prit le ſoir, rompit entiérement ce voiage: car en aiant relevé ſept ou huit jours après, on me fit prendre cette legere maladie pour un avertiſſement, & enfin je cedai aux perſuaſions de ceux qui eurent la bonté de me vouloir détourner de ce voiage, parce qu'ils le croioient dangereux.

CHAPITRE LXI.

DE LA VILLE DE CHIO.

QUoi que j'euſſe reſolu de continuer mon voiage par l'Aſie, toutefois j'avois tant oüi dire des merveilles de Chio, que je ne voulus pas manquer de l'aller voir, en étant ſi proche, c'eſt pourquoi je loüai une petite barque pour m'y porter, & je m'y embarquai le Mécredi onziéme Octobre au matin : un peu après nous eûmes un très-mauvais tems, qui me fit repentir plus d'une fois de ma curioſité, & il nous falût coucher dans la barque proche de terre, non ſans danger d'être pris de quelque brigantin, car il y en a toûjours dans l'Archipel, & quand ils prennent des Francs, ils les vont vendre à Rhodes aux vaiſſeaux Barbareſques, n'oſant les amener en aucun port de Turquie, car l'Ambaſſadeur les feroit remettre en liberté. Enfin le Jeudi douziéme d'Octobre nous arrivâmes dans le port de Chio, comme il étoit preſque nuit ; j'allai loger chez Monſieur Mille Vice-Conſul des François, car ce lieu eſt du Conſulat de Smirne. La ville de Chio eſt petite, mais bien peuplée, & la plûpart de ſes habitans ſont Chrêtiens, Grecs ou Latins, qui y ont chacun un Evêque & pluſieurs Egliſes, mais les Grecs en ont bien plus

Chio, petite ville.

plus que les Latins, parce que chacun de leurs Papas a ſon Egliſe, n'approuvant pas qu'il ſe diſe plus d'une Meſſe par jour dans chaque Egliſe: ils ont auſſi pluſieurs Couvents de Religieuſes, leſquelles ne ſont pas ſi reſerrées, ni gardées que les nôtres, car je me ſouviens d'avoir entré dans un de ces Couvents, où je vis des Chrêtiens & des Turcs deçà & delà, enſuite aiant entré dans la chambre d'une des ſœurs, je trouvai qu'elle avoit des bontez qui paſſoient les bornes de la charité Chrêtienne. Ces Religieuſes entrant là-dedans achetent leur logement, elles ſortent quand il leur plaît, & quitent même le Couvent quand bon leur ſemble; elles font des ouvrages en broderie d'or, d'argent, & de ſoïe, à quoi les femmes de Grece réüſſiſſent fort bien, faiſant de fort belles fleurs de broderie ſur des mouchoirs, des bourſes & autres choſes ſemblables. Les Latins ont dans la ville cinq Egliſes, la premiere eſt celle de l'Evêché qui eſt belle & grande, elle n'eſt pas fort vieille, n'étant bâtie que depuis que les Turcs ſont maîtres de Chio, parce que l'Egliſe & maiſon Epiſcopale ſont dans le château, & les Turcs aiant fait de l'Egliſe une Moſquée, permirent à l'Evêque d'en faire bâtir une autre dans la ville, qui fut de même longueur, largeur, & hauteur, ſuivant l'accord fait entre le Roi de France,

& le Grand Seigneur, par lequel il eſt dit que les Turcs ne ruïneront point les Egliſes des Chrêtiens, ni ne les leur ôteront point, mais que les Chrêtiens en jouïront en pleine liberté, & auſſi que les Chrêtiens ne les pourront raccommoder, lorſqu'elles ſe ruïneront, ou ſeront ruïnées, ni même en bâtir de nouvelles. L'Evêque aiant cette permiſſion, acheta une place dans la ville, où il fit bâtir ſon Egliſe & ſa maiſon; c'eſt dans cette Egliſe que ſont enterrez les François qui meurent à Chio dans une ſepulture que M. Jean du Pui Marſeillois, Conſul de Smirne, a achetée, & donnée aux François. Les Capucins ont auſſi dans la Ville leur logement & leur Egliſe, qui eſt grande, & fort belle, elle eſt au milieu d'une très-grande cour par laquelle on paſſe pour aller à leur maiſon qui eſt tout-à-fait ſeparée de leur Egliſe, y aiant la moitié de la largeur de la cour entre-deux; de ſorte que leur Egliſe eſt hors de chez eux, & ils tiennent toûjours leur maiſon fermée d'une bonne porte, à cauſe des Turcs, qui venant chez eux gâteroient tout leur jardin, & feroient mille inſolences, comme ils font quelquefois, lorſqu'ils peuvent ſurprendre la porte ouverte, ſe faiſant donner à boire du vin. Ce logis des Capucins eſt fort proprement bâti, & il y a un grand jardin, mais l'eau y manque; de ſorte qu'ils n'y ſau-

Capucins à Chio.

Jeſuites, Jacobins & Cordeliers à Chio.

roient preſque rien élever. Ces bons Peres enſeignent les lettres humaines & la doctrine Chrêtienne à pluſieurs enfans qui vont à l'école chez eux. Les Jeſuites y ont auſſi une Egliſe & un College; tous les Jeſuites qui y demeurent, ſont de Chio, & ils y ont trois Congregations. Il y a encore des Jacobins, & des Cordeliers, qui ont tous de belles Egliſes. Il y a auſſi à la campagne pluſieurs Egliſes pour les Catholiques Romains, appartenantes ou à l'Evêque, ou à ces Religieux. Il y en a auſſi quantité pour les Grecs, diſperſées çà & là, ſi bien qu'en toute l'Ile il y a plus de trente Egliſes Latines, & plus de cinq cent Egliſes Greques: elle ſont toutes fort bien ſervies, & le ſervice Divin s'y fait avec toutes les ceremonies comme dans le cœur de la Chrêtienté, car les Turcs n'y mettent aucun empêchement, de ſorte qu'un chacun exerce fort librement ſa Religion: même la proceſſion ſe fait publiquement, & à la Fête de Dieu on porte par les ruës le Saint Sacrement ſous un dais ſans aucune crainte, & ſans qu'il s'y faſſe d'irreverence, non pas même de la part des Turcs. On porte auſſi Nôtre Seigneur avec un fanal devant. Cette ville, comme toute l'Ile, eſt gouvernée par les Chrêtiens, ſous l'autorité pourtant des Turcs, qui les laiſſent agir librement en toutes les affaires de peu d'im-

Grande liberté de Religion à Chio.

portance. Ils éliſent des Conſuls moitié Grecs moitié Latins, qui durant leur tems d'exercice prennent ſoin de toutes les affaires. Quand on trouve quelqu'un tué, Turc ou Chrêtien, on cherche l'auteur du meurtre; lequel ne ſe trouvant point, on fait païer le ſang du mort à toute la Ville, au prix de douze mille âpres, ou cent cinquante piaſtres, & les Conſuls de la Ville taxent chaque maiſon pour ſa part; de ſorte que cela ne monte pas à plus de quinze ou ſeize âpres pour maiſon l'une portant l'autre: & lorſqu'on attrape celui qui a tué, il païe lui même le ſang du mort par le ſien propre, car on en fait juſtice, & perſonne ne païe rien: lorſqu'on païe cet argent, le Cady & quelques autres Officiers Turcs en profitent, le prenant pour eux. La Ville de Chio, comme j'ai dit, eſt petite, toutefois elle a huit portes. Elle n'eſt aucunement forte, mais il y a un château aſſez bon qui la défend bien, & la bat bien auſſi: les Turcs y demeurent, & il y a ordinairement huit cent hommes dedans. Nul Chrêtien n'y peut loger, mais les Juifs y logent moiennant quelque ſomme d'argent qu'ils donnent tous les ans, car ils ne ſeroient pas ſi à leur aiſe, ni même en ſûreté parmi les Chrêtiens qui les mal-traitteroient ſouvent. Ce Château a un mille de circuit. Pour y entrer, il faut paſſer trois portes, &

Païe du ſang d'un homme tué à Chio.

Château de Chio.

au deſſus de la troiſiéme, ſe voit encore en ſon entier le château aux trois tours avec l'aigle de pierre relevez en boſſe, qui ſont les armes des Juſtiniens Seigneurs Genois, à qui appartenoit autrefois cette Iſle en titre de Principauté. Après avoir paſſé cette derniere porte, on voit dans le château une belle maiſon, où ſont les mêmes armes, qui ſont encore atachées à pluſieurs autres maiſons. Ce château eſt fort beau, & bien bâti; toutes ſes maiſons ont été bâties du tems que les Chrêtiens en étoient les maîtres, auſſi ſont-elles bien élevées, & de belle pierre de taille, & ornées de pluſieurs armoiries & figures fort bien faites: entr'autres il y en a une au deſſus de la porte, qui repreſente en bas relief l'entrée de Nôtre Seigneur en Jeruſalem ſur l'âneſſe, & cela eſt fort bien travaillé. Toutes les ruës ſont droites & larges j'en vis une où il pourroit paſſer à l'aiſe deux carroſſes de front. Ce château commande entiérement le port, qui eſt tout devant, & eſt petit, & où pourtant il y a toûjours quantité de Saïques, allant ou venant de Conſtantinople, Metelin, & autres lieux de l'Archipel & de l'Egypte. Les galeres des Beys y paſſent ordinairement l'hiver. A la ſortie du port, un peu en dehors, & loin du Mole environ la portée d'un piſtolet, il y a dans la mer une petite Egliſe appellée St. Nicolas,

Armes des Juſtiniens Genois à Chio.

Nicolas, qui ſert de fanal & de ſignal, tant la nuit que le jour, pour les voiles qui veulent entrer dans le port, parce que l'entrée en eſt aſſez étroite, y aiant à côté de groſſes pierres, qui viennent juſqu'à fleur d'eau.

CHAPITRE LXII.

DES ARBRES DE MASTIC, DU Monaſtére de Niamoni, & de l'Ecole d'Homere.

AYant la curioſité d'aller voir les arbres du Maſtic, qui ne ſe recueille point en autre lieu que dans cette Ile, je pris un Janiſſaire du Doüannier, & m'en allai avec le Vice Conſul à Calimacha, qui eſt un des principaux villages de l'Ile. On y entre par deux portes, & on y voit une tour bâtie depuis quatre cent ans, qui cependant eſt encore en bon état; elle ne ſert à rien maintenant, & eſt toûjours ouverte. Il y a dans ce village ſix Egliſes Greques, & environ trente à l'entour, & un Couvent de Religieuſes. Ce lieu eſt fort habité; & lorſque j'y allai, il y avoit, à ce qu'ils me dirent, trois cent quarante huit hommes païant le hharaſch, tous mariez; car ceux qui ne ſont point mariez; ne païent point de hharaſch en ce lieu-là; ce village a proche de lui ſoixante arbres de maſtic que j'allai

Arbres de Maſtic.

Calimacha, village.

voir; ce ſont des lentiſques tortus comme des vignes, & rampant à terre. Dioſcoride aſſûre qu'ils rendent du maſtic en pluſieurs autres lieux, avoüant toutefois que le maſtic qui vient d'ailleurs, eſt plus rare & moins bon que celui de Chio. Pour l'avoir ils piquent ces arbres au mois d'Août & de Septembre, & ce maſtic qui en eſt la gomme, ſortant par les ouvertures qu'ils ont faites à l'écorce, coule le long de l'arbre en terre où il ſe congele en plaques, qu'on ramaſſe quelques jours après, puis on les fait ſécher au Soleil, & enſuite on les remuë bien dans un ſas, afin d'en ſéparer la poudre, qui s'atache tellement au viſage de ceux qui remuent le ſas, qu'ils ne la ſauroient ôter, qu'en ſe frottant d'huile. Ils ſont vingt deux villages qui ont des arbres de maſtic, & entr'eux tous ils ont cent mille arbres de maſtic, dont ils doivent donner au Grand Seigneur tous les ans trois cent caiſſes, qui ſont vingt-ſept mille oques, à quatre-vingt-dix oques la caiſſe. Chaque oque eſt de quatre cent dragmes. Pour amaſſer tout ce maſtic, chacun des villages qui en ont, eſt taxé à tant d'oques, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'arbres, car on ſait à peu près combien un arbre en rapporte; & comme toutes les années ne ſont pas également bonnes ou mauvaiſes pour tous les quartiers où il y a de ces arbres,

Maniére dont on tire le Maſtic.

ceux qui en recueillent plus qu'ils n'en doivent donner, en vendent à ceux qui en ont moins recueilli que ce à quoi ils ſont taxez, au prix de ſoixante âpres l'oque, car ils s'aident l'un l'autre autant qu'ils peuvent, autrement ils ſeroient obligez d'en acheter du Douannier à deux piaſtres l'oque. Après cela ils vendent ce qui leur en reſte au Douanier au prix de ſoixante âpres l'oque, en quoi il fait bien ſes affaires, car il ne leur eſt pas permis d'en vendre à un autre qu'au Douannier, qui le vend enſuite cent quatre-vingts âpres ou deux piaſtres l'oque, n'y aiant que lui qui en puiſſe vendre dans Chio, parce que cette marchandiſe appartient au Grand-Seigneur, comme la terre ſigillée ou *terra lemnia*; & c'eſt pour cela même qu'ils tiennent ſur toutes les avenuës des lieux où il y a de ces arbres, des gardes qui demeurent dans de petites maiſonnettes bâties exprès, ces gardes viſitent tous ceux qui paſſent, pour voir s'ils n'emportent point de maſtic, & ils viſitent ſi exactement, que mon Janiſſaire me contoit qu'ils en trouverent une fois à une femme un bon morceau, qu'elle avoit caché dans ſes parties les plus ſecrettes. Ceux qui ſont ſurpris emportant ainſi du maſtic, ſont envoiez en galere ſans remiſſion. Ce maſtic eſt une gomme blanche, de fort bonne odeur, qui entre dans la compoſition de plu-

Grande maltote du Maſtic.

Terre ſigillée ou terra lemnia.

Uſage du Maſtic.

pluſieurs onguens, mais les Grecs en diſſipent une grande quantité à mâcher, & encore plus les femmes & les filles, qui en uſent ſi ſouvent, qu'elles ne ſont jamais ſans un morceau de maſtic dans la bouche. Cela fait fort cracher ils diſent encore que cela blanchit les dents, & rend l'haleine agréable. Ils en mettent même dans le pain pour le rendre plus delicat, & quand à mon départ de Chio, je fis ma proviſion de biſcuit, on m'en fit faire de petits avec du maſtic, comme un grand regal pour boire le petit coup au matin. Après avoir vû les maſtics, je pris le chemin de Niamoni, qui eſt un Couvent de Caloyers Grecs, éloigné de Calimacha de quelques milles, le chemin eſt fort mauvais, car par toute l'Ile il faut toûjours monter & deſcendre, & ce Couvent eſt parmi les bois & les rochers. Etant arrivez là, nous allâmes premiérement à l'Egliſe, qui eſt grande & belle, elle eſt dediée à Niamoni, qui veut dire en Grec vulgaire, ſeule Vierge; Cette Egliſe fut bâtie à l'occaſion d'une Image trouvée miraculeuſement, & ils le racontent de cette ſorte. Tout ce quartier étoit couvert de bois fort épais, où demeuroient pluſieurs Hermites ou Religieux vivant, ſous une même Règle, ces bons Peres voioient toutes les nuits au milieu des bois une lumiere, & comme ils alloient vers elle pour

Niamoni, Convent de Caloyers Grecs.

pour connoître ce que c'étoit, & qu'ils étoient bien près du lieu où ils l'avoient vuë, ils ne voioient plus rien, ce qui les étonnoit fort. Enfin cela aiant duré long-tems & en aiant conferé pluſieurs fois enſemble, ils réſolurent de mettre le feu au bois de toutes parts, ce qu'aiant fait, tous les arbres brûlerent excepté un, ſur lequel ils trouverent une image de la Vierge: auſſi-tôt ils députerent quelques-uns d'eux vers Conſtantin Monomaque Empereur de Conſtantinople, auquel aiant conté ce miracle, il leur promit de faire bâtir là une Egliſe, mais peu de tems après aiant été chaſſé de l'Empire il leur réïtera ſa promeſſe de faire bâtir un Egliſe en cet endroit ſi Dieu lui faiſoit la grace de remonter ſur le trône: & en effet étant retourné à l'Empire, il la fit bâtir environ l'an de ſalut 1050. Cette Egliſe eſt ornée de quantité de piéces de Marbre & de Porphyre, que cet Empereur y fit porter de Conſtantinople; il y a entr'autres 32. colonnes de Marbre. Le dôme eſt tout revêtu de peintures à la Moſaïque fort belles, & ils entretiennent ſi bien cette Egliſe, qu'elle ſemble toute neuve. Derriere le maître Autel ſe voit l'image miraculeuſe de la Vierge peinte ſur du bois, & le lieu où étoit planté l'arbre qui la portoit, ledit lieu étant enclos dans l'Egliſe. Ils racontent pluſieurs miracles arrivez dans cette Egliſe, je n'en rappor-

Conſtantin Monomaque.

Egliſe de Niamoni.

porterai qu'un, lequel eſt repreſenté dans le tableau de l'Autel devant lequel il arriva. Ils diſent qu'un jour qu'on célèbroit la fête de cette Egliſe, & que tous les Autels étoient parez le mieux qu'on avoit pû, il y eut des Mores qui y étant entrez, voulurent voler les paremens d'un Autel, & s'en étant approchez à une heure qu'il n'y avoit perſonne, l'un d'eux laiſſa tomber un ferrement, qui frappant ſur le pavé, fit un ſi grand feu, qu'il les reduiſit en poudre au même lieu, & ils montrent dans le pavé un petit trou, qu'ils diſent avoir été fait par ce même ferrement.

Pouce de St. Jean Baptiſte.

Ils me firent voir le pouce de la main de St. Jean Baptiſte, qui ſemble être de la même main de St. Jean qu'on conſerve à Malte: puis un morceau de la vraie Croix. Toutes ces reliques ſont richement enchaſſées.

Couvent de Niamoni riche.

Après avoir bien vû l'Egliſe, je paſſai dans le Couvent, qui eſt fort grand, & bâti en forme de château, les femmes n'y entrent jamais. Il y a dans ce Couvent ordinairement deux cent Caloyers, gouvernez par un Abbé, & ils ne paſſent jamais ce nombre: lorſqu'il y a quelques places vacantes, ceux qui les veulent remplir, & être Caloyers, païent cent piaſtres, & ils y portent leur bien, dont ils jouïſſent toute leur vie, mais après leur mort, il eſt pour le Couvent, & ils ne peuvent diſpoſer en faveur d'un parent ou de quelqu'autre que ce ſoit, que du tier de leur bien, encore eſt-ce à condition que ledit heritier ſe faſſe Caloyer dans le même Couvent, & ainſi ils ne perdent rien du fond. Le Couvent donne tous les jours à chacun de ces Caloyers du pain noir, du vin qui n'eſt pas du meilleur, & du fromage pourri, du reſte c'eſt à eux à ſe pourvoir comme ils peuvent; ceux qui ſont riches font bonne chere à leurs dépens, & même il y en a qui ont de bons chevaux pour s'aller promener quand ils veulent, les autres ſe paſſent de la pitance: Ils mangent pourtant enſemble dans le refectoire les Dimanches & les grandes Fêtes. Quand ils meurent on les porte tout habillez dans une Egliſe dediée à S. Luc, laquelle eſt hors du Couvent, & on les met ſur une grille de fer, ſi quelques-uns de ces cadavres ne ſe corrompent point, les autres Caloyers diſent que c'eſt ſigne qu'ils ſont excommuniez. Ce Couvent paie au Grand Seigneur cinq cens piaſtres par an, mais il a plus de ſoixante mille piaſtres de rente, & ils ont un tréſor où ils gardent plus d'un milion d'or: Ils m'ont avoué eux-mêmes qu'ils avoient à eux près des deux tiers de l'Ile, car la plupart de ceux qui meurent leur laiſſent, l'un des maiſons, l'autre des terres & de l'argent, ce qui fait voir que ce n'eſt pas ſeulement en Chrêtienté que les Religieux poſſedent

dent les biens de pluſieurs maiſons & familles. Ils ont dans ce Couvent deux groſſes cloches, le ſon deſquelles me réjouït un peu, parce qu'il y avoit long-tems que je n'en avois entendu, les Turcs ne permettant guères ailleurs aux Chrêtiens d'en avoir, mais ceux de l'Ile de Chio en ont dans tous les villages, qui ſont veritablement fort petites. Ces Caloyers ont hors du Couvent un aqueduc de fort bonne eau pour leur uſage. Après m'être aſſez repoſé dans ce Couvent, je pris le chemin de la ville, & en paſſant je vis un peu hors du chemin, à main droite, l'Egliſe appellée l'Incoronata, qui appartient aux Dominiquains. Un autre jour j'allai voir l'Ecole d'Homere, qui eſt à environ une mille de Chio ſur le bord de la mer, c'eſt un rocher un peu élevé, ſur lequel on voit comme un Autel quarré, taillé dans le même roc, haut d'environ trois piez, & de même largeur en quarré, & à l'entour on y voit quelques bêtes repreſentées en relief, j'y vis un beuf, un loup & d'autres ſemblables, & c'eſt ce qu'on appelle l'Ecole d'Homere. Peu loin de là eſt un village appellé Ananato, où on fait du charbon & de la poix, il eſt habité d'environ cent cinquante perſonnes, ceux de Chio diſent que ce fut en ce village que nâquit Homere, & là auprès eſt une vigne qui rapporte de fort bon vin, qu'on nomme communément

Cloches à Niamoni & dans les autres lieux de l'Ile de Chio.

Ecole d'Homere.

Ananato, village.

nément la vigne d'Homere, quoi que d'autres diſent qu'elle eſt près d'un village appellé Cardamila, éloigné de l'autre de dix milles, & de deux milles de la mer; Ce village a un bon port.

CHAPITRE LXIII.

DE QUELQUES VILLAGES DE l'Ile de Chio.

JE rapporterai ici les principaux villages de l'Ile de Chio, que je n'ai point vus, mais ſelon qu'un mémoire manuſcrit qui m'eſt tombé entre les mains m'en a inſtruit, celui qui l'a fait a demeuré pluſieurs années dans cette Ile. Le Village de Cardamila, dont nous venons de parler, eſt habité de cinq cent perſonnes, ſon terroir eſt orné de fontaines fort claires & fort bonnes, & eſt très-fertile, rapportant tous les ans cinq cent muis de vin: il y a quelques années qu'on y trouva pluſieurs pièces de monoie d'or, d'argent & de cuivre de l'Empereur Conſtantin. A cinq milles de ce village eſt un vallon long d'un demi-mille, dans lequel eſt une ſource d'eau qui deſcend par un eſcalier de trente beaux degrez de marbre: à l'extremité de ce vallon étoit bâti un temple tout de pierres de marbre de couleur cendrée, longues de huit palmes & larges de ſix, qui étoient bien join-

Cardamila, village.

Beau vallon en l'Ile de Chio.

tes avec du fer & du plomb, mais les Païſans ont rompu ces belles pierres pour avoir ces métaux. Ce lieu s'appelle Naos, c'eſt-à-dire, Temple, les Gentils-hommes de Chio vont ſe divertir ordinairement là. Vichi, village. Plus loin eſt un village appellé Vichi, habité de trois cent ames, il y a une Egliſe dediée à la Vierge. Cambia, village. Plus avant eſt Cambia, habité de cent perſonnes, ce lieu eſt ſitué parmi les rochers, les montagnes & les bois de pins ſauvages, & c'eſt là qu'on coupe le bois pour faire les galeres : Il y a pluſieurs Egliſes deçà & delà par les montagnes : au deſſous de ce village ſe voit un vallon, où eſt un petit château bâti ſur un rocher preſque inacceſſible ; les habitans de ce lieu diſent qu'autrefois il s'eſt trouvé un dragon ſous ce Château. Mont de St. Elie. Vis-à-vis de ce lieu ſe voit le mont de St. Elie, qui eſt le plus éminent de toute l'Ile, & même on le voit de Tenedo qui eſt éloigné de l'Ile de Chio de cent & tant de milles, au haut de ce mont eſt une Egliſe dediée au dit Saint. Ce lieu eſt ſi élevé, qu'il y a toûjours des brouïllars & de la neige. Au milieu de la montagne eſt une ſource ſi grande & ſi copieuſe, qu'elle arroſe toutes les campagnes d'alentour qui ſont fertiles & abondantes de toutes ſortes de fruits. Là auprès dans un bois eſt un village appellé Spartonda, il y demeure cinquante perſonnes tous Paſtres, mais le lieu eſt délicieux pour les fruits & les bonnes eaux qui y ſont. Entre les villages de Calandre, qui eſt ſur une montagne, & Coronia, qui contient cent cinquante maiſons éparſes ça & là, on trouve ſous de très-gros chênes un bain de ſouphre vers le bord de la mer; ce bain eſt appellé Hayaſma, qui veut dire, eau Sainte ou eau Benîte, à cauſe que ſon eau guerit de pluſieurs maladies ceux qui en boivent, mais elle en tuë bien auſſi par trop d'operation. A l'extremité de l'Ile à trois milles loin de la mer eſt le Bourg Ste. Helene, bâti ſur une roche, habité de deux cent perſonnes, il y a deux Egliſes & une chapelle bâtie dans la montagne même, juſtement au milieu, & comme la montagne eſt creuſe, dans ſon milieu il pend une pointe de Roc, d'où il diſtile de l'eau continuellement goutte à goutte, ils appellent auſſi cette eau hayaſma, c'eſt-à-dire, eau ſainte, ou eau benîte, cette eau vient de la montagne imbuë de l'eau de pluïe, ou des vapeurs qui s'élevent d'une profonde vallée qui eſt au deſſous, dans laquelle eſt une eau courante qui fait tourner des moulins: les habitans de ce lieu croient fermement qu'un corps mort ne ſe corrompant point en quarante jours, ſe convertir en Eſprit follet, qu'ils appellent Zorzolacas ou Nomolacas, & l'Auteur du manuſcrit, dont

Calandre, Coronia villages.

Bourg Ste. Helene.

Zorzolacas, Eſprit follet.

J'ai tiré ceci, dit que paſſant par là l'an 1637. au mois d'Avril, il trouva un Prêtre qui liſoit ſur un cadavre qu'il avoit fait deterrer, & qui étoit enterré depuis cinquante jours, & toutefois étoit encore en ſon entier, & on n'y voioit autre ſigne de corruption qu'un ver qui lui ſortoit de l'œil, le Prêtre dit à cette perſonne qui a rapporté ceci, que ce cadavre, ou plutôt ſon eſprit alloit toute la nuit par le village, frapant aux portes, & appellant les perſonnes par leur nom; & que ceux qui répondoient mouroient deux ou trois jours après, & que ce ver qui ſortoit de ſon œil étoit un artifice du diable, pour faire croire qu'il étoit pourri. Ce lieu eſt éloigné de la ville environ trente milles, & ce ſont tous pauvres Paſtres qui y demeurent. Cette Chapelle qui eſt dans ledit rocher eſt en grande eſtime par tous les villages d'alentour. De là on va à Voliſſo, qui eſt un grand village ſitué ſur une montagne, avec un château bâti par Beliſaire Capitaine de l'Empereur de Conſtantinople, lequel étant dans un vaiſſeau qui le portoit ailleurs, fut obligé par la tempête de prendre terre en ce lieu: Il y a dans ce château une Egliſe, & pluſieurs maiſons & cîternes. Le village eſt d'environ trois cent maiſons, habitées de quinze cent perſonnes, & pluſieurs Egliſes: la campagne eſt très-belle, grande & fertile: Ces gens-

Cadavre, dont l'eſprit voguoit les nuits par le village.

Voliſſo grand village.

là ſont chaque année cinq mille livres de ſoïe, de l'argent de laquelle ils païent leur tribut : ils ſont fort vicieux, & on tient que c'eſt par malediction que le pain leur manque preſque toûjours. Il y a un lieu appellé Varvariſo, où eſt une Egliſe dediée à Ste. Marcelle, laquelle fut, à ce que diſent les habitans de ce lieu, convertie en pierre au bord de la mer dans une grotte où elle s'enfuit, pour ſe ſauver de ſon pere qui la vouloit violer, & ils diſent que le jour que l'Egliſe célèbre la fête de cette Sainte, on voit diſtiler du lait des mammelles qui ſont dans le roc, ils en font une grande fête, qu'ils appellent Panagirio, les Prêtres chantant toute la nuit à ſa loüange. A trois milles de ce village eſt un Monaſtêre dedié à St. Jean : auprès de ce Monaſtêre eſt un village appellé Fitta, au deſſous duquel eſt un grand vallon qui correſpond au terroir de Voliſſo, dans lequel y a une eau courante qui fait tourner huit moulins, qui ſervent pour tous les villages d'alentour, quoi que chaque Païſan ait à ſa maiſon un moulin à bras, dont les femmes moulent le blé. De là on va à Sieronda, qui eſt une grande tour fort ancienne, habitée de cinquante perſonnes, tous Paſtres, il y a une Egliſe. Plus avant eſt le village de Lecilimiona, où demeurent cent cinquante perſonnes, il y a une Egliſe. C'eſt là que commençent

les

Varvariſo, village.

Metamorphoſe de Sainte Marcelle.

Panigario, grande Fête.

Fitta, village.

Lecilimiona, village.

les Arbres de maſtic. A environ deux mille de là eſt un village appellé Elata, dont les habitans ſont tous adonnez à apprivoiſer les perdrix. Plus loin eſt le village d'Armolia, où ſe font tous les vaſes de terre, dont on uſe dans toute l'Ile; il y a environ cinq cent perſonnes, & pluſieurs Egliſes, le terroir eſt une plaine remplie d'arbres de maſtic. Vis-à-vis de ce Village eſt un château ſitué ſur une très-haute montagne, lequel eſt appellé Apolieno, & fut bâti par un Nicolas Juſtinian l'an 1440. comme on voit ſur la porte dudit Château, il eſt en ovale, à double muraille, & contient ſoixante-deux chambres, avec deux cîternes, l'une deſquelles a ſoixante piez de long, & quarante de large: il y a une Egliſe au milieu de ce château, qui étoit très-fort pour ſe défendre des Corſaires. Le village de Meſta eſt le plus fort & le mieux bâti de tous, il eſt en triangle, & habité de trois cent perſonnes, il y a pluſieurs Egliſes, & il eſt dans la plaine: à environ deux milles de là, en cet endroit eſt un port appellé Ayadinami, & une autre appellé San Nichita, celui-ci eſt plus proche du village de Pirgi que de Meſta. Pirgi eſt un grand village avec une tour, il eſt habité de deux mille perſonnes, il y a trente Egliſes. Voilà ce que j'avois à dire des villages qui ſont dans les montagnes, je parlerai mainte-

nant

Elata, village.

Armolia, village.

Apolieno, château.

Meſta, village.

Ayadinami, San Nichita, Ports.

Pirgi, village.

Calamoty, village.
Chini.
Veſſa,
S. George,
Flacia,
Vono,
Nevita, villages.
Catharacti, château.

nant des autres ; & premiérement, de Calamoty, qui a pluſieurs Egliſes, & eſt habité d'environ ſept cent perſonnes, mais il n'y a point de bâtiment conſiderable : non plus qu'à Chini, habité de trois cent perſonnes, Veſſa de deux cent, Saint George, & Flacia. Vono eſt un grand village avec un Château quarré, il eſt habité d'environ cinq cens perſonnes, il y a pluſieurs Egliſes. Vis-à-vis de ce village il y en a un autre appellé Nevita, qui eſt fort grand, & a une tour large de cent palmes, & fort haute, ce lieu eſt habité de deux mille cinq cent perſonnes, il y a trente Egliſes & deux Monaſteres, l'un de Moines, & l'autre de Religieuſes. Il y a encore hors du village une Egliſe dediée à S. Michel Archange, où ſe voit un grand concours de peuple le jour que l'Egliſe célèbre la fête dudit Saint : cette Egliſe eſt appellée Taſiarchi, elle eſt bien bâtie & bien ornée, aiant de bons revenus, les fous vont à cette Egliſe, & pluſieurs en retournent en leur bon ſens ; les habitans de ce lieu ſont fort vicieux. Catharacti eſt un château judicieuſement bâti ſur une montagne, du tems que les Genois étoient maîtres de l'Ile ; ce château étoit commandé des Seigneurs Della-Rocca, comme on voit par leurs armes qui y ſont, il eſt habité de quinze cent perſonnes, il y a ſeize Egliſes, & un Monaſtere de Moines dédié à la Vierge, il y a encore des Religieuſes qui ne ſont pas fort auſtêres Je ne dirai rien de quelques autres villages, comme Didima, Oxodidima, Merminghi, Theolopotami, tous habitez de cent cinquante, deux cent trois cent perſonnes : on fait dans la plupart de ces villages des toiles, qu'ils appellent dimite & ſcamandée, c'eſt à-dire, toile double & ſimple, deſquelles on uſe fort en toute l'Ile, & ils en trafiquent encore en pluſieurs lieux. Et afin qu'on ſache pourquoi ils bâtiſſoient autrefois tant de châteaux & de tours, j'en rapporterai ici la raiſon. Les campagnes de Chio étant remplies d'arbres de maſtic, il faloit qu'il y eût des gens pour le garder & recueillir dans ſon tems, c'eſt pourquoi il y avoit dans la campagne de petits villages pour trente, cinquante, cent perſonnes chacun, mais parce qu'ils étoient moleſtez des Turcs de la Natolie, qui n'eſt éloignée que d'environ dix huit milles, qui enlevoient les hommes & leur bagage, tous ces villages reſolurent de ſe joindre trois ou quatre enſemble, & de bâtir des châteaux ou tours pour s'aſſûrer contre les Corſaires ; & pour garder les arbres & les villages, ils bâtirent des tours à l'entour de l'Ile, à trois ou quatre milles l'une de l'autre ; & chaque village voiſin y envoioit deux hommes pour faire la garde, & quand ils voioient quelques barques, vaiſſeaux

Didima, Oxodidima, Merminghi, Tholopotami, villages.

Dimite & ſtamandée, ſorte de toiles.

Pourquoi tant de châteaux en l'Ile de Chio.

ſeaux ou galeres, ils en donnoient avis, & ſe retiroient, ou bien ſe défendoient.

CHAPITRE LXIV.

DE L'ILE DE CHIO, ET DE ſes Habitans.

CHio appellée des Turcs Sakizadaſi, c'eſt-à-dire, Ile de Maſtic, eſt une fameuſe Ile de l'Archipel, elle eſt éloignée de Smirne de cent milles, il n'y auroit pas tant de chemin ſi on alloit en droiture, mais il faut faire le tour d'une montagne que les Grecs appellent Xamos, les Turcs Souſambogazi, qui avance fort en mer. Cette Ile étoit autrefois aux Juſtiniens Seigneurs Genois en titre de Principauté, mais elle fut priſe l'an 1566. par un Capitaine Bacha appellé Pialis, & aſſujettie aux Turcs. L'Ile de Chio a quatre-vingts dix milles de circuit, & eſt fort habitée, aiant une ville & plus de ſoixante tant Bourgs que villages, la plupart habitez par les Chrêtiens ſeulement, & toute la campagne eſt remplie de baſtides, ou petites métairies, qui conſiſtent en une petite pièce de terre & une petite tour à deux ou trois chambres, de ſorte qu'il ſemble que ce ſoit une ville dans les champs, comme le terroir de Marſeille. L'Ile de Chio eſt fort ſujette aux tremblemens de terre, elle ſeroit fort fer-

Chio, Ile.

Xamos ou Souſambogazi, montagne.

tile ſi elle n'étoit point ſi pierreuſe, & ſi elle avoit un peu d'eau, mais il y pleut ſi peu, qu'il faut tous les ans au Printems faire la proceſſion par la ville, pour obtenir la pluie du Ciel; les Turcs font premierement la leur, puis les Grecs, puis les Latins, puis les Juifs: les Turcs ſe mettent fort peu en peine leſquelles de toutes ces prieres ſont exaucées, pourvû qu'ils aient ce qu'ils demandent: mais nonobſtant les montagnes & la ſécheresſe, cette Ile ne laiſſe pas d'avoir de toutes choſes à ſuffiſance, & bonnes; il y a du blé, quantité de vin fort bon, mais il eſt fort gros, & il y a pluſieurs gens à qui il ne plaît pas, à cauſe, diſent-ils, qu'il y a à boire & à manger. Toutes choſes y ſont à grand marché, on y mange les perdrix preſque pour rien, & ſi elles ſont fort bonnes. Mais c'eſt une choſe curieuſe de voir comme on nourrit ces oiſeaux à Chio; car il y a des Païſans, comme paſtres publics, auſquels tous ceux qui ont des perdrix, donnent quelque choſe pour les nourrir, ces gens les aiant le matin toutes aſſemblées autour d'eux d'un coup de ſiflet, les menent aux champs comme des coqs d'Inde, & d'abord qu'elles ſont arrivées ſur un côteau où ils les menent, elles s'en vont chercher leur vie, chacune de ſon côté, & le ſoir celui qui en a ſoin revient ſur le même côteau, & ſe met à ſifler fort haut; alors toutes ſes perdrix

Perdrix à vil prix, & comme on les nourrit.

drix reviennent, & s'aſſemblent auprès de lui, après quoi elles retournent chacune chez ſon maître, ſans qu'il en manque jamais aucune, & elles entendent ſi bien le ſifflet de celui qui a coutume de les mener paître, que ſi un autre ſifle, elles n'iront pas à lui. Quand je paſſai à Chio je ne pus avoir ce divertiſſement, parce que ce n'en étoit pas le tems. J'ai vû de ces perdrix qui étoient plus privées que des poules, car elles ſe laiſſoient toucher & flatter avec la main par les premiers venus, ſans ſe remuer aucunement de leur place: cette Ile eſt la ſeule qui ait conſervé ſa liberté parmi les Turcs, ces habitans vivent comme bon leur ſemble, exerçent leur Religion avec toute la liberté imaginable; ſeulement ils ſont ſujets au Turc, & lui paient tribut, mais ils n'en ſont aucunement moleſtez, ni chargez d'impoſitions. Les Chiots ſont preſque tous Chrêtiens, & il y a fort peu de Turcs: de ces Chrêtiens il y en a une bonne partie de Catholiques Romains, les autres ſuivent l'Egliſe Greque. Tous ces gens, tant Grecs que Latins, tiennent beaucoup de l'humeur des Genois, qui les ont autrefois gouvernez; il y a encore dans cette Ile pluſieurs familles qui ſe diſent être de la maiſon des Juſtiniens, car ils ſont encore diſtinction des Gentils-hommes, qui ſont en aſſez bon nombre, d'avec les roturiers. Les Chiots

Perdrix privées.

La ſeule Ile de Chio a conſervé ſa liberté.

Familles des Juſtiniens.

Mœurs des gens de Chio.

vont vêtus à la Genoiſe, ils ſont laids, & quoi qu'ils ſoient de belle taille, leur viſage fait peur, ils ſont fort ſuperbes, & toutefois tant les Gentils-hommes qu'autres, vont librement à la boucherie & au marché acheter ce qu'il faut pour le ménage, & l'apportent à la main par la ruë à découvert ſans aucune honte : ils ſont ennemis des François, & aiment plus volontiers les Eſpagnols, mais ils aiment bien plus la domination des Turcs que des Chrêtiens. Les Chiots travaillent force damas, ſatin, tafetas, & autres choſes ſemblables, & ils trafiquent fort en divers endroits avec leurs Saïques. Ceux qui ne travaillent ni ne vont point dehors, paſſent les journées dans une place aſſis ſous des arbres à cauſer enſemble. Pour les lettres, elles n'ont point de cours en ce païs-là, & il regne parmi eux une fort grande ignorance, & cependant ils ont l'eſprit naturellement éveillé, & même ils ſont ſi grands fourbes, qu'on a beſoin de ſes deux yeux, quand on traitte quelque affaire avec eux. Ils ſont fort adonnez à leurs plaiſirs, & à l'yvrognerie; enfin ils ſont Grecs de Nation. Pour les femmes, elles ſont très-belles, & de taille avantageuſe, elles ont le viſage blanc comme le plus beau jaſmin, qu'elles portent ordinairement à leur tête, & je n'ai vû aucun païs dont les femmes aient au viſage tant de beaubeaûté & tant d'agrémens, je dis au viſage, car elles ont le ſein tout brûlé du ſoleil, & tout noir, ce qui m'a ſouvent étonné, veu qu'elles ne prennent pas plus de ſoin a ſe conſerver le viſage que le ſein. Pour moi je ne me pouvois tenir de les quereller quelquefois, de ce qu'elles ne ſe le couvroient point avec quelque mouchoir ou autre linge, car après cela il ne ſe pourroit rien voir de plus beau. Leur habit ſert encore beaucoup à les faire paroître ſi agréables, car elles ſont toujours fort proprement vêtuës, & coiffées d'un linge fort blanc, fait en forme d'un petit capuchon rabattu par le bout; outre tous ces agrémens, un autre plus ſolide eſt qu'elles ont toutes de l'eſprit, mais un eſprit enjoüé & gaillard, qui les rend les plus agréables perſonnes de la terre; ſi elles ſont jolies, elles ſont fort remplies de vanité, qui eſt un vice qui accompagne toûjours ce ſexe. Elles veulent être vêtuës des plus belles étoffes qu'elles peuvent avoir, & toutefois ce n'eſt rien à préſent au prix de ce que c'étoit autrefois, car il n'y avoit ſi chetive femme, juſqu'à celle d'un ſavetier, qui ne voulut avoir de beaux ſouliers de velours, qui coûtoient cinq ou ſix écus, des colliers & des braſſelets d'or en quantité, & leurs doigts pleins d'anneaux, mais un jour elles païerent bien cher toutes ces parures. L'Egliſe de St. Jean eſt

Hiſtoire de la braverie des Chiotes.

Avanie à la braverie des Chiotes.

hors la ville de Chio à la portée du moſquet ſur la marine, il y a la veille de la Saint Jean grande aſſemblée en cette Egliſe, toute l'Ile s'y trouve, & les femmes & filles tâchent de ſe parer le mieux qu'elles peuvent; ce jour étant venu, elles vuiderent tous leurs coffres pour y chercher ce qu'elles avoient de plus beau & de plus précieux, & celles qui n'avoient point d'ornemens en alloient emprunter chez leurs amies: après qu'elles furent bien parées, elles s'en allerent l'après-dîner à St Jean; or il y a auprès de la porte par où il faut ſortir pour aller à cette Egliſe une tour, au haut de laquelle étoit le Capitaine Bacha, qui les regardoit paſſer, ce qui augmentoit fort leur fierté: quand le Service fut fini, elles revinrent toutes, & s'arrêterent à danſer devant la tour où étoit le Bacha, qui témoigna y prendre grand plaiſir; le lendemain, ce Bacha demanda à Meſſieurs de la Ville cent mille piaſtres, dont il diſoit avoir affaire pour l'arrivée du Grand Seigneur: ils voulurent s'excuſer, diſant qu'ils n'en avoient point: mais il leur ferma la bouche, en leur repliquant qu'ils en avoient bien trouvé pour charger d'or leurs femmes & leurs filles; & tout ce qu'ils purent faire, fut d'accommoder avec le Capitaine Bacha, & de lui paier cinquante mille piaſtres. Après cela, tant les Grecs que les Latins, tous d'un communaccord, firent défendre aux femmes par leurs Evêques, ſous peine d'excommunication, de porter aucun joïau, ni or, ni argent: mais ne pouvant ſe reſoudre à ſe priver de ces bijous, elles ſe moquerent de l'excommunication juſqu'à ce qu'on en fit venir une du Pape: depuis ce tems-là elles n'en ont plus porté. Les Chiotes aiment fort la danſe, auſſi-bien que les Chiots, & tous les Dimanches & les fêtes on voit tout le monde, tant hommes que femmes pêle-mêle, danſer en rond le ſoir & toute la nuit, auſſi-bien à la ville qu'aux villages, & un étranger nouvellement venu, & qui ne connoît ni n'eſt connu de perſonne, s'y peut mettre librement comme les autres, & donner la main à la plus belle, ſans aucun ſcandale, ni plus ni moins qu'en nos villages de France, & je ne trouve que cette difference des Chiots d'avec les Genois, que les premiers ne ſont point jaloux, car quoi qu'ils ſoient dans un païs où une femme n'oſeroit ſe laiſſer voir à un homme, ſi elle ne veut paſſer pour femme publique; néanmoins les femmes de cette Ile ſe ſont tant conſervé de liberté, tant à la ville qu'aux villages, que les filles paſſent ordinairement les journées & les ſoirées ſur leurs portes, cauſant & joüant avec leurs voiſines, ou regardant les paſſant, & chantant: & un étranger qui ne les aura jamais vuës, peut ſans ſcandale s'arrêter à parler à celle qui lui plaît, qui l'entretiendra & rira avec lui auſſi librement, que ſi elle le connoiſſoit depuis pluſieurs années : mais pour avoir bien ce divertiſſement il faut ſavoir un peu jargoner le Grec vulgaire ; car quoi qu'il y en ait pluſieurs qui ſachent l'Italien, leur langage ordinaire eſt le Grec vulgaire, dont la meilleure partie n'eſt autre choſe que le Grec litteral corrompu : un Jeſuite de Chio me dit que le ſignor Pietro Della Valle Gentilhomme Romain, dont nous avons les voiages par lettres, paſſant par Chio y remarqua deux choſes, qu'il s'étonnoit de voir enſemble, ſavoir grande réjouïſſance, & eſclavage: pour l'eſclavage, je trouve qu'il n'y eſt guères que de nom, & aſſûrément il y a là moins d'eſclavage, qu'en aucun autre lieu de Turquie. Pour la réjouïſſance, je ne m'étonne pas qu'elle ſemblât ſi étrange à ce Gentilhomme, qui étoit d'un païs où les femmes n'ont aucune liberté, & où les hommes ſont entiérement perſuadez qu'une femme qui converſe avec un homme, eſt diſpoſée à lui accorder tout ce qu'il lui peut demander : il eſt vrai auſſi qu'en ce tems-là ils ſe divertiſſoient encore bien davantage à Chio, que lorſque j'y paſſai ; car comme de mon tems ils craignoient tout des Venitiens depuis la bataille des Dardanelles, il y avoit quatre

Penſée impertinente des Italiens.

Bachas qui y étoient venus depuis peu avec leur ſuite, qui étoient logez eux & leurs gens dans les maiſons des bourgeois, qu'on en chaſſoit pour faire place aux Turcs. Le quatriéme de ces Bachas arriva à Chio, durant que j'y étois, & comme ceux de la ville lui eurent aſſigné un quartier pour le loger lui & les ſiens, ceux dont les maiſons étoient deſtinées pour ces Turcs, faiſant difficulté d'ouvrir leurs portes, parce qu'ils eſperoient de ſ'en exempter par la longueur, les Turcs qui y devoient loger rompoient les portes à coups de coignées, & on entendoit par tout ce quartier (qui étoit le nôtre) un tintamarre horrible, mêlé de ces coups de coignées & des cris des femmes qui étoient dans les maiſons: les moins obſtinez emportoient vîtement leurs meubles chez leurs amis, parce qu'ils n'étoient obligez à leur donner que le ſimple couvert, mais c'étoit un ſpectacle digne de compaſſion de voir des gens obligez d'abandonner leurs maiſons à des perſonnes qu'ils ne connoiſſoient point, ſans ſavoir eux-mêmes où aller loger, & cela me ſembloit une petite repreſentation d'une ville forcée. La maiſon de nôtre Vice-Conſul fut exempte de tels hôtes, par de bons amis qu'il eut. Le lendemain de l'arrivée de ce Bacha, les Conſuls de la Ville lui envoierent le préſent accoutumé, qui fut de deux

Preſent à un Bacha arrivant à Chio.

paniers de pain, huit cierges mediocres de cire blanche, cinq pains de ſucre, trois pots de miel, trois pots d'eau d'orange, deux paniers de grenades, deux de limons, deux de melons d'eau, deux de mezingianes ou navets violets, un de raiſin, un d'herbe, demi-douzaine de pigeons, une douzaine de poulles, & trois moutons. Le lendemain on porta auſſi à ſon Kiaya ou Lieutenant le preſent accoutumé, qui étoit de choſes ſemblables, mais il n'y en avoit que la moitié. On attendoit encore dans peu de tems deux autres Bachas; tous ces Bachas faiſoient ſouvent donner des coups de bâton en allant par les ruës, quand ils étoient de mauvaiſe humeur, mais nonobſtant tout cela, d'abord qu'ils étoient logez on n'y ſongeoit plus.

CHAPITRE LXV.

DE L'ILE DE PATINO, ANCIENNEment appellée Pathmos.

Patino, ou Pathmos, Ile.

AYant aſſez parlé de Chio, je ferai une petite digreſſion de mon voiage, pour raporter ici ce que j'ai apris de quelques Iles de l'Archipel où je n'ai point été, tant ſur ce qu'on m'en a dit, que ſur un memoire qui m'eſt tombé entre les mains. Et premiérement je parlerai de l'Ile de Pathmos, laquelle quoi que petite, eſt illuſtre pour avoir été le lieu d'exil de St Jean l'Evangeliſte qui y écrivit l'Apocalypſe. Cette Iſle appellée anciennement Pathmos, & à preſent Patino & Palmoſa, a dix huit milles de tour, & il n'y a qu'une vilette bien bâtie, avec un château au milieu, nommé le Monaſtêre de St: Jean, où demeurent deux cent Moines Grecs, qui conſervent fort ſoigneuſement dans leur Egliſe un corps enfermé dans une caiſſe, qu'ils diſent être celui de St. Jean, quoi qu'en penſent ceux qui doutent s'il eſt encore vivant ou mort. Il y a environ trois mille ames dans cette Ile, dont la campagne eſt fort ſéche, n'étant que rochers, c'eſt pourquoi ils ont bien de la peine à vivre: dans cette même Iſle il y a une grotte, où St. Jean écrivit l'Apocalypſe, cette grotte eſt appellée des Grecs Theoskepoſti, c'eſt-à-dire, en Grec vulgaire, couverte de Dieu: les habitans de ce lieu content une fable aſſez ridicule de St Jean, qui eſt que le diable alla tenter St. Jean dans cette grotte, qui n'eſt qu'à demi mille de la mer, & autant de la ville, lui diſant qu'il allât nager: & que St. Jean répondit au diable, jette-toi le premier en mer, & je te ſuivrai; ce que le diable fit, & auſſi-tôt il fut changé en pierre, avec la même figure qu'il avoit lorſqu'il ſe jetta en mer, & cette pierre ſe voit encore aujourd'hui, n'étant éloignée de terre que d'un pas.

3000. ames dans Pathmos.

Grotte où l'Apocalypſe fut écrit appellée Theoſkepoſti.

Figure d'un diable à Pathmos.

Il ne demeure en cette Ile aucun Turc, ce ſont les Grecs qui gouvernent, mais ils ne laiſſent pas de païer tribut au Grand Seigneur, les Corſaires vont à cette Ile faire eau, & épalmer.

CHAPITRE LXVI.

DE L'ILE DE NIXIA.

L'Ile de Nixia, autrefois appellée Naxus, a cent vingt milles de tour; dans les derniers tems, avant que les Turcs la poſſedaſſent, elle a porté le titre de Duché, & elle eſt encore à preſent habitée de pluſieurs familles nobles deſcendantes deſdits Ducs, qui étoient des Sanudi, Somarigi, Venitiens, & autres. Les campagnes de cette Ile ſont très-fertiles en toutes choſes, & principalement une certaine vallée appellée Darmilla, dans laquelle il y a dix huit villages. Les habitans de cette Ile recueillent des vins en abondance, qu'ils envoient à Alexandrie, à Smirne, à Chio, comme auſſi de fort bons fromages, car ils ont de grands troupeaux de vaches, de brebis & de chevres. Proche de la mer, & peu éloigné de la ville ſont les ſalines & un vivier que la ville afferme, on n'y pêche que deux mois de l'année, ſavoir Août & Septembre. On pêche encore grande quantité d'anguilles dans une vallée

Familles des Sanudi & Somarigi Venitiens à Nixia.

Darmilla, vallée.

appellée Plichi, où il y a beaucoup de marais, qui ſont toûjours tenus en état par de groſſes ſources qui s'y rendent. Il y auſſi des bois fort épais, & des rochers & des cavernes ſolitaires où il y a grand nombre de cerfs fort hauts, & c'eſt là que les Gentils-hommes vont à la chaſſe avec le Cady qui gouverne l'Ile; les païſans chaſſent des perdrix avec un âne en cette ſorte. Le ſoir ſur le tard, le païſan va découvrir où les perdrix ſe repoſent pour dormir, après cela il tend un filet où il juge à propos, enſuite il ſe met ſous le ventre de ſon âne, qui eſt fait à cela, & cheminant ainſi tous deux enſemble, le païſan fait entrer les perdrix avec une baguette dans le filet, où elles demeurent priſes, auſſi y en a-t-il grande quantité. Il y a encore d'autres vallons où ſont pluſieurs groſſes ſources, qui font tourner des moulins pour l'uſage du peuple. Il y a dans cette Ile pluſieurs Monaſtères, dont l'un doit être fort ancien, car il eſt bâti dans la montagne en forme d'une tour. Il y en a un autre appellé Fanaromeni dedié à la Vierge, à cauſe qu'on trouva en ce lieu un tableau de la Vierge, qui y eſt fort reveré, & eſt appellé Fanaromeni, il y a peu de tems que ce Monaſtère eſt bâti, il y a ſoixante dix chambres, ſans compter celles qui ſont ſous terre: l'Egliſe eſt petite, mais bien bâtie & bien ornée, elle eſt ſervie par dix Moi-

Chaſſe des perdrix avec un âne.

Fanaromeni, Monaſtère dédié à la Vierge.

nes, tous païſans qui n'ont aucune connoiſſance des lettres, & ce n'eſt pas ſeulement là, mais par toutes les Iles de l'Archipel, ils ſont ſi ignorans, qu'on peut dire *ignoto Deo*, & il eſt impoſſible que les vices ne regnent fort aux lieux où on ignore les commandemens de Dieu, & où il y a tant d'oiſiveté & d'yvrognerie. Il y a encore à ſoixante milles loin de la ville une tour & une Egliſe dediée à la Vierge ſous le nom de Tagia. En ce lieu eſt une ſource de la meilleure eau qu'on puiſſe ſouhaiter, il y a là un Moine & quelques bergers, ceux de l'Ile y vont ſouvent par devotion & non ſans grande peine, à cauſe des montagnes & des vallées fort penibles par où il faut paſſer. Environ à ſix milles de là proche de la mer, & vis-à-vis de l'Ile de Nicaria, ſe voient ſur une montagne très-âpre & difficile, les veſtiges du château d'Apollon, & c'eſt une merveille comment ils ont pû porter là de la pierre pour y batir. La muraille eſt large de huit palmes, elle n'eſt point continuée juſqu'à la marine du côté du Levant, parce qu'on n'y peut monter que par un endroit fort dangereux, mais du côté de Siroc & de Midi elle eſt batie avec des pierres & du bitume juſqu'à la marine : il y a dans ce chateau pluſieurs maiſons & cîternes d'eau. Aux environs de ce chateau il y a quatre Bourgs fort habitez. Il y a auſſi en ces quartiers plu-

Château d'Apollon.

ſieurs bergers qui gardent des chevres, & les montagnes y ſont pleines d'une certaine herbe que Mathiole appelle Ledum, & les Grecs aujourd'hui Kiſſaros, quand les chevres paiſſent de cette herbe, il s'atache à leur barbe une certaine roſée viſqueuſe & gluante qui ſe trouve ſur cette herbe, cette roſée ſe congelant en une eſpèce de gomme qui a fort bonne odeur, s'appelle Ladanum, & vulgairement Laudanum, & pour la recueillir, il faut couper la barbe aux chevres. Allant à la ville, on voit ſur une montagne très-haute un chateau qui commande tous les villages de Darmilla. Proche de la ville ſur un écueil appellé autrefois Strongyle, eſt le Palais du Dieu Bacchus, ainſi appellé anciennement, il eſt long de cent piez, & large de cinquante, & eſt bati de pierres de marbre fort blanc, longues de ſeize palmes, & groſſes de ſept, elles étoient toutes liées avec du fer & du plomb. La porte eſt haute de trente deux palmes & large de ſeize, ſon linteau eſt de quatre pièces. On n'y voit aucune inſcription, parce que le vent & la mer ont mangé celles qui y étoient; tout auprès il y a deux belles citernes. Les Turcs & autres perſonnes emportent tous les jours le marbre de ce Palais, pour en faire des portes, des fenêtres, des mortiers, des coffres, & autres choſes ſemblables, & même des tulbans pour met-

Ledum de Mathiole ou Kiſſaros herbe.

Ladanum, gomme.

Strongyle écueil où eſt le Palais de Bacchus.

mettre au bout des ſepulcres, ſelon la coutume des Turcs. Le même Bacchus, ſelon ce qu'en diſent les habitans, fit faire encore un aqueduc, qui conduiſoit l'eau d'une ſource fort éloignée; mais l'aiant tiré juſqu'à la plage, il mourut, & ainſi cela reſta imparfait, toutefois on voit les canaux. Ce Bacchus étant le Dieu du vin, c'eſt pour cela que ceux de Nixia ſont ſi grands yvrognes. Ce fut en cette Ile que le perfide Theſée abandonna la pauvre Ariadne, qui l'avoit retiré du labyrinthe; & Bacchus la trouvant toute éplorée, la prit pour femme. On voit encore dans la ville la tour & le Palais Ducal. Il y a en cette ville deux Archevêques, un Latin & un Grec, le Latin a ſon Egliſe Cathedrale dediée à l'Aſſomption de la Vierge. Cette Egliſe eſt fort jolie, elle a un clocher où ſont trois cloches, il y a pluſieurs reliques de Sts. dans cette Egliſe, qui eſt ſervie par ſix Chanoines & ſept autres Prêtres & Clercs qui aſſiſtent au chœur fort aſſiduëment, mais leur revenu eſt peu de choſe avec leur patrimoine, & l'Archevêque n'a que deux cent piaſtres de revenu. Il a aux champs une poſſeſſion où il a maiſon & Egliſe, ce lieu eſt aſſez delicieux, & s'appelle San Mamma, l'Egliſe eſt belle & toute pavée de marbre, & les murailles même en ſont revêtuës, mais elle eſt mal entretenuë. Outre l'Egliſe Cathedrale, les Je-

Lieu de l'abandonnement d'Ariadne par Theſée.

Jeſuites ont auſſi une méchante maiſon dans le Chateau, & les Grecs y tiennent une Chapelle qui étoit autrefois aux Ducs; il y a des Recollets hors la ville, & des Capucins, qui y font grand progrès pour la foi Catholique. Les habitans de Nixia ont entr'eux de grandes haines, de ſorte qu'ils ne ſe parlent point juſqu'à la mort, mais les femmes ſont plus obſtinées que les hommes, & ſe mêlent fort des affaires d'autrui. Ces femmes portent plus de dix robbes l'une ſur l'autre, de ſorte qu'à peine peuvent-elles cheminer, & leurs ſouliers ſont ſi étroits, que le pié ni ſauroit preſque entrer, mais elles ſont aſſez honnêtes femmes. Cette Ile paie ſon tribut de la vente de ſes vins, fromages, & ſoïe.

CHAPITRE LXVII.

DES ILES DE PARO, DELOS, Mycone, Tine, & Nio.

ENviron à ſix milles loin de Nixia eſt l'Ile de Paro, jadis Paros, qui a trois chateaux, pluſieurs villages, un bon port pour toute ſorte de vaiſſeaux, de belles Egliſes & pluſieurs Prêtres & Moines Grecs, elle a cinquante milles de circuit. Il y a environ ſix mille ames. On a trouvé en cette Ile pluſieurs ſtatuës, coffres de marbre & autres antiqui- **Paro, Ile.**

tiquitez, qui ont été enlevées par un Gentilhomme Anglois, comme celles qu'il a pû avoir des autres Iles, & principalement de Delos, appellé maintenant Sdrille, jadis ſi celèbre pour l'Oracle d'Apollon, & où il y avoit autrefois tant de Statuës des Anciens Dieux, maintenant il n'y a plus qu'une ſtatuë couchée par terre, repreſentant une femme, qui eſt ſi grande, que s'aſſeiant ſur ſes épaules on ne ſauroit atteindre à ſa tête avec les mains, & il n'y a rien de rompu qu'un bras. Cette Ile a quatorze milles de circuit: à l'entour de ces petites Iles il y a pluſieurs ports qui ne ſont habitez que par des Connils, les Corſaires s'y retirent ordinairement Un peu plus loin eſt l'Ile de Mycone, autrefois Myconus, qui étoit fort habitée, mais elle eſt preſque abandonnée à preſent à cauſe des grandes perſecutions que les Turcs leur faiſoient, elle a trente milles de circuit. Vis-à-vis de cette Ile eſt l'Ile de Tine, jadis Tenes, qui appartient aux Venitiens, elle eſt fort peuplée, & a un Château très-fort, bati ſur un haut rocher, & les maiſons ſont l'une au deſſus de l'autre. Cette Ile a quarante milles de circuit. Elle abonde en vivres & en ſoïe, mais elle eſt ſi peuplée que pluſieurs ſont obligez d'aller chercher leur vie ailleurs, comme à Chio ou à Smirne. Il y a un Evêque Latin. Les femmes y ſont bien fai-

Delos ou Sdrille, Ile.

Mycone, Ile.

Tine, ou Tenes, Ile.

faites, & aſſez courtoiſes. Pour aller à Santorini ou paſſe par l'Ile de Nio, appellée autrefois Oliarus, habitée depuis peu de tems par les Albanois, qui eſt une nation barbare & belliqueuſe, ils vont toute la nuit armez ſur le bord de la mer. Leurs campagnes ſont fort fertiles de toutes choſes, il y a des bois fort épais de chênes & d'autres ſortes d'arbres, qu'ils coupent pour vendre en divers endroits, & particuliérement à ceux de Santorini qui en ont bon beſoin, comme nous dirons ci-après. Le port de cette Ile eſt bon.

Nio, ou Oliarus, Ile.

CHAPITRE LXVIII.

DE L'ILE DE SANTORINI.

L'Ile de Santorini, dont le nom ancien eſt Theraſia, a trente ſix milles de tour, & eſt éloignée de ſoixante milles de Candie, d'où l'on voit ſon terroir: il y a dans cette Ile pluſieurs Châteaux, & premiérement celui de St. Nicolas, ſitué ſur une pointe de l'Ile. Ce lieu eſt affreux, car outre qu'il eſt fort élevé, les maiſons y ſont bâties ſur le penchant de rochers noirs & brûlez. Il y a un Evêque Grec qui y fait ſa reſidence, avec environ cinq cent ames, mais la plupart demeurent dans des grottes qu'ils ont faites ſous la terre, qui eſt fort legere & aiſée à remuer,

Santorini ou Theraſia, Ile.

St. Nicolas, château.

étant toute de pierre de ponce, & c'eſt une choſe aſſez plaiſante, de voir les terres cultivées & habitées par deſſous, de ſorte qu'on en voit ſortir les hommes comme des connils. Mais Scaro eſt un château encore bien plus affreux que celui de St. Nicolas, tant pour ſa hauteur, que pour ſa ſolitude, & il faut ſe ſervir des piez & des mains pour y grimper, encore faut-il prendre garde qu'il ne tombe point d'en haut quelque groſſe pierre qui tueroit ceux qui monteroient, car on ne ſauroit ſe retirer pour l'éviter. Ce château a environ cent cinquante maiſons, bâties à l'entour d'une roche qui les ſurpaſſe en hauteur, ſur laquelle il y avoit autrefois pluſieurs maiſons, & même les Grecs y conſervent une Egliſe, qui étoit autrefois aux Latins, dans laquelle ſont deux tableaux d'argent maſſif, l'un de la Vierge, & l'autre de Saint Michel. Cette roche eſt ſoutenuë de murailles, de peur qu'elle ne tombe ſur les maiſons, car elle en tueroit tous les habitans qui ſont au nombre de cinq cent. L'Evêque Latin demeure en ce lieu Hors de Scaro, à moitié chemin pour aller à un autre château appellé Pirgo, on trouve une Chapelle de la Vierge avec pluſieurs grandes grottes, où il demeure environ deux cent perſonnes. Mais pour aller de Scaro à Pirgo, il faut monter avec grande peine une montagne, de laquelle on découvre

Scaro, château.

Pirgo, château.

vre toute l'Ile & la plaine cultivée & plantée de vignes, mais de peu d'arbres, ſi ce n'eſt de figuiers & de meuriers blancs. Ils recueillent de leurs vignes aſſez de vin pour l'uſage de tous ceux de l'Ile, & pour en charger encore des vaiſſeaux qui y viennent quelquefois. Ils en conduiſent à Chio, Smirne, & autres lieux : ils font des toiles de toutes ſortes, de la vente deſquelles ils païent leur tribut. Il y a en ce lieu mille perſonnes, preſque tous Grecs, & c'eſt là que ſe tient le Cady. Leurs maiſons ſont bien baties, toutes blanches, en forme ronde, & ceintes de murailles, de ſorte qu'on ne les voit point, & il ſemble que ce ne ſoit qu'une tour. Il y a à Scaro un Monaſtêre de Religieuſes du Rit Latin, de l'Ordre de St. Dominique, mais elles ſont mal logées à cauſe que le lieu eſt étroit, & l'air y eſt mauvais. Leur Egliſe eſt bien entretenuë & ſervie d'un Prêtre leur Chapelain. Entre Pirgo & un autre lieu appellé Nebrio, eſt une Montagne appellée la montagne de St. Etienne, ſur laquelle ſe voient pluſieurs coffres de marbre couverts, & des pièces de ſtatuës, des grottes chaudes, & les murailles de la premiere ville qui étoit là-deſſus, appellée la Fameuſe. On y voit auſſi trois ſtatuës d'une grande longueur couchées par terre, qui n'ont pû être emportées par un certain Candiot qui enleva tou-

Nebrio, Mont de St. Etienne.

La Fameuſe, ville.

toutes les antiquitez de cette Ile, & on dit qu'il y trouva pluſieurs monoies d'or & d'argent. Il y avoit autrefois une femme qui demeuroit ſur cette montagne, laquelle entretint tout le peuple de vivres pendant une année de peſte & de famine, & il y a apparence que ces ſtatuës furent dreſſées en l'honneur de cette bonne Dame. Il y a encore à l'autre pointe de l'Ile, qui eſt en forme de demi-lune, un Chateau appellé Crotiri, qui eſt habité d'environ cent cinquante perſonnes. Il y a par la campagne ſept villages, peu habitez: les habitans de cette Ile vivent avec fort peu de délicateſſe. Leur pain qu'ils appellent ſchiſes, eſt du biſcuit fait de moitié blé & moitié orge, noir comme la poix, & ſi rude qu'on ne le peut preſque avaler: ils ne chauffent le four que deux fois l'an, auquel tems ils font ce biſcuit qu'ils portent à la maiſon avec grande veneration, peut-être font-ils cela à cauſe qu'ils n'ont point du tout de bois, car ils le font venir de Nio, & ils l'achetent à la livre. Ils n'ont point de viande, ſi quelque corbeau par miracle ne leur en apporte; ils ont pourtant quelque bétail qui leur fournit quelque peu de fromage: pour du poiſſon, ils n'en ſauroient avoir parce que leur mer n'a point de fond. On trouve aux Bourgs quelques volailles & quelques œufs, mais c'eſt une gran-

Crotiri, château.

Schiſes, pain.

grande peine de monter & de décendre ces facheuſes roches. Les viandes ſalées leur ſont des reliques ; & ils ne mangent autre choſe que des féves & des pois, des œufs, & du biſcuit. Ils n'ont point de fruits, ou s'il y en a, c'eſt bien peu. Ils ont aſſez de raiſins dans la ſaiſon. Ils ne ſavent ce que c'eſt que Medecins, Chirurgiens, Apoticaires, & autres telles ſortes de gens. Ils ſont fort vaillans, & ils ſe peuvent défendre contre leurs ennemis avec des pierres, principalement de Scaro, il ſuffit d'un homme pour en faire précipiter autant qu'il en voudroit monter. Tous ceux qui ne ſortent point hors de l'Ile, menent une vie de poltron, car ils ne font que boire, manger, dormir & jouër aux cartes : Voilà tout ce qu'on peut dire de cette Ile, qui ſemble un enfer, car on voit la mer du port, & de la côte toute noire & brûlée d'un petit écueil, qui paroît depuis environ ſoixante ans, & d'où on vit ſortir en ce tems-là une grande flamme, qui y a laiſſé une ouverture ſi profonde, que ſi on jette une pierre, on ne l'entend point tomber. Mais ce qui eſt arrivé depuis en ce port, n'eſt pas moins étonnant, je le rapporterai ici comme je l'ai apris de diverſes perſonnes en pluſieurs endroits. Il y a environ 18. ans que durant la nuit d'un certain Dimanche, commença dans le port de Santorini un très-grand bruit

Accident extraordinaire à Santorini.

lequel s'entendit juſqu'à Chio, qui en eſt éloigné de plus de deux cent milles, mais de telle ſorte qu'on crut à Chio, que c'étoit l'armée Venitienne qui combatoit contre celle des Turcs, ce qui fit que dès le matin chacun monta aux lieux les plus élevez pour en être ſpectateur, & je me ſouviens que le Reverend Pere Bernard Superieur des Capucins de Chio, homme vénerable, & très-digne de foi, me conta qu'il y avoit été trompé comme les autres, car il crut auſſi-bien qu'eux entendre pluſieurs coups de canon; cependant ils ne virent rien, & en effet ce fut un feu qui ſe prit dans la terre du fond du port de Santorini, & y fit un tel effet, que depuis le matin juſqu'au ſoir il ſortit du fond de la mer quantité de pierres de ponce, qui montoient en haut avec tant de roideur & tant de bruit, qu'on eût dit que c'étoient autant de coups de canon, & cela infecta tellement l'air, que dans ladite Ile de Santorini, il mourut quantité de perſonnes, & pluſieurs de la même Ile en perdirent la vuë, qu'ils recouvrerent pourtant quelques jours après; cette infection s'étendit auſſi loin que le bruit qui l'avoit precedé, car non ſeulement dans cette Ile, mais même à Chio, & à Smirne, tout l'argent devint rouge, ſoit qu'il fut dans les coffres ou dans les poches ; & nos Religieux demeurant en ces lieux-là me dirent que tous leurs calices en étoient devenus rouges. Au bout de quelques jours cette infection ſe diſſipa, & l'Argent reprit ſa premiére couleur. Ces pierres de ponce qui ſortirent de là couvrirent tellement la mer de l'Archipel, que durant quelque tems quand il regnoit de certains vents, il y avoit des ports qui en étoient bouchez, en façon qu'il n'en pouvoit ſortir aucune barque, pour petite qu'elle fut, que ceux qui étoient dedans ne s'ouvriſſent le chemin au travers de ces pierres de ponce avec quelques pieux ; & on en voit encore à preſent par toute la mer Mediterranée, mais en petite quantité ; cela s'étant diſperſé çà & là. Seneque raconte en une de ces Epîtres que Santorini eſt bâtie ſur des mines de ſouphre, & ce ſont elles qui fourniſſent aſſurément la matiére pour allumer ce feu. On dit qu'Alexandre le Grand meſura la mer en cet endroit, & n'y trouva point de fonds. Il y a pourtant une petite Ile appellé Fireſia, à la pointe de laquelle on peut donner fonds, & point en aucun autre endroit. Fireſia, petite Ile.

CHAPITRE LXIX.

DES ILES DE POLICANDRE, Milo, Siſanto, Thermia, Ajora, & Scyro.

Policandre, Ile.

L'Ile de Policandre a dix-huit milles de tour ; c'eſt un lieu aſſez divertiſſant, il y a à trois milles de la mer un village qui a cent maiſons, où ſont logées trois cent perſonnes ; pour y aller il faut paſſer par une vallée & par des rochers, & il n'y a point dans l'Ile d'autres maiſons : il y a trois Egliſes bien bâties, & deux Monaſtères, l'un d'hommes, & l'autre de femmes. Celui des hommes eſt fort bien ſitué ; il eſt dedié à la Vierge, il y a un petit jardin ataché à l'Egliſe, avec une Cîterne dont l'eau eſt excellente, & dans ce même jardin il y a une ſtatuë ſans tête, faite à l'Apoſtolique, il y en a encore d'autres dans les murailles qui tiennent lieu d'autres pierres : l'autre Monaſtère eſt de femmes, qui n'ont aucune règle ni obſervance, & qui vivent comme la nature leur enſeigne, leur Egliſe eſt dediée à St Jean, & un Religieux y dit la Meſſe toutes les Fêtes & Dimanches. Cette Ile païe ſon tribut de l'argent qu'elle tire de l'orge, coton, toile, & fromages qu'ils font. Le château eſt ſur une montagne fort haute, mais toutes les maiſons en ſont ruïnées, excepté une chapelle de St. Michel Archange ; de là on voit toutes les autres Iles de l'Archipel : les habitans de cette Ile ſont fort honnêtes gens, courtois & civils, principalement les femmes, qui ſont fort bienfaites, ils vivent aſſez bien, aiant de fort bon pain, des volailles, des moutons, & autres choſes neceſſaires ; ils ne recueillent point de vin, mais on leur en apporte de Santorini, qui n'en eſt éloigné que de trente milles. Ils n'ont ni Medecins, ni Chirurgiens, ni aucune autre ſorte de métier : le port de cette Ile eſt aſſez bon, mais les Maniottes & autres Corſaires y vont ſouvent, & logent à terre dans une Egliſe qui eſt ſur le rivage de la mer.

L'Ile de Milo eſt ainſi appellée de Mylos, qui en Grec vulgaire veut dire, Moulin, à cauſe qu'il y a quantité de moulins à vent, & auſſi parce qu'ils en tirent les meules de moulin. Cette Ile a trente ſix milles de tour ; il y a peu de montagnes, & elle eſt abondante en toutes choſes, rendant tous les ans mille muids de vin, & ſes habitans trafiquent en Candie, Veniſe, & autres lieux : ils ont une miniere de ſouphre, & beaucoup de pierre de ponce, & cela eſt affermé à un habitant du lieu pour quinze cent piaſtres tous les ans : à trois milles de la Ville il y a des veines chaudes de ſouphre, où toutes ſortes de perſonnes vont de pluſieurs endroits ſe laver, & plu- Milo, Ile.

Bain d'eau tiede qui s'étend juſqu'à ſix milles.

pluſieurs y recouvrent la ſanté : le port a ſix milles de long, & trois de large, & cent pas d'eau : à deux milles dudit port on voit une grotte faite comme une grande chambre, dans laquelle il y a de l'eau tiède, qui rend tant de chaleur, qu'un bain artificiel ne feroit pas tant ſuer : ils diſent que l'eau de cette grotte correſpond à l'Egliſe de St. Conſtantin, qui eſt éloignée de ſix milles de la ville vers la Tramontane, & pour preuve de cela, ils mirent un jour une taſſe d'argent dans ce bain, & ils la retrouverent dans la fontaine de ladite Egliſe de St. Conſtantin. Il y a dans cette Ile une ville, où demeurent deux mille cinq cent perſonnes, & un vieux Château, habité de cinq cent autres : la ville eſt ſituée dans une plaine, avec un Château au milieu, mais non habité : il y a un Evêque Latin, & un Evêque Grec, la Cathedrale Latine eſt hors de la ville, dediée à Saint Pierre, mais il n'y a aucun ornement, & l'Evêque Latin celèbre dans une chapelle qui eſt jointe avec une Egliſe des Grecs ; cet Evêque a beaucoup de decimes, qu'il partage avec l'Evêque Grec ; en prenant deux tiers, & l'Evêque Grec l'autre tiers : l'Evêque Grec a pluſieurs Egliſes bien bâties & bien entretenuës, & pluſieurs Prêtres : les habitans de cette Ile ſont preſque tous Grecs, qui ſont fort à leur aiſe, civils, mais très-méchans, & perfides: L'habillement de leurs ſemmes eſt fort laid, elles parlent très-mal, & ne peuvent prononcer la lettre l. Elles ſont fort charitables aux Etrangers: ils vivent aſſez commodément, aiant de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, mais ils n'ont ni Medecins, ni Chirurgiens, ni autres ſemblables: il n'y a point dans cette Ile de Turcs, & elle eſt gouvernée par quatre Deputez de la ville. A demi mille de Milo eſt l'Ile dite Chimolo ou Argentara, qui a un bon port, il y a environ deux cent ames dans un village, qui fut brûlé des Corſaires l'an 1638. Ces pauvres gens vivent en grande miſere. L'Ile de Sifanto ou Sifano, jadis Sifnus, a trente ſix milles de tour, il y a un Château ſur une montagne, lequel a doubles murailles, il eſt habité de trois milles ames, il n'y a point dans toute l'Ile d'autres maiſons, ſi ce n'eſt à la campagne quelques-unes de particuliers: il n'y a point d'eau à ce Château: & on la prend dans la plaine, au deſſous dudit Château, le port n'eſt pas bon pour les barques; c'eſt pourquoi, ils ont proche de la mer des magaſins où ils mettent les marchandiſes, puis ils tirent les barques à terre. Il y a un autre port qui eſt bon, mais il eſt à cinq milles de là. Cette Ile étoit autrefois à la famille de Gozadini, comme on voit par une inſcription de 1450. qui eſt

Chimolo ou Argentara, Ile.

Sifanto ou Sifnus, Ile.

Famille de Gozadini.

ſur une colonne de marbre à l'entrée de la porte : il y a un Evêque Latin & un Vicaire Grec, la Chapelle de l'Evêque Latin eſt petite, & fort pauvre : il y a auſſi un Monaſtêre de Grecs, bâti ſur une montagne. Il n'y a en cette Ile aucun lieu de récreation, & il n'y a point d'autre antiquité, qu'un grand coffre de marbre blanc, avec des têtes de beuf deſſus, & des feſtons de fruits. Cette Ile ne rapporte pas des vivres pour plus de deux mois de l'année, & les Habitans ſe pourvoient ailleurs, pour les autres mois, avec de petites barques qu'ils font en cette même Ile. Ils diſent qu'ils ont une Miniere de plomb, & une d'or : ils ſont très-méchans, les femmes y vont le viſage couvert, & ſont honnêtes femmes, il n'y a point d'autres Artiſans, que des Tiſſerans, Cordonniers, Menuiſiers & autres ſemblables.

Thermia, Ile. L'Ile de Thermia a 36. milles de tour, elle eſt ainſi appellée de Therma, qui en Grec veut dire eau chaude, à cauſe des ſources d'eau chaude qu'on y voit près de la mer dans une plaine, & dont les malades reçoivent beaucoup de ſoulagement. La ville a environ trois cent maiſons, qui font deux mille ames, il y a quinze Egliſes Greques, & un Evêque Grec, qui reſide à Zia ſix mois de l'année & ſix mois à Thermia. Il y avoit autrefois un Evêque Latin, mais étant parti de l'Ile, les Albanois uſurperent tout, ne ſe trouvant ni inventaire, ni autre écriture: il n'y a rien de remarquable que les bains ſuſdits, il y a un vieux Château, & un Village aſſez grand, appellé Meſi. Cette Ile eſt preſque toute en plaine, & a peu d'arbres, & toutefois elle eſt fertile & abondante en toutes choſes. Ses Habitans ſont honnêtes gens, ils trafiquent par tout de toiles, fils, & autres choſes, de l'argent qu'ils en retirent ils païent leur tribut; la monoie de Turquie n'y paſſe point, mais ſeulement celle de Veniſe, comme dans pluſieurs autres Iles ſemblables, excepté à Naxia, Andro, & Scyra, où celle de Turquie paſſe, les femmes de Thermia ſont honnêtes femmes, bien faites & vêtuës fort joliment: on fait en cette Ile aſſez bonne chere. Il y a un Cady qui y commande, avec quatre Procureurs pris des Bourgeois de la ville.

Meſi, village.

Ajora eſt une petite Ile qui a dix huit milles de tour, elle eſt de la dépendance de l'Ile de Scyra, dont les Habitans y entretiennent quelques Bergers pour paître pluſieurs brebis. Il y a quatre Egliſes, où on ne fait le ſervice qu'une fois l'an, ſavoir à Pâques, & les Bergers y communient alors: elle n'eſt point cultivée, parce que les Corſaires en enlevent les beufs, & quelquefois auſſi les troupeaux.

Ajora, petite Ile.

Scyra, Ile.

L'Ile de Scyra, qui en Grec vulgaire veut dire Signora ou maîtreſſe, eſt ainſi appellée, parce qu'elle commande par ſa hauteur toutes les autres Iles, ſe trouvant preſque au milieu d'elles ; elle a trente ſix milles de tour, ſon terroir a peu d'arbres, & eſt ſec, & toutefois il abonde en toutes choſes, y aïant dequoi vivre, tant en viande & venaiſon qu'en poiſſon. L'eau ſe prend à une ſource un peu écartée de la ville ; mais auſſi elle eſt très-bonne. Ils n'ont point de villages de conſequence, ſeulement quelques maiſons dans la campagne par ci par là. Les Habitans de cette Ile ſont devotieux, & principalement les femmes qui ſont fort ſimples : il y a toutefois parmi eux bien des envies & des haines, qui naiſſent de l'oppreſſion qu'ils ſouffrent journellement des Turcs, & de leur pauvreté commune : ils ſont preſque tous Latins, & il y a pluſieurs Egliſes, dont la Cathedrale eſt au ſommet de la ville, dediée à St. George, & ſervie par pluſieurs Prêtres, qui ont pour Superieur un Evêque Latin, qui vit de ſon revenu & de decimes : mais il y a de ces Egliſes qui ſont ſi mal entretenuës, qu'elles ſemblent des magazins plutôt que des Egliſes, les Peres Capucins, au détriment des Schiſmatiques & Heretiques, y font un merveilleux fruit par leurs continuelles prédications, ils y font le Catechiſme, & inſtrui-

ſent

ſont les enfans, qui ont l'eſprit fort ſubtil, & prompt à aprendre. Ils y confeſſent fort ſouvent, leur Egliſe eſt dediée à St. Jean, elle a été bâtie aux dépens du public. Il y a encore une autre Egliſe dediée à la Vierge, ſervie par des Religieuſes de l'Ordre de St. Dominique. On voit à ſix milles de la ville un petit jardin, où ſont quelques piez d'orangers, & quelques ſources, avec une Chapelle dediée à la Vierge, où demeure ordinairement quelque Hermite. Ils n'ont point de lieux curieux, ni de promenades.

CHAPITRE LXX.

DES ILES DE SAMOS ET DE Nicaria.

APrès avoir attendu fort long-tems un paſſage pour l'Egypte, il s'en préſenta enfin un d'une groſſe Saïque qui alloit à Roſſette: ces Saïques ſont comme de groſſes Barques aiant le corps tout rond, & l'arbre de maeſtre fort gros & fort haut. Ces bâtimens portent beaucoup de marchandiſes: mais ils ne vont guères vîte, à moins qu'ils n'aient le vent en poupe, ou plutôt ils ne vont point autrement, car ils ne ſauroient aller à la bouline: les Grecs ne ſe ſervent pas d'autres bâtimens pour trafiquer, tant en la mer blanche, qu'en la mer noire, d'où vient

Ce que c'eſt que Saïques.

qu'il y en a grande quantité; mais auſſi les Corſaires Chrêtiens en prennent beaucoup. Je parlai au Capitaine de cette Saïque, qui étoit un Janiſſaire, il me promit de m'avertir quand le tems ſeroit bon pour partir, mais pour être plus à mon aiſe, je loüai la chambre de l'Ecrivain, qui étoit ſur le haut de la poupe, & ſi petite, que quand j'y étois couché avec mon valet, il ne reſtoit pas demi-pié de place. Enſuite je m'appliquai à faire promptement toutes mes proviſions, ſans oublier celle d'un Capot pour moi & d'un pour mon valet. Un Capot eſt un certain habillement de guerre doublé de même étoffe, fait en forme de camiſolle, venant juſqu'aux genoux, il y a des manches où on paſſe les bras, & on met la tête dans un capuchon qui y eſt ataché. Tous les Mariniers ont des Capots, & ce meuble me ſemble ſi neceſſaire, non ſeulement aux Mariniers, mais à tous ceux qui vont ſur la mer, que je ne ſai comment on s'en peut paſſer en un long voiage: on s'en ſert en un beſoin pour matelas & pour couverture: avec un Capot vous vous pouvez aſſeoir & coucher où vous vous trouvez, & ſans cela vous poiſſez tous vos habits: s'il pleut ou vente, vous pouvez aller à l'air avec vôtre Capot, & vous ne craignez deſſous un Capot ni l'eau ni le froid. J'ai trouvé ce vêtement ſi commode, & j'en ai reçû

Ce que c'eſt que Capot.

tant de ſervice, que j'ai crû lui devoir ici deux mots de recommandation. M'étant donc pourvû de tout ce que je crus neceſſaire pour un aſſez long voiage, quoi qu'on me fit eſperer qu'au bout de huit ou dix jours nous ſerions en Egypte, je m'embarquai le Mecredi quinziéme Novembre ſur les trois heures après midi, & une heure après nous ſortîmes du port de Chio avec le vent de tramontane. Nous ne fimes pas beaucoup de chemin ce jour-là. Le Jeudi 16. Novembre au matin le vent ceſſa, & nous laiſſa devant l'Ile de Samos, qui eſt éloignée de Chio de ſoixante milles. Cette Ile eſt fort ſterile, à ce que j'en pus voir, elle eſt illuſtre pour avoir donné la naiſſance à Pythagore ce grand Philoſophe, & à Polycrate ſi renommé pour ſon bon-heur, & à une Sibyle. Elle a quatre vingt milles de tour. Aſſez près & vis-à-vis de Samos eſt l'Ile de Nicaria, appellée jadis Icaria d'Icare fils de Dedale, elle eſt plus longue que large, ſon terroir eſt fort ſec, & ce ſont toutes roches fort hautes, dans leſquelles ſont les maiſons des Habitans, qui ſont bien trois milles ames, tous fort pauvres, & mal vêtus, ils s'adonnent fort à nager, & à tirer les éponges du fond de la mer, & même les hardes & les marchandiſes des vaiſſeaux qui ſe perdent; & on ne marie point en cette Ile les garçons, qu'ils ne ſachent aller au

Partement de Chio.

Samos, Ile.

Pythagore.

Polycrate.

Sibyle de Samos.

Nicarie, ou Icaria, Ile.

A qui l'on marie les filles à Nicaria.

moins huit braſſées dans l'eau, & il faut qu'ils en apportent quelque témoignage; & quand un Papas ou quelqu'autre des plus riches de l'Ile veut marier ſa fille, il prend un jour, auquel il promet ſa fille au meilleur nageur, auſſi-tôt tous les garçons ſe dépouillent tous nuds devant tout le monde, la fille y étant preſente, & ſe jettent dans l'eau, & celui qui demeure le plus long-tems deſſous, c'eſt lui qui épouſe la fille, il ſemble que ces gens-là ſoient plus poiſſons qu'hommes. Ils paient leur tribut au Grand Seigneur en éponges, & ce ſont eux qui en fourniſſent toute la Turquie.... Cette Ile n'a point de port pour les grands vaiſſeaux, mais ſeulement pour les petites barques, avec leſquelles ils vont vendre à Chio du miel, de la cire, des vins blancs comme de l'eau, qui ſe rendent par l'urine auſſi-tôt qu'on les à bus, & autres marchandiſes ſemblables: leurs vignes ſont deçà, delà, parmi les rochers, appuiées ſur des arbres. Dans cette Ile le monde eſt renverſé, car les femmes y ſont les maîtreſſes; auſſi-tôt que le mari eſt arrivé de quelque part, ſa femme va à la marine prendre les rames, qu'elle porte à la maiſon, avec les autres hardes, après cela le mari ne diſpoſe de rien ſans permiſſion. Du tems des Empereurs de Conſtantinople on envoioit en exil en cette Ile les gens de condition qui le meritoient.

toient: les habitans de cette Ile ſont bien-faits & forts, mais pour revenir à la mer, nous fimes nôtre poſſible pour dépaſſer cette Ile, & aller prendre port à Stanchio, mais le Siroc ou Sud-eſt qui ſe leva peu de tems après, nous en empêcha bien, & quoi que nous allaſſions & vinſſions ſur les voltes juſqu'au ſoir, nous n'avançâmes point, c'eſt pourquoi nous reſolûmes de retourner en arriére, ce que nous fimes une heure avant la nuit, voiant que le Siroc ſe faiſoit toûjours plus frais: la nuit étant venuë, nous eumes quantité d'éclairs, cependant je m'arrêtois à conſiderer fort attentivement Samos, & voiant en terre une lumiére qui me ſembloit être une chandelle, je m'enquis d'un honnête homme de Chio, Catholique Romain avec qui j'avois fait amitié, ce que c'étoit, il me répondit que cette lumiére ſe voioit toutes les nuits au même endroit, qu'y aiant paſſé dix ou ou douze fois de nuit, il l'avoit toûjours vûë, que toutefois il n'y avoit aucune maiſon ni arbre, ce qui a fait que pluſieurs perſonnes y ont été à diverſes fois, pour chercher cette lumiere, qu'ils n'ont jamais trouvée, la voiant de loin, & la perdant dès qu'ils en approchoient, & qu'il y a là environ au lieu où on voit cette lumiere, une ancienne Egliſe de Chrêtiens toute ruinée, ce qui fait croire que cette lumiere a quelque myſtère. Quand cet hom-

Lumiere que perſonne n'allume.

homme m'eut dit toutes ces choſes, je crus qu'il ſe railloit de moi, & je m'en allai à la chambre du Capitaine, auquel aiant fait la même demande, quoi qu'il fut Turc, il me conta la même choſe que cet honnête homme Chiot, & Patron de la Saïque, qui étoit Grec, ce qui fit que je regardai cette lumiere plus attentivement qu'auparavant, je la conſiderai durant une heure, elle me ſembloit être environ deux cent pas en terre, ſur la partie de l'Ile qui regarde le ponent, vis-à-vis de l'Ile de Nacaria ou Nicaria, je la voiois ſe hauſſer & baiſſer comme une chandelle, je me ſouvins que des Religieux de Niamoni de l'Ile de Chio m'avoient conté une choſe toute pareille de la fondation de leur Egliſe. Après avoir bien conſideré cette lumiere, je m'allai coucher ſur les onze heures, le vent ſe fit plus frais environ minuit, s'obſcurciſſant de telle ſorte, qu'on ne voioit pas à ſix pas de ſoi, & cependant nous étions en un lieu dangereux, c'étoit entre Samos & Nicaria, de ſorte que nous avions ſujet d'aprehender que la Saïque ne ſe briſât contre l'une de ces deux Iles: enſuite il tomba quantité de pluïe, mais de ces pluïes de bouraſques, qui ſont très-fortes, & incommodent beaucoup les mariniers, & outre cela, de grands coups de tonnerre, qui retentiſſant horriblement entre ces Iles, faiſoient avec le bruit des flots un tintamarre épouvantable : cependant la ſentine s'empliſſoit, ce qui ne donnoit pas peu d'occupation aux mariniers, qui d'ailleurs n'en manquoient pas ; nous étions encore menacez d'un autre danger, car on avoit laiſſé le Caïque ataché à la poupe de la Saïque, & comme il étoit pouſſé par les ondes avec violence, il donnoit contre la Saïque de grands coups de ſa prouë, ce qui pouvoit rompre la Saïque, & la couler à fond, comme il y a eu beaucoup de vaiſſeaux perdus de cette ſorte, même dans des ports ; on ne pouvoit pourtant le retirer, & il donna tant de coups, que toute ſa prouë étoit rompuë, il faiſoit ſur la Saïque ſi gliſſant, que les mariniers tomboient à chaque bout de champ, il en tomba à diverſes fois trois dans la mer, mais comme on étoit diligent à leur jetter des cordes, ils furent auſſi-tôt retirez : enfin le jour vint avec un brouïllard ſi épais, que nous fûmes encore plus de trois heures ſans voir la terre : après cela nous découvrîmes Chio ſur les dix heures du matin, & nous entrâmes dans ſon port le même jour Vendredi dix ſeptiéme Novembre un peu après midi : nôtre Capitaine voiant le tems contraire, avoit propoſé d'aller ancrer au port de Scala nova, que les Turcs appellent Couſchadaſi, & je le ſouhaitois fort, parce que j'euſſe été à Ephè-

Scala nova ou Couſchadaſi, port.

ſe, qui n'en eſt éloignée que d'une demi-journée, mais il y eut des Chiots qui lui répreſenterent que l'entrée du port de Scala nova étoit dangereuſe par ce tems-là, pour moi je croi qu'en effet c'eſt qu'ils aimoient mieux attendre le beau tems dans leur ville, qu'en un autre endroit : d'abord que je fus à Chio, je ne manquai pas de parler à nôtre Vice-Conſul de la lumiere que j'avois vuë dans l'Ile de Samos, & il m'en dit tout ce que les autres m'en avoient dit & qu'il avoit été lui même avec d'autres la chercher, mais qu'en l'approchant il l'avoit toûjours perduë.

CHAPITRE LXXI.

DE L'ILE de STANCHIO & de BODROU.

NOus attendîmes à Chio, le beau tems avec grande impatience, cependant le Siroc dura juſqu'au Mardi 28. Novembre, & la Tramontane s'éleva avec le jour; nous ne perdîmes pas cette occaſion, & nous étant rembarquez nous partîmes le même jour ſur les quatre heures après midi, & paſſâmes le Mecredi 29. Novembre après minuit devant Samos. Sur le matin le vent ceſſa un peu, & toutefois nous arrivâmes à environ une heure après midi à Stanchio, autrement Iſola longa, éloignée de Samos de quatre vingts-dix milles, & jettâmes l'ancre pour faire eau : Stanchio ou Iſola longa, Ile.

nous autres Chrêtiens ne deſcendîmes point à terre, parce qu'il y étoit arrivé depuis peu huit cent Eſpahis, pour tenir cette Ile en ſûreté des Venitiens; & comme ces gens faiſoient les Diables, & mettoient leurs chevaux dans les Egliſes des Grecs, ils nous euſſent maltraittez, tant ils avoient alors de haine contre les Francs. Cette Ile appellée autrefois Coos, & à preſent nommée des Turcs Stanchio, & des Francs Lango, ou Iſola longa, a ſeptante milles de tour; elle eſt fort fertile, ſpecialement en bons vins, le païs en paroît aſſez beau, il y a à la marine ſur le port un château d'aſſez belle apparence, la ville eſt derriere, qui ne paroît pas grand' choſe; il y a un arbre qui a une grande étenduë, & donne de l'ombre prodigieuſement: il peut donner facilement le couvert à deux milles hommes, ſes branches ſont ſoutenuës de pluſieurs colonnes de pierres & pilliers de bois, & il y a deſſous pluſieurs boutiques de barbiers, cahvez & autres ſemblables, & pluſieurs bancs pour s'aſſeoir. Cet arbre eſt comme les ſycomores, excepté que ſon fruit eſt comme des chateignes, & ſert à tanner les cuirs. Il y avoit autrefois en cette Ile un fameux temple d'Eſculape; elle eſt encore illuſtre d'avoir été la Patrie d'Hypocrate, Prince des Medecins; & d'Appelles, Prince des Peintres. Les Chevaliers de Malte ont te-

Arbre d'extraordinaire étenduë.

Patrie d'Hypocrate & d'Appelles.

nu cette Ile autrefois du tems qu'ils étoient maîtres de Rhodes; & on m'a dit qu'il y en avoit encore beaucoup de monumens. Après avoir fait eau à Stanchio, nous en partîmes le même jour après ſoleil couché avec un bon vent de Tramontane, qui s'allentit bien-tôt. Le lendemain Jeudi trentiéme Novembre ſur les neuf à dix heures la ſentinelle aiant aperçû une voile qui venoit du côté de Rhodes ſur nous, nous crûmes que c'étoit un Corſaire de Malte, & quelque tems après nous connûmes que nous ne nous étions pas trompez, c'eſt pourquoi nous retournâmes en arriere avec un vent de Lebêche ou Sud-Oueſt qui ſe leva bien frais & allâmes jetter l'anchre à Bodrou, nous ne voulûmes pas aller donner fonds à Stanchio, parce que les vaiſſeaux n'y ſont pas à couvert du Siroc.

Bodrou, château.

Bodrou eſt un Château en terre ferme, vis-à-vis de l'Ile de Stanchio, qui n'en eſt éloignée que de douze milles: Il y a un bon port, bien fermé, où l'on entre du côté de Lebêche, mais les Turcs l'ont laiſſé emplir de bouë avec le tems, de ſorte qu'il n'y a plus de fond pour les grands vaiſſeaux. Nous deſcendîmes en terre le lendemain Vendredi premier Decembre au matin, & allâmes au Château pour acheter quelques rafraîchiſſemens.

Il faut paſſer ſept portes avant que d'entrer en cette place. Au deſſus de chaque porte il y a quantité d'Armoiries, ce ſont peut-être de ceux qui ont commandé la place durant qu'elle appartenoit aux Chevaliers de Rhodes, car à quelques-unes il y a des Croix de Malte, & toutes les murailles en ſont couvertes, & je croi qu'il y a plus de trois cent écuſſons, qui paroiſſent nouvellement faits. Après avoir paſſé la ſeconde porte, il y a à main droite à terre la Statuë d'un homme armé, mais la tête y manque, & au deſſus contre la muraille ſont des bas reliefs fort bien taillez. Au deſſus de la troiſiéme porte en dedans eſt écrit deſſous certaines armoiries, *Propter fidem Catholicam tenemus locum iſtum*, & le reſte que je n'ai pû lire : puis à main droite eſt écrit contre une belle pierre qui eſt dans la muraille, *Sarreboure* 1130. contre la muraille qui eſt batuë de la mer, ſont pluſieurs autres pièces de bas reliefs en divers lieux, & pluſieurs armoiries, entre leſquelles y en a une où eſt une forteresſe, & au deſſous eſt écrit F. *Conſtantius de operibus Cardinalibus*, il y a auſſi trois demi lions ſortant de la muraille depuis la tête juſqu'à la moitié du corps. Entre la quatriéme & cinquiéme porte il y a à main droite des bas reliefs de gens qui combatent, parmi leſquels il y a quelque choſe d'écrit en Franc, mais je n'en pus lire autre choſe que 1510. au deſſus de la ſixiéme porte en dehors il y a trois écuſſons, ſous leſquels eſt écrit, *ſalva nos Domine vigilantes, cuſtodi nos dormientes, niſi Dominus ædificaverit civitatem, fruſtrà vigilat qui cuſtodit eam.* Enſuite on vient à une platte forme, où ſont ſept canons qui battent la mer: puis au deſſous de la ſeptiéme porte en dehors ſont trois écuſſons & en dedans au deſſus de la même porte ſont les trois mêmes écuſſons avec deux mots écrits en lettre Gothique, que je ne pus lire; deſſous cette derniere porte, qui eſt de fer, il y a un corps de Garde de 15. ou 20. hommes: ce Château eſt bon & fort, les murailles en ſont très-hautes, & bâties d'une pierre où le Canon ne peut faire de mal: la mer le bat d'un côté, & il y a dans la muraille le long de la marine pluſieurs embraſûres, qui étant garnies de canons, empêcheroient bien les vaiſſeaux de s'en approcher. Il eſt auſſi bien fort du côté de terre, & toutes les murailles ſont ſi entiéres, qu'il ſemble qu'elles ſoient nouvellement faites. La Cavalerie ne lui peut faire aucun mal, car il eſt ſitué ſur le roc, dans un lieu un peu élevé, & où la terre eſt fort étroide, aiant deux côtez bordez de la mer, laquelle, comme j'ai déja dit, bat d'un côté le pié du Château, & n'en eſt pas à demi mille de l'autre côté. On peut pourtant prendre facilement ce Château en lui coupant l'eau qui y vient par un aqueduc, car quoi qu'il y ait des cîternes, les Turcs les ont tellement laiſſé emplir de terre, qu'elles ſont inutiles: Les maiſons ſont un peu ruïnées, on y voit quantité de pièces de colonnes. Il y a encore pluſieurs maiſons hors du Château, mais perſonne n'y demeure, chacun ſe retire le ſoir au Château, & même juſqu'au bêtail. La campagne voiſine eſt fort fertile en raiſins, figues & autres ſemblables fruits. Voilà tout ce que j'ai pû remarquer de ce château où je n'oſois rien regarder qu'en paſſant, de peur d'être pris pour eſpion, veu même que les Turcs m'obſervoient lorſque je m'arrêtois un peu.

CHAPITRE LXXII.

DE NOTRE DEPART DE BODROU,
& de nôtre arrivée à Rhodes.

NOus arrêtâmes quelques jours à Bodrou, à cauſe que le Lebêche continuoit très-fort avec de grandes pluïes. Le Dimanche troiſiéme Decembre, le Maëſtral Tramontane ou Nord Nord-Oueſt commença un peu à donner, mais il ne duroit pas, toutefois nous ne laiſſâmes pas de ſortir de ce port le Lundi 4. Decembre ſur les trois à quatre heures après midi, avec un petit

Maëſtral Tramontane qui ne dura pas trois heures, nous laiſſant en bonace juſqu'au Mardi cinquiéme Decembre, qu'un Siroc s'étant levé aſſez fort, nous fit retourner en arriere. Nous nous arrêtâmes devant Stanchio, ne pouvant aller à Bodrou parce que le vent nous étoit contraire. Nous jettâmes quatre ancres, pour nous mettre en ſûreté de ce vent de Siroc qui nous donnoit de grandes ſecouſſes, & nonobſtant toutes ces anchres, nous ne laiſſâmes pas de ſouffrir beaucoup de ce vent. Pour moi je fus dans des vomiſſemens horribles, après leſquels j'eus de ſi grandes douleurs de côté, que je croiois en mourir, & ce fut alors, que malgré ma douleur, je ne pus m'empêcher de blâmer un peu l'ardeur de ceux, qui pour voiager quitent toutes leurs aiſes, & meurent de la moindre maladie qui les prend, faute de ſecours. Il y eut un Turc qui aiant pitié de mon mal [illegible]e donna de l'opium à manger : moi qui ne ſavois ce que c'étoit, je l'avalai, mais comme il voulut me faire reïterer, je lui demandai ce que c'étoit, & il me répondit, mange, cela eſt bon : c'eſt de l'opium ; alors je lui dis qu'il m'avoit empoiſonné, & faiſant quelque effort ; je vomis. Comme je n'étois pas le ſeul malade, & que chacun ſouffroit beaucoup, le vent étant toûjours très-fort, & pleuvant toutes les nuits, nous levâmes pluſieurs

Opium.

ſieurs fois les anchres, & fîmes nôtre poſſible pour aller à Bodrou, mais en vain, le Siroc nous en empêchant toûjours : enfin le Samedi 9. Decembre le vent ſe changea, & après le Midi il ſe fit un peu de Tramontane, mais nous attendîmes à partir juſqu'au lendemain, pour voir s'il dureroit. Le lendemain Dimanche 10. Decembre le vent de Tramontane s'étant rafraîchi, nous partîmes ſur les onze heures du matin, ce vent ne nous mena gueres loin, car ſur les deux heures après midi il commença à faire bonaſſe, puis la nuit étant venuë, le vent ſe changea en Mi-jour ou Sud, mais pas violent, c'eſt pourquoi nous nous tînmes ſur les voiles. Sur les 10. heures du ſoir nous courûmes un danger que nous n'avions pas prévû : comme il y avoit en nôtre compagnie plus de trente Saïques qui faiſoient le voiage, la nuit étant fort obſcure, ſur les dix heures du ſoir une Saïque de compagnie nous vint croiſer, & paſſant ſa prouë ſur nôtre Saïque, donna de ſon arbre de Trinquet dans nôtre maeſtre ; ce choc fit tant de bruit que nous nous crumes tous perdus, & chacun étant ſorti pour voir ce que c'étoit, quelques-uns des nôtres prirent un bon cable, & lierent le trinquet de cette Saïque avec la nôtre, pendant que quatre ou cinq décendirent avec un fanal à la ſentine, pour voir ſi nôtre Saïque faiſoit eau, & regarder de tous côtez ſi le dommage étoit grand, les autres demeurant ſur la couverte pour prendre garde que les mariniers de l'autre Saïque ne déliaſſent le cable & ne s'enfuiſſent : mais les pauvres gens, qui étoient tous Grecs, étoient ſi étourdis de cette faute qu'il n'en paroiſſoit pas un. D'abord que cela arriva, la colère portoit nôtre Capitaine à ſauter dans cette Saïque avec l'épée à la main, & tuer tout ce qu'il y trouveroit, mais étant auſſi-tôt mieux conſeillé, il fît deſſein avec tous les nôtres, au cas que nôtre Saïque fût en danger d'aller à fond, de ſauter dans la leur, & les jettant tous en mer nous en rendre les maîtres, & c'eſt pour cela qu'on la tenoit atachée avec la nôtre ; enfin graces à Dieu, nous trouvâmes qu'ils n'avoient rompu qu'un peu du bord de nôtre Saïque : s'il eût fait un peu de vent frais, & qu'ils euſſent frappé une palme plus bas, nôtre Saïque auroit été à fond. Nous les laiſſâmes aller ſans leur faire autre mal, quoi qu'il y en eût dans la compagnie qui conſeilloient qu'on les coûlât à fond à coups de canon.

Cependant le même vent de midi continuant toûjours, nous continüâmes nos voltes juſqu'au lendemain Lundi 11. Decembre, que deux heures avant la nuit nous nous fîmes remorquer par nôtre Saïque juſqu'au détroit qui eſt entre l'Ile de Sanbiki, appellée

Sanbiki.

ou Sunbiki, Ile.

Sanbikis ou Sunbikis, eſpece de Galiotes,

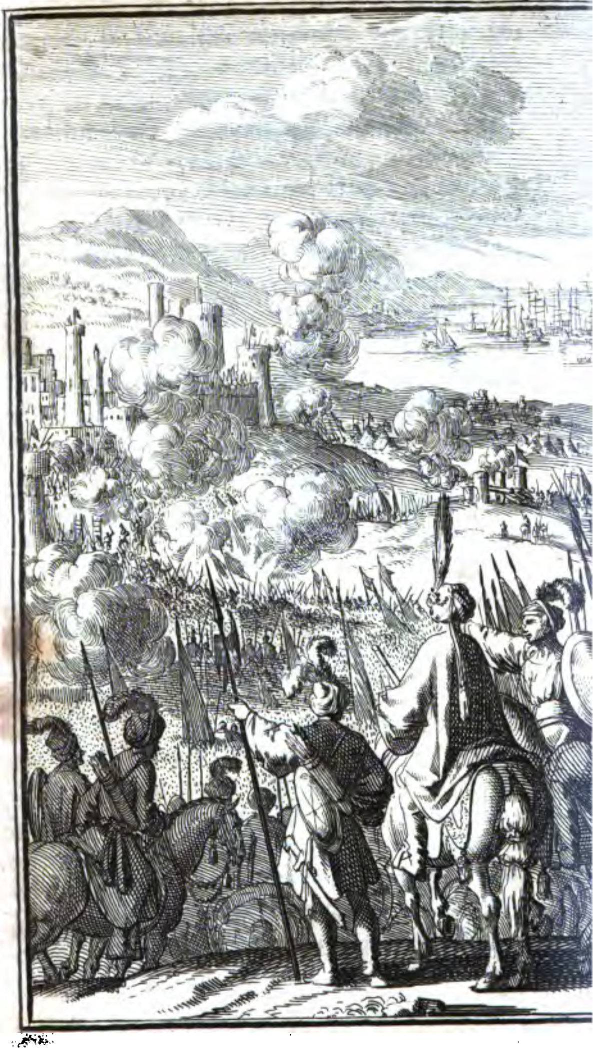
des Turcs Sunbiki, & une autre Ile habitée: nous y arrivâmes au Soleil couchant, & y donnâmes fond. Cet endroit eſt fort étroit & aſſez ſur contre le vent. Il y a un village ſur le bord de la mer paſſé le détroit, où ne demeurent que des Grecs, qui vont d'un côté & d'autre trafiquer avec des Sanbikis, appellez des Turcs Sunbikis, qui ont été inventez & faits premierement dans cette Ile. Ces bâtimens ſont des eſpeces de Galiotes; dont nous parlerons en un autre lieu. Nous y demeurâmes toute cette nuit, & encore le lendemain Mardi 12. Decembre: le Mécredi treiziéme Decembre faiſant encore un peu de vent du midi, à la pointe du jour nous nous fîmes remorquer par nôtre Saïque juſque hors du détroit, puis déploiâmes les voiles. Sur les 9. à 10. heures le vent ſe fit maeſtral-tramontane, & nous mena de telle [illegible]te, que ſur les trois heures après midi nous arrivâmes à Rhodes, éloignée de Stangio de cent milles: nous demeurâmes dans le port de Rhodes treize jours, pendant leſquels je conſiderai cette place autant que je pus, n'oſant pourtant pas y rien obſerver attentivement; car auſſi-tôt que je m'arrêtois, les Turcs me regardoient, & en même tems un Gentil-homme Chiot avec qui j'étois me pouſſoit, pour me retirer de mon attention, qui me pouvoit être dommageable, principalement en ce tems-là, auquel on craignoit par toutes les Iles de Turquie que les Venitiens n'y fiſſent décente.

CHAPITRE LXXIII.

DE L'ILE ET VILLE DE *Rhodes*.

Situation de l'Ile de Rhodes.

L'Ile de Rhodes a du côté de Septentrion la Lycie, la mer étant entre deux de la largeur d'environ vingt milles, du côté du Levant l'Ile de Chypre, du Couchant Candie, & du Midi l'Egypte, elle a cent vingt milles de tour, elle eſt ſituée ſous un Ciel ſi temperé, qu'il ne paſſe jour, dit-on, que le Soleil n'y paroiſſe, toutefois j'y ai paſſé des jours auſquels il n'a pas paru, au moins dans la Ville. Cette Ile eſt fort fertile, auſſi y a-t-il pluſieurs villages fort habitez, & une Ville qui eſt petite, mais très-forte : cette Ile a eu p[illegible]ſieurs Maîtres, car elle paſſa de la main des Grecs en celle des Sarrazins priſe par Mahuvias, puis elle retourna aux Chrêtiens, puis aux Sarrazins, ſur leſquels elle fut priſe le jour de l'Aſſomption de Nôtre-Dame l'an 1309. par les Chevaliers Hoſpitaliers de Saint Jean de Jeruſalem, qui la fortifierent. L'Hiſtoire de la Religion de Malte traite amplement de la Ville de Rhodes, de ſa fondation, & comment les Hoſpitaliers ou Chevaliers



liers de S. Jean s'en rendirent Maîtres. Le Calyphe d'Egypte l'aſſiegea l'an 1444. & en leva le ſiege, après l'avoir tenuë aſſiegée quelque tems, car ils lui faiſoient bien du mal, ce qui lui fit rechercher pluſieurs fois leur amitié. Depuis Mahomet II. y mit le ſiege le douziéme Mai de l'an 1480. étant pour lors Grand Maître, M. d'Ambuſſe François. Ils leverent le ſiege trois mois après, ſans avoit fait autre choſe, que de perdre leur tems. Enfin Soliman II. étant Empereur, comme elle lui donnoit beaucoup de jalouſie, ne pouvant ſouffrir qu'après avoit ſubjugué l'Egypte, une petite place au milieu de ſes Etats, tenuë par une poignée de gens, lui fit tant de peine, il les rechercha par toutes les voies de douceur, ne leur demandant autre choſe que la moindre reconnoiſſance: mais voiant qu'ils ne vouloient point abſolument ſe ſoumettre, il reſolut de prendre cette place par la force, & aiant fait de grands preparatifs, il s'achemina lui-même avec ſon armée vers cette Ile, voulant être preſent à cette expedition, qu'il avoit tant à cœur: l'an 1522. le jour de la Saint Jean parut l'avant-garde de l'armée des Turcs proche de Rhodes, il n'y avoit en tout dans Rhodes que cinq mille hommes de guerre, dont il y en avoit ſix cens de l'habit, mais ils avoient bien du cœur, & un grand Maître qui n'en manquoit point auſſi, c'étoit

Siege de Rhodes par le Calyphe d'Egypte

Siege de Rhodes par Mahomet II.

Siege de Rhodes par Soliman II.

De Villiers l'Ile Adam Grand Maître.

M. Philippe de Villiers l'Ile Adam François: l'armée des Turcs étoit d'environ quatre cent voiles de toutes ſortes, & de deux cent mille hommes, dont il y en avoit ſoixante mille pionniers; il faut compter encore la preſence du Grand Seigneur, qui leur augmentoit fort le courage, tant par ſes promeſſes, que par ſes menaces; outre cela il leur venoit tous les jours du ſecours de la Natolie, qui eſt tout proche. Ce ſiege eſt décrit tout au long dans l'Hiſtoire des Chevaliers de Saint Jean, où je renvoie le Lecteur, étant très-digne d'être lû, comme auſſi celui de Malte, qui aſſûrément ſont les plus memorables ſieges dont l'Hiſtoire faſſe mention, pour la quantité de belles actions que firent les Chevaliers: les Turcs attaquerent cette place avec une grande fureur, & les Chevaliers la défendirent très-vaillamment, & ôterent ſi bien aux Turcs toute eſperance de la gagner, que le Grand Seigneur deſeſperé voulut faire plier bagage, & déja ſon armée commençoit à déloger, quand André d'Amaral Portugais Prieur de Caſtille, & Chancelier de l'Ordre, fâché de n'avoir pas été Grand Maître à la derniere élection, & pour cela devenu grand ennemi de ſon Ordre, l'avertit par une lettre qu'il jetta dans ſon camp atachée à une flêche, de la laſſitude des aſſiegez, lui enſeignant le lieu par où il falloit

André d'Amaral Portugais, traître.

loit attaquer la Ville, dont il lui promettoit une facile conquête, s'il avoit la conſtance de reſter devant encore quelques jours; le Grand Seigneur aiant ſuivi cet avis, la Ville fut priſe par compoſition, les Chevaliers étant reduits en tel état, qu'ils ne ſe pouvoient plus ſoutenir; auſſi le Grand Maître eut-il beaucoup d'honneur de ce ſiege: aiant reçû des loüanges du Grand Seigneur même qui l'honora, le plaignit, & lui offrit tout ce qui lui étoit neceſſaire. Cette place fut renduë aux Turcs ſur la fin de l'an 1522. après avoir été conſervée par les Chevaliers durant l'eſpace de deux cent & quelques années.

La Ville a deux ports, dont l'un qui eſt le grand, eſt quarré & aſſez ſpacieux; mais il n'eſt pas fort ſur lorſqu'il fait grec, levant, ou ſiroc, & même nous y fûmes bien tourmentez durant deux jours par la tramontane: les Chevaliers poſſedant cette Ville, avoient deſſein d'en faire un autre au coin d'auprès la Ville du côté du Château Saint Ange, & ce dernier eût été fort ſur contre tous vents, mais ils perdirent cette place avant qu'ils puſſent executer ce deſſein: à l'entrée de ce port à main droite il y a une tour toute neuve que les Turcs ont faite à la place d'une vieille qui y étoit autrefois appellée la tour Saint Nicolas; elle eſt quarrée, & a tout au haut un joli donjon, & à chaque angle de la tour

il

il y a une guerite; cette tour eſt bien garnie de canons, elle eſt atachée à un baſtion qui eſt derriere, & elle a une courtine qui vient juſqu'aux murs de la Ville, & fait un des côtez du port. Vis-à-vis de ladite tour, & de l'autre côté du port, eſt un vieux château qui ſe nommoit château Saint Ange du tems que les Chevaliers en étoient les maîtres, il eſt un peu ruiné. Ce château & cette tour, qui ſont diſtans l'un de l'autre de plus de cinquante toiſes, ſont bâtis ſur les deux lieux où étoient poſez les piés de ce grand Coloſſe de bronze, une des ſept merveilles du monde, entre les jambes duquel les vaiſſeaux paſſoient avec toutes leurs voiles; ce Coloſſe qui repreſentoit le Soleil, avoit été moulé par Chares le Lindien, il avoit ſeptante coudées de haut, il portoit en une main un fanal, qu'on allumoit toutes les nuits pour faire lumiere aux vaiſſeaux qui étoient en mer; enfin comme il n'y a rien, pour ſolide qu'il ſoit, qui reſiſte au tems, cet ouvrage, qui ſembloit immortel, étant tombé par un grand tremblement de terre, y demeura juſqu'à ce que les Sarrazins s'étant rendus Maîtres de Rhodes, mirent le Coloſſe en pieces, & le vendirent à un Juif, qui chargea de ſon metal neuf cent chameaux, & le fit porter à Alexandrie en l'an 954. & 1461. ans après qu'il fut fait: derriere la tour de Saint Nicolas eſt un baſtion,

Coloſſe du Soleil, moulé par Chares le Lindien.

ſtion, auquel elle eſt atachée, ce baſtion eſt ſur le bord de la mer, il eſt garni de neuf groſſes pieces de canon, qui défendent l'entrée du port de quelque côté que ce ſoit; il eſt fermé du côté de terre avec des treillis de bois : après cela eſt le port des galeres qui du côté de la mer eſt couvert d'une langue de rocher tenant à la terre ferme, ſur laquelle eſt bâti un bon Château, appellé du tems des Chevaliers, le Château Saint Erme. Ce port eſt bon, & peut contenir pluſieurs Galeres, mais ſa bouche eſt ſi étroite, qu'il n'y peut entrer qu'une Galere à la fois; elle regarde le Grec-levant ou Eſt-nord eſt. On la ferme tous les ſoirs avec une chaîne qui tient à une petite tour, laquelle eſt tout au bout d'un Mole qui avance environ 25. ou 30. pas en mer vis-à-vis du Château S. Erme & l'autre bout de la chaîne s'atache à une piece de rocher qui eſt en terre à ſept ou huit pas du Château Saint Erme : ce Mole, dont je viens de parler, a encore une petite tour au bout par où on va à terre, & là auprès à environ cinquante pas en terre, eſt un cimetiere où ſe voient quinze ou vingt dômes de pierre de taille bien bâtis, ſoutenus la plupart de quatre arcades; ce ſont les ſepultures des Beys, & autres gens de condition de Rhodes qui ſont morts en guerre : à côté du port des galeres eſt en terre une place où il y a quelques arbres, & une fontaine, & au bout de cette place proche du fond dudit port eſt l'arſenal où l'on fait les Galeres & les Saïques : la Ville, comme j'ai déja dit, eſt petite, mais très-forte; du côté du port elle a de hautes & fortes murailles, qui ſont bien garnies de fauconneaux par en-haut; & en bas il y a des embrazûres pour de bons gros canons : il y a encore vis-à-vis du baſtion, qui eſt entre les deux ports, une bonne tour avec ſon foſſé, laquelle a trois groſſes pieces de canon au haut, ces canons défendent juſque bien loin l'approche du port : au milieu de la face de cette tour eſt une petite ſtatuë de Saint Paul avec ſon épée, comme il eſt écrit à côté de ſa tête, au deſſous de cette ſtatuë eſt la tiare avec les deux clefs, qui ſont les armes de l'Egliſe, puis au deſſous ſont trois écuſſons, l'un de la croix pleine, un autre de la croix anchrée, & au milieu un autre, où eſt un arbre que je n'ai pas connu : du côté de terre elle n'eſt pas moins forte, mais les étrangers ont moins de liberté de l'examiner de ce côté-là, parce qu'ils y ont moins affaire : cette Ville a trois portes, une du côté de la mer, où ſe vend le blé, & deux du côté de terre, par l'une deſquelles j'ai paſſé, qui eſt du côté où étoit la caverne du Dragon que tua le Chevalier Deodat de Gozon, de la langue de Provence, ainſi qu'il ſe peut voir dans l'hiſtoire des

Statuë de S. Paul à Rhodes.

Deodat de Gozon.

Chevalier de Rhodes.

des Chevaliers de Saint Jean: la tête dudit dragon étoit autrefois ſur cette porte, mais depuis quelques années les Turcs l'ont tranſportée ſur la porte de la Marine: ce fut encore de ce même côté que le traître André d'Amaral jetta ſecretement de la maiſon du Grand Maître, qui regarde de ce côté-là, une flêche aux Turcs, avec une lettre atachée à ladite flêche, par laquelle il fit ſavoir aux Turcs qu'ils ne pouvoient prendre la Ville que par cet endroit, en comblant les foſſez avec la terre d'une montagne qui étoit tout proche, ce qu'ils firent, & ainſi prirent Rhodes: de ce même lieu ce traître continua à donner les avis des reſolutions du Conſeil: près de cette porte dans la ville ſont les foſſez où les Chevaliers mettoient leurs grains, comme ils en ont encore à preſent de ſemblables à Malte pour cet uſage. Pour entrer dans la ville par la porte de la Marine, on paſſe premierement par une petite porte, au deſſus de laquelle, ſont deux écuſſons de deux Croix, l'une pleine & l'autre anchrée, puis on entre à main gauche par une grande porte, audeſſus de laquelle eſt la tête du dragon, qui eſt beaucoup plus groſſe, plus large, & plus longue que celle d'un cheval, elle a la gueule fenduë juſqu'aux oreilles, avec de fort groſſes dents de chaque côté, juſque tout au haut elle eſt platte, a les yeux un peu plus gros que ceux

Tête du dragon à Rhodes.

d'un cheval, le trou de la narine tout rond, la peau eſt tirante ſur le gris blanc, peut-être à cauſe de la pouſſiere qui eſt deſſus, & paroît être bien dure. Il y a deſſus cette porte auſſi trois écuſſons, comme il y en a quantité d'autres en pluſieurs endroits des murailles, mais on n'oſeroit s'arrêter pour les regarder. L'un de ces trois écuſſons porte la Croix pleine, un autre l'anchrée : & au milieu de ces deux il y en a un troiſiéme portant les armes de France. Tout au haut de cette porte ſont trois ſtatuës dans leurs niches, avec trois lignes d'écrit au deſſous, dont je ne pus lire que le premier mot, qui eſt *D. Petrus*, & au deſſus de cette inſcription ſont les trois écuſſons ſuſdits. Cette porte eſt entre deux groſſes tours bien garnies de fauconneaux. Les ruës de la ville ſont aſſez larges, toutes pavées de petites pierres, & la plupart couvertes d'auvents, que les Turcs y ont faits, ces auvents avancent tant dans la ruë, qu'il s'en faut peu que ceux d'un côté ne touchent à ceux de l'autre : il y a pluſieurs beaux bâtimens, mais qui ſont tous bâtis du tems des Chevaliers. On y voit encore l'Egliſe de S. Jean, qui eſt à preſent une Moſquée. Au-deſſus de ſa grande porte eſt une petite niche, avec ſa couverture en rond, ſur cette couverture ſont des figures de pierre répreſentant nôtre Seigneur & la Vierge & S. Jean tenant la croix, le tout en bas relief: la porte eſt de bois, aſſez bien entaillée, puis à côté gauche ſortant de ladite Egliſe, où pourtant les Chrêtiens n'entrent plus, eſt la ruë des Chevaliers, dans laquelle je croi qu'ils logeoient tous, car il y a pluſieurs armoiries contre les maiſons de cette ruë, dans laquelle il y a encore une porte pour entrer dans ſaint Jean, cette ruë eſt longue & droite, elle va en montant; elle eſt pavée de petites pierres, & au milieu de la ruë, il y a une file de marbre blanc, large d'un bon pié, qui va depuis un bout juſqu'à l'autre: tout au haut de ladite ruë eſt le Palais du Grand Maître; perſonne ne loge maintenant dans ce Palais. Il n'y a que les Turcs & les Juifs qui demeurent dans la ville de Rhodes, car pour les Chrêtiens, il ne leur eſt pas permis d'y demeurer, quoi qu'ils y aient leurs boutiques, & il faut qu'ils aillent paſſer la nuit dans les villages, ne pouvant être dans la ville que le jour.

CHAPITRE LXXIV.

VOYAGE DE RHODES à Alexandrie.

Départ de Rhodes.

NOus arrêtâmes à Rhodes juſqu'à Noël, faiſant toûjours fort mauvais tems, pluïes continuelles, & grands tonnerres. Enfin le Lundi vingt-cinquiéme Decembre jour

Maeſtral.

Païs de Chares.

Scarpanto, Ile.

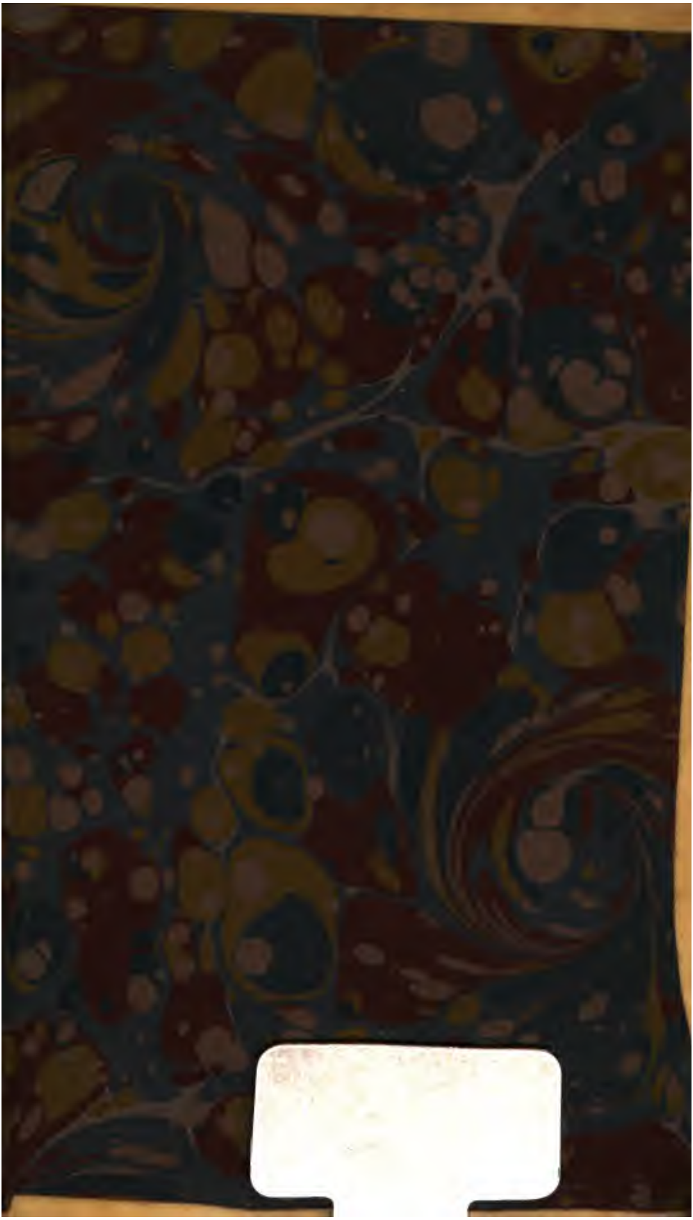
Golfe de Satalie.

de Noël, le vent ſe fit Maeſtral ou Nord-oüeſt, mais parce que le tems étoit encore bien chargé, nôtre Capitaine ne voulut pas partir ce jour-là, quoi qu'il partît pluſieurs Saïques. Le Mardi vingt-ſixiéme Decembre jour de Saint Etienne, le tems s'étant un peu éclairci, & le Maeſtral continuant, nous ſortîmes de Rhodes après midi, ne faiſant voile que du trinquet, pour ne pas quiter l'Ile avant la nuit, de peur des Corſaires : au ſoleil couchant nous fîmes voile de la Maeſtre, & peu de tems après nous laiſſâmes derriere nous Lindo, païs de Chares Architecte du Coloſſe de Rhodes ; c'eſt un petit rocher à une pointe de l'Ile de Rhodes, éloigné de la ville de ſoixante milles. Il y a là une petite ville avec une fort bonne forteréſſe. Sur les deux ou trois heures de nuit nous paſſâmes vis-à-vis de l'Ile de Scarpanto, éloignée de Lindo de 50. milles, laiſſant Scarpanto à main droite, puis nous entrâmes au Golfe de Satalie, où nous eûmes un peu de mer durant deux ou trois heures, parce que le courant dudit Golfe ſe rencontre là avec ceux du Golfe de Veniſe & autres lieux du Ponent, ce qui fait qu'on ſouffre un peu de tourmente de la mer. Ce paſſage étoit autrefois ſi dangereux, qu'il s'y perdoit beaucoup de vaiſſeaux, mais les gens de mer diſent que depuis que Sainte Helene revenant de Jeruſalem, y jetta un des Cloux de la Croix de nôtre Seigneur, il y a eu moins de danger. Après cela ſur la minuit le vent ſe changea en un Maeſtral-tramontane ſi frais, que nous eſtimions le chemin que nous faiſions à dix milles par heure, quoi que nous ne fiſſions voile que de la Maeſtre, pour ne pas abandonner un galion, ou vaiſſeau Turc, avec lequel nous étions de conſerve, & qui demeuroit beaucoup derriere. Il étoit venu de Chio avec nous, & alloit auſſi à Alexandrie : ce vent dura tout le Mécredi vingt-ſetiéme Decembre, jour de ſaint Jean l'Evangeliſte, & le ſoir il s'appaiſa un peu, puis ſe changea en gregal ou nord-eſt, mais ſi foible, que nous n'avançâmes preſque rien toute la nuit, & tout le jour ſuivant, qui étoit Jeudi 28. Decembre jour des Innocens; ſur le ſoir dudit Jeudi le vent ſe renforça un peu, mais après cela la pluie l'abatit; ſur la minuit il ſe renforça derechef de telle ſorte, que le Vendredi vingt-neuviéme Decembre à la pointe du jour nous découvrîmes la terre d'Egypte, & le vent s'étant changé en Ponent-maeſtral ou Oüeſt-nord-eſt, nous tournâmes la prouë vers Boukeri, éloigné de Rhodes de cinq cent milles, mais le vent nous jetta ſi bas, que peu après nous nous trouvâmes ſous Alexandrie où nous tâchâmes d'entrer, nous tenant tout le jour ſur les voltes, mais le ſoir étant

Boukeri.

Arrivée près Alexandrie.

étant venu nous fumes contraints de donner fonds à cinq ou ſix milles de ladite ville. Nous demeurâmes là encore tout le Dimanche trente & un Decembre, puis la nuit le vent ſe changea en Tramontane ſi forte, que nous ſouffrions beaucoup de la mer. Le Lundi premier jour de l'année 1657. ſur les onze heures après midi le vent s'étant apaiſé, nous levâmes l'anchre & tirâmes vers le port des galeres, où nous donnâmes fond demi-heure après : là nous aprîmes comment 15. jours devant il s'étoit perdu dans le grand port d'Alexandrie un grand galion, appartenant à deux marchands Turcs, lequel étoit chargé de quantité de marchandiſes, ſavoir lin, cahvé, & ſucre, le tout priſé plus de cent cinquante mille piaſtres : ce n'eſt pas que le port ne ſoit aſſez bon, mais ils diſent qu'il faiſoit grande fortune, & que les cables des anchres étoient vieux, n'aiant point été viſitez depuis onze mois que le galion étoit au port, de ſorte qu'ils s'étoient pourris dans l'eau. Ce galion tenoit ſur quatorze anchres, de toutes leſquelles les cables ſe rompirent preſque en un même tems, la nuit un peu devant le jour, & comme ceux de dedans s'en appercevoient, ils tirerent deux coups de canon, pour demander du ſecours ; mais perſonne ne leur en donnant, il ſe briſa à la pointe du jour contre une pierre; tous les gens qui étoient dedans furent ſauvez, horſmis un marchand Turc, qui ne voulut point ſe ſauver, diſant qu'il ne vouloit point abandonner ſon bien, qui étoit dans ce galion; auſſi perit-il avec le vaiſſeau, qui fut tellement briſé, qu'au bout d'une heure on ne le vit plus. Cependant on pouvoit lui donner du ſecours, puis que les Saïques alloient & venoient malgré la tempête, & il ne s'agiſſoit que de lui porter un cable ou deux: on ne ſauva rien de la marchandiſe, qui valoit plus de cent cinquante mille piaſtres, ſinon quelque peu de lin qu'on recueillit depuis ſur l'eau, & que je vis enſuite étendre à terre pour ſécher. Les Turcs n'avoient jamais bâti un ſi beau galion, non pas même celui de la Sultane, que les Chevaliers de Malte prirent il y a quelques années, qui étoit ſi haut, que le haut des arbres des galeres de Malte n'arrivoit pas à ſon bord: on me dit que celui-ci étoit tout autre choſe, & que ſa pouppe étoit plus haute que l'arbre de nôtre Saïque, qui étoit pourtant des plus groſſes Saïques. Il avoit été bâti à Conſtantinople, & avoit coûté trente-huit mille piaſtres, mais il étoit déja vieux, ſa charge étoit environ de trente mille quintaux ou quinze cent tonneaux, il étoit chargé de 40 pieces de canon, & pouvoit porter trois mille hommes, & même le premier voiage qu'il fût de Conſtantinople à Alexandrie, il y avoit deſſus ledit galion deux mille cent perſonnes. Cependant la mer étoit alors ſi en colere, qu'elle ne ſe contenta pas de cette grande dépoüille, car pouſſant ſa rage juſqu'où elle pouvoit s'étendre, elle vint faire perdre une Saïque à la bouche du Nil, dans laquelle il y eut quarante-deux hommes noiez : nous étions graces à Dieu à Rhodes durant ce grand orage.

Fin du premier Tome.